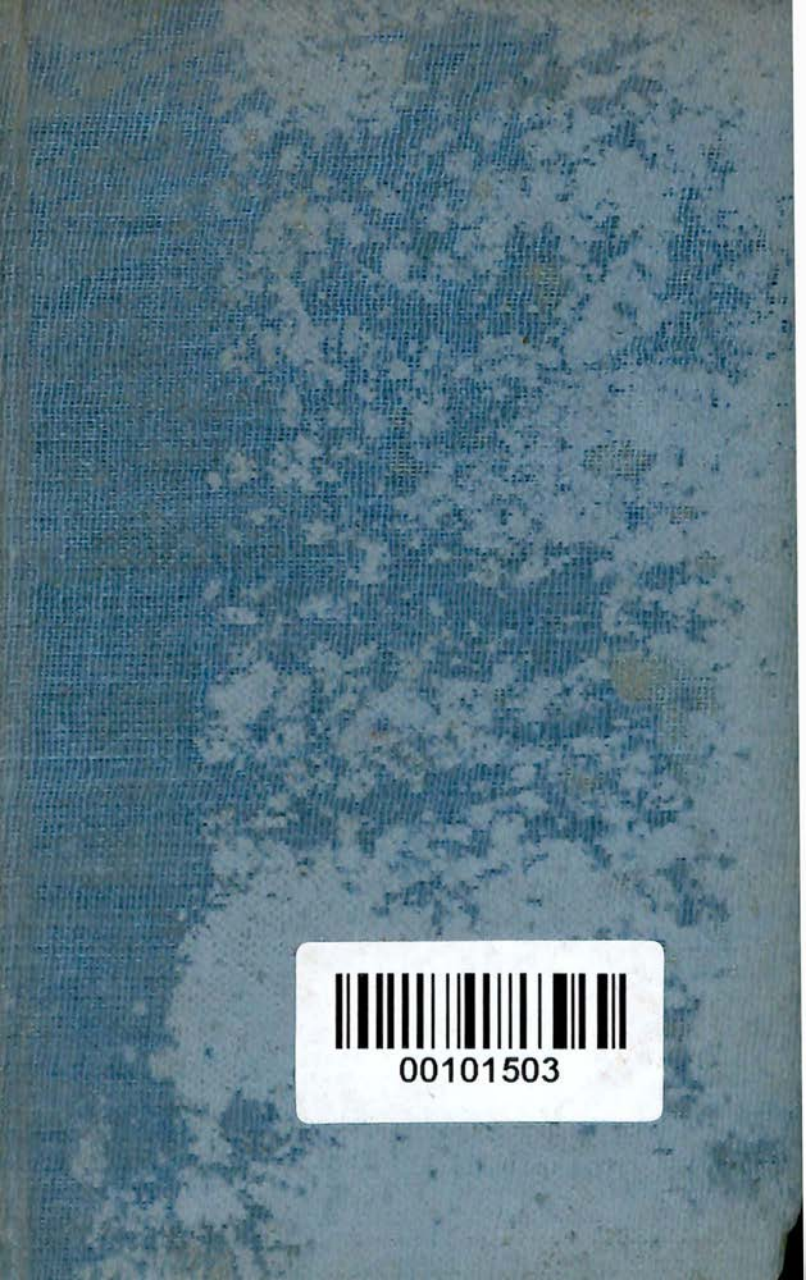

00101503

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

LE JEU DE LA MORT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Collection in-18, jésus, à 3 fr. le volume

Le Capitaine Fantôme, 5e édition.	1 vol.
Les Filles de Cabanil (suite du *Capitaine Fantôme*), 5e édition.	1 —
Le Drame de la jeunesse, 3e édition.	1 —
Annette Laïs, 2e édition.	1 —
Les Habits noirs, 2e édition	2 —
Jean Diable, 3e édition	2 —
Pouche de fer, 5e édition	1 —
Madame Gil Blas, 2e édition	2 —
Aimée, 3e édition	1 —
La Fabrique de Mariages, 3e édition	1 —
La Garde noire	1 —
Roger Bontemps	1 —
Les Gens de la noce.	1 —
Cœur d'acier	2 —
Les Errants de nuit.	1 —
Les deux Femmes du Roi, 2e édition	1 —
La Duchesse de Nemours, 3e édition	1 —
La Cosaque, 2e édition.	1 —
L'Hôtel Carnavalet.	1 —
Les Mystères de Londres, nouvelle édition	2 —
Le Mari embaumé	2 —
La Cavalière, 2e édition	2 —
L'Homme de Fer	1 —
Les Belles de nuit.	2 —
La Pêcheresse	1 —
Le Chateau de Velours.	1 —
Les Revenants.	1 —
L'Avaleur de sabres.	1 —
Mademoiselle Saphir.	1 —
Le Volontaire.	1 —
La rue de Jérusalem, 2e édition.	2 —

SAINT-AMAND. — IMP. DE DESTENAY

LE

JEU DE LA MORT

PAR

PAUL FÉVAL

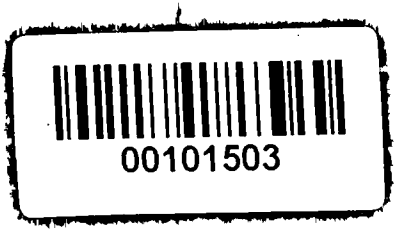
101503

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1868

Tous droits réservés

Goq
Fo 843
Fe



LE JEU DE LA MORT

Le fait qui sert de point de départ à cette histoire est rigoureusement vrai. Il se passa vers l'année 1819. Comme les principaux champions de ce bizarre tournoi ont laissé des fils et des filles, on ne s'étonnera point que nous ayons changé le lieu de la scène et dénaturé à dessein quelques détails.

Le funèbre souper où l'idée de la *Tontine à outrance* naquit entre la poire et le fromage, eut lieu dans un château bien connu de nos départements de l'Ouest. Le propriétaire actuel de ce manoir fait grande vie à Paris, il ne songe guère à signer un contrat de guet-apens mutuel.

Nous avons rajeuni l'action de dix ans, changé les lieux de scène et teinté à notre guise les caractères des personnages; mais le fond du récit est la réalité même.

I

JEAN-DE-LA-MER

Ce ne sont pas les grandes Alpes, blanches de neige, ce ne sont pas les monts Pyrénées, ni les puys de l'Auvergne, ni même les petites montagnes bretonnes qui sont aux pics géants ce que les rides d'un vivier sont aux immenses vagues de l'Océan.

C'est une chaîne de collines tumultueusement groupées, avec des rochers qui feraient frémir si on les regardait à la loupe, des miniatures d'abîmes, des précipices nains, où des filets d'eau, grimés en torrents, écument de leur mieux, se fâchent comme des enfants méchants, et parodient les chutes du Rhin en tombant de quinze pieds de haut.

Nous devons avouer néanmoins qu'on se casse le cou dans ces précipices et que dans ces filets d'eau on se noie.

Charmant pays, du reste, jardin anglais de cinq ou six lieux carrées, qui n'a jamais fourni de décorations à l'Opéra-Comique ni de descriptions aux voyageurs de librairie, pays aimable où l'on ne trouve point de châlet

(les châlets à la lanterne!) point d'Anglaises, point d'eaux thermales, et partant, point de vaudevillistes cuisant leurs rhumatismes au soleil.

Bon pays qui ne connaît ni la roulette, ni le trente-et-quarante des localités décidément pittoresques.

Doux pays, qui n'a eu qu'un chantre, mais le plus charmant de tous les chantres, madame la marquise de Sévigné (*).

Elle l'aimait, ce pays, la délicieuse marquise; elle le caressait; elle le raillait. En ce temps-là, Paris connaissait La Gravelle, Ernée, Vitré.

La marquise morte, cette gloire s'est évanouie, Vitré, Ernée, La Gravelle, Martigné, toutes ces capitales! sont retombées dans leurs ténèbres.

On dit que les concierges de Ferney ont débité depuis le dernier siècle cinquante-trois mille cannes de M. de Voltaire; nous ne savons pas de quelles reliques fait commerce le garde champêtre d'Ermenonville. Ce qui est certain, c'est que le portier des Rochers n'a jamais vendu une seule bonbonnière de la marquise.

Sévigné, fleur de cour, gracieuse et noble gloire, cela ne prouve point qu'on vous ait oubliée. Cela prouve qu'il y a des contrées heureuses, honnêtes, conservées, et des pays salis par le charlatanisme; des sentiers verts, et des routes où le pied plat du vulgaire soulève des nuages de poudre.

Nous sommes sur les confins de la Bretagne et de la France, comme on disait autrefois, à mi-chemin de Rennes et de Laval; nous avons un pied sur l'Ille-et-Vilaine, un autre sur la Mayenne. Paris est à quatre-vingts lieues de nous, vers l'est.

(*) La terre des Rochers, château de madame de Sévigné, et possédée maintenant par une des plus honorables familles de Bretagne, est située à quelques lieues de l'endroit où se passe notre drame.

En 1828, époque où commence notre récit, quatre-vingts lieues, c'était beaucoup. Maintenant, ce n'est rien; les chemins de fer allongent à l'excès les faubourgs de Paris.

Au centre de cette chaîne de collines, dont nous avons parlé, et qui va mourir au-dessous de Vitré, les mouvements de terrain s'élèvent et prennent des proportions plus amples. Les vallons se creusent; les monticules grandissent; la belle forêt du Ceuil étage ses arbres séculaires sur des rampes rudement taillées, et la lande de Vesvron qui descend à la Vilaine, montre, parmi ses bruyères rouges, de hauts rochers d'un gris blanchâtre qui ressemblent à des fantômes immobiles, quand le crépuscule du soir vient de tomber.

Le château du Ceuil est situé dans la forêt même qui l'entoure de trois côtés. La façade seule est découverte et domine une énorme prairie où coule la Vesvre, affluent de la Vilaine.

A gauche du château, la forêt gravit la montagne et va finir au loin du côté de la Mayenne; à droite, la route de Laval passe, encaissée et comme perdue dans les saules qui bordent la Vesvre; au-delà de la route, une rampe rocheuse grimpe à pic, étalant au soleil du midi ses maigres bouquets de bruyère et l'or aride de ses ajoncs.

La Vesvre vient de l'est; elle fait le tour du mamelon qui sert de base au château et va retrouver à une demi-lieue de là, l'étang de Bréhaim, qui la verse dans la Vilaine.

A cause de sa conformation même et de la direction contrariée des cours d'eau, tout le pays situé sous la forêt du Ceuil est sujet à des inondations fréquentes. Le château est alors dans une île, et ne peut communiquer avec Vitré que très-difficilement. Mais un système d'écluses, pratiqué au bief de l'étang de Bréhaim, vide la plaine comme le ferait une puissante machine hydraulique, et du soir au lendemain, le lac redevient prairie.

Il y a derrière le château du Ceuil un hameau d'une

quarantaine de feux, avec une petite église. On l'appelle le bourg de Vesvron.

En 1828, le maître du château du Ceuil était un vieillard octogénaire, qui avait nom Jean Créhu de la Saulays. Il était puissamment riche et passait pour ne faire ni bien ni mal à personne.

Des fenêtres de son manoir, aussi loin que ses yeux, armés de rondes lunettes d'argent, pouvaient porter leur regard, il n'apercevait que des terres à lui appartenant. L'horizon se fermait sur ses domaines, et le hasard qui avait fendu la montagne pour lui montrer au loin, par une étroite échappée de vue, la vieille ville de Vitré, lui présentait justement, sur le premier plan du plus bizarre amphithéâtre de masures que l'imagination puisse rêver, son hôtel héréditaire, l'hôtel de la Saulays, grande maison gris de fer, vêtue d'ardoises depuis le faîte jusqu'au premier étage et ouvrant ses fenêtres à petits carreaux plombés sur les fossés de la ville.

Jean Créhu n'était pas aimé; il n'était pas haï. Ses innombrables fermiers lui payaient la redevance sans réclamer jamais de diminution pour les mauvaises années, car ils savaient que leur demande serait repoussée. Mais, d'un autre côté, depuis l'an 1813, époque à laquelle le maître du Ceuil était revenu habiter ses terres, il n'avait jamais songé à augmenter les baux, à l'exemple des propriétaires voisins. Il y avait compensation.

Le château ne brillait point par son hospitalité. Néanmoins, les jours d'inondation, la porte s'ouvrait pour tout le monde. Seulement, chacun devait apporter son pain et son lait.

Non pas qu'on refusât la nourriture à ceux qui avaient faim, mais on donnait évidemment à contre-cœur, et le pain de la grossière aumône est amer à la bouche du paysan breton.

Dans le pays, Jean Créhu était surtout connu sous le nom de Jean-de-la-Mer. Ce sobriquet rappelait la source de son immense fortune. Jean Créhu était le fils d'un pauvre gentillâtre de Vitré, lequel avait vendu tous ses

biens pièce à pièce et mourut pauvre, non point au château du Ceuil qui n'avait jamais appartenu à la famille non pas même à l'hôtel de la Saulays qu'il avait aliéné pour vivre, mais bien dans quelque bouchon ignoré, car il aimait le cidre outre mesure.

Son fils n'imita point son exemple. Il se fit corsaire en 1792, et c'est le seul corsaire assurément dont on ait pu dire : Il ne but jamais que de l'eau.

Il était très-brave, très-froid et dur comme l'acier de sa hache d'abordage. Il tua beaucoup d'Anglais, quelques Français aussi, en passant, par mégarde, et rapporta des monceaux de piastres.

En homme d'ordre qu'il était, il plaça ses piastres en bonnes terres et devint le personnage important de la contrée.

Il allait à la messe dimanches et fêtes à la paroisse de Vesvron. Pendant le sacrifice saint, il se tenait à son banc, debout, droit comme le mât de son ancien navire. A la quête, il donnait une pièce de dix sous. Après la messe, il saluait le recteur (le curé) d'un geste raide et s'en allait tout seul, suivi de loin par sa famille.

Car il avait une famille. Point de frères ni de sœurs, ni de filles ni de fils, mais deux neveux et une jeune personne de seize ans qui l'appelait aussi mon oncle.

Cette jeune personne qui avait nom Berthe, était aveugle de naissance. Il l'avait amenée avec lui, on ne savait d'où, lorsqu'il était revenu en 1813.

Ses deux neveux n'étaient point frères; ils ignoraient au juste quel degré de parenté les attachait l'un à l'autre. L'aîné avait trente ans; ils s'appelait Fargeau; le plus jeune n'avait guère que vingt ans et se nommait Lucien.

Dans les environs, Jean-de-la-Mer avait encore une demi-douzaine de parents plus ou moins éloignés, qu'il avait engagés sérieusement à ne jamais le venir voir.

C'était une nuit du mois de décembre, froide et sombre.

Il y avait nombreuse compagnie dans la cuisine du château du Ceuil, où se faisait la veillée.

Le vent soufflait au dehors et fouettait la pluie contre les carreaux losangés de la salle basse.

Pour éclairer la cuisine, il n'y avait qu'une seule résine allumée dans l'âtre même. Le feu dormait sous la cendre.

D'ordinaire, à cette heure tout le monde reposait au château du Ceuil; d'ordinaire encore, le foyer n'était point entouré par si nombreuse compagnie. Mais depuis trois jours la plaine était couverte d'eau, et les fermiers voisins de la rivière avaient demandé en masse l'hospitalité. Cela se renouvelait une ou deux fois l'an pour le moins, et chacun avait sa place marquée d'avance.

Jean-de-la-Mer, en ces occasions, ne donnait jamais signe de vie à ses tenanciers. On entrait sans lui dire bonjour; on sortait sans lui dire : Dieu vous bénisse! Il restait dans la chambre qu'il s'était choisie à l'extrémité la plus reculée du manoir, fumant sa longue pipe de corne et lisant des bouquins.

La cuisine était une très-grande pièce éclairée par trois fenêtres. Vis-à-vis des fenêtres se trouvaient trois lits à double étage. La cheminée, couverte par une sorte d'auvent ou manteau en maçonnerie, avançait à cinq ou six pas du mur. En ce moment, elle abritait la société presque tout entière, tandis que les cendres chaudes achevaient de cuire le souper commun, dans un colossal chaudron de fonte noire.

Le contenu du chaudron jetait sa vapeur lourde par bouffées, quand le vent s'engouffrait dans le tuyau de l'âtre. C'était le mets national : des *grous*, bouillie de blé noir épaisse, qui, une fois refroidie, se coupe en tranches fermes comme du pain.

Les *grous* se mangent chauds avec du beurre fondu ou du *lait pesé* (caillé). Quand on en use avec une ex-

trême modération, et qu'on a d'ailleurs un estomac de bronze, les *grous* ne donnent que de légères indigestions.

Cela ne nourrit pas beaucoup, mais c'est fade comme du plâtre et lourd comme du plomb.

Un paysan d'Ille-et-Vilaine qui a devant lui un bon morceau de *grous* pesant deux livres, une moitié de sardine *pressée* et un pichet de cidre, prendrait en grande pitié les pauvres diables réduits au pâté de foie gras et au bordeaux long bouchon.

Il y avait là, sur les billots qui s'alignaient des deux côtés du foyer, la vieille Renotte qui filait d'une main et qui tournait les *grous* de l'autre; Mathurin Houin, le meunier, Yvon, Fancin, Mérieul; Yaume, le pâtour, et Loüisic du four à fouaces.

Au moment où nous entrons dans la cuisine, Renotte, excellente vieille qui avait trois verrues sur le nez, deux au menton, cinq à la joue et une belle moustache grise à chaque verrue, venait de finir une histoire, la fameuse histoire de la perrière sans fond, où monseigneur l'évêque tomba avec son carrosse à quatre chevaux.

L'assistance savait l'histoire aussi bien que dame Renotte; mais en Bretagne, mieux on sait une histoire, mieux on aime l'entendre radoter.

— Ce qui vous prouve bien, avait dit la vieille Renotte, comme moralité de son récit, que la perrière était sans fond, puisqu'on n'a jamais retrouvé ni le carrosse, ni les quatre chevaux, ni monseigneur l'évêque.

Chacun était convenu tacitement de la haute vérité de cet enseignement. On écoutait la pluie tomber.

— Bonne pluie ! dit Pierre Mèchet, le tresseur.

Mérieul et Fancin répétèrent :

— Bonne pluie !

— Ça, c'est vrai ! appuya Mathurin Houin.

Reste à savoir pourquoi, en un temps d'inondation, et alors qu'il y avait six pieds d'eau dans la plaine, les bon-

nes gens du Ceuil et de Vesvron chantaient ainsi une antienne à la pluie.

C'est que, depuis trois jours, la glace avait pris l'étang de Bréhaim, et empêchait d'ouvrir les écluses. Cette pluie, c'était le dégel, c'est-à-dire la délivrance.

La porte qui donnait dans l'intérieur du manoir s'ouvrit doucement et livra passage à une jeune fille moitié paysanne, moitié soubrette, l'air un peu plus futé qu'il ne faut, qui entra d'un pied furtif et s'en alla occuper un billot vide.

Cette jeune fille échangea en passant un petit signe de tête avec Yaume, le pâtour. Son arrivée produisit un mouvement manifeste de curiosité.

La vieille Renotte arrêta son rouet.

— Eh ben! la fille Olivette? dit-elle.

Olivette ne trouva peut-être pas à son gré cette façon d'interroger, car elle pinça les lèvres et ne répondit point.

— Eh ben! mamselle Olivette, demanda Pierre Mêchet à son tour, quelles nouvelles de monsieur?

La jeune fille hocha la tête avec importance.

— Mauvaises nouvelles, répliqua-t-elle enfin; notre monsieur est couché tout habillé. M. Fargeau lui fait une lecture qu'il n'écoute pas. M. Lucien le regarde sans faire semblant de rien, et on voit bien qu'il a grand'peur. Mademoiselle Berthe est toute seule auprès du feu; elle sent un malheur, car, elle qui n'y voit pas, ses yeux sont pleins de larmes.

Cette dernière circonstance fit sur l'auditoire un très-grand effet.

— C'est un *signe*, ça! dit Mérieul.

— Et on en a vu censément d'autres, des signes, ajouta Yaume, le pâtour.

— Jean-de-la-Mer aura quatre-vingt-deux ans vienne la Saint-Gilles, fit observer Mathurin Houin.

Renotte imprima un mouvement plus vif à son rouet.

— Il est mon aîné de sept ans, grommela-t-elle, comme pour se rassurer elle-même.

— C'était tout de même un fier homme! reprit Pierre Mêchet.

— Oui, dit la vieille qui rêvait, un fier homme!

Et une fois sur cette pente, on se prit à parler de Jean-de-la-Mer comme s'il eût été déjà mort.

Le tout, parce qu'il y avait eu des *signes*.

— C'est triste, là-haut, cette chambre, dit Olivette en frissonnant; c'est triste à donner la chair de poule! Il est pâle sur son lit. La sueur colle ses cheveux gris à son front, et ses yeux ont grandi, grandi...

— Encore un signe! murmura-t-on à la ronde.

— Quand on parle de médecin, il se fâche. Et d'ailleurs, un médecin, où le prendre? En vingt-quatre heures, il a vieilli de dix ans.

— Son père est mort debout, prononça la vieille femme à voix basse, comme un Créhu doit mourir, sans médecin et sans prêtre.

Tout le monde se signa, et les billots reçurent comme une seule et même secousse, chacun voulant s'éloigner de Renotte.

— Après? fit-elle en jetant autour d'elle un regard de défi; s'il n'y avait pas de prêtres, il n'y aurait pas de péché!

— La paix, vieille femme! dit Mathurin Houin avec autorité; excepté vous, il n'y a ici que des chrétiens.

— J'ai un rosaire dans ma poche, Mathurin Houin, et je suis meilleure chrétienne que toi qui voles sur le blé à ton moulin, et qui battais ta femme avant de l'avoir tuée.

— Allons! allons! firent quelques voix conciliatrices.

Et d'autres ajoutèrent pour détourner adroitement la conversation :

— Oh! la bonne pluie! la bonne pluie! Demain la prairie sera découverte.

Un silence se fit, pendant lequel on n'entendit que la résine crépiter sous le manteau de la cheminée, et l'averse battre contre les carreaux.

— En voilà un homme qui a gagné de l'argent dans sa vie! reprit Olivette au bout de quelques instants.

— Et qui a roulé sa bosse! ajouta Mérieul.

— On dit, poursuivit Olivette, qu'il était dans son temps le plus beau garçon du pays.

— On dit vrai, la fille Olivette, repartit aigrement Renotte; ce n'est pas à présent qu'on trouverait un homme comme Jean-de-la-Mer!

— Ni une femme comme la maman Renotte quand elle avait seize ans, murmura Mathurin Houin en riant tout bas.

— Oh! fit Olivette, il y a M. Lucien.

La vieille haussa les épaules. Yaume, le pâtour, devint rouge comme un coquelicot.

— Il y a encore... reprit Olivette.

Mais elle n'acheva pas, et une nuance rosée monta à ses joues, tandis que son regard glissait, brillant et furtif, vers le premier des trois lits à double étage.

D'écarlate qu'il était, Yaume devint tout blême.

A l'endroit précis où s'était arrêté le regard d'Olivette, au beau milieu de sa phrase interrompue, il y avait un personnage dont nous n'avons point encore entretenu le lecteur.

Il était assis sur un billot, comme tous les autres, mais il s'adossait au lit, et sa tête, appuyée contre la couverture brune, reposait parmi ses grands cheveux épars.

Il avait les yeux fermés.

La lumière vacillante de la résine, tantôt le laissait dans l'ombre, tantôt envoyait à son visage de vagues et tremblantes lueurs.

En ces moments, on distinguait sous un costume de paysan, disposé avec une sorte de coquetterie, un jeune gars de quinze à seize ans tout au plus : tête d'Antinoüs, corps d'athlète, gracieux et charmant dans son sommeil.

II

LE CIERGE

Yaume le pâtour avait vingt-trois ou vingt-quatre ans, juste l'âge qu'il fallait pour épouser les dix-huit ans d'Olivette. C'était un bon garçon, honnête, dévoué, sachant tresser aussi bien qu'un autre un chapeau de paille à cinq et même à sept brins, sachant graduer la corde d'un fouet, tailler un sifflet et boire une pleine écuellée.

Au physique, il n'était pas trop mal bâti, et sa ronde figure s'encadrait bonnement dans ses cheveux coupés à la Jean-Gilles.

Plus d'une fille de Vesvron avait pensé à lui. Et pourtant, il avait raison de trembler en suivant le regard qu'Olivette jetait au beau dormeur.

Olivette avait la prétention d'être un peu plus qu'une paysanne, et par le fait son frais minois ne ressemblait guère aux faces larges et hâlées de ses compagnes. Elle portait d'ailleurs des robes d'indienne l'été, des robes de mérinos l'hiver, ce qui la mettait tout à fait au-dessus du commun.

Pour une personne distinguée comme l'était Olivette, Yaume était peut-être un peu bas placé sur les degrés

de l'échelle sociale. Olivette aurait pu demander que son futur portât au moins la livrée.

Mais sa fantaisie n'allait point de ce côté-là. Le valet de chambre de Jean Créhu, lequel avait un vieil habit gris à galons pelés, pour les jours où l'on allait à Vitré, ne séduisait en aucune façon la jolie fille. L'heureux mortel qui donnait de petits battements à son cœur, — nous disons petits, parce que le cœur d'Olivette ne battait qu'à bon escient et pas beaucoup, — cet heureux mortel n'avait ni galons rouges ni chapeau bordé.

C'était Tiennet, le beau Tiennet Blône, le dormeur qui se faisait en ce moment un oreiller de ses grands cheveux noirs.

Ah ! si Tiennet avait voulu !

Mais Tiennet avait, ma foi, bien autre chose en tête !

En attendant, le pauvre Yaume était jaloux à faire pitié.

Le dormeur, lui, n'avait point souci de ce qui se passait à la veillée : ses yeux fermés couchaient leurs longs cils sur sa joue légèrement amaigrie; et autour de sa bouche entr'ouverte, il y avait un vague sourire.

Ses lèvres remuaient parfois, mais sans produire aucun son. Il parlait sans doute à son rêve.

— N'empêche, reprit Mathurin Houin, que la petite demoiselle va être riche comme une bossue !

Olivette pinça ses lèvres pleines et rouges comme deux cerises.

— On ne sait pas, murmura-t-elle. Il y a d'autres héritiers que mademoiselle Berthe.

— Sans doute, dit Pierre Mechet, M. Lucien et M. Fargeau, mais...

— Oui, interrompit la vieille Renotte, tu as raison de dire mais, mon gars. On ne sait pas d'où elle vient, celle-là ! Et quand un homme comme Jean-de-la-Mer apporte dans sa maison un enfant, voyez-vous bien, on peut dire qu'il ne l'a pas ramassé sur la route pour l'amour du bon Dieu. Les *grous* sont cuits; attirez vos écuelles.

Nous ne savons si c'est le voisinage de la Basse-Normandie, mais il est certain que les paysans d'Ille-et-Vilaine lâchent rarement leur dernier mot. Ils sous-entendent bien plus qu'ils n'expriment, et pour trouver le fond de leur pensée, il faut sortir du sens précis de leurs paroles.

Personne ne demanda d'explication. Les écuelles s'alignèrent sur la table. Tout le monde avait compris que, dans la croyance de la vieille, Jean-de-la-Mer avait une fille.

Renotte avait-elle deviné juste? Jean-de-la-Mer tout seul aurait pu le dire.

— En voilà une, s'écria Yaume qui avait besoin de se venger par une comparaison, en voilà une qui est douce et bonne censément comme les anges. Si elle est riche, tant mieux! si tous les autres sont pauvres pour qu'elle soit plus riche, tant mieux! Les autres, ça m'est égal; mais mademoiselle Berthe! oh! mademoiselle Berthe!

Il fallut une pleine cuillerée de bouillie de blé noir pour arrêter ce flux d'enthousiasme. Personne ne protesta, du reste, autour de la cheminée. Olivette seule laissa échapper un imperceptible mouvement d'épaules.

Chacun était occupé à mélanger ses grous, soit avec du beurre, soit avec du lait pesé.

— Tiennet ne mange pas, dit Olivette, dont la voix prit une expression toute particulière pour prononcer ces simples mots.

Yaume oublia de souffler sur sa cuillère pleine et se brûla cruellement.

— Bah! fit Mathurin Houin, Tiennet rêve : ça le nourrit. Il rêve qu'il va sur la mer comme notre maître, et qu'il en rapporte assez d'argent pour acheter le château du Ceuil avec la forêt, les moulins et l'étang de Bréhaim par-dessus le marché. Ohé! Tiennet!

Tiennet tressaillit légèrement et ouvrit les yeux à demi.

Tous les gars, excepté Yaume, éclatèrent de rire.

— N'est-ce pas que tu rêvais? reprit Mathurin.

— Oui, répliqua Tiennet.

— De quoi rêvais-tu ?

Tiennet n'hésita pas.

— D'Olivette, répondit-il.

— D'Olivette ! Toi ! s'écria Yaume en se levant.

— Eh bien ! après? fit la coquette de village, qui était toute rouge de plaisir.

— Je rêvais, reprit tranquillement Tiennet, qu'Olivette donnait rendez-vous à M. Fargeau au grand chêne creux de la Mestivière.

Nouvel et plus bruyant éclat de rire des paysans.

Yaume se rassit en fermant les poings.

Mais ce qui fut plus étrange, ce fut l'effet produit par ces paroles sur Olivette elle-même.

Elle devint extrêmement pâle, et ses lèvres se prirent à trembler.

Yaume la regardait avec des gouttes de sueur au front.

— Un rendez-vous à M. Fargeau ! murmura-t-il en posant sa main sur celle d'Olivette; censément... Oh !

La main de la jeune fille était glacée.

— Rassure-toi, pâtour, reprit encore Tiennet dont la voix calme et remarquablement harmonieuse avait comme un accent d'amertume; ce n'était pas un rendez-vous d'amour.

Yaume sentit un frisson courir dans les doigts d'Olivette.

— Que vous ai-je fait, Tiennet Blône? murmura la jeune fille, dont les yeux étaient pleins de larmes.

Tiennet se prit à sourire doucement.

— Vous ne m'avez rien fait, ma pauvre Olivette, répliqua-t-il; je dis mon rêve, voilà tout. Mais je n'ai pas rêvé que cela. Les gars ! il y a un malheur dans la maison. J'ai vu le diable.

— Le diable ! répétèrent toutes les bouches béantes.

Un signe de croix fit le tour du cercle, et la vieille Renotte, toute païenne qu'on la supposait, glissa sa main

ridée au fin fond de sa poche pour toucher furtivement un grain de son rosaire.

Tiennet avait prononcé ces dernières paroles avec une certaine emphase, mais, en voyant la détresse générale, ses grands yeux noirs prirent une expression railleuse, et un auditoire moins troublé aurait désormais deviné la moquerie sous sa solennité d'emprunt.

— Le diable en personne, mes gars, poursuivit-il ; et vous ne savez pas? Le diable ressemble à M. Fargeau.

— Tu n'aimes pas M. Fargeau, Tiennet, dit Mathurin.

— Non. Mais cela ne fait rien au diable. Jean-de-la-Mer est-il plus malade?

— Olivette dit qu'il est bien changé.

— J'en étais sûr ! Le diable avait une fiole et un verre, il faisait boire M. Jean Créhu.

— Mais c'est un *signe*, ça ! enterrompit Pierre Mèchet; et quand on pense à ce que disait tantôt Mérieul...

— Que disait Mérieul? demanda Tiennet.

— Mérieul disait que de l'autre côté de l'eau, hier soir, on a vu le cierge (*).

— Oh ! oh ! fit Tiennet, non sans un certain accent sceptique.

Pierre Mèchet, gros gars robuste et plus épais que les *grous* qu'il avalait à prodigieuse gorgées, ne fut pas scandalisé, parce qu'il ne comprit point le sens de l'exclamation de Tiennet.

— Le cierge est descendu, acheva-t-il, la flamme en bas, et il est entré au château par la cheminée.

— Alors c'est une affaire arraugée, dit Tiennet sérieusement.

Puis, se reprenant tout à coup, il ajouta :

— Vous êtes tous des ânes; je n'ai rien rêvé; le diable aurait honte de s'occuper de vous !

(*) Quand quelqu'un doit mourir, on voit, la nuit, un cierge descendre, la flamme en bas, et pénétrer dans la maison, par la croisée si c'est un prêtre, par la porte si c'est une femme, par la cheminée si c'est un homme et surtout si c'est le maître du logis.

Il se renversa de nouveau, croisa ses mains derrière sa tête et ferma les yeux pour se rendormir.

Olivette s'était glissée inaperçue derrière le lit à double étage. Elle avait gardé toute sa pâleur.

— Monsieur Tiennet, murmura-t-elle, répondez-moi bien bas comme je vous parle. Si vous n'avez rien rêvé, pourquoi dire que j'ai un rendez-vous au chêne creux de la Mestivière ?

— Avec M. Fargeau, mademoiselle Olivette ?

— Oui, avec M. Fargeau.

— Pourquoi, mademoiselle Olivette, donnez-vous des rendez-vous à M. Fargeau, au chêne creux de la Mestivière ?

Ceci fut prononcé d'un ton sec.

Olivette se tut.

Elle cherchait évidemment un biais pour renouer l'entretien brisé et pour questionner encore, lorsqu'un bruit lointain se fit à l'intérieur du château. On entendit comme un cri étouffé.

Tiennet Blône bondit sur ses pieds.

Il se tenait droit, les muscles tendus, l'oreille et le regard au guet, developpant sans le savoir toute la richesse de sa merveilleuse stature.

Tout le monde faisait silence et attendait.

Il n'y eut point de second cri.

— C'est la voix de Jean-de-la-Mer, dit Tiennet Blône.

Avant que personne pût répondre, des pas précipités retentirent dans la chambre voisine et un grand jeune homme, frêle et presque chauve déjà, montra sa figure effrayée à la porte de la cuisine.

— M. Fargeau ! murmura-t-on.

Personne n'osait l'interroger.

A la vue du nouvel arrivant, Tiennet s'était reculé dans l'ombre; il s'appuyait à la colonne grossièrement sculptée de l'un des lits.

M. Fargeau s'était arrêté sur le seuil.

— Mes bons amis, dit-il avec hésitation, M. Créhu de

la Saulays est bien malade, il nous faudrait... peut-être... un médecin.

— Peut-être ! répéta mentalement Tiennet Blône, dont le regard fixe et froid couvrait Fargeau.

Personne ne répondit à l'appel de ce dernier.

Ce silence, loin de le déconcerter, parut lui plaire, car ses sourcils froncés se détendirent et sa voix devint plus assurée.

— Je sais bien qu'il y a des difficultés, reprit-il; la nuit est noire; le bateau a été emporté de l'autre côté de la Vesvre, et ce serait un hardi compagnon celui qui essayerait de traverser à cheval la prairie inondée.

— Oui-fait ! dit Mathurin Houin; faudrait pas avoir froid aux yeux.

— Censément, appuya le pâtour Yaume, qui cherchait du regard Olivette et qui ne l'apervevait point.

— Faudrait être en ribotte, murmura Pierre Mèchet.

— Ou bien innocent.

— Ou bien fou !

Tiennet Blône écoutait et ne disait mot. Fargeau avait autour de la lèvre un méchant sourire.

Olivette se pencha en travers du lit pour mettre sa bouche tout près de l'oreille de Tiennet.

— Entendez-vous, prononça-t-elle bien bas; pour traverser la plaine inondée à cheval, il faut être ivre ou fou... et pourtant je connais quelqu'un qui l'a traversée à cheval la nuit dernière.

Olivette avait cru frapper un grand coup, mais le jeune gars se borna à lever sur elle son regard perçant et hardi jusqu'à l'effronterie. Olivette baissa les yeux, car elle se sentait faible et vaincue. Ce fut alors seulement et quand elle ne pouvait plus le voir, que Tiennet Blône courba la tête à son tour.

Un nuage de tristesse amère venait de passer sur son front.

M. Fargeau continuait d'un ton doux :

— Mes pauvres enfants, comment faire? M. Jean Créhu est pourtant bien malade !

— Avec la pluie qui tombe depuis l'après-dîner, répliqua Mathurin Houin, l'étang de Bréhaim doit être dégelé. M'est avis que l'éclusier aura pu ouvrir ses portes dès ce soir. Au petit jour, on pourra passer.

— Censément, dit Yaume, quelle heure est-il?

M. Fargeau tira sa montre.

— Deux heures après minuit, répondit-il.

— Eh bien! s'écria Yaume, à six heures on partira.

M. Fargeau semblait tout à fait guéri de cette vague inquiétude que son visage exprimait naguère.

— Comme ça, mes bons amis, dit-il, personne ne veut se charger de la commission tout de suite?

Pour la seconde fois, des pas se firent entendre dans le corridor.

— Eh bien! cria une voix franche et jeune au dehors, est-on parti, Fargeau?

Les figures changèrent autour du foyer, tandis que le nom de M. Lucien courait de bouche en bouche. Chaque physionomie semblait dire : Voilà l'affaire qui va prendre une autre tournure, et bon gré mal gré, il va falloir en découdre!

Et personne n'était bien rassuré, parce que dans cette nuit noire et sans lune, il y avait danger réel à traverser la prairie inondée.

Fargeau répondit :

— J'ai fait ce que j'ai pu, mais ces bonnes gens ne veulent pas.

— Ils ne veulent pas! répéta la voix du corridor, avec un accent de colère.

En même temps, une lumière plus vive que celle de la résine éclaira la porte, et le plus jeune des neveux de Jean-de-la-Mer, Lucien Créhu de la Saulays passa le seuil, un flambeau à la main.

C'était un gracieux et beau jeune homme, au visage doux et presque féminin. Il était moins grand que Fargeau; mais sa taille, sans être remarquablement robuste, avait tant de souplesse et des proportions si heureuses,

qu'il semblait porter en réalité la tête plus haut que son cousin.

En entrant, il rejeta en arrière les boucles de ses cheveux blonds, et parcourut du regard les rangs des domestiques et fermiers du Ceuil.

— Ils ne veulent pas! dit-il encore, en élevant son flambeau, comme pour mieux voir les récalcitrants, quand leur maître est en danger de mort!

— Oh! se récria le doux Fargeau, j'aime à penser que tu vas beaucoup trop loin!

Lucien se retourna vers lui et lui tendit la main.

— Mon pauvre Fargeau, dit-il, tu ne peux pas t'accoutumer à cette idée; mais notre oncle est bien changé, et, depuis une heure, son mal augmente d'une façon si terrible...

Il s'interrompit pour reprendre d'un ton de commandement :

— Holà! Mérieul! selle mon cheval. Puisqu'il n'y a pas un homme ici, j'irai moi-même.

— Vous, monsieur Lucien! s'écria-t-on de toutes parts.

Tiennet quitta la position qu'il avait gardée jusqu'alors auprès du lit à double étage et avança au centre du cercle.

— Reste, Mérieul, dit-il. Il y a un homme ici, et j'aime à seller moi-même le cheval que je monte.

Fargeau avait involontairement froncé le sourcil, mais sa physionomie reprit tout de suite son expression bénigne.

Les paysans regardaient Tiennet, la bouche ouverte.

Olivette, toujours cachée, le contemplait avec admiration.

Tiennet avait la figure aussi calme que s'il se fût agi d'aller au bout de l'avenue.

— Voilà qui est bien, mon jeune ami, lui dit Fargeau avec une chaleur affectée. Voilà qui est très-bien!

Et il ajouta plus bas en se penchant à son oreille :

— Vous irez chez le docteur Morin, n'est-ce pas?

Notre respectable oncle n'a confiance que dans le docteur Morin.

Tiennet s'inclina.

Lucien lui donna la main en disant :

— Merci, Tiennet. Si j'avais su que tu étais là, je t'aurais dit tout bonnement : Prends mon cheval et pars.

Tiennet serra la main qu'on lui tendait, et son œil eut un éclair de fierté.

Lucien ajouta :

— Tu iras chez le docteur Méaulle.

— J'irai, monsieur Lucien.

— Et aussi vite que ton cheval pourra te porter !

— Si quelque glaçon ne lui défonce pas le poitrail, monsieur Lucien, je serai à Vitré dans trois quarts d'heure.

Il quitta la salle basse.

— Censément, dit Yaume, le gars Tiennet pourrait bien ne pas revenir !

Olivette pâlit dans sa cachette.

— Mes garçons, prononça gravement Mathurin Houin, faut dire un *Pater* et un *Ave* pour Tiennet Blône.

Il ôta son bonnet de laine et se leva.

La vieille Renotte retourna sa chaise, la seule qui fût dans la cuisine, et se mit à genoux.

On récita le *Pater* et l'*Ave* avec lenteur.

Le vent et la pluie, redoublant de violence, faisaient un tapage d'enfer au dehors.

On entendit le pas d'un cheval dans la cour.

Tous les paysans se précipitèrent à la porte et virent Tiennet en selle. M. Lucien lui donnait une dernière poignée de main.

— Bon voyage, gars Tiennet, crièrent-ils, et que Dieu te bénisse !

Olivette, profitant de ce mouvement, se glissa hors de sa cachette, monta en courant l'escalier de sa chambre, et tomba sur ses deux genoux, au pied de son lit.

— A demain, les vieux! cria Tiennet qui éperonna son cheval.

En passant la porte de la cour, il entendit la voix de M. Fargeau, qui lui disait tout bas par derrière :

— Le docteur Morin, mon bon Tiennet, c'est chez le docteur Morin qu'il faut aller.

La porte de la cour se referma; on entendit un instant les pas du cheval qui clapotaient dans la boue du chemin. — Puis le silence.

III

BERTHE L'AVEUGLE

De longs corridors humides et noirs où le vent s'engouffrait en pleurant, des fenêtres aux châssis tremblants qui battaient, secoues par l'orage, un mortel silence partout où le bruit de la veillée ne pouvait être entendu.

Malgré sa préoccupation, Olivette avait grand'-peur en montant les escaliers du château pour regagner sa chambre.

Un instant, elle eut la pensée de s'arrêter sur le palier et d'attendre M. Fargeau pour lui dire :

— On a surpris notre secret. Je ne veux plus aller au chêne creux de la Mestivière.

Mais attendre dans cette nuit plaintive, parmi ces sons étranges ! Attendre toute seule au milieu des ténèbres, quand cet homme se mourait là, tout près, quand on avait vu *le cierge !*

Olivette n'était pas une nature très-poétique, et le merveilleux ne la gênait guère quand il faisait beau soleil sur la lande. Mais c'était une fille de la Bretagne,

après tout, et cette lugubre nuit pesait sur l'âme comme un linceul glacé.

Elle n'attendit point M. Fargeau.

Curieuse qu'elle était, loin de jeter comme à l'ordinaire son regard furtif dans la chambre de M. Jean Créhu, dont la porte entrebâillée laissait passer une étroite bande de lumière, elle hâta le pas en frissonnant et fit par trois fois le signe de la croix.

Si Olivette eût été plus brave, elle aurait vu la chambre de Jean-de-la-Mer, silencieuse et morne, éclairée par une seule lampe.

C'etait une vaste pièce, boisée de chêne brun et ornée çà et là de quelques vieux portraits pendus comme au hasard contre les lambris.

De noirs soliveaux, soutenus par une maîtresse poutre qui fléchissait à son milieu, remplaçaient le plafond et absorbaient dans leurs cavités les pâles rayons de la lampe.

Pour meubles il y avait le grand lit à colonnes de Jean Créhu de la Saulays, une chaise longue, un coffre sculpté servant de secrétaire et des planches recouvertes de cuir qui supportaient des livres.

Jean-de-la-Mer était demi-couché sur sa chaise longue, loin du foyer et près de la lampe. Sur un guéridon, à ses côtés, était ouvert ce bouquin qui effraie les curés et les mères de familles, cette déclamation pédante, ce blasphème impuissant : *les Ruines* de Volney.

Jean Créhu de la Saulays était un homme du dernier siècle, la négation le tentait, le doute lui plaisait. Il pensait être courageux en répétant ces fadaises : Dieu n'est pas; l'âme meurt, etc.

A l'autre bout de la chambre, au coin de la cheminée, Berthe, l'aveugle, était assise, la tête appuyée contre le marbre, immobile et muette.

Il n'y avait personne autre dans la chambre.

Jean Créhu de la Saulays regardait le vide.

Il était très-pâle et ses membres avaient un tremblement continu.

C'était un vieillard de haute taille, le front très-élevé, mais étroit, la figure longue et maigre.

Ses cheveux qui restaient abondants, sa barbe touffue et ses sourcils, faisant saillie au-dessus de ses yeux éteints, étaient d'un blanc éclatant et uniforme.

Il portait le pantalon de toile grise et la redingote en peau de chèvre.

L'impression produite par la vue de ce grand corps étique et tout d'une pièce, par cette figure hâve, noyée dans les masses blanches de la barbe, par ce regard morne qui semblait n'avoir plus de vie, ressemblait à de la terreur.

La lampe qui brûlait près de lui éclairait vivement son visage et n'envoyait que de vagues lueurs aux traits de la jeune fille qui s'asseyait près du foyer.

Dans ces toiles de maîtres que le temps a noircies, le regard parfois découvre à la longue de suaves beautés, des contours exquis, de divines choses que le premier coup-d'œil n'avait point aperçues.

C'est comme une brume qui se dissipe avec lenteur, comme un voile qui peu à peu se soulève.

Il y a là quelque chose de mystérieux, de sacré, dirions-nous presque, car l'art vient du ciel.

Ces formes célestes qui percent le nuage épaissi par le temps, ces visages devinés, cette beauté dont la perception est déjà comme une conquête, nous impressionnent plus profondément, sinon plus vivement que la beauté en lumière, que les formes dont la perfection s'accuse aux regards du premier venu.

Là-bas, dans ces demi-ténèbres, ressortant sur le marbre noir de la haute cheminée, vous eussiez dit l'ange des toiles inspirées.

Elle était belle, cette pauvre fille à qui Dieu avait pris la lumière, belle comme la mélancolie des seize ans, belle comme ce premier et triste sourire d'amour qui étonne l'insouciance de la vierge.

Berthe ne se souvenait point d'avoir vu jamais les

rayons du soleil. Quand Jean-de-la-Mer l'avait amenée avec lui, en 1813, elle était déjà aveugle.

Elle était grande et svelte jusqu'à paraitre frêle; sa taille, toute gracieuse en sa faiblesse, cachait ses contours délicats sous une robe de laine sombre.

En ce moment où sa tête s'appuyait contre le marbre, ses grands cheveux noirs, que nul lien ne rattachait, tombaient en boucles soyeuses et largement ombrées le long de ses tempes, jusque sur son sein.

Il y avait autour de ses lèvres fraîches et caressantes un vague sourire. Une larme, au contraire, tremblait au bout de ses longs sourcils.

Ses yeux, d'un bleu obscur et qui n'avaient point la fixité glacée des yeux d'aveugle, semblaient penser.

Un silence complet régnait dans la chambre.

Berthe se prit à écouter. Puis elle étendit sa main blanche et finement modelée dans la direction d'une chaise qui était vide à côté d'elle.

— Lucien! monsieur Lucien! murmura-t-elle bien bas.

Lucien n'avait garde de répondre.

— Il me semble que j'ai dormi, pensa Berthe en se redressant pour dégager son front inondé de cheveux : Il doit être bien tard.

Puis elle appela encore à voix basse :

— Monsieur Lucien! monsieur Fargeau!

Personne ne répondit. Les yeux de Jean-de-la-Mer restèrent immobiles et mornes comme s'il n'avait pas entendu.

Berthe frissonna légèrement. Elle se sentait seule. L'idée lui vint que le malade dormait, puis l'idée qu'il était mort.

Elle mit ses deux mains sur son front où la sueur froide venait.

— Monsieur! monsieur! appela-t-elle. Mon oncle! monsieur Jean Créhu!

Toujours le silence.

Berthe se laissa glisser sur ses genoux et joignit les mains pour prier.

Mais avant que le premier mot de la prière fût prononcé, elle tressaillit et s'arrêta, parce qu'une voix venait de s'élever enfin dans cette chambre muette.

Voix étrange et changée, que Berthe reconnaissait à peine.

D'ordinaire, Jean Créhu avait cet organe vibrant et rude de l'homme qui a parlé longtemps au bruit de la tempête, aujourd'hui, c'était une voix courte, mais faible, presque douce.

— Que fais-tu là, Berthe? disait le vieillard; et pourquoi es-tu seule?

— Dieu soit loué! s'écria Berthe qui voyait ses craintes trompées.

La longue figure du vieillard eut un sourire funèbre.

— Tu me croyais mort déjà, n'est-ce pas? murmura-t-il; j'ai quatre-vingt-deux ans.

— Vous resterez longtemps encore avec nous, mon oncle, voulut dire la jeune fille.

Jean-de-la-Mer l'interrompit.

— Fais sonner ma montre, Berthe, reprit-il.

Berthe obéit. La montre sonna deux heures après minuit.

— Ferme la porte, ajouta Jean-de-la-Mer; mets le verrou; ces deux neveux que j'ai nourris m'abandonnent.

— Oh! Monsieur! fit Berthe.

— Eh bien! quand ils m'abandonneraient? où serait le mal puisque je vais mourir? Ils ne peuvent plus rien espérer de moi; ils s'en vont. L'homme est ainsi fait, petite fille. Il y a bien longtemps que je le sais.

Berthe, habituée à cette chambre connue s'était dirigée vers la porte sans tâtonner. La porte fut fermée.

— Viens ici, Berthe, poursuivit Jean-de-la-Mer dont la voix s'adoucit encore; assieds-toi là, tout près de moi, et causons.

Berthe s'assit sur la chaise occupée naguère par Fargeau, le plus âgé des neveux de Jean Créhu. Le vieillard lui prit les mains, et Berthe eut un frisson au contact de ces doigt glacés.

— Suis-je bien changé ? demanda Jean-de-la-Mer.

Puis se reprenant vivement, il ajouta en souriant avec amertume :

— Fou que je suis ! En voyant ces beaux grands yeux bleus, j'oublie toujours qu'elle est aveugle.

Berthe avait baissé la tête.

Jean-de-la-Mer la contemplait et son regard avait repris un peu de vie.

— Oui, pensa-t-il tout haut ; voilà le monde, l'œuvre de celui qu'on appelle Dieu ! Dans ce fruit mûr et vermeil qu'on va porter à ses lèvres, il y a un ver impur. Et cette enfant qui ressemble aux anges est frappée d'un châtiment horrible, elle qui n'a jamais péché !

Berthe devint plus pâle, puis un incarnat vif envahit sa joue tout à coup.

Etait-ce qu'elle comprenait le sens froidement blasphématoire des paroles du vieillard ? Etait-ce que ce mot : *elle n'a jamais péché* tombait sur sa conscience comme un reproche ?

Elle garda le silence.

Jean-de-la-Mer continuait.

— A l'âge où les autres jeunes filles s'épanouissent comme des fleurs dans le sourire et dans la joie, tu souffres, toi, ma pauvre Berthe. Tu n'aimes pas et tu n'es pas aimée.

Il lâcha la main de Berthe, et son regard, redevenu morne, se perdit de nouveau dans le vide.

Il ne vit pas la paupière de Berthe battre, lutter, puis se fermer sur une larme qu'elle voulait cacher.

La larme glissa entre les cils, et roula lentement sur la joue.

— Sais-tu ? reprit Jean-de-la-Mer, une fois, j'ai voulu te tuer, Berthe, tant j'avais pitié de toi ! Tu avais un an, La veille, j'avais vu tes grands yeux bleus me sourire,

et sourire aussi joyeusement au beau soleil des tropiques qui se levait dans les vapeurs, au loin, sur l'Océan, Car tu n'étais pas aveugle, alors.

Berthe se redressa. Vous eussiez dit que ses yeux brillants et inquiets, avaient recouvré tout à coup la faculté de voir.

— Ce fut ce jour-là, poursuivit le vieillard, que Dieu te frappa, toi, pauvre innocente. Un orage vint. Tu jouais sur le gaillard d'arrière dans les bras de ta mère...

— Ma mère! répéta Berthe.

— Une pauvre innocente aussi, ma fille, et que Dieu cruel frappa du même coup. La foudre qui te prit la vue, Berthe, prit la vie de ta mère.

— Oh! fit la jeune fille qui mit ses deux mains sur son cœur.

— Elle était belle comme toi, jeune, heureuse plus que toi. On la mit dans un linceul blanc avec un boulet de douze au cou, et son tombeau fut la mer. Toi, je te pris dans mes bras, Berthe, et quand le médecin de bord m'eût dit : Elle est aveugle pour toute sa vie, je te suspendis un instant au-dessus du gouffre. Le courage me manqua. Pardonne-moi, pauvre fille!

Berthe songeait à sa mère qui était morte, jeune, belle, heureuse.

C'était la première fois que Jean Créhu lui parlait de tout cela.

D'ordinaire, le vieillard était muet sur toutes les choses du passé.

— Mais tu crois en Dieu, toi, Berthe, reprit-il en donnant à sa voix une inflexion moqueuse.

— Oh! oui! interrompit la jeune fille qui joignit ses mains ardemment ; je crois en Dieu qui garde l'âme de ma mère. En Dieu qui est l'espoir des faibles et la consolation des malheureux!

— Crois ce que tu voudras, ma fille, dit Jean-de-la-Mer qui fit un geste de fatigue et prit le volume de Volney ouvert près de lui sur le guéridon.

Mais une expression de tristesse assombrit davantage

encore sa physionomie, et ses épais sourcils blancs se froncèrent.

— Je ne puis plus lire, dit-il en déposant le livre; allons! il paraît que je vais voir bientôt par moi-même ce qu'il y a de vrai dans la croyance des hommes. Fais sonner ma montre, Berthe.

La montre sonna trois heures.

— Le temps marche bien vite cette nuit, grommela Jean-de-la-Mer.

Puis, comme s'il se fût raillé lui-même, il ajouta :

— Combien y a-t-il de demi-heures dans quatre-vingt-deux années?

Il renversa sa tête contre le coussin de sa chaise longue, et ramena ses bras sur sa poitrine.

Dans cette position, avec la longue barbe neigeuse qui tombait jusqu'à ses mains jointes, il ressemblait à ces statues de hauts barons, oubliées dans les chapelles, qui se couchent, droites et raides, avec un lévrier aux pieds, sur le marbre incliné des vieilles tombes.

Au bout de quelques minutes, un bruit se fit à la porte.

Jean-de-la-Mer retrouva sa voix de commandement pour dire :

— N'entrez pas! je veux être seul.

— C'est moi, mon bien cher oncle, murmura Fargeau dans le corridor; je reviendrai quand il vous plaira de me recevoir.

On entendit son pas s'éloigner.

Et Berthe, qui avait, comme tous les aveugles, le sens de l'ouïe extrêmement sensible, entendit encore autre chose.

C'était le pas de Fargeau qui revenait doucement, bien doucement.

Berthe devinait que le regard de Fargeau était à la serrure.

— Ma fille, dit Jean-de-la-Mer, après un long silence, prends la clé de mon coffre qui est là, sur le guéridon, et va l'ouvrir.

Comme la jeune fille obéissait, Jean-de-la-Mer la suivait des yeux et il y avait dans son regard une sorte de tendresse.

Le coffre fut ouvert.

— Sur le devant, il y a des papiers, poursuivit le vieillard, prends les deux premiers et apporte-les moi.

Berthe obéit encore. Elle apporta deux feuilles doubles de ce papier épais et rude sur lequel le fisc a coutume d'apposer ses deux timbres.

Ces papiers étaient deux testaments olographes, faits à des époques différentes.

L'un ne contenait que quelques lignes.

L'autre emplissait les quatre pages de son papier timbré d'une écriture fine et serrée.

IV

LES FLEURS DE MAI

Jean-de-la-Mer retint entre les siennes la main qui apportait les deux papiers timbrés, et son regard se reposa encore, longuement, sur le front pur et charmant de Berthe.

— Si aimer n'était pas plus fou encore que de croire, prononça-t-il à demi-voix, je pense que je t'aimerais, ma pauvre Berthe.

— Moi, je vous aime, monsieur Jean, répliqua la jeune fille, émue par ce sentiment de mort profond et subtil qui emplissait la chambre; moi, je donnerais ma vie pour que Dieu vous gardât de tout mal.

Jean-de-la-Mer ne répondit pas; mais sous les flots épais de sa barbe blanche, un sourire heureux se glissa.

— Allume deux bougies et donne-moi ma loupe, dit-il, car, fût-ce pour la dernière fois, il faut que je lise encore!

Berthe alluma deux bougies, et trouva en tâtonnant sur le guéridon une grosse lentille montée en or qu'elle tendit au vieillard.

Celui-ci la regardait toujours; et, sur cette face rude, que l'approche des dernières heures rendait plus austère encore, il y avait comme un vague attendrissement.

— Tu m'aimes, disait-il, c'est peut-être vrai, car tu es la seule créature humaine en qui je n'aie jamais découvert une pensée mauvaise. Tu m'aimes... Et qu'ai-je fait pour toi? Je t'ai donné du pain, comme une aumône. Je ne t'ai rien donné que du pain! car tu n'as pas même un nom, pauvre Berthe.

Il l'attira tout près de lui.

— Ecoute, murmura-t-il, serais-tu bien heureuse d'avoir un nom, Berthe?

— Un nom? répéta la jeune fille comme si elle n'eût pas compris.

— Il faut bien que je te paie, enfant, poursuivait le vieillard avec une sorte d'effusion, depuis dix ans, si j'ai eu quelques pauvres minutes de repos et de bonheur, c'est à toi que je les dois. Quand tu chantes, Berthe, je souris malgré moi... Et malgré moi j'espère.

— Ne me parle pas, s'interrompit-il, car je viens d'entendre trois heures et demie sonner à l'horloge du château. Encore trente minutes de passées! Et qui sait si j'ai à vivre désormais autant d'heures que j'ai vécu d'années? S'il y a des anges, les anges doivent avoir la voix puissante et pure comme toi. Ta voix, c'est la seule chose en ce monde qui m'ait jamais parlé du ciel.

Il lâcha la main de Berthe.

— Lève-toi, poursuivit-il, va prendre ta harpe et chante.

Berthe se recula effrayée.

— Chanter! dit-elle; à cette heure! et au moment où...

Elle n'acheva pas.

— Au moment où je vais mourir, n'est-ce pas? dit Jean-de-la-Mer.

Et le méchant esprit de contradiction qui était en lui depuis le jour de sa naissance, reprenant le dessus, il ajouta :

— Ce n'est plus guère la peine, c'est vrai. Eh bien ! ne chante pas, ma fille.

Berthe traversa la chambre d'un pas chancelant, et souleva l'épais rideau qui se drapait au-devant de la croisée. Dans l'embrasure profonde et large où quatre personnes auraient tenu à l'aise, une harpe était serrée.

Berthe fit rouler la harpe jusqu'au milieu de la chambre.

— Merci, dit Jean-de-la-Mer avec un reste de sécheresse.

Berthe préluda timidement. Ses pauvres yeux étaient pleins de larmes.

Pendant qu'elle préludait, Jean-de-la-Mer prit à la main les deux testaments et les examina à l'aide de sa loupe qui faisait chaque lettre plus grosse que le poing.

Berthe avait bien deviné. Fargeau Créhu de la Saulays était revenu à pas de loup. Son front demi-chauve se collait à la porte. Son œil était au trou de la serrure.

Et son âme passait en ce moment dans son regard.

Sans le bruit de la harpe, on eût entendu le souffle brusque et irrégulier qui faisait bondir sa poitrine.

Fargeau devinait, par une intuition des ambitieux et des avides, qu'une partie terrible se jouait entre lui et l'aveugle. Berthe ne s'en doutait même pas.

Elle chantait :

« Comme j'allais puiser de l'eau à la fontaine, le rossignol des nuits disait d'une voix douce :

« — Voilà le mois de mai qui passe, et les fleurs des haies avec lui.

« Heureuses les jeunes filles qui meurent au printemps ! »

Jean-de-la-Mer l'avait dit : Berthe avait la voix puissante et pure que doivent avoir les anges.

Cette voix profonde, limpide comme l'eau qui tombe dans le bassin de cristal des fontaines féeriques, allait

droit à l'âme et y réveillait le sentiment du beau et du bon, la pensée de Dieu.

Jean-de-la-Mer avait mis sa tête blanche sur un coin du coussin. Il écoutait, et il lisait.

Le premier testament, celui qui contenait quatre grandes pages d'écriture serrée, c'était la nature même du vieux Jean Créhu de la Saulays, traduite et transposée sur papier timbré.

C'était son scepticisme orgueilleux et bizarre, son désespoir, le mépris qu'il faisait des hommes.

L'autre testament, celui qui contenait seulement quelques lignes, était une bonne inspiration suivie par hasard.

Nous connaîtrons sans doute plus tard le premier testament qui ne réalisait pas, tant s'en fallait, toutes les espérances de M. Fargeau.

Quant au second, il disait simplement :

« Je lègue l'universalité de mes biens meubles et immeubles à Berthe Créhu de la Saulays, *ma fille.*

« A charge de servir une pension de dix mille livres par année à (le nom avait été effacé deux fois, rétabli deux fois et encore effacé) *mon fils.* »

Berthe poursuivait son chant :

« Heureuses les jeunes filles qui meurent au printemps !

« Comme la rose quitte la branche du rosier, la jeunesse quitte la vie ;

« Celles qui mourront au mois de mai on les couvrira de fleurs nouvelles ;

« Et du milieu des fleurs nouvelles les jeunes filles mortes s'élèveront vers le ciel comme le passe-vole du calice des roses. »

Jean-de-la-Mer écarta le long testament après y avoir jeté un coup-d'œil et prit à la main celui qui ne contenait que trois lignes.

On eût dit que la céleste voix de Berthe lui était comme un conseil d'en haut.

Il regarda la jeune fille.

Les grands yeux bleus de Berthe étaient levés vers le ciel. Son visage aux lignes heureuses et pleines d'harmonie, éclairé par la lumière plus vive, semblait avoir une auréole.

Jean-de-la-Mer se disait :

— Eh bien ! qui sait? Il me semble que je m'endormirai plus tranquille là-bas, dans le cimetière de Vesvron, si je la laisse heureuse.

Berthe s'était arrêtée.

— Chante encore, ma fille, dit Jean-de-la-Mer; je t'écoute.

Et cette fois, ce mot : ma fille, avait cette tendresse que lui donne la voix d'un père.

Berthe reprit :

« Quand la pauvre fille entendit ce que disait le rossignol, elle mit ses deux mains en croix :

« Dame Marie, je vais dire un *Ave* en votre honneur.

« Pour que j'aille bien vite attendre mes compagnes dans le paradis... *»

— Assez! dit en ce moment Jean-de-la-Mer.

Et son accent était tel que les doigts de Berthe s'arrêtèrent, glacés, sur les cordes de sa harpe.

— Souffrez-vous davantage, mon oncle? demanda-t-elle avec effroi.

Jean-de-la-Mer, sans motif apparent, et dans ce court espace de temps qu'il avait fallu à la pauvre Berthe pour chanter les premiers vers de son troisième couplet, Jean-de-la-Mer s'était transformé.

Nul ne savait à quel vent bizarre tournaient les pensées de ce vieil homme.

(*) Voir l'admirable recueil publié par M. le comte Hersart de la Villemarqué, le savant traducteur des poésies originales bretonnes : Barzaz, *chants de la Bretagne*. La romance à laquelle nous avons emprunté quelques vers, est, suivant M. de la Villemarqué, l'œuvre de deux jeunes du pays de Cornouailles. Elle a pour titre : *Les Fleurs de mai*.

Cette froideur austère et sèche qui caractérisait si remarquablement son visage était tout d'un coup revenue.

Plus de sourire sous sa barbe, plus de rayon humain dans son œil qui avait pris l'immobilité du cristal.

Au lieu de répondre à l'interrogation de Berthe, il jeta sa loupe loin de lui, comme s'il eût voulu dire : Je ne verrai plus rien en ce monde.

Puis il plia en quatre le testament que nous avons transcrit plus haut.

Et il l'approcha de la bougie pour le réduire en cendres.

Fargeau saisit son cœur à poignée. Lequel des deux testaments était menacé de destruction, Fargeau ne pouvait le voir !

— Mon oncle, répétait cependant Berthe qui n'osait bouger, souffrez-vous davantage ?

— Je ne suis pas ton oncle, répliqua le vieillard; va-t-en !

Berthe se levait pour obéir.

— Reste! reprit Jean-de-la-Mer qui semblait hésiter.

Le testament, en effet, n'avait pas encore touché la flamme de la bougie.

Le *vent bizarre* soufflait : la pensée du vieil homme tournait.

Ce vent qui souffle aussi sur nous et autour de nous avec plus ou moins de violence, ce vent, qui est la folie humaine, s'appelle l'Orgueil.

Il s'était habitué, ce vieillard, maintenant couché sur son dernier lit, à étonner tout le monde.

Le monde, c'est-à-dire deux ou trois cents paysans de Vesvron, et quatre douzaines de bourgeois de Vitré.

Car le monde est la chose la plus élastique qui se puisse rêver. Pour César, c'est l'univers romain. Pour Napoléon, ce sont les deux hémisphères. Pour le vieux Jean Créhu, orgueilleux pourtant comme Napoléon et César, c'étaient deux lieues carrées, un sol foulé par des

sabots, soixante ou quatre-vingts taudis où l'on ne savait pas lire.

A la condition de plonger ce monde-là dans l'admiration et dans la stupeur, Jean Créhu disait : Dieu n'est pas ! Jean Créhu se damnait.

Il pensait, le bonhomme, pendant que Berthe chantait son dernier couplet :

— Eh quoi ! Jean-de-la-Mer va donc commettre une bonne action pure et simple comme l'adjoint au maire ou le curé ! Misère ! misère ! Jean Créhu, *l'homme qui ne fait rien comme les autres,* va se déshonorer *in extremis* et tomber au niveau de l'honnêteté ! Mais c'est ignominieux ! Ils vont croire, les gens qui m'admirent, que j'ai tremblé au dernier instant, moi, le vieux corsaire ! Alors, autant vaut appeler un prêtre !

Et Jean Créhu avait frémi.

Non pas, non pas ! Jean Créhu, l'homme le plus étonnant qu'eût produit jamais le territoire de Vesvron, voulait mourir comme il avait vécu.

Et c'était bien naturel !

Il voulait émerveiller ses amis et ses ennemis après sa mort comme pendant sa vie.

Pour ce, il avait laborieusement composé un testament en quatre pages, modèle de hardiesse philosophique, fleur de scepticisme, miracle d'originalité.

C'était l'œuvre de *l'homme qui ne faisait rien comme les autres.*

Jean-de-la-Mer fit taire énergiquement le mince filet de voix que gardait son cœur.

— Approche ! dit-il à Berthe.

Pendant que Berthe se dirigeait vers la chaise longue, le vieillard plia le deuxième testament absolument comme était plié le premier. Puis il reprit :

— Berthe, tu as là devant toi le bonheur et le malheur ; choisis un de ces deux papiers.

— Le malheur... et le bonheur ! répéta la jeune fille qui cherchait à comprendre.

— Choisis ! ordonna une seconde fois Jean-de-la-Mer.

Et comme la jeune fille hésitait, il soutint sa main pour la guider.

Berthe prit le premier venu des deux testaments.

— C'est bien, dit Jean Créhu; maintenant, reporte l'autre à sa place, ferme le coffre et rends-moi la clé.

Berthe fit tout cela. En revenant vers le vieillard, elle s'arrêta parce qu'une odeur de papier brûlé saisissait son odorat.

C'était Jean-de-la-Mer, qui venait de flamber un des deux testaments.

Il souriait en homme qui a la conscience d'avoir bien agi.

La clé du coffre fut placée sous son chevet.

— Ouvre la porte, Berthe, reprit le vieillard, Fargeau doit se lasser d'attendre et d'écouter. Va lui dire qu'il peut entrer.

Fargeau n'eut que le temps de quitter la serrure.

Quand il entra, malgré la bonne envie qu'il avait de cacher son inquiétude et les sentiments qui l'agitaient, il ne put s'empêcher de jeter un regard avide vers les cendres du testament qui achevaient de se noircir sur le parquet, et qui gardaient encore la forme de la double feuille de papier timbré.

Les dernières étincelles couraient en se jouant le long des bords.

Qu'y avait-il d'écrit sur ce chiffon détruit, sur cette ombre d'acte qui valait deux millions naguère?

Fargeau s'élança vers son oncle et lui tâta le pouls affectueusement.

— Tu serais un brave neveu, lui dit Jean-de-la-Mer si tu n'écoutais pas si volontiers aux portes.

Lucien entrait en ce moment.

— Mon oncle, dit Fargeau, au lieu de se disculper, j'ai envoyé chercher le médecin.

Le vieillard haussa les épaules et ferma les yeux.

Le regard de Fargeau glissa vers le foyer où Berthe avait été reprendre sa place.

Lucien s'était penché à l'oreille de la jeune fille et semblait lui parler tout bas.

L'œil de Fargeau brilla sous la frange blondâtre de ses cils.

Dans son regard il y avait de la frayeur, de l'envie, et de la haine.

Il était à peu près quatre heures du matin. Il y avait bien deux heures que Tiennet Blône avait franchi la porte du manoir, monté sur petit Argent, le cheval blanc de M. Lucien.

Le vent gémissait toujours dans les hautes croisées du Ceuil et pliait à grand bruit les arbres dépouillés de la forêt.

Tout dormait au château.

Jean-de-la-Mer lui-même semblait assoupi sur sa chaise longue.

Fargeau, en un moment où Lucien et Berthe causaient à voix basse, de si près que les blonds cheveux de Lucien touchaient aux cheveux noirs de la jeune fille, Fargeau se pencha, puis s'agenouilla sur le parquet, à l'endroit où le testament brûlé laissait sa cendre.

Il prit cette cendre avec précaution et parvint à la soulever sans la briser. Il l'approcha de la lampe.

Parfois, sur le papier consumé l'écriture laisse des traces rougeâtres.

Mais ici, rien ne restait. Fargeau pencha sa tête sur sa poitrine et jeta un dernier regard du côté de Berthe.

La figure lymphatique et fade de Fargeau n'exprimait jamais bien vivement une pensée. Et pourtant, quiconque eût aimé Berthe, la pauvre petite aveugle, aurait frissonné en surprenant ce regard, qui était une menace cauteleuse et terrible.

Nous avons laissé Tiennet Blône partant pour Vitré à deux heures de nuit.

A peine dehors, Tiennet et le cheval de M. Lucien furent mouillés comme si on les eût plongés dans la rivière. La pluie tombait toujours à torrents.

Le cheval de Lucien était un joli poulain de l'Alençonnais, svelte et vif, allongeant le trot comme un anglais et ferme sur jambes comme un normand. Il était blanc et s'appelait petit Argent.

Tiennet l'aimait presque autant que M. Lucien, et M. Lucien était la créature humaine que Tiennet aimait le plus.

— Hardi! petit Argent! dit-il en faisant le tour du château pour gagner l'avenue, nous avons passé l'eau la nuit dernière, nous la passerons bien encore cette nuit. N'est-ce pas, petit Argent?

Et il caressait le cou déjà trempé du cheval.

Mais petit Argent ne semblait point partager l'ardeur de son maître. Il hésitait dans la nuit noire. La pluie

battante l'aveuglait, et il fallait le pousser à chaque pas.

— Oh! oh! fit Tiennet avant d'avoir dépassé le milieu de l'avenue, nous n'allons guère, petit Argent. Toi qui ne demandes qu'à courir d'ordinaire! Parbleu! les gars qui sont restés là-bas à faire la veillée diraient que c'est un *signe*. Mais moi je me moque des signes, petit Argent! Et il faut marcher, entends-tu, si tu veux que nous restions bons amis!

Il donna doucement de ses deux talons sans éperons dans les flancs du cheval, qui prit le trot pendant deux ou trois secondes et retomba au pas en baissant la tête devant la bourrasque.

Tiennet ôta son grand chapeau de feutre et livra sa tête découverte à l'averse chassée par le vent.

— Allons! Argent! reprit-il en secouant ses longs cheveux ruisselants; hop! hop!

Il y avait un sourire joyeux sur ses lèvres qui buvaient la pluie; ce vent impétueux qui battait son visage l'exaltait et le faisait fort.

Hélas! les années viennent et le froid de l'âge viril. Mais qui ne se souvient de cette étrange gaîté qui prend la jeunesse sous les coups de l'orage? Qui ne se souvient de ces luttes folles engagées contre la tempête? L'ouragan se fâche, on rit; la pluie fait rage, on chante. Il y a comme une fièvre dans tout cela; il y a comme un transport!

Cette eau du ciel qui fouette le visage, ce vent qui saisit et secoue les cheveux, et qui coupe la respiration en faisant battre le cœur!

C'est un jeu, c'est une fête. La pluie, le vent, l'orage n'ont que des caresses pour les fronts de seize ans.

Tiennet Blône n'avait pas encore seize ans.

Il avait souffert déjà pourtant, comme souffre la fierté ombrageuse, au dedans du cœur et tout bas. Mais à seize ans, la souffrance n'est-elle pas un peu comme la tempête qui enivre?

Tiennet avait pleuré par fois. Ses larmes s'étaient séchées en un sourire d'orgueil.

Comme se séchaient à présent sur son front brûlant les larges gouttes de l'averse.

Il s'était redressé, fanfaron et sans peur, devant les menaces de l'avenir inconnu, et il eût voulu hâter le cours de sa vie comme il hâtait maintenant le pas trop lent de son cheval.

Vivre, c'est lutter, connaître; — dévorer le temps, deviner, — mourir.

Personne n'ignore qu'il rayonne du cavalier au cheval et réciproquement une sorte de courant magnétique. Petit Argent était un noble animal dont le galop avait bien souvent exalté la tête vive de Tiennet Blône. Cette nuit, ce fut la fièvre de Tiennet qui se communiqua graduellement au cheval.

Peu à peu sa tête se redressa, superbe, ses naseaux reniflèrent et fumèrent. Son sabot frappa puissamment la terre glissante.

Il défiait la nuit.

— Hop! hop! disait Tiennet.

Argent prit le trot, agitant sa crinière alourdie.

Tiennet secoua son chapeau au-dessus de sa tête; il eut voulu avoir des ailes, rien que pour défier l'orage de plus haut.

— Hop! hop!

Argent prit le galop.

Tiennet se baissa, entoura le garrot de ses deux bras et le baisa en riant comme un fou.

— Hop! hop!

Argent glissait comme une flèche sur le gazon mouillé de l'avenue. Ses flancs frémissaient. Les chevreuils gelés dans le fourré se dressaient tristement sur leurs pattes grêles, tendaient l'oreille et l'écoutaient au loin hennir.

Tiennet chantait à tue-tête :

Monsieur Bertrand * dit à l'Anglais :
Arrête !
Arrête !
Pour l'atteindre, je donnerais
Ma tête,
Ma tête !

Nulle voix ne répondait, pas même l'écho, noyé par l'ondée.

Mais Tiennet Blône eût traversé en ce moment la pluie de feu des initiés égyptiens.

Il chantait encore :

L'Anglais s'enfuit dès qu'il l'entend,
Le lâche !
Le lâche !
Car il se dit : Monsieur Bertrand
Se fâche,
Se fâche !

L'avenue finissait.

Les ténèbres se montraient un peu moins épaisses, parce que la forêt éclaircie n'arrondissait plus ses grands arbres en voûtes impénétrables au-dessus de la côte.

— Hop ! petit Argent, hop !

Au château du Ceuil et dans le bourg de Vesvron, les bonnes gens disaient que Tiennet Blône savait tout, et qu'il était sorcier.

Qu'auraient-ils dit, Seigneur Jésus ! les bonnes gens de Ceuil et de Vesvron, s'ils l'avaient vu courir, et entendu chanter par cette nuit de tempête?

Avant de gagner la prairie, Tiennet n'avait plus guère que le temps de chanter un couplet.

Si l'Anglais qui fuyait devant monsieur Bertrand avait eu un cheval comme petit Argent, il courrait encore. Mais il paraitrait que ce pauvre Anglais était à pied.

(*) Bertrand Du Guesclin.

La chanson de Tiennet disait en effet :

Mais il ne suivit pas bien loin
Sa route,
Sa route ;
Car monsieur Bertrand n'avait point
La goutte,
La goutte !

Malheureux Anglais !

La voix de Tiennet, tout à l'heure éclatante, mourut à la fin de ce dernier couplet.

Cette surexcitation bizarre dont nous parlions plus haut dure peu, et ses phases sont rapides comme l'éclair.

La tête de Tiennet se penchait maintenant sur son épaule. Une pensée mélancolique venait de traverser sa furie. Ce fut d'un accent doux et presque plaintif qu'il prononça une fois encore et sans y songer :

— Hop ! petit Argent ! hop !

Une ligne blanchâtre se montrait dans le noir. C'était l'inondation. En même temps, une bouffée de vent apporta le bruit de l'eau qui se ruait par l'écluse ouverte. Argent s'arrêta court sur ses jarrets tendus.

Ce n'était pas la première fois que Tiennet Blône risquait ce périlleux voyage.

La veille, il avait passé l'eau à cheval.

Mais, la veille, personne n'avait ordonné à Tiennet de passer l'eau. C'était de son propre mouvement qu'il s'était levé à une heure après minuit, alors que tout dormait au château, qu'il avait sellé Argent à bas bruit dans l'écurie, et qu'il avait trempé dans l'huile la clé de la grand'porte pour sortir sans éveiller les chiens.

Comme aujourd'hui, Tiennet avait pris la direction de Vitré.

Tiennet était beau. A seize ans, on fait de ces nocturnes équipées. C'était peut-être un rendez-vous d'amour.

Point. — Tiennet ne savait pas ce que c'est que l'amour.

Il devait aimer sans doute comme chacun en sa vie, mais son heure n'était pas venue.

Pourquoi donc avait-il forcé Argent, Argent plus sage que lui, à plonger son blanc poitrail dans ce furieux courant de la Vesvre, enflée et large comme une mer?

C'était un étrange enfant que ce Tiennet.

Nul ne le connaissait bien, parce qu'il s'ignorait lui-même.

Pour les uns c'était un être mystérieux, sachant, on ne pouvait dire comment, les secrets de chacun, et courant la nuit dans un but que nul ne pouvait deviner.

Un sorcier.

Pour les autres, les fins observateurs du bourg de Vesvron, c'était un garçon précoce, découplé à ravir, brave comme un lion, ambitieux un peu plus qu'on ne l'est au village, incrédule au merveilleux, n'acceptant jamais l'inconnu en aveugle comme ses compagnons, un garçon fait pour parvenir.

C'est-à-dire destiné à faire un homme de loi râpé, un vicaire de campagne, ou un sergent-major d'infanterie.

Les observateurs du bourg de Vesvron se trompaient, parce qu'ils n'avaient, pour juger Tiennet Blône, aucun point de comparaison.

Tiennet avait quelque chose en lui qui devait le jeter en avant. C'était une nature d'élite, hardie et prudente à la fois. Il pouvait se perdre, mais de parti pris et avec la conscience de sa chute.

A seize ans, qu'il avait, lui, l'enfant de la campagne ignorante, il s'était posé plus d'une question, que ne se font point les enfants des villes. Il avait entrevu la vie. Car Dieu qui fait du monde un mystère pour les cinq sixièmes des gens qui vivent au beau milieu du monde, donne parfois à d'autres qui végètent loin du mouvement intellectuel, la faculté prodigieuse de deviner le grand secret.

Tiennet avait l'intelligence éveillée avant l'heure, la volonté audacieuse, la raison froide et le cœur brûlant.

Tout cela vierge.

L'opulence de sa nature était comme une menace terrible ou une splendide promesse.

Car il n'y avait à toute cette richesse qui allait briller au soleil de la vie, à toute cette vigueur qui allait résolument s'épanouir, aucun frein ni aucune direction.

Au temps des métaphores classiques, on aurait volontiers comparé le robuste enfant à ce sol vierge des terres tropicales, qui nourrit à la fois, en merveilleuse abondance, les beaux arbres à fruit et les plantes vénéneuses.

Il faut à l'homme qui entre dans la vie un flambeau pour choisir sa route, une boussole pour s'y maintenir. D'ordinaire, la famille est à la fois cette boussole et ce flambeau.

Tiennet n'avait pas de famille.

C'était une pauvre histoire que celle de Tiennet. Il faut que le lecteur la connaisse. Elle peut être contée en deux mots.

Il avait été élevé par le vieux meunier Toussaint Blône, du bourg de Vesvron, que tout le monde croyait son père. Toussaint Blône était un ivrogne. Avant de mourir, il avait dit à Tiennet :

— Tu n'as pas été heureux avec moi, petit. Je ne t'aimais pas beaucoup, parce que tu n'es pas à moi.

Et comme une exclamation d'étonnement s'échappait des lèvres du pauvre Tiennet, Toussaint Blône lui imposa silence d'un geste et reprit :

— C'est comme ça, petit, tu n'es pas mon fils. Laisse-moi parler avant que le prêtre vienne ; quand le prêtre sera venu, je ferai mes affaires et non plus les tiennes. On m'a dit de t'élever, je t'ai élevé. Tu ne me dois rien, j'étais payé.

— Mais qui donc est mon père? s'écria Tiennet.

— Je te dis de me laisser parler. Ton père, ma foi, je n'en sais rien. Ta mère, pas davantage. Mais si tu veux

aller aux informations, il y a une personne qui pourrait bien t'en dire plus long.

— Quelle personne ?

— Une dame qui demeure à Vitré, rue de la Croix.

— Et qui s'appelle ?

— Madame Marion.

Le prêtre vint. Toussaint mourut, laissant pour tout héritage quelques dettes chez les cabaretiers de Vesvron. Le moulin appartenait à Jean-de-la-Mer.

Dès le lendemain Tiennet courut à Vitré. Rue de la Croix, il trouva la maison de madame Marion, mais la maison était vide. Madame Marion ne devait revenir que dans deux mois.

Ceci se passait en octobre.

Tiennet retourna bien des fois à Vitré. Un jour, on lui dit :

— Madame Marion revient après-demain.

Pour la première fois de sa vie le cœur de Tiennet bondit de crainte et d'espoir. Il revint au château du Ceuil, où il travaillait pour M. Lucien et il attendit.

Or, dans l'intervalle, la Vesvre débordée ferma les communications entre le château et la ville. Voilà pourquoi, dans la nuit de la veille, Tiennet avait sellé Argent pour traverser l'eau.

Il voulait être à Vitré au petit jour, pour ne pas perdre une seule minute.

Jamais amoureux n'eut tant et de si vives émotions que notre Tiennet durant ce premier voyage de nuit. Les écluses fermées par la gelée ne laissaient à l'inondation qu'un courant presque insensible. Tiennet traversa le lac sans encombre.

Au petit jour, il était dans la rue de la Croix, devant une maison à porche et à balcons de fer, comme toutes les maisons de Vitré. Il demanda madame Marion. La domestique lui répondit que madame était couchée.

— C'est égal, dit Tiennet qui ne doutait de rien, réveillez-là.

Madame Marion couchait au premier étage. Tiennet,

qui était resté au pied de l'escalier, put entendre, à peu de chose près, la conversation qui eut lieu entre la maîtresse et sa domestique.

— Madame, dit cette dernière, c'est un jeune gars du château du Ceuil.

— Du château du Ceuil! s'écria vivement la maîtresse; vite! mon déshabillé du matin. Savez-vous ce qu'il veut, Rosalie?

— Je ne sais que son nom, madame.

— Comment s'appelle-t-il?

— Tiennet Blône.

— Ah! fit madame Marion d'une voix changée; mais il n'est pas du château... il est du moulin de Toussaint Blône.

— Madame, répliqua Rosalie, j'avais oublié de vous dire que Toussaint Blône est mort pendant votre voyage.

— Ah! fit encore madame Marion.

Puis elle ajouta d'un ton de mauvaise humeur :

— Que me fait tout cela? Dites à ce garçon que je dors, et qu'il repasse... une autre fois.

— Quand?

— Plus tard, dans huit jours... ou dans un mois.

La poitrine de Tiennet Blône était oppressée. Il souffrait sans savoir pourquoi. La voix de cette femme qu'il n'avait jamais vue lui faisait mal.

Comme la domestique allait descendre, madame Marion la rappela :

— C'est un joli garçon, n'est-ce pas? dit-elle d'un accent radouci.

— Un très-beau garçon, madame,

— Pauvre petit! Mais qu'est-ce que cela me fait? Allez, Rosalie, et laissez-moi dormir.

Quand Rosalie arriva au bas de l'escalier, Tiennet Blône etait déjà parti.

Il traversa Vitré le cœur gros et les yeux mouillés.

Ceux qui le virent rentrer au château le trouvèrent

plus pâle qu'à l'ordinaire, mais son visage ne disait rien de ce qui était au fond de son âme.

Tiennet laissa souffler un instant son cheval, puis il lui fouetta les oreilles avec les grands bords de son chapeau.

— Allons ! petit Argent ! dit-il, à l'eau !

Le cheval mit ses deux pieds de devant dans le courant, dont le froid le fit frissonner violemment. L'instant d'après il perdait plante et nageait avec effort dans cette eau tourmentée et couverte de glaçons.

Ce n'était pas comme la nuit précédente, où les écluses fermées ralentissaient le courant. L'eau qui avait maintenant une large issue, se précipitait avec violence.

A vingt pas de la rive, Argent se prit à souffler avec effroi. Tiennet le tenait en bride vigoureusement, mais ce fut bientôt en vain. Le courant était le plus fort.

Une éclaircie se faisait en ce moment vers l'orient. Tiennet vit qu'en une demi-minute, il avait perdu trop de terrain déjà pour gagner la rive opposée en droite ligne. Il vit aussi que la nappe d'eau avait diminué de largeur depuis la veille, car les pommiers et les haies commençaient à se découper en noir sur la blanche surface du lac.

Il lâcha la bride, cédant pour un instant à la violence du courant, et put mesurer avec une exactitude rigoureuse le péril de sa position.

L'obstacle à vaincre restait entier. Le cheval trop faible et déjà essoufflé, n'avait pas entamé le cœur même du courant qui l'entraînait à la dérive.

Tiennet se trouvait à environ trois cents pas de l'endroit où il s'était mis à l'eau. Il arrivait au tournant de la Vesvres. Au-dessus de sa tête se dressait une manière de promontoire, extrême pointe de la forêt du Ceuil, et que le lecteur connaît déjà sous le nom de la Mestivière.

C'était là que, suivant l'accusation de Tiennet Blône, la jolie Olivette donnait à M. Fargeau Créhu de la Saulays des rendez-vous où l'on ne parlait point d'amour.

En cet endroit, il fallait couper le fil de l'eau ou se laisser entraîner vers l'étang.

Or, entre l'étang et la Mestivière, il y avait le barrage de Braix, qui forme une chute de trente pieds de haut.

Pour la première fois Tiennet Blône songea qu'il était tout près là mort.

VI

PETIT ARGENT

La Mestivière qui portait une épaisse chevelure de ronces à son sommet et aussi de grands arbres dont les racines sortaient de terre, formait une falaise coupée à pic, dont la base sablonneuse rentrait, minée par les inondations annuelles.

C'était le dernier point du rivage d'où l'on put s'élancer utilement vers la rive opposée; car, à partir de la Mestivière, la Vesvres faisait retour en s'éloignant de plus en plus de Vitré.

Tiennet n'hésita pas. Il poussa son cheval de la main et de la voix. Argent fit un suprême effort. Son poitrail fendit le courant en ligne presque directe; durant un instant, Tiennet put croire qu'il allait arriver à bon port.

Et, sans doute, il en eût été ainsi sans la profondeur des ténèbres, devenues tout à coup plus épaisses.

Tiennet, penché sur la crinière cherchait à percer l'obscurité, tout en répétant d'une voix brève par saccades, et sans savoir même qu'il parlait :

— Hop ! petit Argent ! hop ! hop !

Il lui semblait déjà, soit que ce fût la réalité, soit que ses yeux lassés fussent la dupe d'une espèce de mirage, il lui semblait apercevoir les buissons de la rive, lorsqu'une violente secousse le jeta de côté.

Il devint pâle et des gouttes de sueur froide se mêlèrent sur son front à la pluie ruisselante.

— Un glaçon ! murmura-t-il.

Argent nageait toujours.

— Hop ! fit Tiennet qui se remit en selle. Pauvre petit Argent ! nous arrivons !

Sa voix était oppressée comme s'il eût reçu lui-même le choc dans la poitrine.

Argent était le compagnon de Tiennet Blône. Tiennet Blône l'aimait.

Dans l'écurie, tous les matins, c'étaient entre eux de longs ébats. Argent répondait à la voix de Tiennet plus joyeusement qu'à la voix de M. Lucien lui-même, son maître, pourtant.

A la voix de Tiennet, Argent secouait sa belle crinière blanche comme neige. Il venait à Tiennet, caressant et flatteur; il frottait sa fine tête contre l'épaule de Tiennet. C'était dans la main de Tiennet qu'il mangeait sa première poignée d'avoine.

Et puis, à crin, sans selle ni harnais, Tiennet sautait sur le dos souple du gracieux animal. Et Argent de bondir dans la cour sur le pavé qui faisait feu; et Argent de courir comme un chevreuil le long des grandes allées, sur le gazon mouillé.

Oh ! les folles équipées ! Tiennet et Argent, en sueur tous deux, Tiennet déjeunant au pied d'un arbre, Argent se vautrant dans l'herbe haute, semée de marguerites et de boutons d'or.

Tiennet rêvant, Dieu sait à quoi, Argent se roulant et donnant son ventre au soleil comme un poulain folâtre qui n'a pas encore eu de fers chauds sous la corne vierge de son sabot.

Tiennet n'avait ni père ni mère, Tiennet n'avait pas de

frère, hélas! non plus de sœur, ce bon trésor qui vaut presque une mère.

Tiennet était seul, tout seul!

Sauf M. Lucien qui lui témoignait de l'affection, Tiennet n'avait point d'amis.

Son ami, c'était Argent, le bel Argent, Argent le rapide, qui coupait le vent comme une flèche.

Oh! pauvre Argent et pauvre Tiennet! ce glaçon qui frappait Argent au poitrail blessait Tiennet au cœur.

Sa main caressa bien doucement l'encolure trempée du cheval. Il se pencha davantage pour écouter, parmi les bruits de l'eau, du vent et de l'averse, si le souffle d'Argent s'étouffait ou râlait.

Et il répétait machinalement :

— Nous arrivons, Argent! nous arrivons!

Mon Dieu! ces buissons qui tout à l'heure avaient réjoui sa vue, semblaient s'éloigner et fuir. Son œil écarquillé ne voyait plus rien, sinon l'écume blanchissante de l'eau qui s'agitait vaguement, qui tournoyait, — qui passait.

Argent nageait toujours, mais son mouvement n'avait plus cette égalité qui est la force, ses jambes frappaient l'eau convulsivement et sa tête se redressait, fuyant l'écume avec une sorte d'horreur.

— Pauvre Argent! disait Tiennet Blône, comme ces mères qui parlent sans savoir, penchées sur le berceau d'un cher enfant à l'agonie, pauvre Argent! nous arrivons! Mon Dieu! nous arrivons.

Mais ce n'était pas vrai, et Tiennet le savait bien.

On ne voyait plus que la nuit noire et ce tourbillon d'écume qui n'avait pas de fin.

Et l'on entendait la chute de Braix dont le bruit se rapprochait de seconde en seconde.

Il n'y avait plus à en douter, cheval et cavalier descendaient à la dérive.

Tiennet disait :

— Courage, petit Argent! Encore un peu de courage!

Et le vaillant animal, comme s'il eût compris la prière de cette voix aimée, redoublait d'efforts.

Il y eut un second choc. Argent recula et son poitrail gémit. Sa tête, jetée en arrière avec force, retomba et toucha le niveau de l'eau.

Tiennet Blône se mit à la nage.

Pauvre Argent ! C'était maintenant Tiennet qui s'efforçait, car Argent ne pouvait plus.

Tiennet avait passé la bride à son cou, il nageait, essayant d'entraîner Argent vers la rive.

On la voyait, la rive, car le matin naissait. De vagues lueurs perçaient les nuages.

On la voyait. Elle était là, bien près. Mais bien près aussi était la chute de Braix, dont le fracas dominait maintenant tous les autres bruits.

Argent tendait le cou. Argent se débattait, impuissant désormais, blessé, privé de souffle, — rendu.

Une minute se passa, pendant laquelle Tiennet prodigua tout ce qu'il avait de courage et de force.

Cette minute fut longue comme un siècle.

Quand elle fut écoulée, Tiennet vit bien qu'il traînait après lui un corps inerte et déjà presque sans vie.

La chute était à vingt pas, au-dessous de lui.

Par un dernier effort, il attira Argent qui ne bougeait plus guère, et lui entoura le cou de ses deux bras. Et il le baisa bien tendrement, comme un frère qui s'en va.

— Adieu, Argent ! dit-il ; adieu, mon pauvre petit Argent !

De grosses larmes tombaient sur sa joue. Son cœur était brisé.

Argent essaya de hennir. Ce fut comme un râle.

Tiennet lâcha la bride qui l'entraînait. Le courant prit Argent, et Tiennet le vit disparaître dans l'écume de la chute.

Les hautes herbes semées de blanches marguerites, les courses folles au gai soleil, plus rien !

Hélas ! hélas ! pauvre ami ! — Ami adieu !

Quelques minutes après, Tiennet Blône prenait plante sur le gazon, à quinze ou vingt pas de la rive.

Le jour venait.

Derrière lui l'inondation qui allait diminuant sans cesse, étendait une nappe encore assez large et plus furieuse à mesure qu'elle se rétrécissait.

La Mestivière s'élevait à perte de vue, cachant par son coude le château du Ceuil qui était de l'autre côté de la forêt.

Dans la traversée, Tiennet avait fait, bien malgré lui, presque tout le tour de la montagne.

Devant lui, à environ une lieue de pays, les clochers de Vitré, la vieille et bizarre ville, apparaissaient confusément.

Tiennet essuya ses yeux et rassembla ses idées violemment troublées par la lutte qu'il venait de soutenir.

Il allait à Vitré sur l'ordre de M. Lucien, le seul homme dont il reçut volontiers les ordres. Il y allait chercher un médecin pour Jean-de-la-Mer, en péril de mort.

M. Fargeau lui avait dit par deux fois de choisir le docteur Morin qui était en effet l'ami de la maison.

M. Lucien lui avait dit une seule fois d'appeler le docteur Méaulle.

Son choix n'était pas douteux. M. Fargeau ne lui plaisait pas.

Et peut-être en savait-il plus long que personne sur bien des choses.

A mesure que le jour grandissait, le ciel se débarrassait de ses lourdes nuées, la pluie diminuait, et lorsque Tiennet arriva au bas de la colline en pain de sucre sur laquelle Vitré étage ses maisons du temps du déluge, un rayon de soleil levant vint frapper d'en bas l'étrange

cité, dorant la pointe de ses clochers et les girouettes de ses poivrières.

Vitré, comme on le sait, est une ville-curiosité, qui aurait un prix fou si elle pouvait tenir dans le magasin d'un marchand d'antiquailles.

Dans ses rues étroites et marquées au cachet du romantisme le plus pur, on s'attend toujours à trouver des gentilshommes jurant *par la mort-dieu,* des moines à cagoule, des valets la jambe gauche bleue, la jambe droite rouge, et des truands, et des ribauds, et tout l'honnête attirail des bigots de la couleur locale.

Car Vitré, dit la chronique de Laval, une mauvaise angue, s'est endormie un beau soir, vers la fin du moyen-âge. Elle a sommeillé trois ou quatre cents ans. Et maintenant, ses bicoques, ses porches, ses hôtels à balcons de fer forgé, ses gentilshommières, ses églises, — ses bourgeois, ses grands seigneurs de mille écus de rente, son peuple, etc., sont tout bonnement des gens et des choses du temps passé, confits dans l'oubli.

C'était encore ainsi, du moins hier au soir, mais depuis ce matin, un sifflet inconnu a troublé ce sommeil quatre fois séculaire. Vitré s'est éveillé, frottant ses yeux ahuris et regardant passer Paris, traîné par une locomotive...

Comme Tiennet Blône ne connaissait pas d'autre ville que Vitré; il traversa sans aucune espèce d'émotion ses places respectables et ses rues qui sentent le moisi.

Il gagna d'un pas rapide le quartier où le docteur Méaulle, le docteur désigné par M. Lucien, faisait sa demeure, et sonna rondement à la porte. Il fallut que le docteur Méaulle se levât en toute hâte et partît de même, car Tiennet n'entendait pas raison.

Quant au docteur Morin, si chaudement recommandé par M. Fargeau, il paraît que Tiennet était moins pressé de l'envoyer au Ceuil, car, en sortant de la maison de M. Méaulle, il se rendit tout droit à la grande place, où il s'assit sur un vieux banc de granit, la tête entre ses deux mains.

Songeait-il au pauvre Argent dont le cadavre suivait maintenant le cours enflé de la Vesvre?

Au bout de la grande place était la rue de la Croix. Vis-à-vis du vieux banc où s'asseyait Tiennet Blône s'élevait la maison triste et revèche de madame Marion, la femme qui savait le nom de sa mère.

VII

LE GRAND-CAFÉ DE L'INDUSTRIE

Le Grand-Café de l'Industrie, qui obtenait en 1828 les faveurs de la mode à Vitré, était situé rue de Paris, un peu en arrière du château.

C'était un superbe établissement, ouvrant sous son porche, badigeonné à neuf, quatre fenêtres de façade, et portant pour enseigne deux queues de billard en sautoir, attachées par un ruban jaune. Au sommet du sautoir, trois billes étaient représentées avec un art exquis. A gauche, il y avait une bouteille, également très-bien peinte; à droite, un verre.

Le verre et la bouteille, séparés par les deux queues, les trois billes et le ruban, communiquaient néanmoins entre eux. Le génie de l'artiste vitréen l'avait voulu ainsi. De la bouteille débouchée, un jet mousseux partait avec fureur, passait par-dessus le trophée sans perdre une goutte, et allait retomber dans le verre.

Au-dessous du trophée on lisait ces mots :

AU GRAND-CAFÉ DE L'INDUSTRIE

CHEZ MADAME VEUVE RAGON

Vend vin, eau-de-vie, bière et liqueurs.

Le Vitréen, ou, pour parler plus correctement, le *Vitriàs*, est né malin, comme en général tous les Français. Chacun sait qu'en France le public se venge volontiers de la vogue qu'il accorde. Les nombreux habitués du Grand-Café de l'Industrie, dénaturant spirituellement le nom de madame veuve Ragon, l'appelaient *maman Rogome*.

Mais ceci en cachette, et quand madame veuve Ragon ne pouvait point les entendre.

Tout Vitriàs de *bon genre* allait chez maman Rogome par goût et par ton. Maman Rogome était le Tortoni vitriàs.

Les quatre fenêtres du Grand-Café de l'Industrie étaient ornées de rideaux de cotonnade rouge, passés au soleil. Entre les rideaux et les vitres poudreuses, il y avait des bocaux de cerises à l'eau-de-vie et une rangée de petits flacons en verre blanc, portant des étiquettes enluminées. Ces flacons renfermaient d'effrayants produits, depuis le *parfait-amour*, cher aux bacchantes bretonnes, jusqu'à l'*élixir des belles*, faiblesse des sous-officiers.

Voilà pour l'extérieur.

L'intérieur était encore plus remarquable. Il se composait de deux pièces assez vastes, mais peu éclairées, dont l'atmosphère se renouvelait rarement.

La salle d'entrée servait de comptoir. C'était là que se tenait madame veuve Ragon dans tout l'éclat de son éblouissante royauté.

Madame veuve Ragon était une belle femme de quarante ans, rouge, bien conservée, et pourvue d'un embonpoint prodigieux.

Tous les adolescents de Vitré rêvaient d'elle. Mais elle

tenait la dragée haute à tout le monde, excepté, disait la chronique, à M. Aristide Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, — et *entrepreneur*.

Ce mot que nous soulignons a, en Bretagne, une signification tout à fait fantastique. Nous y reviendrons.

Il n'y avait dans cette première salle que des escabelles paillées et des petites tables en bois de chêne, vernies par le frottement des coudes.

Autour des lambris, on avait accroché six gravures coloriées, représentant les aventures de Mathilde et de Malek-Adel.

La seconde salle qui était « le billard, » avait des murailles humides, des quinquets fumeux et un carreau qui crottait les bottes.

Le billard lui-même était un lourd engin, recouvert d'un drap luisant, et ouvrant six gouffres appelés blouses, où un boulet de huit aurait pu s'engloutir commodément.

Les gravures de la salle de billard représentaient les quatre parties du monde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

Il était environ dix heures du matin. Madame veuve Ragon venait de manger sa seconde soupe.

Le Grand-Café de l'Industrie commençait à se remplir.

M. Morin, le médecin célèbre, lisait *le Drapeau Blanc*, à sa table ordinaire; M. Besnard, l'homme d'affaires, prenait sa goutte en compulsant un dossier.

Le jeune M. de Guérineul faisait une partie de billard avec Romblon fils aîné, de la maison Romblon père et fils.

Romblon père fumait et ruminait dans un coin. Auprès de lui, le notaire de campagne Menand jeune tortillait son fouet en attendant pratique.

A une table voisine, deux propriétaires du voisinage, un vieillard nommé Houël, et un homme entre deux âges, du nom de Maudreuil, déjeunaient avec du chocolat.

Ces deux derniers causaient tout bas nez à nez.

— C'est une fausse alerte, disait le vieux Houël, puisque voilà M. Morin, son médecin, qui lit le journal.

M. de Maudreuil hocha la tête avec importance.

— Mon ami et cousin, dit-il, notre ami et cousin Jean Créhu de la Saulays est un drôle de corps, vous le savez. Voici notre cousin et ami le jeune chevalier de Guérineul, qui n'est pas ici pour des prunes, je désire que vous en soyez convaincu. D'un autre côté, notre ami et cousin Jean Créhu a quatre-vingt-deux ans sonnés.

— C'est vrai, interrompit Houël; ça me vieillit!

— Oh! fit Maudreuil en le toisant d'un œil d'héritier. vous êtes joliment vert encore, mon cousin et ami... mais laissez-moi vous dire : j'ai toujours peur que cette petite fille, l'aveugle, soit instituée légataire universelle.

— Allons donc! se récria Houël, la petite Berthe! plus d'un million de fortune!

Les yeux de M. Maudreuil, surnommé *cousin et ami* par ceux qui avaient l'honneur de le fréquenter, brillèrent derrière ses lunettes.

— Oui, répéta-t-il, plus d'un million, j'aime à le penser! Ce qui me rassure un peu, c'est que notre cousin et ami, le digne Fargeau doit veiller...

— A ses intérêts? interrompit encore le vieux Houël; vous pouvez en faire serment, Maudreuil!

— Ses intérêts sont les nôtres.

Le vieillard hocha la tête à son tour.

— Ce qui nous adviendra de cette affaire-là, dit-il, Dieu seul le sait. En tout cas, il ne faut pas regretter un voyage inutile.

Sa tasse de chocolat était finie. Il se leva ainsi que M. de Maudreuil, et tous deux se dirigèrent vers la table du docteur Morin.

Maudreuil était un grand garçon maigre et râpé, d'assez bonne noblesse, ruiné jusqu'à la corde, et vivant d'espoir. Houël était un vieux petit homme, veuf, sans

enfants, faisant danser assez gaîments ses deux mille francs de rente, nets et quittes d'impôts.

Le docteur Morin avait une douce figure et un air discret.

— Eh bien, monsieur le docteur, dit Maudreuil en l'abordant, nous donnerez-vous des nouvelles de notre respectable cousin et ami, M. Créhu de la Saulays?

— Monsieur de Maudreuil, répondit Morin en posant son journal, je vous offre mes civilités. Le libéralisme fait des progrès effrayants, monsieur!

— Bah! repartit Cousin-et-Ami, monsieur le docteur, je me moque du libéralisme comme du grand Mogol!

— Parce que vous ne lisez pas suffisamment *le Drapeau Blanc,* cher monsieur. La guerre de Turquie est mauvaise en principe. De quoi diable allons-nous nous mêler?

— Mais M. Créhu de la Saulays, docteur!

— M. Créhu a des idées libérales, très-libérales. Et quant à savoir de ses nouvelles, croyez-vous que j'aie des ailes pour traverser l'inondation? M. Créhu est bâti à chaux et à sable, monsieur, et il nous enterrera tous: souvenez-vous de ce que je vous dis là!

Maudreuil essaya de sourire, mais, au fond, il trouva la plaisanterie pitoyable.

— Tonnerre de Landerneau! s'écria le jeune M. de Guérineul dans la salle voisine, tu as *queuté,* Romblon, ou que le diable me brûle!

— Je n'ai pas queuté pour un liard, Guérineul, répliqua Romblon; quand tu perds, tu t'en prends toujours au diable!

— Je te dis que tu as queuté, moi, nom de nom de nom!

— Allons, donne tes dix sous et ne pleure pas!

La conversation finit là. Mais on entendit un bruit sec. C'était la queue de Guérineul qui s'était abattue un peu brusquement sur la tête de Romblon fils.

Celui-ci avait paré. Un combat s'ensuivit. Les queues

furent brisées, les tabourets volèrent. L'Asie eut son cadre cassé, et l'Amérique reçut une bille dans l'œil.

Madame veuve Ragon s'élança pour protéger son mobilier.

Mais Romblon père l'avait prévenue. Il avait saisi à la gorge son fils et le jeune Guérineul, et les tenait tous deux en respect, à bout de bras.

— Allons ! lâchez-nous, papa, dit Guérineul; c'est moi qui ai eu tort... mais Fifi Romblon n'aurait pas dû oublier que je suis gentilhomme !

— Voilà ce que c'est que de jouer des dix sous comme ça ! grommela madame veuve Ragon.

— Allez-vous être sages ? demanda le vieux Romblon.

— Oui, papa, répondirent à la fois les deux jeunes gens.

Romblon les lâcha, et ils se donnèrent une poignée de main en riant.

Le vieux Romblon était un homme d'une haute stature, épaules d'Hercule, forêt de cheveux grisonnants. Il portait une veste à la paysanne, en peau de loup.

Son fils, au contraire, était vêtu en fashionable vitriàs.

Le père Romblon, sur son corps d'athlète, avait une face de Normand, fine et futée. Il habitait le pays depuis tantôt dix ans, et faisait toute sorte de commerce. Il venait, disait-on, du Rouennais.

Le fils avait une bonne figure, réjouie et spirituelle, qui contrastait avec l'air épais et souverainement naïf de son partner, M. le chevalier de Guérineul.

Quant à Menand jeune, notaire, auprès de qui s'asseyait le papa Romblon, vous ne sauriez croire combien il aimait à ronger la mèche de son fouet !

Quoique frère cadet d'un apothicaire, Menand jeune n'avait point d'orgueil.

Personne n'a jamais su pourquoi. Ses connaissances intimes l'avaient surnommé *l'Artichaut*.

Outre les cordes de fouet, il aimait le cassis et l'oignon, dont il avait l'odeur.

Mais avons-nous bien le cœur de consacrer dix lignes à Menand jeune, notaire, en face des évènements majeurs qui sollicitent notre plume!

Notre drame est là. Il est si noir, ce drame, que nous tournons tout alentour en ricanant pour nous donner du courage.

Il va nous saisir, cependant, et nous entraîner bon gré mal gré dans le tourbillon de ses péripéties.

Alors nous dirons à notre plume, comme Tiennet Blône disait au pauvre petit Argent : Hop! hop!

Et Menand jeune, et Guérineul, et les Romblon, et Fargeau le blondâtre, et le docteur Morin, et l'homme de loi Besnard, et Berthe l'aveugle, et la fringante Olivette, tous ces joueurs du Jeu de la Mort, et bien d'autres avec eux, danseront, vous le verrez, une terrible sarabande!

VIII

M. BERTHELLEMINOT DE BEAUREPAS

Romblon père et fils, papa Romblon et Fifi Romblon, voyaient la *bonne société* à Vitré.

Ce qui ne les empêchait pas d'avoir *mauvais genre,* au dire de toutes les personnes des deux sexes qui étaient comme il faut et *distinguées.*

En province, en Bretagne surtout, les opinions sont plus carrément divisées qu'à Paris : mais les rangs se mêlent davantage.

Le principal café d'une petite ville est presque toujours un terrain neutre, où tout le monde se rencontre. Pour trancher les catégories, principalement entre jeunes gens, il faudrait se résoudre à la vie d'ermite. Toutes les classes frayent ensemble, parce qu'on n'est pas assez nombreux pour se montrer difficile.

Les Romblon occupaient dans la ville une position extrêmement douteuse. Pourtant, personne ne songeait à les exclure. Ils faisaient nombre.

Et puis, ils avaient de l'argent.

Paris n'a pas le privilége de ce prestige aveugle qui

s'attache à l'argent. Au contraire, en province, ce prestige s'étale sans gêne aucune, avec franchise, nous dirions presque avec effronterie.

Guérineul paya dix sous pour la partie perdue, cinq sous pour le verre brisé. L'œil poché de l'Amérique passa par-dessus le marché. Ceci réglé, le jeune M. de Guérineul passa dans la première salle.

— Oh! oh! fit-il en entrant, M. Houël, sacrebleure! et mon cousin de Maudreuil, nom de nom de nom! Est-ce que Jean-de-la-Mer est décidément à la côte?

— Vous avez donc entendu parler de cela? demanda vivement Cousin-et-ami.

— Du diable! s'écria Guérineul, je croyais que vous alliez vous fâcher. Ma foi! si Jean-de-la-Mer est mort, que Dieu le bénisse; chacun son tour; il me semble qu'il a eu tout le temps de vivre. Mais c'est donc bien pour cela que vous êtes ici, Maudreuil?

Cousin-et-ami avait rougi légèrement.

— Je suis ici, murmura-t-il, parce que l'intérêt, mon jeune cousin et ami, que je porte à notre respectable cousin et ami.

— Bien! bien! interrompit Guérineul; ne vous faites pas de mal. Il est, nom de nom! bien permis de surveiller ses affaires. Et puisque le vieux Jean Créhu de la Saulays est à la mort...

— Espérons le contraire! dirent à la fois Houël et Maudreuil.

Guérineul éclata de rire.

— Non d'un chien! s'écria-t-il, exprimant nettement, dans sa naïveté grossière, la pensée secrète de chacun, on regrette son père et sa mère, mais un cousin vieux comme Hérode et riche comme un puits, allons donc! Maman Ragon! un verre d'eau-de-vie.

Besnard, l'homme d'affaires campagnard, et le docteur Morin, s'étaient regardés plusieurs fois à la dérobée pendant cette scène. Morin avait mis de côté son *Drapeau blanc*, et Besnard ne consultait plus son dossier.

Il y avait de l'audace et une certaine intelligence sur

le visage carré de ce Besnard. Il était jeune encore, portait un costume moitié paysan, moitié bourgeois, et semblait habitué à bonne vie.

Les paysans de l'arrondissement de Vitré sont processifs comme tous les paysans du monde, et Besnard, homme de loi, cassant, ignorant la pudeur, ne demandant que plaies et bosses, avait une réputation de premier ordre.

— Ah çà! murmura-t-il à l'oreille de Morin, entendez-vous ce que disent ces étourneaux?

Le docteur haussa tout doucement ses épaules rondes et bien nourries.

— Ces choses-là ne s'inventent pas, reprit Besnard; et s'il y avait du vrai là-dedans...

— Fargeau m'aurait fait prévenir... commença le docteur.

Mais la voix de Romblon fils l'interrompit. Romblon disait :

— Non, non, il paraît que le messager ne s'est pas noyé, mais on a trouvé le corps du cheval au bief de l'étang de Bréhaim. Une jolie bête, ma foi, c'était papa qui l'avait vendue à M. Lucien de la Saulays.

— Argent! s'écria Guérineul; nom de nom de nom! un vrai bijou! Voilà un malheur, par exemple!

— Papa en vendra un autre à M. Lucien, reprit tranquillement Fifi Romblon. Ce que je voulais dire, c'est que celui qui le montait cette nuit est un fameux lapin.

— Alors, monsieur Romblon, demanda le docteur avec une sorte de solennité, vous pensez que, malgré l'inondation, un messager du château est parvenu ce matin à Vitré?

— Oui, répliqua Fifi, et le docteur Méaulle est parti pour le bourg de Vesvron.

— Vous voyez bien, mon cousin et ami, dit Maudreuil au vieux Houël; une visite au château du Ceuil me paraît être de la plus haute importance.

Houël semblait indécis.

— C'est que, murmura-t-il, si le brave homme vit encore, il nous fera jeter à la porte.

— Eh bien ! répliqua Maudreuil, nous attendrons dehors.

Ce *nous attendrons dehors,* comparable aux plus énergiques réparties de l'histoire ancienne, et qui rappelle le *Frappe, mais écoute* de Thémistocle, prouve à quel degré d'héroïsme le goût des successions peut conduire.

Le docteur Morin prit sa canne à pomme de cuir et son chapeau; il se leva, puis il se rassit, en proie à un trouble évident.

— Que veut dire cela ! grommela-t-il; le docteur Méaulle, un baudet ! un *minus habens,* un sauvage, une cruche !

— Cela veut dire, répliqua Besnard qui lui serra le bras, qu'il faut passer l'eau tout de suite, monsieur Morin.

— Le docteur Méaulle ! un ostrogoth ! un butor ! un oison !

— C'est un coup de Lucien, dit Besnard, passez l'eau, croyez-moi, ou bien on fera un testament, *in articulo mortis,* et la damnée petite aveugle aura cent mille livres de rentes au soleil.

Le docteur semblait abasourdi.

— Méaulle ! répétait-il; Méaulle ! un Méaulle ! ! ! !

Maudreuil de son côté avait la fièvre d'héritier, qui gagnait insensiblement le vieux Houël lui-même.

Menand jeune, notaire, avait dressé l'oreille au mot *testament;* mais c'était un homme discret, qui aimait mieux manger dix cordes de fouet que de prononcer une seule parole.

Le jeune Guérineul et les deux Romblon fumaient fraternellement autour d'une topette d'eau-de-vie.

Le vieux Romblon semblait ne songer à rien, sinon à son petit verre, et jouir de la quiétude la plus parfaite. Cependant, on aurait pu voir de temps à autre son œil gris, ombragé par d'énormes sourcils, pousser une manière de reconnaissance rapide et cauteleuse vers la ta-

ble où le médecin et l'homme de loi causaient à voix basse.

La maison Romblon père et fils vendait des chevaux et des bœufs, mais elle faisait encore une foule d'autres commerces.

L'opinion générale était que le vieux Romblon, pour une bonne somme payée comptant, fournirait la lune à qui voudrait l'acheter.

Ceci voulait dire que le bonhomme avait bien des cordes à son arc.

Et, en effet, chacun pouvait savoir que des propriétaires de la Mayenne, de l'Ille-et-Vilaine et de la Sarthe avaient compté aux Romblon une sorte de prime pour se préserver de ces incendies épidémiques qui désolèrent les départements de l'ouest dans les dernières années de la Restauration.

Il courait à ce sujet les bruits les plus contradictoires. On disait que les Romblon servaient ainsi le Comité directeur du libéralisme, lequel Comité soudoyait les incendiaires.

On disait, d'un autre côté, que la police mettait elle-même le feu aux propriétés et que les Romblon faisaient partie de la police.

On disait encore que tout cela venait de certaines entreprises parisiennes qui commençaient à se monter sur un grand pied sous le nom de Compagnies d'assurances. Les Romblon, dans cette version, auraient été les agents des compagnies.

De tout cela, rien absolument n'était prouvé. Mais ces *on dit* donnaient aux Romblon une célébrité mystérieuse. On les regardait comme des gens capables de tout.

Et ils étaient les seuls dans le pays, à qui on eût osé proposer certaines affaires que la civilisation rend plus rares de jour en jour, mais qui se font encore pourtant et qui se feront toujours, tant qu'il y aura sur terre des successions opulentes, et autour de ces successions des Fargeau, des Morin, des Besnard, etc., etc.

C'était probablement une de ces affaires que flairait le bonhomme Romblon, tout en buvant son eau-de-vie à petites gorgées.

De toute la conversation du médecin et de l'homme de loi, il n'avait pu entendre qu'un mot : *L'aveugle.*

Mais ce mot suffisait, — et il devinait le reste.

Le docteur Morin et Besnard, l'homme de loi, avaient encore baissé la voix davantage et se parlaient avec vivacité.

Une fois le regard de Besnard croisa celui du vieux Romblon, qui baissa la tête en souriant narquoisement et mit son nez dans son verre.

— Fargeau n'oserait jamais! dit Besnard en ce moment, et le fait est que ce vieux coquin, là-bas (il montrait Romblon), vous reluque parfois d'un air qui fait frémir!

— Berthe aime-t-elle M. Lucien? demanda le docteur.

— Comme une folle! Mais si Fargeau n'est pas brave, il a des idées, de petites idées, toutes petites... et diablement noires! Il a arrangé toute une comédie qui n'a guère le sens commun et qui peut réussir.

— Quelle comédie?

— On vous expliquera ça.

Le vieux Romblon se disait, cependant :

— Je crois que nous aurons notre part de cette succession là!

— Sacrebleure! s'écria le jeune M. de Guérineul, on s'ennuie comme le diable, ici! Voilà mon cousin et ami Maudreuil qui cause tout bas avec son ami et cousin Houël. Le docteur et M. Besnard marmottent je ne sais quoi depuis une heure. L'Artichaut mange la mèche de son fouet. Le vieux Romblon rumine. Fifi ferme un œil. Dites donc, madame Ragon, voulez-vous vous amuser un petit peu?

La veuve eut un sourire séduisant.

— Pourquoi pas, M. *Filis?* dit-elle.

Car Guérineul s'appelait Félix de son petit nom. Et de

même qu'Eugène se dit Ugène dans notre bonne ville de Paris, à Vitré, Félix se prononce Filis.

S'entendre appeler par son petit nom de la propre bouche d'une veuve haute en couleur, grasse et bien conservée, c'était fait pour donner de l'orgueil à M. de Guérineul.

— Eh bien! dit-il en se levant pour se rapprocher de madame Ragon, amusons-nous. M. Berthelleminot est en retard!

Le front souriant de la belle veuve se rembrunit aussitôt.

— M. Berthelleminot a ses affaires, répliqua-t-elle d'un air pincé.

— M. Ber-thel-le-mi-not de Beau-re-pas! épela Guérineul en espaçant chaque syllabe, voilà un gaillard qui a un nom agréable!

— Pas plus désagréable que Guérineul! dit madame Ragon dont le teint s'animait.

Elle n'avait jamais passé pour être très-patiente.

— Allons! maman Ragon, ne nous fâchons pas. Je vous parlais de M. Berthelleminot, parce que Fifi Romblon disait ce matin qu'il était sur son départ.

— M. Romblon disait vrai, M. de Guérineul.

— On ne m'appelle plus Filis? C'est bon! Ah çà! M. Berthelleminot a donc trouvé à emprunter ses soixante mille francs, pour exploiter sa forêt merveilleuse et gagner cent millions en six mois.

— M. Berthelleminot a du crédit, monsieur de Guérineul!

— Est-ce vrai, madame Ragon?

— M. Berthelleminot trouverait à emprunter soixante mille francs, et le double, et le triple, monsieur de Guérineul!

La conversation s'animait. La voix de la veuve devenait aigre comme une pomme verte.

— Oh! oh! fit imprudemment Guérineul.

— Qu'est-ce que ça veut dire : Oh! oh! demanda ma-

dame Ragon, qui mit décidément ses deux poings sur ses hanches.

— Ça veut dire qu'il ne trouverait à emprunter chez moi ni le triple, ni le double, ni soixante mille francs, ni soixante mille sous!

— Je crois bien, monsieur de Guérineul, riposta la veuve.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça : Je crois bien! madame Ragon?

— Ça veut dire, monsieur de Guérineul, que vous n'avez ni soixante mille francs, ni soixante mille sous, ni soixante mille liards : Voilà!

Ma foi, les réponses vitréennes ou vitriàses peuvent manquer de finesse et d'atticisme, mais elles frappent ferme, juste et dur.

Le jeune M. de Guérineul pirouetta sur ses talons et se prit à siffler une chanson, tandis que madame Ragon, digne et fière, se reposait dans sa victoire.

Une chose étrange c'est que la lutte n'avait point eu de juge du camp. Tous les hôtes du Grand-Café de l'Industrie semblaient de plus en plus préoccupés. Fifi Romblon et son père, profitant de l'éloignement de Guérineul, causaient maintenant à voix basse. Quant à Menand jeune, il s'était endormi, après avoir achevé de dévorer la meche de son fouet.

Ce fut en ce moment que M. Berthelleminot de Beaurepas, gentilhomme tourangeau, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, et *entrepreneur*, fit son entrée au Grand-Café de l'Industrie, dont il était, sans contredit, l'un des plus aimables ornements.

M. Berthelleminot de Beaurepas était...

Mais à quoi bon le décrire, cet homme de bien? vous l'avez tous connu, tous tant que vous etes.

Une fois ou l'autre, vous avez pris de ses actions, de ses bonnes actions qui rapportent toutes 150 pour 100 d'intéret, plus les dividendes.

Ce n'est pas un Robert Macaire celui-là! Seigneur Dieu! M. Berthelleminot un Robert Macaire!

C'est un apôtre, — et un *entrepreneur*.

Si vous aviez entendu la mélopée de madame veuve Ragon quand elle prononçait ce mot, *entrepreneur*, vous sauriez ce que les quatre syllabes de ce substantif renferment de promesses suaves et d'honnêtes ivresses.

Et à ce mot *entrepreneur*, joignez ce nom : Berthelleminot, et demandez-vous dans la sincérité de vos consciences ce qu'on peut refuser à un chrétien qui signe Berthelleminot, entrepreneur!

Berthelleminot, — de Beaurepas.

Il y a très-certainement des prédestinations, et un nom peut être un cadeau du ciel.

Témoin : Berthelleminot.

On s'appelle Berthot, Berthelot, Berthellemot, même.

Mais Berthelleminot! c'est le superlatif.

Il y a là tout un concert industriel. Dans ce nom, les actions chantent, les coupons rendent de vagues harmonies. C'est comme un chœur lointain des divinités qui président aux mines, aux canaux, au bitume, aux comptoirs d'escompte et aux emprunts étrangers.

Berthelleminot méritait son nom.

Berthelleminot, le défricheur de landes, le *plantateur* de sapins philocalcaires, l'extracteur d'huile d'ardoise, le fondateur de l'*Arc-en-Ciel*, journal des spéculateurs sans capitaux.

Berthelleminot l'inventeur du papier de sainfoin et des tissus en fil de la Vierge, le père du navet pyramidal, le parrain du liquide Berthelleminhydroleïbole pour la conservation des chapeaux mécaniques.

Berthelleminot de Beaurepas, natif de Tours en Touraine, et n'ayant jamais subi une seule condamnation correctionnelle!!!

Chimiste distingué, naturaliste éminent, économiste hors ligne, philanthrope digne de respect, agriculteur, horticulteur, géologue, jurisconsulte, nullement étranger à l'architecture, dessinateur agréable, polyglotte, sachant au besoin chanter la romance et faire danser au

piano, physionomiste, profondément versé dans la science métallurgique, connaisseur en chevaux, et décoré d'un ordre honorable, voilà ce qu'était Berthelleminot en 1828.

Il n'avait encore que quarante-sept ans.

Au jour où nous écrivons... Mais n'anticipons pas!

Au physique, c'était un fort bel homme, comme personne ne peut l'ignorer; taille avantageuse, jambe un peu frivole; mains blanches ornées de bagues, — nombreux et charmants souvenirs!

Front haut, fuyant, flanqué de deux mèches de cheveux collées aux tempes; oreilles longues et bien modelées, tombant sur un col de chemise en guillotine.

Nez mince, assez semblable à un cimeterre arabe dans son audacieux dessin. Sur ce nez, des lunettes d'or.

Bouche en cœur qui montrait en s'ouvrant un ratelier mémorable!

Et une mise! Souvenez-vous de son habit bleu, de son chapeau gris; souvenez-vous de son gilet de velours, recouvrant à demi le paquet de breloques.

Et ne vous étonnez pas que madame veuve Ragon eût pour cet homme extraordinaire un sentiment romanesque.

Nous dirons tout de suite que M. Berthelleminot de Beaurepas était alors à la tête de la grande compagnie anonyme l'*Argonaute,* pour l'exploitation des forêts caucasiennes.

Il avait acheté moyennant une somme insignifiante cent trente mille arpens de bois. Il ne s'agissait que de les débiter dans une zone où le hasard voulait qu'il n'y eût ni routes, ni canaux, ni rivières, ni hommes, ni chevaux. Cette zone, du reste, ne manquait de rien au monde, et M. Berthelleminot la comparait volontiers au paradis terrestre.

Il lui fallait pour partir, à son estime, une soixantaine de mille francs.

C'était peu de choses assurément, eu égard à la certitude qu'on avait de revenir avec cent millions écus.

Mais la Bretagne est pauvre. Elle montrait une certaine répugnance à se laisser enrichir par ce bienfaiteur des hommes.

Soixante mille francs! hésiter pour cela! Refoulons énergiquement notre indignation et notre pitié!

M. Berthelleminot de Beaurepas entra dans la première salle du Grand-Café de l'Industrie avec ce bel air que vous lui connaissez tous. Le cœur de madame Ragon battit bien doucement sous les sangles de son effrayant corset.

Il était difficile à cette veuve de rougir, mais ses petits yeux s'émurent; quelque chose de gracieux, d'aimable, de touchant, se répandit sur l'ensemble de sa personne.

Quand le soleil parait au-dessus de l'horizon, la rose matinale s'ouvre en un divin sourire.

Madame veuve Ragon était la rose, la rose pouceau, et M. Aristide Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, entrepreneur, était son soleil.

IX

MAMAN ROGOME

M. Berthelleminot de Beaurepas entra comme jamais n'auraient su entrer Romblon père ni Romblon fils, ni le jeune M. de Guerineul, ni même Cousin-et-ami, qui avait pourtant fait ses études à Rennes jusqu'en rhétorique; à plus forte raison, ni Besnard, l'homme de loi carré, ni le politique docteur Morin, ni l'Artichaut Menand jeune.

Cet air vainqueur, ce grand sourire des hommes demi-chauves qui ont des cols de chemise en guillotine, l'éducation ne l'enseigne pas : C'est Dieu seul qui le donne.

Berthelleminot souleva son chapeau d'une main et mit l'autre au paquet de breloques.

— Eh! bonjour donc! dit-il en saluant la veuve de loin avec grâce, bonjour donc, belle dame! bonjour donc! bonjour donc!

Il baisa la main de madame Ragon, qui était à peu près propre.

Puis il agita son chapeau bolivar et reprit :

— Eh! bonjour donc, monsieur de Maudreuil! mon-

sieur Houël, bonjour donc! Bonjour donc, monsieur Besnard; monsieur Morin, bonjour donc. Eh! Romblon, mon cher, bonjour donc! Bonjour donc, monsieur de Guérineul...

— Nom de nom de nom! bonjour donc, une fois pour toutes, monsieur Berthelleminot, répliqua rudement Guérineul.

Berthelleminot ouvrit son binocle et chercha s'il n'y avait dans le café personne autre à qui il pût envoyer son Bonjour donc!

— Est-il brusque, ce M. Filis! dit madame Ragon.

La brusquerie de M. Filis lui faisait apprécier d'autant mieux la belle aménité de Berthelleminot.

L'entrée de l'entrepreneur ne fit peut-être pas tout l'effet qu'on en aurait dû attendre; soit que les naturels du pays de Vitré ne fussent pas à même d'apprécier complétement les hautes qualités de cet homme étonnant, soit qu'ils se trouvassent blasés sur ses mérites.

En outre, nous savons que chacun des habitués présents avait ce matin quelque préoccupation d'une certaine gravité, à part l'Artichaut, qui dormait près de son fouet mangé.

Madame veuve Ragon disposa pour Berthelleminot un tabouret tout près de son comptoir. Ensuite, elle prépara, d'une main exercée, un verre de vin blanc à la cassonnade et au citron.

Pendant cela, Berthelleminot de Beaurepas tirait ses manchettes, lissait les cheveux de ses tempes, et assurait ses lunettes d'or sur son nez.

La veuve le regardait du coin de l'œil. Il y avait dans son regard de l'admiration et de la tristesse.

Pauvre faible femme!

— Eh bien, donc, docteur! dit Berthelleminot quand sa toilette fut achevée, qu'y a-t-il de nouveau dans le *Drapeau Blanc?*

— Mauvais, répliqua Morin, le libéralisme gagne.

— On ne me dit rien à ce qu'il paraît! murmura la

belle veuve en tournant la cuiller dans le vin blanc à la cassonnade.

— On vous dit que vous êtes charmante, Lasthénie, répliqua l'entrepreneur.

Lasthénie (madame veuve Ragon s'appelait Lasthénie!) devint rouge d'orgueil et de plaisir.

— Dites donc, monsieur Berthelleminot, demanda de loin Maudreuil, venez-vous du côté de la Vesvre?

— Je suis allé ce matin jusqu'à mi-chemin de l'étang de Bréhaim.

— La plaine était-elle encore inondée?

— Cela baisse. A midi, quelque jeune gaillard bien découplé, comme notre ami Guérineul, ou le fils Romblon. Eh! bonjour donc, Fifi!... pourra sauter la Vesvre à pieds joints.

— Merci, dit Maudreuil.

Il ajouta en se penchant à l'oreille de Houël :

— Mon cousin et ami, si vous m'en croyez, nous partirons vers midi. Docteur, il ne faut pas bouder, c'est bon pour les enfants. Sur les midi, nous irons voir un peu ce qui se passe là-bas.

Le docteur hocha la tête.

— Ne m'avoir pas fait appeler! grommela-t-il! après ça, c'est un libéral.

— Attendons midi, disait de son côté Romblon père en suçottant son verre d'eau-de-vie, nous irons faire un tour de ce côté-là, pas vrai, Fifi?

— Oui, papa.

Guérineul s'était assis sur une table et bâillait à se démettre la mâchoire.

— Savez-vous, dit-il à la ronde, n'ayant personne à qui parler en particulier, je vas aller flâner du côté du Ceuil, moi, vers les midi, nom de bleu!

— Midi! répéta Menand jeune qui s'éveilla en sursaut, au château, heure militaire!

Evidemment le château de Jean-de-la-Mer allait avoir sous peu nombreuse compagnie.

Madame veuve Ragon avait livré à son Berthelleminot le verre de vin blanc sucré. Cet entrepreneur le buvait à petites gorgées.

La veuve soupirait. Par moments, son œil devenait humide.

Veuves, soyez prudentes dans vos liaisons; ne fréquentez jamais les entrepreneurs.

Si un homme vous dit qu'il a inventé quelque chose, veuves, fuyez cet homme, fuyez-le comme le feu.

Ce n'est pas Don Juan qui perd les veuves, ce n'est pas Lovelace, c'est Berthelleminot de Beaurepas.

L'homme mûr, bien couvert, qui parle de millions, l'homme à breloques et lunettes d'or.

Veuves, entourez d'un triple airain vos cœurs et vos économies!

Nous avons lâché le mot. A tout prendre, vos cœurs y passeraient que nous n'en dirions trop rien.

Mais vos économies!

Madame veuve Ragon avait un cœur et dix-huit mille francs d'économies.

— Eh bien! dit-elle, c'est toujours décidé, vous partez?

— Demain, Lasthénie.

— Demain! répéta celle-ci, demain, Aristide!

— A six heures du matin, par la concurrence. Je suis un mois en route, huit mois sur le lieu d'exploitation, un mois dans la traversée du retour. Total dix mois.

— Dix mois! murmura la veuve, un siècle!

— Au bout de ces dix mois, je vous offre ma main, mon nom et ma fortune qui ne peut guère monter à moins de dix ou quinze millions.

— Aristide! Aristide! dit la veuve qui était presque sincère, que m'importe la fortune!

— Au bas mot! continua Berthelleminot, je pourrais dire vingt millions sans être accusé d'exagération.

Il avait fini son verre de vin blanc à la cassonnade.

— Eh! bonjour donc, monsieur Guyot! dit-il en se levant comme pour couper court à l'émotion de cet entretien; monsieur Jumelet, eh! bonjour donc!

Messieurs Guyot et Jumelet, le premier, commis-greffier, le second, huissier près le tribunal civil, venaient de passer la porte. D'autres habitués entrèrent à leur suite. Le Grand-Café de l'Industrie s'emplissait comme tous les jours à pareille heure.

Les nouveaux venus se mêlèrent aux anciens, et le jeune Guérineul trouva un amateur pour faire une partie de billard.

Berthelleminot prit le centre de la salle releva son col de chemise en guillotine et donna le coup de doigt sur ses lunettes d'or.

— Messieurs, dit-il, manifestant par sa pose et son débit solennel l'intention de prononcer un discours, je me sentirais fort indigne de l'accueil distingué que la population vitréenne a bien voulu me faire, si je ne regardais pas comme un devoir d'offrir mes adieux aux honorables amis qui m'entourent.

— Ah! ah! fit-on de toutes parts; vous partez, monsieur Berthelleminot?

— Eh! bonjour donc, monsieur Boistier! je n'avais pas eu l'avantage de vous apercevoir! Monsieur Allumel, eh! bonjour donc! Oui, Messieurs, je pars pour des rivages lointains, où j'ai la certitude de faire l'opération la plus avantageuse qui ait jamais été tentée. Les personnes qui ont eu confiance en moi...

— Fait au même! interrompit Guérineul qui venait de bloquer la bille de son adversaire.

On se prit à sourire, mais madame veuve Ragon fronça le sourcil.

— Les personnes qui ont eu confiance en moi, poursuivit imperturbablement M. Berthelleminot de Beaurepas, vont centupler leurs capitaux sans courir le moindre risque. Pour cela, je ne leur demande qu'un peu de reconnaissance et un peu d'affection.

— Excellent cœur! pensa Lasthénie qui s'essuyait les yeux avec sa serviette.

— Vous avez donc trouvé vos 60,000 francs? demanda Fifi Romblon.

— J'aurais trouvé six cent mille francs, mon jeune ami, répliqua l'entrepreneur avec dignité; ce qui m'arrêtait, ce n'était pas l'argent. J'avais besoin d'un homme pour compléter la petite phalange qui m'attend à bord du navire l'*Argonaute*, dans le port de Granville. Cet homme, je l'ai trouvé, grâce aux soins d'une estimable dame...

Lasthénie dressa l'oreille.

— Madame Marion, que vous connaissez tous, continua Berthelleminot.

— Et depuis quand avez-vous des rapports avec madame Marion, Aristide? demanda Lasthénie qui s'était levée, rouge d'indignation.

Berthelleminot s'aperçut trop tard qu'il venait de commettre une énorme faute. Par bonheur, il avait les dix-huit mille francs de Lasthénie sur son cœur.

Pour réparer sa maladresse, il s'élança vers le comptoir, prit la main de madame Ragon et la porta à ses lèvres.

Mais un incident survint qui tourna décidément la scène au grotesque.

Au moment où M. Berthelleminot de Beaurepas effleurait d'un baiser les doigts de Lasthénie, la porte s'ouvrit, et une voix merveilleusement timbrée lança sans façon ces mots distincts :

— C'est ici la maman Rogome?

Lasthénie pâlit. Le romanesque Berthelleminot se retourna comme si une vipère lui eût piqué le talon.

Un immense éclat de rire faisait trembler les vitres du café.

Sur le seuil, notre ami Tiennet Blône était debout, fort étonné de l'effet produit par son interrogation, qu'il avait faite assurément de la meilleure foi du monde.

Comme personne ne lui répondait et que tout le monde se tordait dans un fou rire, Tiennet se sentit un peu déconcerté pour la première fois de sa vie. Il restait là les yeux grands ouverts et tournant son large chapeau de feutre entre ses doigts :

— Insolent! s'écria madame veuve Ragon dès qu'elle put retrouver la parole.

— Pardon, excuse! dit bonnement Tiennet; on m'avait dit que c'était ici la maman Rogome. Je vas aller la demander plus loin.

Il salua et voulut prendre la porte. Mais Berthelleminot de Beaurepas lui barra fièrement le passage.

Tiennet, en voyant son front demi-chauve et ses lunettes d'or, fut saisi de respect et se retourna pour chercher une autre issue.

Il se trouva face à face avec le docteur Morin.

— Tiens! s'écria-t-il; c'est vous que je cherchais. Ah çà! c'est donc bien ici la maman Rogome?

Madame veuve Ragon poussa un glapissement de rage.

L'entrepreneur prit Tiennet au collet. Tiennet le regarda d'un air ébahi, ne sachant pas s'il devait rire ou se fâcher.

Les habitués du Grand-Café de l'Industrie, flairant un combat singulier, faisaient déjà cercle autour des deux champions. Le jeune M. de Guérineul était monté sur un tabouret pour mieux voir.

X

LE COUP DU BÉLIER

Tiennet était bien resté deux grandes heures sur son banc de pierre, la tête entre ses mains, et songeant. Pendant tout ce temps-là son œil n'avait point quitté la fenêtre de madame Marion.

Il faisait froid. Le ciel chargé de nuages lourds se fondait en courtes averses qui ne laissaient pas à la veste grise de Tiennet le temps de se sécher. Il avait les pieds dans l'eau, et ses mains rougies tourmentaient ses longs cheveux trempés. Il regardait toujours l'étroit balcon de fer qui reliait les trois croisées de la façade de madame Marion.

Vers huit heures du matin, Rosalie sortit pour aller chercher le déjeuner de sa maîtresse. Tiennet se leva et fit quelques pas vers elle; mais il changea d'avis et revint s'asseoir.

Rosalie rentra. Tiennet fut bien fâché d'avoir manqué l'occasion de lui parler.

Une demi-heure après, Rosalie ouvrit les forts contrevents des croisées et secoua dans la rue la peau de

renard qui servait de descente de lit à madame Marion. Tiennet se tourna pour n'être pas vu.

Quand Rosalie eut refermé la croisée, Tiennet fut désolé de ne s'être pas montré. Peut-être que Rosalie l'aurait reconnu. Peut-être qu'elle lui aurait parlé. Qui sait! madame Marion se reprochait peut-être la manière dont elle l'avait traité la veille.

Madame Marion qui pouvait, si elle voulait, lui dire le nom de sa mère!

Tiennet attendit une troisième occasion, se promettant bien de ne la point laisser échapper. L'occasion ne vint pas.

La porte resta close désormais. La croisée ne se rouvrit plus.

Vers neuf heures et demie, Tiennet se leva en sursaut. Il venait de se souvenir que M. Fargeau Créhu de la Saulays lui avait ordonné de prévenir le docteur Morin.

Or Tiennet sentait, avec son intelligence précoce, qu'une désobéissance brutale nuirait plutôt qu'elle ne servirait, aux intérêts qu'il voulait défendre.

Maintenant que le docteur Méaulle, ami de M. Lucien, avait deux heures d'avance, il ne pouvait plus y avoir aucun danger à prévenir le docteur Morin.

Tiennet se dirigea vers la maison du docteur Morin.

La domestique de ce praticien était une servante-maîtresse, qui aurait mieux aimé voir son docteur faire trois déjeuners à la maison qu'un seul au café; c'est pourquoi, par jalousie, elle appelait volontiers la dame et suzeraine du Grand-Café de l'Industrie, *maman Rogome*.

Quand Tiennet demanda le docteur, Gothon Bineau, gouvernante, répondit en haussant les épaules :

— Allez le chercher chez maman Rogome.

Et Tiennet était parti tout innocemment, en quête de maman Rogome.

On sait ce qui advint de ce sobriquet, lancé malheureusement au milieu d'une scène de galanterie du plus haut goût,

Tiennet ne se doutait pas le moins du monde de la tempête qu'il avait soulevée. Il était si éloigné de toute pensée hostile que le geste même de M. Berthelleminot, qui l'avait saisi au collet, ne le fit point regimber tout de suite. Il connaissait de vue presque tous les assistants, Menand jeune, Maudreuil, Houël, Guérineul, Besnard, etc.

Ce qu'il éprouvait, c'était de la surprise et aussi un peu d'embarras à voir tous ces bourgeois qui le regardaient en riant.

Pourtant, lorsque M. Berthelleminot s'avisa de le secouer, Tiennet fronça légèrement le sourcil.

Mais le docteur Morin vint faire diversion, au grand déplaisir de la galerie, et retarder le dénoûment de la querelle.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? dit-il en prenant le bras de Tiennet.

— Que venez-vous faire ici, malhonnête! prononçait en même temps la voix de ténor cérébral de M. Berthelleminot de Beaurepas.

A travers ces deux questions, l'organe aigu de Lathénie se fit entendre :

— Jetez-le tout simplement à la porte, avec un bon coup de pied au bas des reins!

Tiennet regarda Berthelleminot de travers.

— Eh bien! reprit le docteur, me diras-tu ce que tu me veux?

— On vous demande au château, répliqua Tiennet, mais lâchez mon bras... et vous, l'homme, ajouta-t-il, en s'adressant à Berthelleminot, lâchez mon cou. Ça commence à m'échauffer un petit peu les oreilles.

— Est-ce toi qui es arrivé du château au point du jour? demanda le docteur.

— Oui, après?

— Est-ce toi qui as été chez le docteur Méaulle?

— Oui, c'est moi.

— Drôle que tu es! s'écria le docteur.

Mais il n'acheva pas, parce que Tiennet, se dégageant

à la fois de la double étreinte qui le faisait captif, repoussa d'un coup de poing Berthelleminot, d'un autre M. Morin, et se redressa d'un air si crâne qu'un murmure d'étonnement courut autour de la galerie.

— Ah çà! on se tutoie donc ici! dit-il en promenant à la ronde son regard hardi et brillant de bonne humeur. Je ne sais pas ce que c'est que la mère Rogome, moi, mais si quelqu'un n'est pas content, voilà, je m'en fiche!

Il planta son grand feutre sur sa tête, de côté, à la mauvais, et l'assura d'un petit coup sec.

M. Berthelleminot de Beaurepas ne manifestait plus la moindre envie de s'attaquer à lui. Tiennet, en le repoussant, avait imprimé à tout son individu une secousse si brusque, que le chapeau-bolivar du téméraire entrepreneur était tombé dans la poussière.

Si ce n'eût été que le chapeau!

Mais la prudence la plus élémentaire devrait défendre les querelles, rixes et bagarres aux personnes bien posées qui portent toupet.

A l'insu de tout le monde, à l'insu même de la tendre veuve, Aristide portait toupet. Ces deux faces de cheveux qui se collaient si bellement à ses tempes étaient postiches. Sa demi-calvitie n'était qu'un mensonge. L'entrepreneur était chauve tout à fait!

Son toupet fit bascule et tomba sur le collet de son habit bleu, laissant voir le genou le plus luisant que jamais gazon ait dissimulé.

Hélas! les dix-huit mille francs de Lasthénie étaient livrés!

La galerie s'amusait énormément. Romblon père et fils qui s'étaient mis au premier rang riaient sans vergogne du malheureux entrepreneur et de sa déconvenue. Besnard cherchait à calmer Morin et lui conseillait de prendre au plus vite le chemin du château. Maudreuil, avec son cousin et ami, le vieux Houël déridait un peu sa face d'héritier.

L'Artichaut, Menand jeune, gloussait discrètement et souriait presque.

Le greffier, l'huissier, les marchands de moutons et autres battaient des mains en criant bis.

Quant au jeune M. de Guérineul, il ne se possédait plus. Ayant épuisé tout le vocabulaire de ses exclamations favorites, depuis sacrebleure jusqu'à nom d'un chien, il était descendu de sa banquette et perçait la foule à grands coups de coude, pour arriver jusqu'à Tiennet.

Cependant les choses en seraient restées là, suivant toute probabilité, et le combat eut cessé faute de combattants, si le docteur Morin avait imité la prudence de Berthelleminot. Mais les médecins sont comme les poètes, *irritabile genus*. Le docteur aurait volontiers pardonné le coup de poing; il ne pouvait pardonner la préférence donnée à son confrère Méaulle.

Cet âne bâté de Méaulle !

Pour son malheur, le docteur Morin avait une canne à pomme de cuir. Il affecta de sourire, afin de ne point donner l'éveil à son mentor Besnard, et se débarrassa de lui en disant :

— Je pars... je pars tout de suite.

Besnard le lâcha.

Il s'élança, la canne levée.

— Ah ! tu as été chez Méaulle le premier ! s'écria-t-il avec des inflexions extravagantes ; ah ! tu as mis Méaulle avant Morin, coquin ! rustre ! brigand !

La canne à pomme de cuir siffla et se dirigea, raide comme balle, vers le front de Tiennet.

Tiennet para, reçut la canne dans sa main ouverte, l'arracha au docteur et la brisa sur son genou comme si c'eût été un fêtu de paille.

Jusque là Tiennet était resté calme.

Mais Berthelleminot de Beaurepas, qui avait ramassé sa perruque et son chapeau, s'approcha tout doucement de Tiennet par derrière, et lui asséna sur la tête un assez joli coup de poing, — pour un entrepreneur.

Romblon père et fils, ainsi que le jeune M. de Guérineul, protestèrent par un holà ! que celui-ci accompagna d'un énergique : Nom de nom de nom !

Mais le tour était fait.

Tiennet avait vu, comme on dit, trente-six chandelles.

Etourdi du coup, sa vue se troubla, et placé comme il l'était, au milieu d'un cercle mouvant qui allait se rétrécissant peu à peu, Tiennet crut qu'on voulait décidément lui faire un mauvais parti.

Mieux vaut attaquer que se défendre, c'est la maxime du pays breton.

Tiennet s'élança à tout hasard. Les deux Romblon qui voulurent l'arrêter, furent terrassés en un clin d'œil, l'un à droite, l'autre à gauche; et comme le pauvre Guérineul, qui se trouvait au-devant de lui, se mettait en garde instinctivement, Tiennet baissa la tête avec la rapidité de l'éclair, et lui porta ce terrible coup des lutteurs de la vieille Armorique :

Le coup du bélier.

La poitrine de Guérineul rendit un craquement.

Comme si le boulet de canon l'eut pris en plein corps, il fut lancé au travers d'un groupe composé du greffier, de l'huissier, du vieux Houël, de Cousin-et-Ami, etc., et s'en alla tomber à la renverse dans la salle du billard.

L'Artichaut Menand, qui, seul, ne s'était pas dérangé, saisit cette occasion pour mettre une mèche neuve à son fouet. Après quoi il partit sans dire mot à personne.

Besnard avait déjà entraîné Morin de force. Quant au preux Aristide Berthelleminot de Beaurepas, il s'était esquivé tout de suite après son exploit.

Tiennet restait tout seul au milieu de la salle. Personne n'osait plus s'approcher de lui.

C'était un enfant. La conscience de l'acte violent qu'il venait de commettre contre des bourgeois, lui paysan, l'isolement où on le laissait, tout cela le déconcerta et fit tomber son audace.

Il jeta autour de lui un regard contrit.

Romblon père et fils se relevaient péniblement. Quant au jeune M. de Guérineul, on le relevait.

Tiennet ôta son grand chapeau en balbutiant :

— Pardon, excuse, je ne savais pas...

Sa main saignait du coup de canne porté par le docteur Morin, et sa tête le brûlait.

— Pardon, excuse; répéta-t-il en chancelant au choc d'un étourdissement subit, je boirais bien une chopine de cidre.

Comme personne ne répondait, il rejeta en arrière ses longs cheveux, et frappa sur la pochette de sa veste avec une sorte d'orgueil. Il y avait dans sa pochette une demi-douzaine de gros sous, toute la fortune du pauvre Tiennet.

Cela ne fit point d'effet.

— On ne vend pas de cidre ici, dit la voix rancunière de madame veuve Ragon; allez au cabaret avec vos pareils !

Tiennet qui avait pâli, redevint rouge. Il chercha un siége et n'eut pas le temps d'en trouver. il tomba sur le sol, ses yeux se fermèrent.

Ce fut ainsi que le pauvre Tiennet Blône fit son entrée dans le monde.

XI

OU TIENNET BLÔNE SE MONTRE TROP HARDI

Quand Tiennet s'éveilla, la foulé s'était considérablement éclaircie dans la grande salle du café. Cousin-et-Ami et le vieux Houël étaient partis avec une sorte de mystère, presque en même temps que Morin, Besnard et Menand jeune.

Il n'y avait plus que deux groupes.

Le premier, dont Tiennet faisait partie, était composé de Romblon père et fils et du jeune M. de Guérineul, ses trois victimes. Ce groupe entourait la table où le vieux Romblon buvait de l'eau-de-vie depuis le commencement de la journée.

Le second était réuni auprès du comptoir et présidé par madame veuve Ragon en personne. M. Berthelleminot de Beaurepas, y tenait le dé de la conversation.

Les deux Romblon et Guérineul regardaient Tiennet en riant de bon cœur. Guérineul avait un bandeau sanglant sur le front, parce que, dans la bagarre, il était tombé contre l'angle du billard. Il était encore un peu pâle.

Tiennet passa sa main sur ses yeux.

— Un coup d'eau-de-vie, jeune homme! lui dit le papa Romblon; ça fait du bien à votre âge.

Tiennet mouilla ses lèvres dans le verre, mais il n'aimait que le cidre. Le cidre désaltère, et Tiennet ne savait pas encore boire autrement que pour étancher sa soif. Il fit la grimace. Cela diminua un peu la haute estime qu'on semblait professer pour lui autour de la table.

— Tiens, tiens, dit Fifi, le gars n'aime pas ce ce qui est bon!

— Défaut d'éducation première, fit observer le papa philosophiquement.

— Nom d'une pipe! reprit Guérineul, ça ne l'empêche pas de taper comme un dieu!

— Pour ça, opinèrent gravement les deux Romblon, il donne bien le coup du bélier.

On but une tournée. Tiennet regardait en dessous le bandeau taché de sang du hobereau.

— Sans vous offenser, monsieur Guérineul, dit-il avec une courtoisie timide, si je vous ai fait du mal, j'en suis joliment fâché, allez!

— Tiens! fit Guérineul, tu sais mon nom?

Puis il ajouta :

— C'est juste, tu es du château.

— Et il faut qu'il soit un peu bien musclé des bras et des jambes, reprit le fils Romblon, pour avoir passé là où petit Argent est resté!

Tiennet baissa les yeux et devint triste.

— Pauvre Argent! murmura-t-il, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le sauver.

Le papa Romblon posa du même coup son verre et sa pipe.

— Laissons la petite bête, dit-il d'un ton sentencieux; Argent était une idée trop court de jambes.

— Oh! fit Tiennet, comme s'il eût entendu injurier un ami mort.

— C'était un joli sujet tout de même. Mais mon gars, le vieux Créhu est-il vraiment à la mort?

— Oui, répliqua Tiennet.

Le papa Romblon se leva.

— Viens, Fifi, dit-il sans même achever son verre. Je vas atteler la carriole.

— Pour aller au Ceuil ? demanda Guérineul.

— Au Ceuil ou ailleurs, répondit papa Romblon.

— Ah çà, nom de Bleu ! s'écria Guérineul, est-ce que vous êtes héritiers aussi, vous autres, les Romblon ?

— Après ? repartit Fifi avec dignité, quand cela serait ?

— Bon ! bon ! c'était pour savoir. Jean-de-la-Mer me fait l'effet d'être joliment calé en fait de parents.

— Héritiers ou non, Guérineul, dit papa Romblon, nous vous offrons une place dans la carriole.

— Accepté !

— Ainsi qu'au petit gars que voilà, ajouta le vieux maquignon en désignant Tiennet, qui avait bien cinq pieds six pouces.

Tiennet Blône aurait sans nul doute répondu à cette politesse comme les convenances l'exigaient, s'il eût prêté l'oreille, mais il n'entendit pas l'offre du papa Romblon.

Depuis quelques secondes son attention semblait violemment excitée par quelques paroles qui étaient parties du cercle rassemblé autour du comptoir, et qu'il avait saisies à la volée.

Son nom avait été prononcé, il en était sûr.

Et aussi le nom de madame Marion.

Pâle et les yeux allumés, il écoutait comme s'il se fût agi de sa vie.

Au moment où le vieux Romblon lui mettait la main sur l'épaule pour renouveler sa proposition, Tiennet le repoussa brusquement et s'élança d'un bond vers le comptoir.

— Quelle mouche le pique ? demanda le bonhomme.

Tiennet avait percé le cercle et se tenait debout, la tête haute, devant M. Berthelleminot de Baurepas, entrepreneur.

Celui-ci semblait assez médiocrement rassuré.

— On vous a donné cinq cents francs, dit Tiennet dont les dents étaient serrées par l'émotion et qui parlait avec peine, pour éloigner du pays un jeune garçon du nom de Tiennet Blône?

— Mais... voulut dire Berthelleminot.

— Répondez! s'écria Tiennet, ou cette fois, je vous casse la tête d'un coup de poing, aussi vrai que vous êtes un misérable et que vous tremblez comme un lâche!

Il n'y avait pas à plaisanter ou à se débattre. Tiennet avait les bras croisés sur sa poitrine, mais son corps souple et robuste se renversait légèrement en arrière. Ses jarrets se tendaient. Ses yeux menaçaient comme la pointe d'une épée.

Nous dirons en deux mots au lecteur l'incident qui avait si fortement ému Tiennet Blône, et l'avait lancé au beau milieu du cercle présidé par M. Berthelleminot de Beaurepas.

C'était affaire d'amour. L'entrepreneur en était à expliquer ses rapports avec madame Marion, rentière, afin de rassurer la jalousie de madame veuve Ragon. Il disait :

— J'ai à peine l'honneur de connaître cette dame Marion, qui me paraît être d'une classe... enfin n'importe! Je n'ai rien à dire contre elle.

Madame veuve Ragon se dérida un peu.

— Quant à l'affaire de l'homme qu'elle m'a procuré, poursuivit Berthelleminot, c'est simple comme bonjour. Elle savait que le navire *l'Argonaute* est en partance à Granville. Eh bien! cette dame, à l'instar de beaucoup de dames, a quelqu'un qui la gêne ici-bas...

— Oh! oh! fit-on à la ronde.

— Bah? ajouta la veuve Ragon, qui eut presque un sourire.

Ce fut à ce moment que Tiennet Blône, assis à l'autre bout de la salle en compagnie des Romblon et du jeune M. de Guérineul, commença à écouter très-attentivement.

Berthelleminot remonta ses grands cols de chemise.

— Oui, reprit-il, sentant que sa cause était à moitié gagnée et que le mal qu'il dirait de madame Marion serait un baume pour le cœur blessé de Lasthénie; elle a quelqu'un qui la gêne, et ce quelqu'un elle veut l'envoyer à tous les diables.

— Voyez-vous ça! chanta le cœur.

Lasthénie souriait tout à fait.

— Dans cette position, continua l'entrepreneur, elle s'est adressée à moi et m'a offert vingt-cinq louis pour le voyage du petit bonhomme.

— Oh! oh! s'écria-t-on encore; c'est un garçon?

— Un garçon de seize ans, répliqua l'entrepreneur.

— Elle est ma foi bien d'âge! dit Lasthénie.

Tiennet était tout oreilles.

— Vous sentez, poursuivit encore Berthelleminot, qu'un blanc-bec de seize ans, ça ne me chausse qu'à moitié. Il me faut des hommes vigoureux et formés. Mais d'un autre côté la dame dit que le petit bonhomme est robuste et entreprenant.

— Comment l'appelle-t-on, ce beau fils? demanda la veuve Ragon.

— Attendez donc... Le nom m'échappe. Ah! Tiennet... Tiennet Blône, je crois!

Tiennet entendit parfaitement, et ce fut ce mot qui le mit sur ses pieds, alors que le vieux Romblon lui offrait une place dans sa carriole.

Berthelleminot ne se doutait de rien.

— En conséquence de ce qui précède, acheva-t-il, j'ai accepté les vingt-cinq louis et le gamin qui complète mon contingent, et j'espère, belle dame, que cette explication aura le don de vous satisfaire.

L'apparition de Tiennet fut un coup de théâtre.

On ne connaissait point Tiennet. Madame veuve Ragon le détestait, parce qu'il l'avait appelée maman Rogome, Berthelleminot avait peur de lui, mais ne savait pas encore son nom.

— Je pense, monsieur, dit-il, tâchant de garder sa di-

gnité, que vous avez intérêt... j'entends un intérêt légitime... à savoir...

— C'est moi qui m'appelle Tiennet Blône, interrompit celui-ci.

— Ah ! fit Berthelleminot qui resta bouche béante.

A l'entour, tout le monde pensait :

— Ah ! c'est là le fils de madame Marion, la rentière de la rue de la Croix !

Quelques-uns disaient tout haut :

— Eh bien ! monsieur Berthelleminot, ce garçon-là ne nous paraît pas trop faible pour les fatigues de votre voyage !

— C'est différent, dit Berthelleminot ; monsieur Tiennet Blône, eh ! bonjour donc ! Nous sommes destinés à faire plus ample connaissance. Quant à madame votre... je veux dire madame Marion, rien ne peut indiquer d'une manière certaine...

— J'ai entendu !

— Permettez, monsieur Tiennet Blône, madame Marion a envie de vous faire un sort.

— Et pourquoi veut-elle me faire un sort ? demanda impétueusement Tiennet.

Berthelleminot demeura déconcerté.

A l'entour on riait sous cape.

Pendant que Berthelleminot cherchait une réponse à la question naïve et imprévue du jeune homme, celui-ci lui tourna rondement le dos, rouvrit en trois coups de coude le cercle qui s'était refermé après sa brusque arrivée et s'en alla comme il était venu, sans dire gare.

Il franchit la porte, et on le vit traverser la rue comme un trait.

XII

MADAME MARION RENTIÈRE

Tiennet Blône traversa en un clin d'œil l'espace qui le séparait de la rue de la Croix où demeurait madame Marion, rentière. Il y avait dans sa tête un monde d'idées qui se croisaient, qui se heurtaient, qui le rendaient fou.

Comme il soulevait le marteau de la porte, une voix l'appela par derrière.

— Eh bien ! mon petit gars, disait la voix, tu ne reviens pas au château avec nous ?

Tiennet tourna la tête. Il vit trois hommes dans une carriole attelée d'un fort cheval. Il ne reconnut ni les deux Romblon, ni le jeune M. de Guérineul. Un nuage était sur ses yeux.

La carriole passa. Midi sonnait aux horloges de la ville. La porte de madame Marion s'ouvrit. Tiennet entra.

Parmi toutes les pensées qui se pressaient dans son cerveau, il y en avait une qui dominait les autres.

Cette pensée, on ne peut pas affirmer qu'elle fût née soudainement; on ne peut pas même dire qu'elle eût pris

son origine au Grand-Café de l'Industrie et qu'elle fût une suite de cette conversation écoutée de loin, la conversation qui avait lieu naguère autour du comptoir de madame veuve Ragon.

Cette pensée, Tiennet l'avait eue déjà, plus d'une fois, depuis la veille, mais si vague et sitôt repoussée !

Tandis que maintenant, elle s'était établie d'autorité dans l'esprit de Tiennet. C'était plus qu'une pensée, c'était une croyance, presque une conviction.

Et pour changer cette conviction en certitude, il lui semblait qu'une seule chose suffirait : voir madame Marion.

En conséquence, pour voir madame Marion, et cela sur-le-champ, il eût soulevé une montagne.

La pauvre Rosalie fut écartée sans trop de façon, et si vivement qu'elle s'appuya au chambranle de la porte pour ne pas tomber.

— Vit-on jamais chose pareille ! s'écria-t-elle, en reconnaissant le nouvel arrivant; madame Marion n'y est pas. Si vous étiez resté hier, pour attendre sa réponse, vous auriez su qu'elle vous recevrait plus tard, dans huit jours...

Tiennet s'était arrêté.

— Ce n'est pas dans huit jours que je veux voir ta maîtresse, ma fille, dit-il, c'est tout de suite. Et je la verrai.

— Ma parole, il me tutoie ! s'écria Rosalie stupéfaite; hier, il était tout timide. Comme le voilà changé ce matin !

Et comme Tiennet reprenait sa route après un instant d'hésitation, elle s'élança au devant de lui.

— Attendez ! reprit-elle. Attendez au moins que je previenne madame.

Tiennet l'écarta de nouveau, mais cette fois avec beaucoup plus de précaution.

— Ce n'est pas nécessaire, ma fille, dit-il avec ce calme qui recouvre les grandes émotions, ta maîtresse me ferait peut-être chasser, et il arriverait un malheur.

— Un malheur ! répéta la servante qui se prit d'effroi.

Elle recula. Tiennet profita du moment et monta l'escalier quatre à quatre. Rosalie le suivait des yeux d'un air ébahi.

— Un malheur ! répétait-elle sans trop savoir ce qu'elle disait; ma foi, ce gars-là a quelque chose qui n'est pas comme tout le monde. Si madame veut le renvoyer, qu'elle le renvoie !

En haut de l'escalier, Tiennet poussa une porte entr'ouverte et se trouva dans une manière d'antichambre où le lit de la servante était dressé.

— Est-ce toi, Rosalie? demanda la voix de madame Marion dans la pièce voisine.

Le cœur de Tiennet battit. Comme la veille, cette voix faisait sur lui une impression bizarre et profonde.

Il ne répondit pas.

Mais il n'avança pas.

— Eh bien ! répéta la rentière, parleras-tu, Rosalie?

Tiennet prit son cœur à deux mains, traversa l'antichambre et ouvrit la porte brusquement.

Une odeur inconnue le saisit aussitôt à la gorge. C'était un mélange de parfums violents et grossiers, de la rose, de l'ambre, du musc, du benjoin, du portugal et de l'œillet.

Tiennet venait d'entrer dans le temple de Vénus vitriâse. C'était la chambre où madame Marion, rentière, faisait sa toilette.

Assurément au milieu de ces odeurs qui se mêlaient détestablement, une petite maîtresse de notre faubourg Saint-Germain, fût tombée pour le moins à la renverse. Mais, Tiennet avait de bons nerfs. Ce ne fut pas cela qui le fit broncher.

Ce fut la vue de madame Marion elle-même.

L'idée qui tout à l'heure emplissait sa tête et son cœur venait de s'évanouir.

Il se disait :

— Cette femme est trop jeune.

Le pauvre Tiennet n'avait jamais vu que des paysan-

nes, et une paysanne qui a un fils de seize ans est une vieille femme.

A la ville, une jeune femme peut avoir un fils de vingt ans, et même davantage.

Et cette simple réflexion : cette femme est trop jeune ! jetait Tiennet du haut en bas d'un beau rêve.

Un instant il avait pensé que madame Marion était sa mère.

Au premier abord cette supposition l'avait révolté, car madame Marion, la veille, l'avait renvoyé comme un mendiant.

Mais... Eh ! certes oui, vous eussiez fait de même, toutes ses méditations s'étaient portées vers un seul but : excuser sa mère !

Et comme il avait beaucoup d'esprit, ce Tiennet, sans s'en douter le moins du monde, il avait trouvé à sa mère des quantités d'excuses.

L'affaire des vingt-cinq louis elle-même avait été tournée par lui du beau côté.

C'était un sacrifice.

Qui sait? Tiennet ne connaissait guère la vie. Mais il devinait qu'une femme peut être poussée à certaines extrémités.

L'amour de sa mère, car déjà il l'aimait ardemment, lui était un flambeau.

Sa mère ne pouvait être coupable.

Sa mère l'aimait. Pauvre femme ! Il fallait l'en mieux adorer si elle était contrainte à cacher sa tendresse.

Et voilà que Tiennet n'avait plus de mère !

Cette madame Marion, rentière, avait donc l'air bien jeune?

Mon Dieu non. La moins expérimentée de nos lectrices aimables eut mis du premier coup son âge sur son front, et son âge ne lui défendait pas d'avoir donné le jour à ce grand garçon de Tiennet; bien plus, Tiennet Blône eût pu avoir sans invraisemblance un ou deux frères aînés.

Mais encore une fois, dans nos campagnes bretonnes,

la mère de famille a un cachet, nous dirions presque un uniforme.

Celui qui n'a rien vu est facile à tromper.

Coquetterie ne devrait-elle pas toujours rester synonyme de jeunesse ?

Madame Marion, en déshabillé du matin, cheveux nattés sous un frais bonnet de dentelles, peignoir rose assez décolleté, pantoufles mignonnes, parut à notre bon Tiennet une très-jeune femme.

La rentière était à demi-couchée dans un fauteuil. Elle leva sur Tiennet le regard assuré d'une personne que rien n'étonne plus.

Elle avait dû être bien jolie, cette madame Marion, quelque quinze ans avant l'époque où commence notre histoire.

Un connaisseur lui eût donné de trente-six à quarante ans. C'était une petite femme, grassouillette comme une caille, fraîche à dix pas et de près un peu couperosée. Elle avait des yeux gris clignottants, une taille courte et ronde, un gros pied gêné par l'embonpoint et une fossette d'amour à la joue gauche.

Avec cela une voix de Vitré, chantant des fosses nasales,—et pour trente sous de parfums variés sur le corps.

Madame Marion venait d'achever sa toilette dans sa chambre à coucher qui lui servait de boudoir. Cette chambre était austère en dessous, voluptueuse à la surface, c'est-à-dire qu'on avait essayé de rajeunir et d'enjoliver ses vieux murs.

La déesse et le temple étaient en parfait accord.

— Tiens, dit-elle en voyant la figure de Tiennet sur le seuil, qu'est-ce que c'est que celui-là ?

Tiennet ne savait plus s'il devait avancer ou reculer. Sa hardiesse, qui parfois allait jusqu'à l'effronterie, était tombée tout d'un coup.

Il était mille fois plus déconcerté qu'au moment où les habitués du Grand-Café de l'Industrie l'avaient entouré comme une bête curieuse, quand il avait demandé *Maman Rogome.*

La rentière, grassouillette et rougeaude, lui semblait plus imposante encore que M. Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'aigle jaune, de Souabe, et entrepreneur.

— Eh bien ! reprit madame Marion, parlera-t-il? Mon Dieu ! les gars ont-ils l'air bête dans ce pays-ci !

Elle allait en dire plus long sans doute, mais une idée sembla brusquement traverser son esprit.

Elle s'interrompit. Ses petits yeux gris prirent une expression d'inquiétude et se détournèrent de Tiennet Blône qui se tenait toujours là, planté comme un piquet, le chapeau à la main, le rouge au front, les yeux cloués au plancher.

XIII

OU TIENNET DEMANDE UNE MÈRE

Madame Marion, rentière, avait à côté d'elle son dîner achevé, car on dînait à midi, en la ville de Vitré, alors comme aujourd'hui. La petite table qui servait à ses repas touchait la table qui servait à sa toilette.

Ceci pourra révolter plus d'une délicatesse, et certes il est malséant de songer à ces plats entamés que côtoient des vases pleins du liquide rosâtre et savonneux; mais un peintre ne passe pas le peigne dans la crinière d'un sanglier sauvage.

Il faut bien montrer les choses telles qu'elles sont.

Nous ne sommes ni dans le boudoir d'une femme du monde, ni dans la pauvre mansarde d'une femme du peuple, lieux de scène tranchés qui ont leur pittoresque propre et leur beauté contrastante.

Nous sommes entre deux, en un lieu hybride, moitié luxueux, moitié sale.

Nous sommes dans le laid jusqu'au cou.

Madame Marion avait pris son café, et même son petit verre de liqueur stomachique. Dans le trouble qui la saisit après coup en regardant Tiennet, elle se versa un

second verre. Sa main tremblait un peu, tandis qu'elle le portait à ses lèvres.

Tiennet voyant qu'on ne parlait plus, leva enfin les yeux. Sous son ignorance, c'était un garçon avisé. Le trouble de la rentière ne lui échappa nullement.

Et son idée, sa fameuse idée, revint au galop.

Il avança d'un pas.

Madame Marion remit son verre à moitié vide sur la table et son fauteuil à roulettes eut un mouvement de recul.

Elle avait peur.

Mais il est dans la nature des femmes de combattre, même quand elles ont peur. Et, du reste, madame Marion, rentière, n'était pas facile à intimider sérieusement.

Elle se remit par un vaillant effort et regarda l'ennemi en face.

— J'avais dit à Rosalie de ne laisser monter personne, dit-elle d'un ton de mauvaise humeur. Vous êtes le jeune Tiennet Blône, pas vrai?

— Oh! fit Tiennet; vous me connaissez donc?

La rentière haussa les épaules.

— Ni d'Ève, ni d'Adam, mon pauvre gars, répliqua-t-elle; seulement j'ai eu la sottise de faire quelque chose pour vous... et quand on se mêle des affaires des autres, on s'en repent toujours. Que voulez-vous?

Tiennet avait la tête haute maintenant, parce qu'on lui parlait avec rudesse et dédain.

— Je veux que vous me disiez le nom de ma mère, prononça-t-il d'une voix ferme et avec lenteur.

La rentière eut un petit rire tout sec.

— Ils sont tous les mêmes, ma parole! grommela-t-elle, le nom de sa mère! et où le prendrais-je, ce nom-là, mon garçon? Le bon métier que j'aurais pris-là : retrouver les mères perdues! vous êtes fou, mon ami, vous êtes fou!

Elle parlait avec volubilité comme quand on veut s'étourdir soi-même en déroutant autrui.

Tiennet la laissa aller sans l'interrompre. Quand elle s'arrêta, il reprit :

— Je veux que vous me disiez le nom de ma mère. Je ne suis pas fou. Le nom de ma mère, vous le savez, et vous me le direz.

— Moi ! s'écria la rentière qui tâchait de rire encore ; moi, je sais... ah ! la bonne histoire !

— Quand le vieux Toussaint Blône est mort, poursuivit Tiennet sans s'émouvoir, il m'a dit : Va chez madame Marion, rentière, rue de la Croix, à Vitré.

— Ah ! fit madame Marion qui pâlit, Toussaint Blône a dit cela !

— Ceux qui sont pour mourir ne mentent pas, madame. Ce que Toussaint Blône m'a dit est la vérité.

La rentière avait tourné la tête, et, tout en faisant effort pour garder bonne contenance, elle jetait à la dérobée sur Tiennet un coup-d'œil inquiet.

Tiennet attendait.

— Et, reprit madame Marion qui hésitait et qui semblait conserver à grand'peine ses airs dégagés. Toussaint Blône... qui vous a dit de si belles choses... ne vous a-t-il dit que cela ?

Tiennet ne savait pas encore mentir.

— Rien que cela madame, répliqua-t-il.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux gris de la rentière.

— Mais, ajouta Tiennet, cela me suffit. Si Toussaint m'en avait dit davantage, je ne serais pas chez vous. Et puisque me voilà chez vous, ce que j'aurais su par Toussaint, je le saurai par vous.

La parole change de couleur avec la situation. Le petit paysan parlait, à cette heure, autrement qu'il n'eût fait dix minutes auparavant.

La rentière crut devoir achever son verre de liqueur.

— Eh bien ! dit-elle, asseyez-vous si vous voulez, monsieur Tiennet Blône, et causons un peu. J'ai connu en effet votre père, le vieux Toussaint.

— Il n'était pas mon père, madame.

— C'est possible, cela, mon enfant. Vous sentez que je ne suis pas au fait. Toussaint Blône n'était pas un homme de ma sorte. Voyons, asseyez-vous.

Elle fit rouler un siége jusqu'à Tiennet qui s'assit.

— Vous êtes un très-bel homme, mon petit ami, poursuivit-elle, cherchant évidemment le temps de la réflexion, et vous me paraissez avoir beaucoup d'esprit. Je pense, d'après votre visite, que vous avez vu M. Berthelleminot de Beaurepas.

— Je l'ai vu.

— J'ai, toute ma vie, fait comme cela, mon jeune gars, des bonnes œuvres et des actions de bienfaisance. On me connaît, Dieu merci. Quand vous êtes venu hier, j'ai dit à Rosalie : Comment est-il, ce garçon-là? Elle m'a répondu : Un cœur! Alors, comme je suis assez à mon aise, sans être riche, j'ai pris une pièce de cinq cents francs pour faire le bonheur d'un joli garçon. Voulez-vous boire un petit verre, monsieur Tiennet?

Celui-ci fit signe que non.

Il ne parlait plus, mais sa poitrine se soulevait. Et sur sa figure expressive on pouvait lire mille émotions diverses qui se succédaient en lui avec une rapidité croissante.

C'était une énergique répulsion, puis de la colère, une colère d'enfant, sous laquelle il y avait des larmes; puis ces anciens élans qui tant de fois lui avaient fait battre le cœur, cette aspiration vers l'amour inconnu d'une mère, — puis le désespoir revenait.

Tout cela se mêlait. Il brûlait la fièvre.

Et certes, cependant, cette femme qui était là, près de lui, n'était point faite pour soutenir son exaltation. Cette femme était tout ce que vous pouvez rêver de petit, de plat, de sec, de commun. C'était madame Marion rentière.

Madame Marion qui ne voyait qu'une chose dans la destinée humaine : *avoir de quoi !*

Afin d'être bien chauffée, vêtue, nourrie, afin de verser la liqueur, après dîner, sur le café qui, lui-même, favo-

risait la digestion du veau, afin de mettre de la dentelle à ses bonnets et du musc à ses chemises.

Madame Marion n'était pas faite pour lire couramment les pages de ce livre : la physionomie d'un homme vierge et fort.

Elle n'y voyait goutte, la bonne femme. Elle se disait avec mauvaise humeur :

— C'est bien ennuyeux cette tuile-là ! cela va me coûter encore quinze ou vingt francs pour l'envoyer au diable; vingt francs et cinq cents francs... c'est bien ennuyeux !

Le souffle de Tiennet s'embarrassait dans sa poitrine.

Quand elle eut achevé son verre, madame Marion le regarda par hasard. Il avait les yeux pleins de larmes.

— Madame ! murmura-t-il d'une voix entrecoupée; je vous en prie, ayez pitié de moi !

Naturellement la rentière ne comprit point.

— Pitié de vous, mon petit homme, dit-elle; tout le monde sait bien que je suis charitable; mais cinq cents francs... il me semble...

L'espoir lui venait qu'elle pourrait peut-être s'en tirer désormais pour dix francs.

Tiennet joignit les mains.

— Dites-moi que vous n'êtes pas ma mère ! s'écria-t-il, car je souffre trop.

Madame Marion fit un saut sur sa bergère et perdit les belles couleurs de son nez.

— De quoi ! de quoi ! fit-elle; sa mère ! Votre mère, à vous, mon garçon ! des enfants ! je n'en ai pas !

Puis, se remettant peu à peu, parce que Tiennet gardait le silence, elle ajouta en prenant un air de dignité blessée.

— Ce n'est pas un métier, ça, mon ami, que d'entrer dans les maisons pour faire des scènes pareilles.

Tiennet n'écoutait plus.

— Non, pensa-t-il tout haut, c'est impossible et je suis fou ! Une mère !... ma mère ! Je sais bien que je la re-

connaîtrais rien qu'à sa douce voix et rien qu'à son sourire !

Madame Marion lança une œillade oblique vers une glace qui lui renvoya ses traits ronds et poussés en couleur.

Tiennet poursuivait :

— Non, vous n'êtes pas ma mère ! Et tenez, je crois que vous êtes bonne. Ma mère est une pauvre femme à qui ma naissance a porté malheur, et vous avez eu compassion d'elle. N'est-ce pas que j'ai deviné ?

— Peut-être, dit madame Marion, qui n'avait plus peur et qui minaudait déjà.

— Ma mère n'est pas mariée, sans doute, continuait Tiennet dont l'imagination avait la bride sur le cou. Ma mère a honte quand elle songe à moi... mais elle m'aime.

— Dame ! fit la rentière, avec une certaine émotion, un petit peu, tout de même, mon gars !

Tiennet ne releva pas ses yeux, qui semblaient éviter maintenant le regard de son interlocutrice.

Avait-il quelque chose à cacher, et craignait-il de se trahir ?

— Vous la connaissez, madame, reprit-il encore, vous la consolez. Eh bien ! dites lui que je l'aime ardemment, et que je n'aime qu'elle en ce monde ! Tenez, ce que je sens et ce que je suis, peut-être voudrait-elle le savoir, je vais vous le dire, pour que vous le lui répétiez, madame.

— Bon ! interrompit ici la rentière, si je la rencontre jamais, mon petit homme, je lui ferai votre commission, bien sûr.

— Vous la rencontrerez, prononça Tiennet avec une inflexion de voix singulière et qui remit madame Marion sur le qui vive, vous lui direz que Tiennet Blône, il y a deux mois, était un enfant heureux. Depuis qu'on lui a dit qu'il avait une mère, Tiennet cherche... jour et nuit, il cherche ! Et comme il n'a point d'indices pour guider sa marche, il va au hasard, écoutant, guettant, espionnant. Au château de M. Jean Créhù, on le craint

et on ne le comprend pas. On le craint, parce qu'on l'a rencontré bien souvent la nuit, se glissant comme une ombre le long des corridors. On le craint, parce qu'il sait les secrets de chacun, comme s'il était un sorcier ayant commerce avec Satan.

Madame Marion fit un mouvement et s'inclina devant un crucifix qui reposait dans la ruelle de son lit.

Il en était pour elle de la religion comme de toute autre chose. Elle en usait à ses heures et dans la mesure précisément nécessaire à sa santé.

Tiennet eut un sourire triste.

— N'ayez pas peur, madame, poursuivit-il doucement; ils se trompent; je ne suis pas un sorcier. Si j'étais un sorcier, je saurais le nom de ma mère.

Ceci était péremptoire. Madame Marion tourna le dos au crucifix.

— Hélas! continua Tiennet, il y a du vrai dans ce qu'ils disent pourtant. Je sais bien des choses que je ne devrais pas savoir... Mais que vous importe cela?

— Oh! fit la rentière dont la ronde figure avait pris tout à coup une expression de curiosité, ça ne me regarde pas le moindrement du moindrement, mon petit homme. Je suis seulement vexée de ne pas pouvoir vous offrir une douceur. Dam! à votre âge...

Elle se versa un troisième verre de liqueur comme pour s'encourager.

— Après ça, reprit-elle en buvottant, ça dépend des goûts. J'ai connu des jeunes gens bien gentils qui aimaient assez à se réchauffer le cœur. Vous disiez donc que vous saviez quelque chose sur le vieux Jean Créhu de la Saulays?

Ces dernières paroles furent prononcées négligemment et comme par manière d'acquit.

Mais pendant qu'elle *sirottait*, comme on dit à Vitré, et ailleurs, son petit coup de *riquiqui*, les yeux de la rentière brillaient ni plus ni moins que des prunelles de chat à la brune.

XIV

SUR LE CRUCIFIX

Tiennet garda un instant le silence. Madame Marion l'examinait toujours avidement. A son tour elle voulait savoir.

— Je sais bien des choses, répondit enfin Tiennet, sur M. Jean Créhu comme sur tout le monde; tout ce qu'on veut cacher, je le dépiste, parce qu'il me semble toujours que mon secret à moi est mêlé au secret des autres, et que je vais découvrir enfin une trace, un indice... Mais non, rien! jamais rien! Derrière chaque voile que je soulève, j'aperçois un mystère auquel je suis étranger. Du bien parfois, souvent du mal, jamais ce que je cherche, ce qu'il me faut, ce que je poursuivrai jusqu'au dernier jour de ma vie.

— Est-il drôle ce petit gars-là! s'écria la rentière.

Et, certes, l'exclamation contrastait énergiquement avec la tristesse peinte sur le visage de Tiennet Blône. Mais madame Marion avait besoin d'une transition, et, tout sert de transition aux femmes.

— J'ai idée, reprit-elle en mettant tout ce qu'elle avait

de diplomatie à jouer l'indifférence, j'ai idée que vous avez entendu le vieux Jean Créhu parler de moi.

— Non, répondit Tiennet.

La rentière fut contente, mais piquée.

— Ah! fit-elle sur un ton qui laissait percer à la fois ces deux sentiments.

Puis, prenant son parti rondement :

— Eh bien! mon garçon, ajouta-t-elle, chacun a ses affaires et je pense que vous n'avez plus rien à me dire.

Tiennet tressaillit à ce simple avertissement auquel un plus expérimenté que lui aurait dû s'attendre.

— Vous me chassez? murmura-t-il.

— Ma foi, répliqua la rentière, vous êtes entré sans dire gare, mon petit homme. Nous avons causé comme de bons amis. A présent, je ne vois pas trop ce que vous feriez chez moi.

— Ah! répéta Tiennet qui baissait les yeux et dont les sourcils étaient froncés; vous me chassez!

— Allons, mon mignon, s'écria gaîment madame Marion. Séparons-nous comme il faut, puisque vous allez faire un long voyage.

Elle mit la main à la poche de son tablier mi-soie et en retira deux écus de cent sous.

— Prenez-moi çà! continua-t-elle, et buvez à ma santé.

Les deux pièces de cinq francs glissèrent entre les doigts de Tiennet et roulèrent sur le carreau.

Il se redressa.

Son regard dur et froid heurta celui de la rentière, qui pâlit cette fois tout de bon,

— Eh bien! eh bien! voulut-elle dire.

— Taisez-vous, interrompit Tiennet.

Madame Marion se tut, subjuguée.

Tiennet reprit en lui saisissant le bras et en la regardant toujours en face :

— Ce que vous faites est affreux, car vous êtes ma mère.

Nous sommes bien obligés de le dire, cette scène,

dont le fond était grave jusqu'au tragique, avait du grotesque à la surface.

Certains se seraient attendris; d'autres n'auraient pu s'empêcher de rire.

Il y avait d'un côté l'enfant robuste et fier, mais il y avait de l'autre la grosse petite femme rouge avec son peignoir rose.

De la main qui lui restait libre, elle but un quatrième coup de *micamo*, car ce vocable vitriàs nous poursuit, et si nous ne l'avions pas écrit, nous en eussions fait une maladie, et une fois avalé ce quatrième coup de *micamo*, elle cria d'une voix retentissante :

— A la garde !

Hâtons-nous d'affirmer que ce cri étrange n'était point provoqué par un commencement d'ivresse. Quatre coups de *micamo*, pour madame Marion, rentière, c'était peu.

Mais contre les soudaines et grandes calamités, on invoque le premier saint venu. Madame Marion, invoquait la garde.

Mon Dieu! mettez-vous un instant à sa place. Elle avait des rentes, juste ce qu'il fallait pour manger et boire à sa gourmandise, et voilà qu'un grand garçon de fils lui tombait sur le crâne !

— A la garde !

Un fils ! C'est-à-dire un être qui allait changer son aisance en gêne, dévorer ses épargnes, prendre une part de sa pensée, réveiller cette somnolence où elle végétait si délicieusement.

— A la garde !

Un fils! un intrus! une bouche de plus à table! un grand corps à vêtir! un embarras, une charge, — une tuile !

— A la garde! à la garde !

Est-ce qu'on a le droit de venir comme cela s'imposer aux rentières? On a un fils par le monde : c'est déjà un assez grand malheur sans être obligé encore de le reconnaître et de le nourrir !

La garde n'était pas là pour répondre. Madame Ma-

rion se ravisa. Elle cria, haussant d'une quinte son diapazon déjà suraigu.

— Rosalie ! Rosalie !

Le hasard voulut que Rosalie eût justement profité de l'entrée de Tiennet pour aller dire deux mots à un fendeur de bois. Elle ne répondit pas plus que la garde. Madame Marion, épouvantée de ce silence, perdait la tête et répétait d'une voix entrecoupée :

— Au secours ! au voleur ! au feu !

Elle voulut s'élancer vers la porte; mais Tiennet était debout devant elle, pâle, sombre, résolu.

Il n'avait rien dit tout le temps qu'elle avait crié. Quand elle se tut, épuisée, il reprit :

— Qu'ai-je fait à Dieu pour que vous soyez ma mère !

Ce qu'il y avait de désespoir profond dans cette parole, madame Marion ne le comprit point.

— Ecoutez, dit encore Tiennet, dont le front d'enfant avait une tristesse calme et toute virile, je ne vous reverrai jamais. Ne mentez pas : Etes-vous ma mère ?

— Non !—non !—non ! répliqua par trois fois madame Marion avec une violence croissante; je suis une femme seule. Je n'ai pas d'enfants. Sortez de chez moi !

Il y eut comme un éclair d'espoir dans le regard du jeune homme.

Mais l'éclair s'éteignit. Il ne croyait pas.

Et comme il eut voulu croire au prix de sa vie, il interrogeait encore.

La rentière répondait toujours :

— Non ! non ! non !

Il y avait là de l'horrible, de l'horrible bourgeois, sans grandeur ni poésie.

De l'horrible honteux !

Et s'il fallait comparer cette horreur de nos tragédies vilaines à la grande horreur des drames héroïques, nous descendrions tous les degrés de l'échelle des êtres créés; nous irions chercher dans sa fange nocturne le crapaud hideux, et nous l'opposerions aux têtes flamboyantes de l'hydre.

Tiennet hésitait. Et à voir cette femme et cet homme, jamais vous n'eussiez voulu croire que tant de force hautaine eut trouvé la vie parmi tant de vile platitude.

Vous eussiez répété comme la rentière :

— Non! non! non!

La scène se prolongeait cependant, et l'émotion de Tiennet devenait poignante au point de mettre à sa joue une pâleur mortelle.

Les fatigues de la nuit et tout ce qu'il avait éprouvé depuis la veille pesaient en ce moment sur lui d'un poids trop lourd.

Il sentait que cette faiblesse qui l'avait terrassé au Grand-Café de l'Industrie allait reprendre le dessus.

D'un pas rapide quoique chancelant, il se dirigea vers le lit de la rentière et saisit, dans la ruelle, le crucifix.

— Ne mentez pas! prononça-t-il d'une voix éteinte, tandis que deux grosses larmes coulaient sur la livide pâleur de sa joue.

Il leva le crucifix et ajouta :

— Au nom de Dieu mort sur la croix, jurez que vous n'êtes pas ma mère!

— Je le jure! je le jure! dit précipitamment madame Marion.

Le crucifix s'échappa des mains de Tiennet qui tomba sur ses genoux.

Parmi ses sanglots convulsifs une dernière parole s'échappa, parole de désespoir et d'angoisse inexprimable.

— Elle ment! dit-il; mon Dieu, je suis maudit! Elle est ma mère!

Ses doigts raidis touchèrent son front où ruisselait une sueur glacée. Ses yeux se fermèrent. Sa tête se renversa.

Madame Marion s'élança, mais trop tard, pour empêcher son crâne de toucher le sol.

. . . . . .

La rentière s'assit sur le carreau et mit la tête de

Tiennet sur ses genoux. Elle regardait ce pâle visage sans mot dire.

Au bout de quelques secondes, elle attira le front de l'enfant jusqu'à sa bouche et baisa longuement ses grands cheveux épars.

Madame Marion pleurait. Il y avait maintenant sur son visage quelque chose d'humain. Peut-être était-ce un de ces attendrissements nerveux qui prennent les femmes à la gorge et qui ne descendent point jusqu'au cœur.

Nous ne savons.

Elle regardait Tiennet. Il y avait de l'orgueil dans son regard, et ses doigts frémissaient en passant dans la luxueuse chevelure du jeune homme.

— Il est beau! murmurait-elle sans songer encore à le secourir; il est bien beau! et comme il lui ressemble!

Une minute se passa.

Madame Marion posa doucement la tête de Tiennet sur un coussin, et s'en alla vers son armoire; arsenal si bien fourni de toutes armes contre l'odorat.

Elle choisit, au milieu de trois ou quatre douzaines de flacons, un flacon de sels et revint vers Tiennet Blône, qui était toujours évanoui.

Bien entendu, les larmes de la rentière étaient séchées.

Elle déboucha le flacon de sels.

— Ça va le repiquer tout de suite, dit-elle, et, après tout, si le vieux Jean faisait quelque chose pour cet enfant-là... Et pour sa mère... Eh bien! on pourrait arranger la chose.

Madame Marion ne s'était point trompée. A peine l'orifice du flacon toucha-t-il les narines de Tiennet que la cure fut opérée. Le jeune paysan qui n'avait jamais respiré ces effluves violentes, releva la tête comme s'il eût subi un choc galvanique.

Ses yeux se rouvrirent, et il regarda tout autour de lui avec étonnement.

— Eh bien! dit madame Marion qui souriait, comment nous trouvons-nous, mon petit homme!

Tiennet ne répondit point. Il y avait de l'horreur dans le coup-d'œil qu'il jeta sur la rentière.

Preuve évidente que la mémoire lui était revenue.

Il se leva sans mot dire. Ses jambes tremblaient sous le poids de son corps. Néanmoins, il se dirigea vers la porte.

— C'est comme ça qu'on s'en va? reprit Madame Marion en se donnant un air aimable.

Tiennet poursuivait sa route et gardait le silence.

— Allons! reprit la rentière, je vois que nous sommes fâchés. N'importe! je ne veux pas vous quitter ainsi, mon petit homme. Je suis une bonne personne, tout le monde vous le dira, et je vais vous le prouver.

Tiennet avait la main sur le bouton de la porte. Il tourna le bouton, mais il laissa la porte fermée, parce que madame Marion poursuivait :

— Je vais vous le prouver en vous donnant le moyen de savoir le nom de votre mère.

Tiennet revint aussitôt sur ses pas.

— Ecoutez-moi, Tiennet Blône, poursuivit la rentière qui prit un ton sérieux et presque solennel, je voudrais faire quelque chose pour vous. Ne me jugez pas; vous trouverez des femmes plus méchantes que moi en votre vie...

Elle s'arrêta un instant comme pour attendre une réponse, mais comme Tiennet se taisait, elle continua presque aussitôt :

— Rappelez bien vos souvenirs. Je vais vous parler d'une chose qui est passée depuis longtemps. Il y a dix ou onze ans, alors que vous étiez tout petit enfant, une dame vint vous voir chez Toussaint Blône...

— Oui! interrompit Tiennet.

Et il ajouta en regardant la rentière en face :

— Je jurerais que c'était vous!

— Vous pourriez ne pas vous tromper, mon garçon, mais peu importe, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. En ce

moment, je cherche un moyen de vous obliger sans me compromettre, car je dépends de quelqu'un dans mon aisance, et ce quelqu'un-là ne plaisante pas. Vous souvenez-vous, Tiennet? Cette dame dont nous parlons, que ce soit moi ou une autre, vous donna un joli petit livre de prières.

— Je m'en souviens.

— Ce livre, l'avez-vous gardé?

— Oui.

— Vous savez où il est?

— Oui.

— Où est-il?

— Au château du Ceuil, dans ma chambre, au chevet de mon lit.

Madame Marion sembla réfléchir.

— Voyez-vous, reprit-elle, j'aime mieux que vous appreniez cela hors de ma présence, parce que... parce que vous me feriez encore des questions, et que je n'y répondrais pas. C'est égal : j'ai commencé, je finirai. Les enfants déchirent parfois des feuillets des livres qu'on leur donne. Le vôtre est-il bien entier?

Tiennet frémissait d'impatience. Néanmoins il répondit avec un calme apparent :

— Il est bien entier, Madame.

— Aucune feuille ne manque? demanda encore la rentière.

— Aucune.

— Pas même la feuille blanche qui est avant le titre?

— Pas même celle-là.

— Eh bien! Tiennet, reprit madame Marion, sur cette feuille blanche, il y a un nom tracé. L'avez-vous lu?

— Si je l'ai lu, je ne m'en souviens pas, répondit le jeune homme.

La rentière respira. Elle avait un moyen de donner le renseignement et d'éviter les questions qui en pouvaient être la conséquence.

— Ce nom-là, poursuivit-elle, est celui de l'homme qui peut vous instruire mieux que moi. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

— Merci, fit Tiennet qui se dirigea de nouveau vers la porte.

— Un mot encore, reprit madame Marion, au moment où il allait sortir, comptez-vous suivre M. Berthellemi-not de Beaurepas?

— Peut-être, répliqua Tiennet; en tout cas, vous ne me reverrez jamais.

Il passa le seuil et disparut.

Madame Marion resta un instant les yeux fixés sur la porte entr'ouverte.

— Joli garçon! murmura-t-elle. C'est dommage... mais bah! qui sait? Avec ce que je lui ai dit, le voilà peut-être sur le chemin de la fortune.

Tiennet traversa la cuisine sans voir Rosalie qui était rentrée et qui lui souhaita le bonsoir en pure perte.

Une fois dans la rue, il se dirigea comme au hasard. Sa tête tournait. Il était ivre.

XV

LA MESTIVIÈRE

Il était environ deux heures après midi. Le vent du nord-ouest chassait les nuages, qui ne versaient plus d'eau. Le ciel présentait cet aspect changeant et tumultueux des jours de mars, où la pluie et le soleil se livrent bataille rangée, pour faire dire aux bonnes gens que *le diable bat sa femme*.

Nous revenons à cet endroit du cours de la Vesvre, que nous avons traversé la nuit dernière, et non loin duquel le pauvre Argent se laissa mourir. Nous sommes à la Mestivière.

Si, comme le disait Tiennet Blône, qui savait tout, M. Fargeau Créhu de la Saulays, l'aîné des neveux de Jean-de-la-Mer, avait choisi ce lieu pour donner, vers la brune, des rendez-vous à la jolie Olivette, M. Fargeau avait fait preuve de sens et de goût. La Mestivière était un endroit particulièrement propice aux rendez-vous, de quelque nature qu'ils fussent.

Comme nous l'avons déjà dit, c'était une sorte de promontoire, surplombant le cours de la Vesvre, dont les eaux avaient miné sa base. Au sommet, il y avait

une plate-forme irrégulière et assez large pour que les troupeaux du château vinssent y prendre leur pâture quand l'eau couvrait la prairie.

La forêt du Ceuil entourait la plate-forme de trois côtés; le quatrième donnait sur la Vesvre, qu'il dominait à un hauteur de cent vingt à cent trente pieds.

On y avait établi une balustrade grossière, formée de ronces et de palis, parce que la petite demoiselle Berthe, l'aveugle, venait parfois jusque-là, le long des allées de la forêt.

Pour en finir avez la Mestivière, il nous suffirait maintenant de dire que c'était un site souverainement pittoresque, et qu'on y découvrait, comme d'un balcon naturel, le plus beau paysage de l'Ille-et-Vilaine.

Mais comme nous allons y planter notre tente pour une demi-journée, y voir et y entendre bien des choses, — tout un acte de notre drame, — il est bon de connaître parfaitement les détails, et d'avoir sous les yeux son décor.

A part les percées qui donnaient entrée dans le fourré, on arrivait à la Mestivière par deux routes principales, dont l'une venait de la prairie, et l'autre descendait du château.

La première tournait la base rocheuse du promontoire, grimpait en zig-zags, la plupart du temps à l'aide de degrés taillés dans la glaise, et débouchait à l'angle occidental de la plate-forme où se terminait la balustrade dont nous avons parlé,

La seconde s'ouvrait perpendiculairement au cours de la Vesvre, et en face de Vitré, qu'on apercevait au loin. Elle montait en pente douce, se détournant de la ligne droite, pour éviter les énormes troncs de chêne qui parsemaient le taillis.

Son entrée sur la plate-forme était une manière de porte naturelle, encaissée entre deux roches granitiques qui fermaient le passage à droite et à gauche.

Cette seconde route était la traverse de Vitré au château du Ceuil.

La forêt s'éclaircissait le long de ce chemin, et parmi les gigantesques baliveaux jetés çà et là dans les taillis, on pouvait apercevoir, à l'époque d'hiver où se passe notre histoire, les hautes cheminées du manoir.

Au nord-ouest se voyaient la balustrade et le précipice ; au sud et au sud-est, c'était le couvert, percé de petits sentiers à chevreuils, quelques roches montrant leurs têtes chenues sous les arbres dépouillés : la forêt enfin, aussi loin que le regard pouvait s'étendre.

Tout cela était grand et beau, tout cela paraissait plus grand et plus beau encore au milieu de cette contrée, où le paysage s'échelonne petitement d'ordinaire entre des horizons raccourcis.

Il nous reste à parler du chêne creux de la Mestivière, dont nous avons déjà prononcé le nom, et qui joue un rôle important dans notre récit.

Ce chêne, d'une grosseur monstrueuse et presque aussi célèbre dans le pays que le fameux chêne de la Prévalaye, auprès de Rennes, était brisé à son sommet, et couronné depuis un siècle peut-être. Il n'avait plus que l'écorce ; mais cette écorce, épaisse comme un mur, alimentait des branches aussi grosses chacune qu'un arbre de bonne venue, et vigoureuses, et touffues, et fournissant pleine récolte de glands.

Le bon roi Henri IV, au dire du curé de Vesvron, qui s'appuyait du reste en ceci sur la tradition locale, avait mangé un morceau de lard sous ce chêne, et l'avait trouvé par délices.

Un autre souvenir plus authentique s'attache à ce géant de la forêt du Ceuil.

A quatre pieds de terre, son écorce est tailladée, et porte de grandes cicatrices qui ont dû être des lettres gravées au couteau.

Le curé de Vesvron a déchiffré ces lettres un peu déformées par le temps et le travail de la végétation. Il a trouvé dans la ligne supérieure ces quatre capitales : M. R. C. S. Dans la ligne inférieure, les deux initiales F. M., suivies du millésime : 1668.

Sa traduction est assez plausible ; la voici :

Première ligne : Marie de Rabutin-Chantin, marquise de Sévigné.

Seconde ligne : Françoise-Marguerite, 1668.

Françoise-Marguerite de Sévigné, qui avait alors dix-sept ans, et qui allait être l'année suivante madame la comtesse de Grignan.

La bien-aimée, la chérie, l'adorée, celle à qui l'on écrivait ces lettres qui sont comme les fleurs du grand siècle.

Le creux du chêne de la Mestivière pouvait contenir une table avec plusieurs personnes à l'aise. Outre la cavité principale, il y avait, à l'intérieur comme à l'extérieur, une quantité de trous plus ou moins profonds et larges, partout ou une branche avait essayé de pousser autrefois.

Placé comme il l'était, et dominant tous les alentours, c'eût été la plus merveilleuse guérite du monde.

A l'heure où nous grimpons sur le promontoire en revenant de Vitré, le chêne creux de la Mestivière servait justement de poste d'observation.

La sentinelle qui l'occupait n'était point armée en guerre et n'avait pas une tournure très-belliqueuse ; néanmoins, sur ces traits changés par la colère, on pouvait lire des projets de bataille.

La sentinelle était notre bon ami Yaume, le pâtour du Ceuil, prétendu de mademoiselle Olivette, — censément.

Pendant que ses vaches paissaient l'herbe courte et la camomille sauvage qui tapissait le tertre de la Mestivière, Yaume collait son œil à un trou, et regardait de toute son âme dans la direction de Vitré.

Il y avait longtemps que Yaume était là. Ses vaches avaient le ventre plein. Il ne semblait point songer à la retraite.

La cloche du château avait dû sonner le dîner à midi comme à l'ordinaire. Yaume n'avait pas dîné ; mais son estomac ne disait rien, tant son pauvre cœur parlait haut.

Yaume avait bien du chagrin.

Au point du jour il était venu là, malgré la pluie. D'heure en heure il avait vu la plaine inondé se vider graduellement, jusqu'à ce que la Vesvre, arrivée à n'avoir plus que trois ou quatre fois sa largeur habituelle, se prit à couler comme un torrent blanchâtre sur le vert sombre de la prairie.

Cela lui importait peu. Ce n'était pas pour cela que son regard dévorait la plaine.

Ce pauvre Yaume! ses yeux et son nez étaient rouges, de froid un peu, et beaucoup, parce qu'il avait tant pleuré!

Ah! Olivette! Olivette!

Vers neuf heures du matin, il avait aperçu un point noir qui se mouvait sur la route de Vitré, au delà de l'inondation encore considérable à ce moment. Sa poitrine avait battu. Le point noir grandissait, grandissait.

C'était bien un homme, un homme à cheval.

Yaume avait jeté un coup d'œil farouche vers un coin de l'arbre où il avait caché deux beaux bâtons de houx.

De vrais bâtons qui donnaient envie de se faire casser la tête!

L'homme à cheval s'était mis dans un bateau. Mais plus il approchait, plus Yaume perdait espoir.

Jésus-Dieu! à quoi bon des bâtons de houx, de jolis bâtons verts et flexibles, des bâtons qui brisent les os comme verre?

Ce n'était que le docteur Méaulle, le pauvre cher homme, qui venait donner des remèdes à Jean-de-la-Mer.

Le docteur Méaulle aborda au pied de la Mestivière, monta le sentier tournant et traversa le tertre. En passant, comme il voyait les vaches paître, de belles et bonnes vaches, renommées dans tout le canton, il cria :

— Ohé! le pâtour!

Sans doute il voulait demander des nouvelles de M. Jean Créhu, mais Yaume se dit :

— Puisqu'il va le voir, il va savoir.

Et il resta caché dans le creux de son arbre, attendant mieux. Le docteur Méaulle s'en allà.

Yaume regardait toujours la route de Vitré. Vers onze heures et demie, un autre point noir se montra.

Vont-ils danser, les bâtons de houx vert?

Pas encore! C'était le docteur Morin qui allait comme si le diable eût été à ses trousses.

Yaume n'en regardait que mieux par le trou de son arbre.

A midi, troisième point noir, — Besnard, l'homme d'affaires.

A midi et demi, Menand jeune, le notaire, mangeant à belles dents la corde de son fouet.

A une heure, deux points noirs à la fois, le vieux Houël avec Cousin-et-Ami, de son nom M. de Maudreuil.

Yaume pensa :

— Voilà censément bien des corbeaux pour une seule charogne!

A deux heures moins le quart, enfin, une carriole, et dans la carriole les deux, Romblon avec le jeune M. de Guérineul.

La carriole resta en bas, les trois voyageurs montèrent.

— De belles vaches! dit papa Romblon.

Et l'on passa.

Yaume jeta vers les vaches un coup d'œil mélancolique.

— Oui, oui, murmura-t-il, c'est à mademoiselle Berthe; qui sait à qui ça sera demain?

Il remit son œil au trou de la guérite. Cette fois il n'attendit pas longtemps.

Un homme à pied courait sur la route de la ville. Il était bien loin encore, mais le sang monta aux yeux d'Yaume, qui ouvrit sa bouche toute grande pour respirer à pleins poumons.

Les Romblon et Guérineul avaient mis du côté de la Mestivière la dernière barque. L'homme ôta ses habits, les lia en paquet sur sa tête, et entra dans le courant sans hésiter.

— Quant à ça, censément, grommela Yaume entre ses dents serrées, tu nages bien, mon gars Tiennet, mais moi, je tape fort !

Tiennet traversa la Vesvre en une douzaine de brassées, et remit ses vêtements à la hâte. Yaume souriait et se disait :

— Tu as l'air pressé, mon gars Tiennet, mais faudra s'arrêter un petit peu ! ah ! dam, oui, censément !

Il prit les deux bâtons de houx, sortit de son arbre et alla se mettre au beau milieu de la route du Ceuil, entre les roches.

C'était un agneau que ce Yaume, mais il avait déjà fendu le crâne d'un grand charbonnier du Boüexis, parce que ce charbonnier avait regardé Olivette sous le nez à *l'assemblée*.

Tiennet parut bientôt en haut de la falaise. Il ne se doutait de rien, et pourtant sa marche s'était ralentie. Yaume riait tout seul.

Tiennet n'avait pas encore aperçu le pâtour. Ils n'étaient plus pourtant qu'à quelques pas l'un de l'autre.

Ils avaient tous les deux la bonté et la franchise peintes sur le visage, mais c'était en cela seulement qu'ils pouvaient se rapprocher. Pour le reste, tout en eux était dissemblable.

Bien que Tiennet fût de quatre à cinq ans inférieur en âge, il avait la tête au-dessus du pâtour. Sa taille était élancée et gracieuse sous sa veste de paysan. Le soleil étincelait dans les soyeux anneaux de sa chevelure noire. Sa figure intelligente était pâle et blanche comme celle d'un enfant des villes.

Le pâtour, au contraire, avait une taille courte et ramassée, des épaules énormes, une face rouge qui souriait toujours, et autour de laquelle se jouaient des cheveux blonds comme de la filasse.

Il y avait, certes, entre eux une différence aussi évidente qu'entre un cheval de race et un bidet de pays. Mais qui ne sait que le bidet porte des fardeaux qui éreinteraient le cheval de race?

Yaume jeta un des bâtons de houx aux pieds de Tiennet.

Celui-ci releva les yeux et vit le pâtour en garde.

Il ramassa tranquillement le bâton.

— Qu'as-tu contre moi, mon gars Yaume? demanda-t-il.

— Crache dans tes mains, et gare à toi! répondit le pâtour avec rudesse, nous causerons censément, après, si ça t'amuse.

Tiennet voulut répliquer; mais le bâton de Yaume, empoigné à deux mains, décrivit deux ou trois cercles rapides, et se rabattit sur sa tête avec une violence terrible.

Yaume était le meilleur bâton à cinq lieues à la ronde.

Tiennet passa sous le coup, sauta en arrière, et se mit en garde.

XVI

DEUX BATONS DE HOUX

Où étaient Mathurin Houin, le meunier, Pierre Méchet, le tresseur de paille, Yvon, Fancin, Mérieul, et Lonisic du four à fouaces?

Où était la vieille Renotte, la païenne au rosaire, avec ses moustaches et ses verrues?

Les gens du Ceuil et les gens de Vesvron, les gars du Boüexis, où étaient-ils?

Voilà les bâtons qui font tic, tac, ploc!

Tic, mauvaise parade, *tac,* parade en plein, *ploc!* ah! Seigneur Dieu! Le bois sur la chair! des marques pour toute l'année!

Quant au coup qui touche la tempe, on n'imite pas son bruit : la mort est muette.

Holà! Mérieul! Fancin et les autres! les charbonniers, les vanneux, les batteux, les faucheux! Holà! les métayers!

Arrivez, ou ce sera trop tard! Yaume n'est pas long à coucher son homme sur l'herbe.

Arrivez voir ce que pèse un grand garçon blanc et pâle devant Yaume, le pâtour du Ceuil!

Mais il n'y avait personne sur le tertre, personne dans la forêt. C'était un duel sans témoins.

Les bâtons allaient que c'était un charme. Point de cesse ni de trêve; on tapait toujours, toujours !

Yaume, qui était un maître, travaillait dans les règles de l'art. Il coupait droit et à revers, piquant le coup d'estomac et le coup d'oreille, rompant pour mouliner, marchant pour pointer.

Tiennet Blône, toujours froid et pâle, se tenait sur la défensive et parait comme il pouvait.

A voir son front qui semblait en ce moment plus blême, certains auraient cru qu'il avait peur.

Mais ceux-là n'auraient eu qu'à regarder son grand œil noir, brillant et calme.

Tout en frappant, Yaume disait :

— Bon! bon! Ma foi jurée! ça finira, mon Tiennet! on dit censément que tu es sorcier. Bon! nous allons voir ça. Bon, bon! toi qui sais tout, sais-tu parer celui-là ?

Celui-là, c'était un coup d'oreille, lancé horizontalement après une feinte à *la fauche* (coup de jarrets), mais lancé si raide qu'il eût sans contredit brisé le crâne de Tiennet comme une bouteille vide.

Tiennet ne se souciait pas beaucoup de se défendre selon la rigueur des principes. Il était robuste, adroit, brave comme un lion, mais peut-être avait-il trop négligé la gaie science du bâton. Toujours est-il qu'il évita le fameux coup d'oreille en sautant un peu de côté.

— Failli merle! dit Yaume avec mépris et sans faire trêve le moins du monde, fallait jeter ton bois de biais... comme ça... et tu me cassais censément la patte. Regarde plutôt.

Il avait joint l'exemple au précepte et son bâton, tournant du haut en bas, avait menacé l'aisselle de Tiennet. Tiennet sauta de côté encore une fois.

— La belle finesse ! s'écria Yaume qui entrait décidément en fureur; sauter comme un cabri! à droite, à

gauche, non, non, tu n'es pas sorcier, mon gars Tiennet, et je vas bien t'empêcher de sauter tout à l'heure.

Ceci annonçait un effroyable coup de jarret qui ne se se fit pas attendre; mais Tiennet bondit à plus de deux pieds au-dessus du bâton, et Yaume le retrouva en face de lui, debout et tranquille comme devant.

Tout le corps du pâtour était inondé de sueur.

Il n'avait pas encore touché Tiennet Blône une seule fois.

Le seul avantage qu'il eût obtenu par l'incomparable supériorité de son jeu, ç'avait été de gagner sans cesse du terrain, Tiennet étant forcé de rompre toujours.

Ce résultat n'était point méprisable, attendu que le tertre aboutissait à un précipice de cent cinquante pieds de haut.

Une fois Tiennet acculé; c'était un homme perdu, à moins qu'en effet il ne fût sorcier ou qu'il n'eût des ailes.

Yaume se gardait bien de laisser voir son but, mais tous ses efforts tendaient désormais à acculer Tiennet.

Tiennet semblait ne point songer à ce péril, non plus qu'à aucun autre.

Ils avaient franchi, Yaume avançant, Tiennet reculant, plus des trois quarts de la plate-forme.

Yaume commençait à sourire dans sa barbe.

— Ah! les filles courent censément après toi, mon beau gars Tiennet! disait-il, comme pour exciter sa rancune au moment de frapper le grand coup. Ah! tu prends les fiancées des amis... attrape ça... et ça. Tu as beau sauter, tu n'es pas sorcier... et demain tu ne sauteras plus!

Un dernier bond mit Tiennet à deux pas de la balustrade.

Les yeux du pâtour lui sortaient de la tête; ses joues en feu séchaient la sueur au passage. Sa fureur arrivée au paroxysme, le rendait féroce.

C'était un mouton enragé. Point de quartier à espérer de lui.

Il leva son bâton : Cette fois, il fallait que Tiennet reçut le choc de pied ferme, car un saut de deux pas seulement l'eût précipité dans la Vesvre.

Mais Tiennet était bon là. Il s'avisa d'un coup qui n'est pas dans la règle du bâton.

Un joli coup qui eût émerveillé Fancin, Mérieul, Yvon et les autres, un coup qui eût mérité les suffrages de Mathurin Houin lui-même, le Nestor de Vesvron.

Nous l'avons déjà vu ce coup, au Grand-Estaminet de l'Industrie, nous l'avons vu appliqué à la canne docte de M. Morin, médecin royaliste.

Au moment où Yaume attaquait Tiennet, celui-ci lâcha son arme, qui tomba à ses pieds, et attrapa au vol le gourdin du pâtour. Une brusque secousse fit lâcher prise à ce dernier. Le bâton tourna entre les mains de Tiennet comme la roue d'une voiture lancée au galop, et partit par la tangente pour aller choir dans la Vesvre, au lieu et place du même Tiennet.

Yaume, un instant stupéfait, se baissa d'instinct pour ramasser l'autre bâton. Tiennet l'avait prévenu. Les deux têtes se choquèrent avec violence.

Deux bonnes têtes de Bretagne, deux pots de fer!

Tiennet se releva, son bâton à la main.

Yaume s'en alla tomber à dix pas, étourdi, perdu, les yeux pleins de sang.

— Sorcier! grommela-t-il en se relevant pour fuir; on me l'avait bien dit! sorcier! sorcier!

Tiennet souriait sans rancune ni mépris.

— Reste là, dit-il, tu sais bien que je ne te ferai pas de mal.

— Je sais bien? répéta le pâtour, qui n'avait pas l'air trop rassuré.

Néanmoins il s'arrêta, ne jugeant pas à propos de désobéir.

Tiennet le joignit.

— Prends ton bâton, dit-il, nigaud que tu es!

Yaume ouvrit de grands yeux. Cela le touchait au cœur.

— Ah! fit-il avec respect, il n'y a pas beaucoup de gars comme toi, Tiennet Blône. Pourquoi Olivette est-elle entre nous deux?

— Olivette! prononça Tiennet avec dédain.

— Ne mens pas! interrompit Yaume, avant-hier encore on t'a vu censément dans le corridor, à plus de minuit, devant la porte de sa chambre.

— Qui t'a dit cela?

— Pierre Mèchet.

— Pierre Mèchet n'a pas menti, mon pauvre Yaume, seulement, quand je cours les corridors, à plus de minuit, je ne penses guère à Olivette.

— A qui penses-tu? demanda le pâtour.

Tiennet ne répondit point et un nuage de tristesse passa sur son front.

— Et quand tu causes avec Olivette, reprit Yaume dont les sourcils se fronçaient malgré lui, quand tu causes tout seul, derrière le château, la nuit, est-ce que tu ne penses pas à elle?

— Non, répliqua Tiennet qui rêvait.

Yaume serra son bâton entre ses doigts.

— Tiens! s'écria-t-il, demain ou après ça recommencera. Puisque tu avais gagné la partie, tu aurais mieux fait de me casser censément la tête tout de suite!

En parlant, ils avaient remonté le tertre et ils se trouvaient sur l'une des deux roches qui flanquaient l'ouverture de la route du Ceuil.

— Mets-toi là, dit Tiennet.

Il se retourna pour jeter un coup d'œil vers le soleil qui s'inclinait déjà vers l'ouest, puis il reprit :

— Je vais quitter le pays, Yaume.

— Vraiment! s'écria celui-ci avec un véritable transport de joie.

Mais c'était un brave cœur que ce petit Yaume. Son premier mouvement fut à la jalousie satisfaite; son second mouvement fut un regret : un regret sincère, car il aimait Tiennet au fond, et la pensée de l'exil est la plus amère de toutes pour les enfants de la bonne Bretagne.

— Oh! fit-il en changeant de ton, tu vas t'en aller, toi, Tiennet Blône! Et pourquoi çà!

— Le sais-je? murmura notre jeune homme; je ne suis pas heureux, mon pauvre Yaume. A l'heure où je te parle, mon sort est jugé. Je devrais courir, courir bien vite pour lire cette page où est écrite ma destinée.

Tiennet pouvait continuer sur ce ton pendant deux heures. Yaume ne comprenait pas.

— C'est vrai, dit-il, tu sais lire, toi! Ah dam! si tu voulais tu deviendrais censément, censé vicaire!

— Je devrais courir, courir, répéta Tiennet dont le visage était comme inspiré, car on arrive trop tard parfois, et la vie est longue pour regretter et se repentir. Mais il y a ici des gens que j'aime, et puisque je ne pourrai plus par moi-même veiller, je veux au moins qu'il leur reste après moi un défenseur. Ecoute-moi bien, pâtour, et retiens chacune de mes paroles, comme tu retiens les paroles de ta prière. Tu aimes mademoiselle Berthe, n'est-ce pas?

— Si j'aime la petite demoiselle! s'écria Yaume. Oh! oui, et fièrement tout de même! L'an passé, quand la bonne femme Mathurine, ma mère, trembla les fièvres pendant six semaines d'hiver, M. Fargeau m'avait renvoyé du manoir. J'étais à rien faire dans la cabane où il n'y avait ni feu, ni pain. Et la bonne femme se mourait. Oh! la chère petite demoiselle! oh! le bon ange des malheureux! Un matin, ma mère avait fermé ses pauvres yeux, et moi je pleurais dans un coin comme un grand lâche. La porte s'ouvrit tout doucement. Je vis entrer un petit chien blanc comme du lait, qui tirait un ruban rose. Au bout du ruban rose il y avait une main plus blanche que la soie du petit chien. Et mademoiselle Berthe entra. Que Dieu la bénisse! oh! que Dieu la bénisse!

Yaume avait des larmes plein les yeux.

— Elle entra, reprit-il, et avec elle la consolation du bon Dieu. Ma mère eut des remèdes et moi du pain.

Puis je rentrai au château, et à présent ma mère est brave à la paroisse le dimanche. Et ce qu'elle a fait pour nous, la sainte, elle l'a fait pour bien d'autres! Son cœur est comme son visage: le plus beau de tous et le plus doux. Faut pas mentir! je me ferais tuer un million de milliasses de fois pour lui faire tant seulement plaisir un petit peu.

— Il ne faut pas te faire tuer, mon gars, répliqua Tiennet en souriant, il faut vivre, car elle aura besoin de toi.

Yaume était tout oreilles.

— Quand j'ai parlé à Olivette, reprit Tiennet, soit la nuit, soit le jour, ce n'était pas pour Olivette, car je la méprise...

— Oh! interrompit Yaume, ne me dis pas ça, à moi, mon bonhomme!

— Tais-toi, prononça Tiennet avec autorité, je la méprise, et je la haïrais si elle en valait la peine. C'était pour mademoiselle Berthe.

— Oh! fit encore Yaume, mais cette fois sans trop de colère, parce que la curiosité l'emportait.

— Olivette peut faire beaucoup de mal, poursuivit Tiennet, elle n'a pas de cœur et le diable lui a enseigné ce qu'ignorent nos jeunes filles. Toi, Yaume, tu l'aimes comme un fou. Eh bien! au lieu de l'épouser, tu lui écraseras la tête entre deux pierres.

Yaume recula, pris d'horreur.

Puis, sans savoir, il mit sa main sur sa poitrine, et, avec cet accent que trouvent parfois nos gars et qui fait sauter le cœur, il dit :

— Ça, c'est vrai, si elle veut faire du chagrin à la petite demoiselle Berthe... Eh bien! je me périrai après, donc! C'est tout.

Tiennet lui serra la main.

— Je te connaissais, Yaume, dit-il. J'ai deux pistolets qui étaient au père Blône; je te les laisserai.

Yaume tapa sur son bâton, et cela voulait dire : Voilà qui vaut tous les pistolets du monde!

Tiennet continuait :

— Moi aussi, j'aime mademoiselle Berthe. Je ne sais pas si c'est pour elle ou pour M. Lucien, mais je l'aime. Je voudrais rester ici, mais chacun a derrière soi un bras qui le pousse. Vois-tu, Yaume, M. Lucien Créhu, le brave et bon cœur, est pour moi ce que mademoiselle Berthe est pour toi. Un jour, moi aussi, j'ai été pris de désespoir. J'étais seul dans la maison de mon père mort, et je venais d'apprendre un secret qui me faisait homme, moi, l'enfant de la veille. M. Lucien vint me chercher; il me donna la main; il m'embrassa comme si j'avais été son frère. Le lendemain, il suivit le corps du bonhomme Toussaint Blône qu'on portait au cimetière, tout seul avec moi et en me tenant par la main. Pâtour, écoute-moi ! Quand le vieux Jean-de-la-Mer va être mort, il se passera d'étranges choses au château du Ceuil. La petite demoiselle Berthe aura peut-être toute la fortune...

Yaume frappa ses mains l'une contre l'autre et lança son chapeau en l'air.

— Peut-être n'aura-t-elle rien au monde, acheva Tiennet; reste tranquille et laisse-moi parler. Tu as entendu dire parfois que je sais bien des choses...

— Oh ! oui !

— Cela est vrai. Tous les secrets qui se cachent dans ce grand château dont les cheminées rouges fument là-bas derrière les arbres, je les connais, hormis un seul, le seul que je voudrais savoir. Je ne suis pas sorcier, mon pauvre Yaume, mais te souviens-tu, quand Jean-de-la-Mer laissa tomber son anneau d'or dans l'étang de Brehaim, un jour qu'il était à la pêche? Pour retrouver l'anneau d'or, on sonda l'étang depuis la Vesvre jusqu'au bondon. Et que de choses on découvrit, n'est-ce pas! des fers de charrue, un casque, la chaine d'argent d'un sénéchal, des pièces de monnaie du temps des huguenots! Mais la bague de Jean Créhu, impossible de la repêcher ! C'est mon histoire à moi, mon homme. Ce que je ne cherchais pas, je l'ai trouvé, ce

que je cherche m'échappe et m'échappera peut-être toujours.

Tiennet aurait passé huit jours consécutifs à expliquer catégoriquement sa situation, que Yaume ne l'aurait peut-être pas bien comprise, mais, à l'aide de cette comparaison, ce fut une affaire faite.

Seulement, Yaume ne savait pas ce que cherchait Tiennet avec tant de passion, sans le pouvoir trouver.

— Ah ! dam ! fit-il; censé; va toujours !

Tiennet se retourna vivement, parce qu'il avait cru entendre un bruit léger derrière la roche, du côté de la forêt.

Mais son mouvement fit sauver une des vaches qui broutait justement en cet endroit. Elle tourna sur elle-même avec cette folâtre pesanteur des ruminants, et gagna l'autre bout du tertre, en battant de la tête au ras de l'herbe et en balançant ses pis, gonflés de lait.

Tiennet pensa que le bruit entendu venait de la vache.

Il ne s'en inquiéta pas autrement et reprit :

XVII

L'ARTICLE 916

— Jean-de-la-Mer a fait deux testaments; par l'un il donne tout à mademoiselle Berthe; l'autre je ne le connais pas, mais je le devine, car je connais Jean-de-la-Mer. Quand il va être mort...

— Mais, dit Yaume, ça ne sera pas tout de suite, il va mieux.

Tiennet secoua la tête.

— Il y a une vipère au château du Ceuil, prononça-t-il si bas que le pâtour eut peine à l'entendre; quand je vois cette tête chauve couronnée aux tempes de longs cheveux pâles, ce regard doux, ce fau sourire...

— M. Fargeau tout craché ! interrompit encore Yaume.

— Si Jean Créhu ne meurt pas aujourd'hui, il mourra demain; qu'importe l'heure? Ce que je voulais dire, c'est que Jean Créhu mort, si mademoiselle Berthe est héritière, mademoiselle Berthe sera assassinée.

La parole s'arreta dans la gorge du pâtour.

— Assassinée, entends-tu ! reprit Tiennet à voix basse, mais avec force; il ne s'agira plus seulement de

la vipère : Fargeau Créhu de la Saulays, ils seront dix contre elle, dix cœurs avides et perdus ! Je sais bien que M. Lucien l'aime, mais M. Lucien saura-t-il la protéger ? Il est si bon, lui, que l'idée du mal ne peut pas entrer dans son esprit. Il croit à l'amitié de Fargeau. Il croit à tout, et quand les faits l'auront désabusé il ne sera plus temps !

— C'est donc vrai que M. Lucien aime mademoiselle Berthe ? demanda Yaume.

— Il faut que tu saches tout cela, répondit Tiennet; non-seulement M. Lucien aime mademoiselle Berthe, mais il lui a promis de l'épouser.

— Comme de juste ! dit le pâtour.

La vache n'était plus là, auprès de la roche, et pourtant Tiennet entendit encore ce léger bruit qui l'avait déjà fait se retourner.

Cette fois, il se leva. Mais il n'y avait personne derrière la roche.

Du moins Tiennet, qui avait de bons yeux, ne vit-il trace ni ombre.

Il revint.

— L'heure avance, continua-t-il, et si je pars, j'ai bien des choses à faire. Tâche de comprendre et de ne rien oublier. La promesse dont je te parle, c'est une promesse écrite... et même il y a encore autre chose.

Ici Tiennet se pencha à l'oreille du pâtour qui rougit comme une jeune fille.

— Dam ! murmura-t-il pourtant, puisqu'il y a promesse de mariage ! N'empêche, gars Tiennet, si un autre que toi me le disait, ça serait censément, tant pis pour lui !

— Que Dieu les bénisse tous les deux, reprit Tiennet, car ils sont généreux et bons. Je n'aimerai personne en ma vie comme j'aime Lucien Créhu, mon maître et mon frère. Avant de partir, je ne le verrai pas, car j'aurais peur de moi-même. Yaume, tu me remplaceras auprès de lui. Aime-le pour l'amour de mademoiselle Berthe comme j'aimais mademoiselle Berthe pour l'amour de

lui. A deux, ils n'ont qu'un cœur. Veille sur eux; prends garde à Fargeau, prends garde à Olivette. — Adieu !

Yaume ne répondit point; mais il serra fortement la main que Tiennet lui tendait.

Tiennet partit, prenant à grands pas la route du château.

Quand il eut disparu derrière les arbres, Yaume rassembla ses vaches.

Il était tout pâle, le pauvre pâtour, et sa tête pendait sur sa poitrine.

Il prit à sa chemise une belle épinglette en laiton, ornée de touffes de laine.

C'était un cadeau d'Olivette — qu'il aimait tant !

Il baisa l'épinglette, puis il la jeta dans la Vesvre.

A ce moment le docteur Méaulle passa sur son bidet, revenant du château.

— Ça va-t-il mieux, monsieur *Miaude*, sauf respect de vous? demanda le pâtour.

Le docteur répondit :

— Avec un coffre comme ça, on vit cent ans, petit gars.

Yaume poussa ses vaches. Il y en eut une qui beugla en passant auprès de la roche où Tiennet avait, par deux fois, entendu du bruit.

Yaume avait le cœur gros; et ses pauvres yeux le piquaient, par envie de pleurer.

Derrière la roche, il y avait un houx vert, aux feuilles piquantes, aux branches touffues. Quand Yaume eut passé le houx s'agita et parmi son feuillage parut la tête blafarde de M. Fargeau Créhu de la Saulays.

Il souriait tout doucement.

Comme le tertre était désert, il sortit de sa cachette et vint à l'angle de la roche pour examiner la route du Ceuil.

— Vipère! murmura-t-il sans perdre son sourire; ce Tiennet fait bien de s'en aller, on aurait pu le mordre.

Puis il ajouta en se frottant les mains :

— Ah! il y a une promesse de mariage... écrite! La belle idée d'écrire des promesses de mariage a une femme qui ne peut pas les lire! Ma foi, si elle ne leur sert à rien, je tâcherai, moi, de l'utiliser. Il ne faut rien perdre.

Il y avait déjà quelque temps que M. Fargeau Créhu de la Saulays était caché derrière la roche, mais il n'était pas venu seul à la Mestivière. Besnard, l'homme d'affaires, était avec lui lors de son arrivée.

Il s'agissait de graves délibérations. Le notaire Menand et le docteur Morin étaient convoqués. La jolie Olivette elle-même devait venir.

En trouvant la place occupée, Fargeau et Besnard avaient d'abord voulu rebrousser chemin pour empêcher leurs amis d'approcher, surtout Olivette, dont la présence eût assurément excité les soupçons du pâtour. Mais quelques mots surpris à la volée avaient attiré M. Fargeau d'une manière si entraînante, que son choix n'était point resté douteux.

Besnard fut chargé de retourner sur ses pas et de conduire dans la forêt Olivette, le notaire et le docteur. Fargeau demeura pour écouter.

Il écouta de son mieux. Il entendit même une bonne partie de l'entretien de nos deux gens, mais il n'entendit pas tout.

La partie de la conversation qu'il surprit le plus complètement fut celle qui avait trait à la promesse de mariage écrite et signée par Lucien Créhu. Il ne se doutait en rien de cette circonstance et son étonnement ne fut pas sans un certain mélange de joie.

C'était une nature douceâtre et tortueuse, capable de pousser la feinte jusqu'au sublime, hypocrite par instinct et par goût, haïssant les moyens violents et s'effrayant de toute force ouvertement dépensée.

C'était un esprit étroit, timide, et avec cela ambitieux ou plutôt avide d'acquérir.

C'était un cœur sec, susceptible de beaucoup haïr et de cacher son irréconciliable rancune sous une épaisse couche de miel.

Il avait aimé d'amour Berthe, sa cousine. Maintenant, il la détestait, parce que Berthe lui avait préféré Lucien.

Par la même occasion, il abhorrait Lucien.

Au physique, Fargeau Créhu avait cette apparence des gens studieux et modestes qui se destinent à la prêtrise.

Apparence de tout point respectable quand elle recouvre la candeur du néophyte, — apparence facile à copier et qui a bien fait du mal à la religion, par le grand nombre d'industriels qui s'en sont servis en tous temps comme d'un masque et d'un manteau.

Il portait d'ordinaire un costume noir, redingote longue, tombant presque jusqu'à la cheville et petits pantalons, fendus en bas de la jambe. Bien qu'il fut très-maigre et tout d'une venue, sans ce costume ingrat, M. Fargeau Créhu n'aurait pas été plus laid qu'un autre, mais ce costume, exagérant les défauts de sa personne, lui donnait l'air d'un échappé de séminaire, et faisait ressortir cette longue taille sans formes, au bout de laquelle perchait une grande figure blême, cafarde, coiffée de cheveux incolores qui se groupaient aux tempes comme une tonsure de bénédictin.

Plus une chose est belle, plus la caricature de cette chose est odieuse et laide. Fargeau était la caricature d'un prêtre.

Il avait trente ans au plus. On ne l'aimait pas dans la campagne voisine, mais ce sentiment de répulsion qu'il inspirait n'avait point de cause positive. Personne ne pouvait dire qu'il eût commis une action mauvaise.

M. Fargeau Créhu, seul sur le tertre de la Mestivière après le départ de Yaume et de Tiennet, se promenait bien discrètement, les mains entrepassées dans les man-

ches larges de sa redingote. La place était libre, ses compagnons pouvaient venir. Mais, en attendant ses compagnons, il songeait.

Il songeait à une combinaison qui, une fois connue, nous donnera la mesure exacte de ce spirituel et prudent jeune homme.

Il s'agissait de la promesse de mariage. M. Fargeau se disait :

— C'est très-étonnant! Où diable peut-elle l'avoir mise cette promesse de mariage?

Il semblait chercher au fond de son cerveau; il ne trouvait point et répétait :

— C'est très-étonnant!

Pour expliquer ce mot, il nous suffira de dire au lecteur que le jeune M. Fargeau Créhu de la Saulays, esprit fort et bien au-dessus des préjugés vulgaires, avait rompu dès longtemps avec ces vains scrupules que les sots appellent : « de la délicatesse. »

Fargeau aimait à savoir. En conséquence, de son pied discret il montait bien souvent les escaliers du château, traversait sans bruit les corridors, entrait dans les chambres vides, et faisait sa petite inspection en tout bien tout honneur.

Le secrétaire de Lucien, son cousin, la commode de Berthe, n'avaient point de mystères pour lui.

Donc il avait ses raisons pour s'étonner, car cette promesse de mariage, il ne l'avait rencontrée ni dans le secrétaire de Lucien, ni dans la commode de Berthe.

Or, pour ce joli plan qui s'arrangeait dans sa tête, il fallait savoir où était la promesse de mariage.

C'était la base de la combinaison.

Au plus fort des reflexions de M. Fargeau, Besnard, l'homme d'affaires, parut entre les deux roches. Il avait vu passer Tiennet, puis le pâtour et ne prenait plus la peine de se cacher.

— Le docteur et le notaire sont en retard, dit-il, je n'ai pas eu besoin de leur donner contre-ordre. Quant à

Olivette, elle va faire le grand tour par la forêt et nous l'aurons dans une demi-heure.

— C'est bon, repartit Fargeau qui n'abandonnait point ses méditations.

— Eh bien ! reprit Besnard, qu'avons-nous entendu ?

— Ceci et ça, répondit Fargeau, vous êtes bien sûr qu'on ne vous a pas suivi ?

— Parfaitement sûr.

— Cet endroit-ci ne me va plus qu'à moitié, depuis que je sais par expérience qu'on peut écouter derrière les roches. Il faudra choisir ailleurs.

— En attendant, causons, interrompit l'homme d'affaires.

— Soit, dit Fargeau, mais au large. Ce que je vais vous apprendre, il ne faut pas que le vent même l'écoute.

— Oh ! oh ! fit Besnard, évidemment alléché, je suis tout oreilles.

Ils s'assirent côte à côte, les jambes pendantes, tout au bout de la plate-forme, en dehors de la balustrade dont les broussailles les cachaient du côté du château.

L'homme d'affaires, sorte de boule-dogue rustique et carré, nature d'huissier rural, brise-tout, cherchant plaies et bosses, avait presque l'air d'un honnête garçon auprès de M. Fargeau.

Celui-ci croisa ses deux mains bien blanches sur ses genoux et d'un accent benin :

— Ce que je viens d'entendre, commença-t-il, sera pour plus tard. Je dois d'abord vous demander bien franchement s'il y aurait des cas de nullité dans un testament fait par mon oncle, au profit de Berthe toute seule ?

— Il faudrait voir le testament...

— Vous ne me comprenez pas ; je suppose le testament tout à fait en règle, et je vous demande...

— Bien, bien, interrompit Besnard ; vous voulez savoir en deux mots si le papa Jean Créhu a le droit de donner tout son bien à la petite.

— C'est cela même.

— Eh bien! ce n'est pas une question. Jean-de-la-Mer n'a pas d'héritiers directs. Il peut donner tout ce qu'il a au premier venu, légalement, dûment; ceux qui ne seraient pas contents iraient le dire à Rome!

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez?

— C'est le pont aux ânes : Code civil, livre III, titre II, *donations et testaments*, article 916 : « A défaut d'ascendants ou de descendants, les libéralités par actes entre vifs ou testamentaires pourront épuiser la totalité des biens. » Est-ce clair?

Besnard avait cet air triomphant de l'homme qui cite un texte.

Au contraire, le nez du jeune M. Fargeau s'allongea notablement.

XVIII

UN DIABLE ET UNE FEMME

— C'est clair! dit-il en répétant le dernier mot de Besnard, mais c'est surtout fâcheux.

L'homme de loi changea de visage.

— Comment! s'écria-t-il, est-ce que M. Jean Créhu?...

— C'est précisément de cela que je voulais vous entretenir, interrompit Fargeau. A la date d'hier, mon oncle avait deux testaments dans son coffre; aujourd'hui un seul de ces testaments existe.

— Deux testaments! répeta Besnard d'un air stupéfait.

— Et tout me porte à croire, continua Fargeau, que l'un de ces deux testaments est en faveur de Berthe. Vous savez que le diable lui a donné une voix magnifique et que mon oncle aime passionnément à l'entendre chanter. Eh bien! cette nuit, par un singulier caprice, au moment où nous le croyons, Lucien et moi, à l'agonie, il a ordonné à Berthe de prendre sa harpe, et c'est pendant que Berthe chantait qu'il a brûlé un des testaments.

— Ah! fit l'homme de loi attéré; il a brûlé un des

deux testaments, pendant que la petite chantait! Mauvais!

Puis il ajouta avec effroi :

— Voyez un peu! s'il était mort cette nuit...

— On aurait pu s'assurer du coffre.

— Hum! suppression de testament! c'est dur! Et puis ça laisse le champ libre aux quarante douzaines de collatéraux. J'aimerais mieux les Romblon.

Fargeau fit un geste de repulsion.

— Pas d'enfantillages! s'écria rudement l'homme de loi, je connais les affaires, et les Romblon ne se sont jamais fait pincer. Ils sont justement dans les environs du château.

— J'ai mieux que les Romblon, dit Fargeau.

Besnard secoua la tête.

— Encore quelque comédie! des embrouillaminis où Satan ne connaîtrait goutte...

Fargeau mit sa main blanchette et ridée comme celle d'une vieille femme sur la rude main de l'homme de loi.

— Ecoutez-donc! prononça-t-il tout bas; si Berthe se perdait toute seule?

Besnard l'interrogea de l'œil.

Jamais Fargeau n'avait eu la physionomie plus douce et plus candide.

— Je ne vous ai pas tout dit, reprit-il, il me reste à vous parler de ce que je viens d'entendre. Mais d'abord, convenons de nos faits : Olivette va venir; je renonce à mon ancien plan qui nous compromettrait par trop vis-à-vis de cette pauvre fille. Nous ne lui demanderons plus qu'un tout petit mensonge, bien innocent, et le tour sera fait. Je connais Berthe. Nous n'entendrons plus jamais parler d'elle.

— Comprends pas, dit Besnard.

Puis il ajouta :

— D'ailleurs, Berthe partie, le testament subsiste.

Un sourire cafard vint aux lèvres de Fargeau.

— Nous aurons bien le bonheur de conserver mon

respectable oncle quelques jours encore, dit-il; et quand il saura que Berthe est perdue... morte, si vous voulez...

— C'est déjà mieux! interrompit Besnard. Voyons toujours votre histoire.

Comme le fameux plan de M. Fargeau se développera en action sous nos yeux, il serait superflu de l'expliquer d'avance au lecteur.

Qu'il nous suffise de dire que Fargeau parla un quart-d'heure durant, sans s'animer, sans se presser, avec le même calme que s'il se fût agi d'une affaire de justice de paix.

Quand il eut fini, l'homme de loi se leva.

— Je crois bien que vous êtes le diable, monsieur Fargeau, dit-il; mais ça ne me regarde pas. Pauvre petite demoiselle! Enfin n'importe... j'entends venir quelqu'un... l'histoire est bonne et peut réussir.

— C'est Olivette, dit Fargeau; à l'œuvre!

— A l'œuvre soit!

Olivette descendait la montagne en mignardant et en se jouant.

C'était une jolie fille, nous ne pouvons pas dire non, une fille accorte, souriante et gracieuse dans la hardiesse de ses mouvements : belle bouche rouge et bien avenante, beaux yeux brillants et allumés, taille fine, jambe preste, et le mot pour rire.

Elle ne se montrait guère mélancolique qu'auprès de ce grand garçon de Tiennet Bloue, qui ne la regardait seulement pas.

Fargeau et Besnard montèrent au-devant d'elle.

— Voilà notre petite Olivette! s'écria gaiment l'homme de loi.

— Notre bonne petite Olivette! appuya le jeune M. Fargeau, qui caressa paternellement du revers de la main la joue de la jolie fille.

Besnard préféra caresser le menton. Tout cela est affaire de goût.

—Eh bien! vous êtes encore comme il faut, vous, dit-elle

d'un air fâché; vous me laissez là, les pieds mouillés dans l herbe, à vous attendre.

— C'est vrai ça, repartit Besnard; mademoiselle Olivette ne porte pas de sabots.

— Des sabots! répéta la jeune fille en se redressant.

— Des sabots! répéta Fargeau après elle.

Et ce fut une excellente transition.

— Des sabots! reprit-il d'un air scandalisé; Olivette, des sabots! que disions-nous tout à l'heure, mon cher monsieur Besnard?

— Ce que nous disions, mon bon monsieur Fargeau?

— Ne disions-nous pas : cette petite Olivette ne ressemble pas plus à une paysanne, qu'un lapin blanc ne ressemble à une taupe?

— Le fait est que nous disions cela, prononça Besnard gravement.

Olivette souriait et baissait les yeux. Elle était rouge de plaisir.

— Dam! balbutia-t-elle, on n'est pas cause...

— Ce n'est pas un reproche, s'empressa de continuer Fargeau. Ce que nous en disions, du reste, c'était en passant, pour causer. N'est-ce pas, monsieur Besnard?

— Il faut bien un peu bavarder, monsieur Fargeau.

Fargeau toucha l'oreille d'Olivette.

— M. Besnard me disait, reprit il : Quel dommage de voir cette petite jeune personne-là enterrée dans un trou!

— Et vous me répondiez, monsieur Fargeau, riposta Besnard : Quel dommage! quand on pense qu'elle va peut-être épouser ce rustaud de Yaume!

— Dam! fit Olivette.

— Un imbécile, dit Fargeau.

— Un pétras, dit Besnard.

Olivette n'avait garde de s'inscrire en faux; seulement elle murmurait en tordant son tablier :

— Dam! dam!

Et ce *dam* voulait dire :

— Mes bons messieurs, écoutez donc, il faut bien que j'épouse quelqu'un.

Mais tout à coup une idée sembla illuminer son cerveau. Son joli front prit une expression d'anxiété naïve. Elle regarda Fargeau en face, ouvrant ses yeux tout grands, et montrant la rangée entière de ses dents blanches comme neige.

— Tiens! tiens! murmura-t-elle, est-ce que vous m'épouseriez bien, vous, monsieur Fargeau?

La question était imprévue. Fargeau ne put s'empêcher de sourire.

— Et pourquoi pas, ma fille, dit-il, si mon inclination ne me portait vers le célibat?

Olivette se tourna sans trouble aucun du côté de l'homme d'affaires.

— Alors, dit-elle, c'est donc vous qui voulez m'épouser, monsieur Besnard?

— Ah! ah! s'écria Besnard, le plus galamment du monde, ce n'est pas l'envie qui me manque, ma belle enfant, mais je suis père de famille.

Olivette resta déconcertée.

— Alors, reprit-elle en hésitant, vous voyez bien!

— Mais il y en a d'autres, s'empressa de dire M. Fargeau; ici et ailleurs. Vous n'êtes pas forcée de vous marier à Vesvron.

Olivette reprenait courage.

— Bien sûr! s'écria-t-elle, il y a donc quelqu'un de Vitré qui veut m'épouser?

— Peut-être, répondit Fargeau qui fit un signe à l'homme de loi, en tout cas, si vous aviez seulement une petite dot, Olivette, il n'y en aurait pas un, il y en aurait cent!

Olivette soupira en pensant que Tiennet serait peut-être du nombre.

— Oui, dit-elle tristement, mais je n'ai pas de dot... grande ni petite!

En ce moment, Fargeau changea de ton et prit un air grave.

— Voilà justement l'affaire, ma pauvre enfant, dit-il, M. Besnard et moi, nous causions à ce sujet.

— Pas possible ! fit Olivette qui eut enfin l'idée qu'on se moquait d'elle, voilà bien des fois que vous m'attirez dans des coins, monsieur Fargeau, mais vous ne m'aviez pas encore parlé comme ça.

Besnard toussa. Fargeau croisa ses bras sur sa poitrine. Mais Olivette ne lui laissa pas le temps de parler.

— Je devrais être avec mademoiselle Berthe, reprit-elle, bonsoir, monsieur Fargeau, bonsoir, monsieur Besnard. Quand vous voudrez rire d'une pauvre fille, faudra choisir ailleurs, entendez-vous ?

Elle leur fit un petit signe de la main et gagna le sentier en deux bonds.

Fargeau et Besnard échangèrent un regard de désappointement.

— Olivette ! Olivette ! cria Fargeau. Ecoutez-moi, ma fille !

— Olivette ! Olivette ! répétait l'homme de loi, ce n'est pas discuter, cela ! Revenez et causons raisonnablement.

Olivette montait le sentier qui conduisait au Ceuil.

Elle faisait semblant de ne pas entendre.

Et sa gentille voix aigrelette cadençait la chanson patoise :

J'étions trais camarades
Aussi belles que mâ,
Et que j'allions ad sâ
Ad sâ d'a la veillée
J'avionn, assurément
Chaqu'ne not' biau galant (*).

(*) Nous étions trois camarades
Aussi belles que moi,
Quand nous allions au soir,
Au soir à la veillée,
Nous avions assurément
Chacune notre beau galant.

— Il faut la ravoir à tout prix! dit Fargeau à Besnard.

Besnard pensait aux Romblon qui n'allaient pas par quatre chemins, eux!

— Olivette! Olivette! cria encore M. Fargeau.

Olivette se retournait à demi, souriait, coquettait, — et chantait :

Le dimêne à la vêpe',
Ah! dam, fait biau le ouï,
Qui nous chante au lutri,
Pus mieux que tous nos prêtes :
Tant qui s'ebrayait haut.
J'en restions tous bégauds (*).

Fargeau s'élança, et avec une agilité qu'on ne lui eût point supposée, il atteignit la jeune fille en quelques élans.

— Olivette, dit-il tout bas; c'est ta fortune que tu manques, reviens!

— Mademoiselle Berthe m'attend, répondit la jeune fille.

— Un diable et une femme, grommelait Besnard sur le tertre; voyons si, comme toujours, le diable aura raison de la femme.

Il suivait d'en-bas les mouvements de Fargeau et d'Olivette. Fargeau avait beau faire, la jeune fille continuait sa route vers le château.

Tout à coup cependant Olivette s'arrêta.

(*) Le dimanche aux vêpres,
Ah! dam, il faut beau l'ouïr;
Il vous chante au lutrin
Bien mieux que tous nos prêtres :
Tant il s'écrait haut
Que nous en restions tous ébahis.

Fargeau venait d'incliner sa longue taille pour lui parler à l'oreille.

La jeune fille hésita, puis elle redescendit la montagne.

— Le diable est le plus fort! pensa Besnard; c'est la règle... mais que lui a-t-il dit, le tentateur?

Un seul mot, pauvre Olivette!

Fargeau avait prononcé le nom de Tiennet Blône.

XIX

TENTATION

En redescendant la montagne, Olivette et Fargeau causaient. Fargeau disait :

— Il est inutile que ce Besnard sache vos petites affaires, mon enfant. Ayez une dot, et Tiennet s'agenouillera devant vous.

— Ce n'est donc pas moi qu'il aimera? demanda Olivette.

Fargeau haussa les épaules.

— Ayons d'abord la dot, reprit-il, et Dieu sait, ma petite Olivette, que vous n'aurez pas beaucoup de peine à la gagner. Il s'agit de ma chère cousine Berthe...

Olivette s'arrêta court.

— Si c'est pour lui faire du mal, dit-elle, vous me donneriez toutes les dots du monde que je refuserais. Elle est si bonne et si malheureuse!

— Du mal! se récria Fargeau : y pensez-vous, mon enfant? Moi faire du mal à ma cousine Berthe!

— C'est vrai, vous êtes son cousin, dit la jeune fille qui se reprit à marcher.

Ce qu'il lui fallait, c'était un prétexte contre sa conscience.

Fargeau et elle arrivaient à l'endroit où l'homme de loi les attendait.

— Ecoutez, monsieur Besnard, dit Fargeau, cette petite a le droit de savoir à fond le motif qui nous fait agir. Ce motif étant tout honorable, nous n'avons aucune espèce de raison pour le lui cacher.

— Incontestablement, répliqua Besnard qui regardait Fargeau avec une sorte de crainte.

— Voici le fait, ma chère enfant, reprit Fargeau; malgré la préoccupation que me donne la santé de mon pauvre oncle, je songe à Berthe, qui est pour moi comme une sœur bien-aimée. Le bonheur a voulu que j'aie rencontré d'excellents amis qui ont bien voulu se réunir à moi dans un même sentiment de tendresse et de commisération pour cette infortunée. Hélas! elle est bien facile à tromper...

— Hélas! hélas! dit Besnard qui leva ses gros yeux au ciel.

Olivette était tout oreilles.

— Mon cousin Lucien, poursuivit Fargeau, à l'égard de qui je professe les sentiments d'amitié les plus sincères, ne se conduit peut-être pas avec toute la loyauté... Le mot est fort...

— Non, non, interrompit Besnard, le mot n'est pas trop fort. C'est indigne!

— Mais quoi donc? demanda Olivette.

— Tromper une pauvre enfant aveugle!

Fargeau prononça ces dernières paroles comme s'il les laissait échapper malgré lui du fond de son cœur.

— Oh! fit Olivette avec une surprise non jouée.

— Puisque le mot est lâché, s'écria Besnard, je dis, moi, que c'est ignoble!

Il jouait ici le rôle de l'honnête homme trop brusque qui ne sait pas retenir sa langue.

Fargeau crut devoir le calmer.

— Songez, dit-il sévèrement, que je ne pourrais laisser

insulter mon cousin devant moi. Lucien est jeune d'ailleurs, tout jeune, et la fougue des passions...

— Tout ce que voudrez, gronda Besnard, mais c'est ignoble!

— Eh bien! ma pauvre enfant, dit Fargeau en se tournant vers Olivette sur qui cette comédie ne laissait pas que de faire une certaine impression, vous devinez déjà quel est notre desir. Nous voulons sauver ma cousine Berthe...

— J'en suis! interrompit vivement Olivette.

— A la bonne heure! Mais, je vous en préviens, ma fille, il faut la sauver malgré elle. Lui donner des conseils, ce serait superflu : elle est ensorcelée. Il faut la tromper... la tromper pour la sauver.

L'œil vif et mutin d'Olivette glissa un regard entre ses grands cils. Elle contempla un instant M. Fargeau. Etait-elle complice ou abusée?

Un peu ceci, un peu cela.

En ce moment, Olivette était plutôt abusée que complice. Tout ce qu'on lui disait, elle le croyait de bonne foi. Ce M. Fargeau avait une si benoîte figure! Et Besnard, le rude Besnard, avec son indignation qui s'échappait par boutades, donnait à la scène un si bon caractère de vérité!

Pourtant, Olivette doutait, ne fût-ce qu'un petit peu.

Fargeau le devina, bien qu'il ne levât point les yeux sur elle. Les gens comme Fargeau voient à travers la peau de leurs paupières baissées.

— Pauvre Berthe! reprit-il; elle l'aime.

— Oh! pour ça oui! s'écria Olivette.

— Et lui... mon Dieu! pourquoi faut-il que je l'accuse? lui la délaisse...

— Mais non! interrompit encore Olivette.

Elle savait mieux que personne si Lucien manquait une occasion de voir Berthe!

Cela s'engageait mal.

— Eh! ma fille! ma fille! grommela Besnard en haus-

sant les épaules avec un redoublement d'énergie, vous ne pouvez être ici et à Vitré, que diable !

Il y a des mots qui ne signifient rien au fond et qui portent mieux que les plus solides arguments. Olivette regarda l'homme de loi, qui se détourna d'elle avec humeur.

Elle n'avait plus d'objections.

Fargeau poursuivit :

— Je ne voulais pas vous le dire, ma bonne Olivette, mais il y a en effet un mariage sous jeu à Vitré.

Il s'arrêta pour voir si la jeune fille avait connaissance de la promesse écrite.

Mais Olivette ignorait sans doute cette circonstance, car elle laissa voir tout bonnement sa surprise.

— Si c'est possible ! dit-elle; ah ! les hommes ! les hommes ! Eh bien ! monsieur Fargeau, je vais joliment arranger ça, par exemple ! Laissez-moi faire !

Ce n'était pas le compte des deux amis.

— Ma chère enfant, reprit Fargeau, vous sentez, d'après la manière dont nous vous parlons, que nous avons beaucoup réfléchi à tout cela. Berthe est d'un caractère ombrageux; il faut la prendre d'une certaine façon et y mettre une certaine prudence.

— Moi, s'écria Besnard rouge de colère, j'irais à elle et je dirais tout rondement : Ma bonne amie, votre M. Lucien est un paltoquet, voilà !

Ceci était une invite à l'esprit de contradiction qui est chez toute femme. Olivette en avait autant qu'une autre, la bonne fille.

— Là, là ! monsieur Besnard, dit-elle en souriant avec finesse, vous feriez de belle besogne, vous ! Toujours en colère ! Ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches, dà !

Puis, revenant à Fargeau, elle ajouta :

— Vous, on vous écoute.

L'affaire était désormais conclue.

Et Dieu sait qu'une fois cette base admise *qu'il fallait tromper Berthe pour la sauver*, on pouvait faire du chemin !

Il restait à donner et à recevoir les instructions, — et aussi à parler un peu de la dot.

Car, comme on dit à Rennes, où M. de la Palisse n'a jamais fait son domicile, pourtant « il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met. »

La conférence se poursuivit amicalement. M. Besnard mit bas ce que sa colère avait de trop fatigant pour lui et Fargeau garda toute la suavité de son humeur. Olivette, à cette heure précise (nous ne parlons ni de la minute précédente ni de la minute qui suivit), était persuadée qu'elle allait faire une bonne action.

Comblée de caresses appliquées sur la joue à l'aide du dos de la main et de caresses adressées au menton au moyen de l'index et du pouce, cette jeune fille d'Ille-et-Vilaine était assurément dans une position plus glissante que notre mère Ève. Il y avait, en effet, ici deux serpents, — et qui comparera un fruit, même défendu, à une dot?

Une dot!!!

. . . . . .

— Eh bien! après? dit le docteur Morin en tournant la roche contre laquelle s'adossaient naguères Tiennet Blône et Yaume, le patour; faut-il vous prouver ça jusqu'à l'évidence? Parbleu, monsieur, le *Drapeau blanc* le disait ce matin. Et l'*Etoile* aussi. Et même la *Quotidienne*, quoique Martignac l'ait empoisonnée. Nous connaissons votre Lafayette et son cheval blanc! Les libéraux, voyez-vous... Zut!

L'interlocuteur de M. Morin était Menaud jeune.

Menaud jeune, le plus taciturne de tous les officiers ministériels, homme sage, mais adonné à cette habitude de manger des cordes entre ses repas.

— Oui, mon ieur, reprit Morin en s'arrêtant court comme font les nouvellistes de Paris et des départements, le libéralisme est un serpent...

Il saisit son homme par le bouton de l'habit et se pencha pour ajouter mystérieusement :

— Monsieur, je ne le dirais pas à tout le monde, mais

une correspondance particulière m'apprend que le duc d'Angoulême est libéral!

Menaud se dégagea, prit du champ et fit claquer son fouet.

C'était assez sa manière de donner la réplique.

—Voilà un être lamentablement stupide! pensa le docteur; je le soupçonne d'être libéral.

Du diable si Menaud était autre chose qu'artichaut et notaire!

Ils débouchaient sur le terre au moment où Fargeau et Besnard achevaient d'endoctriner Olivette.

— De la discrétion! dit Fargeau.

— Tout ça est archi convenu! répliqua la jeune fille.

— Si elle ne vient pas ici cet après-midi, ça se fera dans le jardin du château.

— Je vous dis qu'elle viendra.

Le notaire campagnard fit claquer une seconde fois son fouet en l'honneur d'Olivette et la regarda d'un air tout réjoui.

Olivette lui éclata de rire au nez; il parut enchanté.

— Je disais à Menaud, s'écria le docteur du plus loin qu'il put se faire entendre, car je ne cache pas mes opinions politiques, je lui disais que la situation était déplorable...

— Comment est mon oncle? interrompit Fargeau.

— Votre oncle! un libéral endurci, mon bon.

— Voyons, dit Besnard en lui prenant le bras; songez qu'il n'y a pas à plaisanter ici. Nous dépensons tous notre temps et notre argent. Comment va le bonhomme?

— Mieux que nous, Besnard, mieux que notre malheureuse France! répliqua le docteur avec tristesse; si on laisse faire le libéralisme...

Besnard lui tourna le dos.

Menaud, le fouet au port d'armes, était en extase devant Olivette qui cherchait sur la pelouse les rares marguerites épargnées par l'automne.

Fargeau s'était approché du docteur, et ils avaient échangé quelques mots à voix basse.

Depuis l'arrivée des deux nouveaux venus, Olivette s'apercevait parfaitement qu'elle était une gêne et qu'elle faisait obstacle à quelque confidence. Mais à mesure que le temps passait, l'impression produite par les paroles de Fargeau s'effaçait. Elle doutait. Son instinct de femme flairait un complot. Elle aurait voulu savoir.

Elle restait, sentant bien qu'on n'avait pas le droit de lui dire : Va-t'en !

Elle ne paraissait pas songer beaucoup à rejoindre sa maîtresse, qui l'attendait cependant, comme elle l'avait dit elle-même, depuis longtemps.

Quelqu'un se chargea de l'en faire souvenir.

Au moment où l'entretien languissait déjà, quoiqu'on eût bien des choses à se dire, les branches du fourré se prirent à remuer derrière le chêne creux, un pas se fit entendre sur la mousse, et, l'instant d'après, Lucien Crehu de la Saulays, franchissant d'un bond la ligne de broussailles qui séparait la plate-forme de la forêt, sauta au milieu des quatre amis.

Il avait son fusil doublé à la main comme toujours, et portait son costume de chasseur.

Au milieu de ces quatre figures diversement marquées du sceau de la réprobation, car Menand n'était pas un bon légume, le visage du jeune homme rayonnait en quelque sorte de franchise et d'honnêteté.

Il avait couru dans le bois. Ses joues étaient animées, et ses cheveux blonds bouclés s'échappaient en désordre de sa petite casquette de cuir : il était charmant de gaîté, de sève et de jeunesse.

On ne l'attendait point. Toutes les physionomies se composèrent à sa vue.

Lucien, de son côté, parut surpris de trouver là si nombreuse compagnie; mais il n'eut pas le temps de manifester son étonnement; car, comme si on se fût donné le mot, tout le monde s'empressa de l'entourer avec de grandes démonstrations d'amitié. Fargeau lui sauta au cou comme s'il ne l'avait pas vu depuis dix ans; Besnard et Morin lui secouèrent la main de tout cœur, et Menand

jeune lui-même lui fit un signe de tête idiot qui dépassait les bornes de sa politesse ordinaire.

— Bonjour Fargeau, bonjour mes bons amis! disait Lucien; je vous annonce que Jean Créhu se promène à l'heure qu'il est dans son parterre.

— Bravo! bravo! cria-t-on à la ronde.

— Nous aurons compagnie ce soir à souper, reprit Lucien; M. de Guérineul, notre cousin de Maudreuil, notre cousin Houël, et d'autres encore. Mais dites-moi, ajouta-t-il vivement, et comme s'il se fût débarrassé en toute hâte de ce sujet de conversation pour arriver au plus intéressant; personne de vous n'a-t-il vu ma cousine Berthe?

— Non, moi, répondit Besnard.

— Ni moi... ni moi.

— Je croyais la trouver ici, dit Lucien avec désappointement; et ce qui me contrarie, c'est que je ne puis l'attendre, ayant une commission de mon oncle pour Vitré.

Olivette se cachait, car elle se sentait en faute. Lucien l'aperçut par hasard.

— Et comment serait-elle ici, la pauvre Berthe, s'écria-t-il, puisque celle qui doit la conduire et veiller sur elle l'abandonne!

— Grâce pour Olivette! dit gaiment Besnard.

Lucien avait une tristesse grave dans la voix et sur le front.

— Grâce! répéta-t-il; n'a-t-on point pitié d'elle aussi, la pauvre douce enfant qui est seule et qui est aveugle!

— Bon! se disait Olivette, tout en baissant le nez, mais je ne veux pourtant pas épouser une demoiselle de Vitré, moi!

Lucien la prit par le bras. Il avait le regard sévère et la voix rude.

— Ma fille, reprit-il, tu peux être coquette, paresseuse, menteuse et méchante comme on le dit...

— Et qui dit cela, monsieur Lucien? demanda Olivette en relevant la tête.

Ses sourcils délicats étaient froncés. En ce moment, on eût pu deviner ce qu'il y avait derrière cette espiègle figure qui riait et provoquait toujours.

— Tais-toi! répliqua Lucien avec autorité; tu peux être tout cela, peu m'importe. Mais quand il s'agit de ma cousine Berthe, marche droit, entends-tu bien, car à la première faute, elle aura beau te pardonner, moi, je te chasserai.

Deux larmes jaillirent des paupières d'Olivette, deux larmes de honte et de colère.

Ils étaient là quatre hommes à voir comme on l'humiliait.

Lucien lui lâcha le bras.

— Me chasser! répéta-t-elle.

Fargeau était à sa droite.

— Il n'est pas le maître tout seul, murmura-t-il bien bas.

— Et qu'importe d'être chassée, dit Besnard à son autre oreille, quand on est riche?

Parmi ses larmes, un sourire d'orgueil éclaira la figure d'Olivette.

— Tenez! tenez! s'écria Morin, ne nous fâchons pas, la voilà!

Tout le monde se tourna vers lui. Son bras tendu désignait le sentier qui montait au château.

Tout en haut de la route, aux rayons obliques du soleil d'hiver, une jeune fille apparaissait, blanche et gracieuse.

Sa robe flotta au vent, sa robe et ses grands cheveux noirs qui s'échappaient de son chapeau de paille.

Elle tenait à la main un ruban rose qui se rattachait au collier d'argent d'un petit chien blanc, mignon et fin.

C'était Berthe, l'aveugle qui avait attendu en vain Olivette, et qui venait toute seule au rendez-vous donné par Lucien, par le sentier ardu de la montagne : toute seule, malgré les fondrières de la route et les cailloux, et les buissons, toute seule, — et qu'on voyait sourire de loin aux rayons du soleil, la sainte et la belle, sourire confiante en Dieu, sourire à ses pensées d'amour.

XX

PAUVRES AMOURS

Lucien n'eut pas plutôt aperçu Berthe qu'il s'élança vers elle, montant le sentier à toutes jambes.

Ce fut à qui le suivrait, car pouvait-on montrer trop de tendresse et trop d'empressement à cette chère petite demoiselle Berthe ?

Olivette restait seule sur la plate-forme, abandonnée et vaincue. Faut-il dire que désormais elle était complice et non plus abusée ?

Olivette s'appuyait contre la roche. Sa tête était inclinée sur son sein qui battait et soulevait l'étoffe épaisse de sa robe. Les larmes s'étaient séchées dans ses yeux.

Elle jetait un regard de côté vers le haut de la route où Berthe, entourée et fêtée, venait de s'arrêter.

Berthe souriait, heureuse, car Lucien était arrivé le premier auprès d'elle. Elle avait la main dans la main de Lucien. Il y avait sur ce front calme et pur comme un doux rayonnement.

Elle était belle de la suave et tranquille beauté qu'on donne aux anges.

Mais ses yeux grands ouverts, ses yeux bleus si ten-

dres et si bons, regardaient en face le soleil qu'elle ne voyait pas.

Olivette pensait :

— Eh bien! moi, j'y vois! je ne changerais pas avec elle.

Un sourire malicieux et jaloux était autour de ses lèvres.

— Quelle imprudence! disait Lucien. Berthe, je vous en prie, ne vous exposez pas comme cela.

Et les quatre bons hommes, Fargeau, Morin, Besnard et Menand de répéter en chœur :

— Quelle imprudence!

C'est-à-dire, permettez, nous ne pouvons affirmer que Menand prononça le mot; mais il ôta son chapeau et tira la mèche de cheveux qui descendait sur son front. C'était assurément tout ce qu'on pouvait exiger de ses capacités.

— J'avais Chéri, dit Berthe en souriant et en se baissant pour caresser le joli petit chien blanc.

Mais Lucien l'avait prévenue. Il tenait déjà Chéri dans ses bras et le couvrait de baisers.

— Touchant tableau! dit Besnard à l'oreille de Fargeau.

Lucien avait donné le bras à Berthe. Tout le monde se prit à redescendre la montée.

Fargeau et Besnard ouvraient la marche. Morin cheminait seul ensuite, le chapeau sur la nuque. Berthe et Lucien causaient tout bas derrière lui.

Qui venait le dernier? c'était Menand jeune, célèbre par son double talent de dormir debout et de digérer des cordes.

— Il ne fallait pas la gronder! dit Berthe, répondant sans doute à quelque parole de Lucien; pauvre Olivette! où est-elle?

— Allez Olivette, allez, ma fille, prononça onctueusement le jeune M. Fargeau; allez remercier cet ange qui intercède pour vous.

Olivette ne bougeait pas.

— Eh bien! viens donc, Olivette! s'écria Berthe; croyez-vous, Lucien, qu'il soit bien gai de conduire toujours une aveugle? Je ne veux pas qu'on la gronde. Viens, m'embrasser, ma pauvre Olivette.

Celle-ci s'ébranla enfin. Berthe la baisa au front.

— Tu m'aimes, toi, reprit-elle; je le sais bien. Oh! ajouta-t-elle en passant ses doigts sur les joues de la jeune paysanne; elle a pleuré!

Elle la baisa de nouveau et plus tendrement.

Sous ces caresses, Olivette changeait de couleur. Elle balbutiait et ne savait point répondre, elle, la fine langue qui d'ordinaire ne restait jamais à court.

Au bout de quelques secondes, elle s'éloigna.

Et tout en s'éloignant, elle se disait :

— Oui, je l'aime bien, la pauvre petite demoiselle! Le plus souvent que je la laisserai tromper par ce blondasse de Lucien! ah! mais non!

Dans le creux du grand chêne de la Mestivière, à la place même où s'asseyait naguère Yaume le pâtour, pour guetter *censément* l'arrivée de Tiennet Blône, Lucien et Berthe étaient blottis l'un près de l'autre comme deux oiseaux dans un nid.

Chéri, le petit chien, blanc comme un manchon de cygne, jouait dans l'herbe, attaché à une branche par son ruban rose.

Fargeau, Morin, Besnard, Menand et Olivette s'étaient éloignés, parce que le jeune M. Fargeau avait fait observer avec beaucoup de discrétion que son cousin et sa cousine avaient peut être quelque chose à se dire.

Olivette avait reçu l'ordre de se tenir prête pour reconduire Berthe au château dans une demi-heure.

Les quatre amis, descendant le sentier occidental, étaient allés constater, sur les bords de la Vesvre, que l'inondation était bien finie et causer un peu de leurs affaires.

Berthe et Lucien restaient seuls.

Lucien regardait Berthe de tous ses yeux et de toute son âme. Berthe écoutait battre le cœur de Lucien et respirait son souffle.

Ils s'aimaient comme on s'aime à vingt ans, quand on est simple et bon, quand on a le cœur vierge.

Pour Lucien, Berthe était tout. Pour Berthe, il n'y avait au monde que Lucien.

Ils furent longtemps sans parler, puis Lucien dit tout bas :

— Oh! Berthe, que tu es belle!

La jeune fille tressaillit doucement au premier son de cette voix.

— Je ne suis heureux, moi, reprit Lucien, que quand je suis ainsi près de toi, tout seul avec toi, quand je puis te dire dix fois, vingt fois : je t'aime, je t'aime, je t'aime!

Berthe eut un sourire plus radieux.

— Tu m'aimes, Lucien, répondit-elle. Oh! tu ne me le diras jamais assez!

— Je t'aime! je t'aime! je t'aime! répétait Lucien, qui couvrait de baisers sa belle joue pâle.

Puis il ajouta comme en extase :

— Si tu savais combien tu es belle, ma Berthe chérie!

Berthe souriait avec tristesse.

— C'est vrai, dit-elle, je ne sais pas. Mon Dieu! ce que je voudrais voir, ce n'est pas moi, Lucien, c'est toi. Il me semble que je te devine et que je te reconnaîtrais entre tous. Tu dois être si beau!

— Folle! murmura Lucien en baisant ses cheveux.

— Quand tu me dis : je t'aime, poursuivait Berthe, il me semble que je suis dans le ciel. Oh! c'est trop de bonheur, j'aime trop... j'ai peur!

— Peur! répéta Lucien, pourquoi?

Berthe hésitait. Elle mit sa tête sur l'épaule de Lucien.

— Le sais-je? prononça-t-elle tout bas; comment te

dire cela? ce n'est pas quand tu es près de moi que j'ai peur, oh! non! quand tu es là, quand j'écoute ta voix chère qui me fait battre le cœur, il me semble que ma nuit s'éclaire. Je devine les rayons de votre soleil, et ce beau ciel bleu dont on me parle tant, ce ciel que mes pauvres yeux ne verront jamais... c'est comme un rêve qui m'éblouit et qui me charme.

Il y avait de l'extase dans son sourire.

Mais son sourire tomba.

— Quand tu t'éloignes, reprit-elle avec une soudaine tristesse, les ténèbres reviennent. Au dedans et au dehors de moi tout est froid, muet, triste; l'espoir s'enfuit, je retombe. Et c'est bien vrai, Lucien, alors, j'ai peur, j'ai grand peur!

Sa tête glissa contre l'épaule de Lucien comme pour chercher un abri meilleur dans son sein. Lucien répétait sans savoir :

— Folle! chère petite folle.

— Non, dit Berthe, je ne suis pas folle. Si tu venais à m'oublier...

Lucien lui ferma la bouche en se jouant.

Puis prenant un ton sérieux.

— C'est mal, cela, Berthe, répondit-il; t'oublier, moi! Tu crois donc que je n'ai ni cœur ni âme!

— Pardon... pardon! voulut dire la jeune fille.

Mais Lucien s'animait.

— C'est mal, poursuivait-il, car enfin, Berthe, ai-je une pensée au monde qui ne soit pour toi? Tu m'as donné ton cœur, moi je t'ai donné ma vie. Tu as fait plus, c'est vrai, toi, pauvre chérie, car les femmes ont cet avantage sur nous de pouvoir se jeter dans nos bras et nous dire : tiens! voilà mon âme tout entière, mon honneur en ce monde, mon salut aux pieds de Dieu, tiens! prends! je suis à toi, toute à toi. Oh! Berthe! Je te le jure sur la mémoire de ma mère, qui t'eût si bien aimée! tu t'es confiée à un honnête homme. Ne m'interromps pas pour me dire : je le sais, car je n'ai pas exprimé le quart de ma pensée. Berthe, tu es ma femme

devant Dieu. Je vois tes douces lèvres remuer, et je les sens qui répètent : aveugle... aveugle ! pauvre adorée ! mais je t'aime cent fois mieux à cause de cela même.

— Que tu es bon et noble ! murmura Berthe.

— Tais-toi ! Je t'aime, c'est tout ! Moi aussi, quand tu n'es pas là, je suis triste, moi aussi, je te cherche, je te veux, je t'appelle. Berthe ! ma Berthe aimée ! Il me semble que quand notre enfant sera là, sur toi et sur moi, souriant à tous deux, beau comme un ange, car il te ressemblera, il me semble que je deviendrai fou !

Berthe avait baissé les yeux, comme si sa prunelle eût eu besoin, hélas ! du voile de ses paupières.

— Ecoute, poursuivait Lucien qui la soutenait renversée entre ses bras. Tu le verras, notre enfant. Je ne sais pas si nous serons riches, mais quand je vais être ton mari, et cela ne tardera guère, va, ma petite Berthe, nous irons à Paris.

Sa voix prenait un accent de gravité naïve.

— A Paris, ajouta-t-il, les médecins font des miracles pour de l'argent. Je donnerai tout ce que j'aurai d'argent à un médecin, et tu seras guérie.

Berthe secoua la tête lentement.

— Je te dis que tu seras guérie ! s'écria Lucien avec une colère enfantine ; il ne faut pas me contrarier toujours, Berthe. Je te le dis, j'en suis sûr. J'en suis sûr ! répéta-t-il en la baisant passionnément ; est-ce que tu sais ces choses-là, toi ? A Paris, vois-tu bien, on fait tout ce qu'on veut.

— Il n'y a donc pas d'aveugles à Paris ? demanda Berthe.

Au lieu de répondre, Lucien frappa dans ses mains.

— Non, non ! reprit-il avec pétulance, je ne lui donnerai pas tout notre argent au médecin qui te guérira. Je ne lui en donnerai que la moitié. Pense donc, Berthe, il faut que tu aies du satin, du velours, des perles, tout ce qui pare le sourire des femmes. Je veux, entends-tu, je le veux ! Je veux que tu sois la plus belle à Paris comme à Vesvron. Ma chérie, ma chérie ! le jour où tu

pourras te regarder dans un miroir, le jour où tu pourras voir, comme je le vois, moi, ton bon petit cœur sur ton délicieux visage, tu comprendras pourquoi je t'aime tant!

— Moi, je t'aime tant sans t'avoir jamais vu, interrompit Berthe, qui était distraite et qui promenait ses lèvres le long des doigts de Lucien.

— Et dans ce temps-là, Berthe, poursuivit le jeune homme d'un accent de triomphe, tu ne diras plus : j'ai peur.

— Oh! que n'est-il venu, ce temps-là? prononça Berthe avec un gros soupir.

Lucien se pencha sur elle pour l'examiner plus attentivement. Il ne souriait plus.

— Tu as quelque chose, Berthe, dit-il d'une voix changée, quelque chose que tu me caches.

Berthe leva les deux bras en l'air et joignit ses mains derrière la tête de Lucien qu'elle attira vers elle.

— Tu ne te fâcheras pas? murmura-t-elle.

— Me fâcher? pourquoi?

Elle se tut en un long baiser, puis elle reprit d'une voix lente et plus triste :

— Ceux à qui Dieu refuse le don de voir, Dieu les dédommage par un sens subtil, qui n'a pas de nom, mais que tout aveugle possède. On devine, on sent... on sait! Eh bien! moi, j'ai deviné qu'ils ne m'aiment pas.

— Qui?

— Tous ceux qui nous entourent. Peut-être que tu ne me croiras pas, mais je parle à coup sûr. Il y a comme une ligue mystérieuse contre ton amour qui est ma vie. Et...

Elle s'arrêta comme indécise, puis elle reprit.

— Et tu es si bon, Lucien!

Le front de celui-ci se rembrunit.

— Tu veux dire si faible, n'est-ce? prononça-t-il amèrement.

— Peut-être, répliqua Berthe dont la voix baissa jusqu'au murmure.

Lucien se redressa. Un éclair brilla dans son œil, mais ce fut l'affaire d'un instant.

— C'est vrai! dit-il, je suis faible, et je le sais bien. Mais si l'on s'attaquait jamais à toi, Berthe, je deviendrais fort. Ne crains rien, ma petite Berthe, ma femme! Que j'aime à t'appeler ainsi! Ne crains rien, ma faiblesse n'est pas de la lâcheté.

— De la lâcheté! s'écria Berthe qui, à son tour, se redressa orgueilleuse, toi, mon Lucien, de la lâcheté! oh! je sais bien que tu es brave comme un lion!

Lucien la ramena, docile, contre son cœur.

— Merci, murmura-t-il; je crois que tu as raison, Berthe, je suis brave. Mais cette faiblesse qui te fait peur, c'est elle que je crains aussi, c'est elle qui m'a fait te signer cette promesse de mariage, pour m'engager moi-même, pour me lier.

Son regard glissa tout au fond du chêne creux et se reposa sur l'une de ces cavités moussues dont nous avons parlé.

Bien qu'il se fût arrêté, Berthe ne répondait point.

Mais sa figure parlait pour elle, sa figure d'aveugle, que Dieu semblait avoir modelée selon toutes les délicatesses d'expression, comme pour remplacer l'expression absente du regard, cette âme visible.

Sa figure semblait dire :

— Mon pauvre Lucien, tu m'as fait toucher une fois un papier et tu m'as dit : Ceci est une promesse de mariage. Je t'ai cru, mon Lucien, comme je te crois toujours, et je t'ai remercié du fond du cœur avec des larmes dans les yeux, mais pour moi tous les papiers se ressemblent.

— Tu gardes le silence, dit Lucien qui lisait sur les beaux traits de Berthe comme en un livre ouvert, la pensée que nous venons de transcrire.

— Ta parole, Lucien, répliqua Berthe, voilà ma vraie garantie.

Et cette réponse complétait si réellement la série des

idées sous-entendues, que Lucien ne put s'empêcher de s'écrier avec reproche :

— Douterais-tu donc de la valeur de cette promesse?

— Moi! dit Berthe étonnée; Dieu m'en préserve! ce serait douter de toi, Lucien. Je la garde, cette promesse, je l'aime, je viens la toucher quelquefois quand personne ne m'épie, je la baise, c'est mon trésor, c'est l'avenir de notre pauvre enfant, ajouta-t elle en cachant sa belle tête brune jusque sous le bras de Lucien; mais elle est toujours là, cette promesse. Le jour où tu ne voudras plus, tu saurais où la reprendre. Et qu'en aurais-je besoin, moi, pour mourir?

Sa voix se perdait en un murmure doux et comme plaintif.

Lucien frappa du pied.

— Ah! voilà bien les femmes! s'écria-t-il en colère; mourir! Pourquoi parler de cela? il s'agit bien de mourir! Je te dis, moi, que tu seras heureuse autant que tu es aimée. Voyons! vite un sourire, ou je me fâche tout de bon!

Le sourire vint, obéissant, sur les lèvres de Berthe.

Mais Lucien restait triste.

— Allons! dit-il en se levant brusquement, j'en ai pour toute la journée. D'ici jusqu'à Vitré, je vais te voir pleurer et t'entendre me dire : Ai-je besoin de cela pour mourir? Mourir! oh! Berthe! toi mourir! Va, si tu m'aimais, tu laisserais mon pauvre cœur en paix.

— Si je t'aimais! balbutia Berthe de cette voix basse et passionnée qui frémit et vibre tout au fond de l'âme.

Elle se pendait à son cou. Elle était belle d'amour chaste et à la fois ardent. Belle, belle!

Lucien la soutenait à bras le corps. Leurs lèvres se touchaient.

Tout à coup Berthe tressaillit et se rejeta violemment en arrière.

— Il y a quelqu'un là! dit-elle; là!

Son doigt tendu désignait la partie du chêne creux qui s'appuyait à la forêt.

— Eh bien! ce quelqu'un-là, dit Lucien à voix haute et en riant, je l'invite à nos noces ce quelqu'un, entend-il?

Point de réponse.

— Tu te seras trompée, Berthe, reprit Lucien sérieusement, mais ce que j'ai dit est dit. Nous avons trop attendu. Je vais à Vitré porter une lettre de mon oncle, et au retour, je lui conterai nos affaires.

— Oh! fit Berthe effrayée.

— Sois tranquille. Ah! ah! je suis faible! Je te dis, moi, que dans quinze jours tu seras ma femme devant le maire et le recteur!

Il saisit son fusil adossé contre l'arbre, et revint à Berthe qu'il embrassa encore.

— Au revoir, dit-il; as-tu jamais entendu parler de ça, toi, M. Honoré Créhu de Pélihou?

— Non, répliqua Berthe.

— A Vitré, acheva Lucien qui lisait la suscription d'une lettre; je croyais connaître tout le monde à Vitré, et surtout ceux qui portent notre nom. Enfin, n'importe, au revoir!

Il sortit du creux de l'arbre et appela Olivette d'une voix retentissante. Olivette parut presque aussitôt, raide, digne, guindée.

— Tu vas ramener Berthe au château, Olivette, lui dit Lucien; ah! j'y pense! je t'ai grondée tout à l'heure, je te donnerai un mouchoir de cou pour ta peine.

— Je n'ai pas besoin de votre mouchoir de cou, monsieur Lucien, répondit sèchement Olivette.

— Hein? fit le jeune homme qui crut avoir mal entendu.

— Je reçois mes gages pour faire mon devoir, poursuivit Olivette qui avait pris la pose d'une reine de théâtre; gardez vos cadeaux pour les demoiselles de Vitré!

Ceci fut dit avec cette juste mesure que la plus belle moitié du genre humain possède toute seule : assez

haut pour que Berthe l'entendit, assez bas pour que Lucien ouvrit l'oreille et répétât : Hein?

Olivette manqua cependant son effet, en ce sens que Berthe ne fit nulle attention à cela.

Lucien tourna le dos à la soubrette, embrassa Chéri à l'intention de sa maîtresse et descendit le sentier qui conduisait à la Vesvre.

Tandis que Lucien descendait vers la plaine, Berthe ne pouvait le suivre des yeux, mais elle écouta, jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fit insensible à son ouïe exercée.

Alors, elle croisa les bras sur sa poitrine et demeura pensive.

Il y avait en ce moment sur le tertre, Berthe, Olivette et Fargeau Créhu de la Saulays.

— Est-il bien tard? dit Berthe au bout d'une minute.

Olivette regarda Fargeau qui fit un signe.

— Non, répondit-elle.

— Le soleil est-il couché?

Le soleil était couché; la brune tombait.

Sur un signe de Fargeau, Olivette répondit :

— Non, mademoiselle, le soleil n'est pas encore couché.

Pour cette malheureuse enfant, privée de la vue, tous les dangers s'aggravaient à l'infini. Pour elle, les inventions du moyen âge devenaient des réalités. Il n'y avait besoin ni de magie ni de sortilèges pour la pousser dans l'abîme perfidement ouvert. Il suffisait d'un homme lâche et infâme au point d'abuser de ce malheur profond et de s'en faire une arme.

Fargeau était là.

Olivette reprit :

— Vous êtes toute pâle, mademoiselle Berthe. Asseyez-vous avant de remonter au château. Vous avez tout le temps.

Berthe s'assit.

Ses pensées l'absorbaient. Elle avait le cœur plein.

Les dernières paroles de Lucien retentissaient encore à son oreille.

Elle allait être sa femme.

Berthe était heureuse de ce bonheur trop violent qui blesse l'âme. Dans sa joie, il y avait de la souffrance et de la crainte.

Le cœur devine. Ceux qui aiment ardemment sont prophètes.

Lucien venait de traverser la Vesvre rentrée dans son lit et suivait en chantant la route de Vitré.

XXI

COMÉDIE

..

La nuit venait, quoi qu'en dit Olivette, qui obéissait en cela aux ordres muets de M. Fargeau Créhu de la Saulays.

Berthe était assise sur une des racines du grand chêne, oppressée par son bonheur.

Olivette s'était rapprochée de Fargeau.

— Tu as bien compris? lui dit celui-ci à l'oreille.

— Oui, répliqua Olivette.

— C'est le moment, va.

Olivette semblait hésiter.

— Ecoutez, murmura-t-elle; vous me jurez bien que ce M. Lucien la trompe?

— Sur mon honneur! Allons, va!

Olivette hésita encore un instant, puis elle se dirigea du coté de Berthe, trop éloignée et trop absorbée surtout pour avoir rien entendu.

— Mademoiselle Berthe, dit-elle en adoucissant sa voix, maintenant que je suis seule avec vous, je voudrais vous faire un petit bout d'excuse et vous dire

que si j'ai manqué à mon devoir, ce n'est pas de ma faute.

— Tu sais bien que je ne t'en veux pas, ma pauvre Olivette, répondit la jeune fille en souriant, et puis, quand bien même j'aurais été fâchée contre toi, je te pardonnerais bien vite, je suis si heureuse!

— Heureuse! répéta Olivette qui tâcha de rendre sensible dans son accent le hochement de tête que Berthe ne pouvait voir; tant mieux si vous êtes heureuse, ma bonne demoiselle... je croyais...

Elle s'interrompit. Fargeau était toujours là comme le surveillant qui empêche l'esclave de faire trêve à son travail.

— Tu croyais? dit Berthe négligemment.

— Oh! fit Olivette, je m'étais bien promis de ne pas vous parler de cela.

Berthe se prit à écouter.

— De quoi se mêlent-ils, bon Jésus! s'écria Olivette avec une feinte colère; ah! je leur ai dit ma façon de penser. Je n'ai pas ma langue dans ma poche. Cancaner comme ça sur ma chère maîtresse!

— Mais que racontes tu donc là, Olivette? demanda Berthe tranquillement.

Olivette avait de la sueur au front, tant elle s'efforçait. Elle ne savait plus trop comment frapper le grand coup. Sans la présence de Fargeau, peut-être eût-elle renoncé à son dessein; mais Fargeau était là, et Olivette n'osa pas rester en chemin.

— Ça me fend le cœur, reprit-elle. Mademoiselle Berthe trompée par ci, mademoiselle Berthe trompée par là... on croirait, ma parole, que ça les amuse!

Berthe avait relevé la tête et une pensée inquiète était déjà sur son beau front.

Ceux-là sont fatalement ombrageux et jaloux qui se sentent faibles contre la trahison.

Berthe craignait sans cesse, parce qu'elle avait la conscience de son infériorité physique. Ce qu'elle avait dit à Lucien, elle se le répétait bien souvent :

Est-ce qu'on épouse une aveugle?

Elle aimait si ardemment; elle allait être mère...

Oh! ne condamnez pas, vous qui avez le droit d'être sévères, ayez pitié plutot: c'étaient deux pauvres enfants.

Ils s'étaient aimés sans savoir, comme on respire.

Ils s'étaient aimés, parce qu'ils se sentaient bons tous les deux, et nobles, et sincères dans cette atmosphère gelée d'égoïsme et de mensonge.

Un jour, il y avait longtemps qu'ils s'aimaient, c'était vers le soir, le soleil d'automne avait laissé dans l'air de tièdes et molles senteurs.

Berthe se mit à sa harpe.

Chaque femme a son charme d'élite qui la fait irrésistible, quand elle est belle d'ailleurs et déjà aimée. Quand Berthe chantait, ce n'était plus une femme. Ce voile que Dieu avait mis sur son regard disparaissait. Il y avait autour d'elle une auréole radieuse : tout ce que la poésie a de suave, tout ce que l'amour a d'entrainant, tout ce que la naïve tristesse des seize ans exhale de séductions enchantées.

Sa voix était vibrante et douce; on y sentait son cœur. Vous eussiez dit des pleurs sonores.

Son âme s'échappait et débordait. C'était la merveilleuse plainte de l'amour vierge, les soupirs embaumés, la tendre inquiétude, la passion lente et profonde comme une fièvre.

Dieu pardonne, ne condamnez pas.

Ce fut un rêve poignant, mais splendide. Puis Lucien étreignant son front à deux mains, tomba sur ses genoux.

Berthe avait le visage inondé de larmes.

— Je te le jure! balbutia Lucien d'une voix entrecoupée, tu seras ma femme!

Avant cette heure-là, Berthe n'avait jamais eu peur.

Hélas! à dater de cette instant, elle douta. Ce voile qui était sur sa vue lui pesa comme un poids horrible.

Aussi, nous le répétons : toute cette comédie qu'on

allait jouer autour d'elle pour la tromper, pour la désesperer, pour lui ôter sa foi et son espoir, cette comédie devait réussir à coup sûr.

Aux derniers mots d'Olivette, Berthe lui saisit la main.

— Que dis-tu donc là, ma fille? prononça-t-elle d'une voix altérée.

— Eh bien! répondit la paysanne, je dis ce qu'ils disent. Quand même ce serait, n'est-ce pas, je vous demande un peu si ça les regarde!

— Quoi? Mais quoi? balbutia Berthe qui était toute pâle.

— Dam! je ne sais pas si je dois vous répéter tout ça.

— Tu me fais trembler, Olivette!

— Il y a de quoi!

Berthe ne parla plus.

Fargeau fit de loin un geste d'approbation. La scène s'engageait absolument selon son plan.

— Tant pis! reprit la soubrette villageoise, j'aime mieux vous voir triste un peu pendant un petit moment que de vous laisser en risée à tout le monde. Voyons, prenez votre cœur à poignée, comme on dit, ma bonne petite demoiselle. M. Lucien se moque de vous... là!

Berthe se leva droite et raide.

— Il fait la cour à une jeune personne de Vitré, continua résolument Olivette.

— Va-t-en, murmura Berthe; va-t-en, ma fille!

Chéri se dressa sur ses petites pattes et regarda Olivette avec colère. Celle-ci ne bougeait pas.

— Va-t-en, répéta Berthe; tu me trompes ou tu te trompes. Ce que tu dis là n'est pas possible.

— Vous tromper, moi, ma chère demoiselle! s'écria Olivette, oh! non! et quand à me tromper, moi, je le voudrais bien... mais... La servante du recteur est-elle une mauvaise langue, oui ou non? Et puis je sais lire peut-être!

Ici Olivette fouilla vivement dans sa poche et ne trouva point ce qu'elle cherchait.

Elle se tourna vers Fargeau qui la comprit, roula en boule une feuille de papier et la lui jeta de loin.

Pendant qu'Olivette ramassait le papier, Berthe disait machinalement :

— Tu sais lire! pourquoi me dis-tu que tu sais lire?

— Parce que j'ai lu une lettre, répondit Olivette.

— Quelle lettre?

— Une lettre de M. Lucien, que la servante du recteur a trouvée.

Berthe perdait le souffle.

— Ah! fit-elle; mais tu mens, n'est-ce pas? c'est pour m'effrayer, tout cela?

— Une lettre où il dit qu'il l'aime, l'autre, poursuivit Olivette, poussée par le regard impérieux de Fargeau, celle de Vitré.

— Tu mens, tu mens!...

— Une lettre où il lui dit qu'il ne vous aime plus.

Berthe poussa un cri.

— Et tu l'as lue, cette lettre? prononça-t-elle avec effort.

— Je la relis en ce moment même, répliqua la paysanne, car je l'ai là, dans ma main.

Berthe, comme si elle eût eu à cette heure le don de voir, se jeta sur le papier et le froissa entre ses doigts convulsivement.

— Tu mens! répétait-elle sans savoir qu'elle parlait.

Et cependant la ruse grossière avait un plein succès. Ce chiffon blanc, arraché aux tablettes de M. Fargeau était pour la pauvre aveugle une preuve de son malheur.

Ce papier la brûlait. Il lui semblait que ses doigts sentaient l'écriture.

— Je mens! s'écria Olivette avec reproche. Oh! ma chère demoiselle, vous ne savez pas comme je vous aime! après tout, un homme n'est qu'un homme, et il y en a tant... un de perdu, deux de retrouvés!

Olivette parlait ainsi presque gaiment. Elle n'avait pas beaucoup de remords, d'abord parce qu'elle ne pou-

vait mesurer l'étendue du coup qu'elle portait à sa maîtresse, ensuite parce qu'elle gagnait une dot, enfin parce qu'elle jouait un bon tour à M. Lucien qui l'avait humiliée.

Croyait-elle à l'infidélité de Lucien ? Ma foi, peut-être.

A dix-neuf ans; madame Marion, rentière, devait ressembler un peu à Olivette.

Ces bonnes personnes font leur chemin.

Fargeau venait de disparaître derrière la roche. Au bout d'un instant, il se montra de nouveau, en compagnie de l homme d'affaires Besnard.

Tout était prévu dans cette comédie arrangée à l'avance.

— Ecoutez! dit Olivette.

Et comme Berthe ne répondait pas, elle lui saisit le bras à son tour et ajouta :

— Vous n'avez pas entendu ? ils parlaient de vous.

Berthe ne répondit point encore.

— Et de M. Lucien, continua Olivette.

— Ah! s'écria Berthe. qui ?

— M. Fargeau et M. Besnard.

— Où sont-ils?

— Ils viennent. Voulez-vous avoir la preuve de ce que je vous ai dit? et savoir peut-etre quelque chose de nouveau? cachez-vous !

— Oui, dit Berthe vivement, je vais me cacher... pour savoir !

— Là... dans le chêne.

Fargeau et Besnard approchaient.

— Suis-je bien cachée? demanda Berthe.

La pauvre enfant était au beau milieu de l'ouverture : on la voyait en plein.

— Oui, répondit Olivette, bien cachée.

— Personne ne peut me voir?

— Perso ne, mais chut! les voilà !

Berthe se fit petite et tendit l'oreille.

Olivette adressa au jeune M. Fargeau et à Besnard un signe qui voulait dire : Entrez en scène, on vous écoute!

XXII

INFAMIE

Fargeau et Besnard prirent le diapason d'un entretien fort animé.

— Vous vous trompez, mon cher monsieur Besnard, dit Fargeau, je vous proteste que vous vous trompez.

— Moi, je vous dis que je ne me trompe pas, monsieur Fargeau, et j'ajoute, morbleu! que c'est une chose ignoble! Prenez-le comme vous voudrez!

— Mon cousin est un honnete homme, monsieur Besnard!

— Honnête homme, honnête homme, monsieur Fargeau! Enfin chacun entend les mots à sa manière.

— Les voilà qui s'arretent, dit Olivette à l'oreille de Berthe.

Berthe demanda encore :

— Suis-je bien cachée?

— Il faudrait être le diable pour vous apercevoir, repartit tout bas Olivette.

— Que vous défendiez votre jeune cousin, mon cher monsieur Fargeau, reprit Besnard en se calmant un peu, c'est naturel, mais tout le monde n'est pas force de voir

les choses au même point de vue, et si votre affection vous aveugle...

— Mais du tout ! voulut dire Fargeau.

— Allons ! s'écria Besnard avec autorité, contre les faits, on ne discute pas. Avez-vous vu la lettre ?

— Folie de jeune homme !

— A la bonne heure ! Folie de jeune homme ! Parfait !

— Je puis vous affirmer, reprit Fargeau, qu'il a beaucoup d'amitié pour notre pauvre cousine.

— Ah ! ah ! fit Besnard d'un accent qui perça le cœur de Berthe, de l'amitié ! beaucoup d'amitié ! ça ne l'empêchera pas d'épouser l'autre à ce qu'il paraît.

— Mais... voulut encore objecter Fargeau.

Besnard lui ferma la bouche avec un vigoureux :

— C'est ignoble !

Berthe avait les deux mains appuyées contre sa poitrine. Elle souffrait jusqu'à mourir.

Olivette la regardait en dessous. Le remords la prenait en face de ce silencieux martyre. Elle se disait :

— C'est pour son bien.

Et elle songeait un peu à la dot pour se donner du cœur.

En causant, M. Fargeau et l'homme d'affaires s'étaient rapprochés de l'arbre. Ils étaient à quelques pas seulement des deux jeunes filles. Besnard arrêta Fargeau.

— Ici, dit-il, nous sommes à l'abri des curieux, cher monsieur ; nous pouvons causer sans danger de vos affaires de famille. Il ne s'agit plus ici de votre cousine Berthe, et si je continue à parler d'elle, c'est uniquement par rapport à vous. Au demeurant, elle ne m'est rien, de près ni de loin, cette jeune personne.

Olivette commençait ici son éducation. Comme elle n'était pas encore bien avancée, un dégoût lui venait. Ce moyen qu'on prenait pour tromper la pauvre aveugle, ne l'avait-on pas pris tout à l'heure pour la tromper elle-même ?

Au prologue de la pièce, c'était pour elle que Besnard disait son fameux : c'est ignoble !

Il lui prenait des envies de saisir Berthe par le bras et de lui crier :

— Ces deux hommes sont de misérables menteurs !

Si elle eût fait cela, cette petite Olivette, elle fut devenue sans doute une honnête femme, car il y a des heures qui marquent notre destinée. Elle eut épousé Yaume, le pâtour du Ceuil. Elle aurait eu beaucoup d'enfants, dont Fancin, Yvon, Mérieul, Mathurin Houin, Pierre Mèchet et Louisic du four à fouaces auraient été les parrains.

Mais elle ne fit pas cela, c'était une fillette prudente, qui ne suivait point à l'étourdie ses premiers mouvements. Elle réfléchissait, suivant le précepte du sage.

Et puis la dot !

Et l'image de Tiennet Blône, avec sa taille hardie et ses longs cheveux bouclés !

Elle ne fit pas cela, aussi devint elle...

Mais nous verrons bien ce que devint Olivette.

Une idée venait de traverser l'esprit de Berthe. Un soupçon vague qui se fortifia bien vite, tant elle avait grand désir de se reprendre à quelque espoir. Elle se dit :

— Voilà des hommes qui viennent justement ici parler de Lucien et de moi. Mon Dieu ! si tout cela était un jeu concerté, une comédie !

Elle se pencha à l'oreille d'Olivette.

— Et Chéri ? murmura-t-elle ; ils doivent voir Chéri.

Mais Olivette était preste à la réplique.

— Ma bonne demoiselle, répondit-elle, Chéri est là, dans l'arbre, aussi bien caché que nous.

Elle ne mentait pas. Chéri n'était pas plus mal caché que Berthe.

Celle-ci fit trêve à ses réflexions, parce que M. Besnard reprenait la parole.

Il allait porter le grand coup.

— Comprenez-moi bien, dit-il d'un ton confidentiel, mon cher monsieur Fargeau, il paraitrait que votre

cousin Lucien avait fait une promesse de mariage à votre cousine Berthe.

— Je ne vois rien là que de très-naturel, répliqua Fargeau.

— Sans doute, votre observation vous fait honneur, mon jeune ami, aussi n'est-ce pas la promesse de mariage que je blâme.

— Et que blâmez-vous, monsieur Besnard?

— Un acte dont la qualification serait incontestablement une injure grave. Vous savez mon cher monsieur Fargeau si je suis un batailleur. Eh bien! des hommes comme votre cousin, voyez-vous, me feraient sortir de mon caractère!

— Je vous prie de vous expliquer, monsieur Besnard, dit Fargeau gravement.

— Ce que je blâme, reprit l'homme de loi qui paraissait s'échauffer beaucoup, c'est le fait d'avoir repris cette promesse de mariage souscrite librement.

— Oh! fit Berthe qui eût un sourire.

Il y avait ceci d'étrange, que les deux acteurs de cette farce infâme pouvaient suivre l'effet de leurs discours sur la physionomie de leur victime. Ils étaient tout au plus à dix pas d'elle et ne la perdaient pas un instant de vue.

Le sourire de Berthe eut comme un double reflet sur leurs lèvres de coquins.

Et leur sourire à eux voulait dire :

— Elle mord! nous allons savoir tout à l'heure où est la promesse de mariage!

Le sourire de Berthe signifiait, au contraire :

— Les fous! Et moi qui avais peur!

Elle prit la main d'Olivette et la serra comme pour lui rendre grâce de cette conversation entendue.

La main d'Olivette était toute froide.

Olivette trouvait l'épreuve bien longue. Elle était un peu au supplice.

Fargeau reprit :

— Je ne vous comprends pas du tout, monsieur Besnard.

— Je précise. Lucien a soustrait la promesse pour la donner sans doute en holocauste à la bien-aimée de Vitré.

— Oh ! fit Fargeau avec l'amer dégoût d'un honnête homme.

Berthe gardait son sourire, mais déjà son cœur battait.

Après tout, cette promesse, elle ne l'avait pas touchée depuis la veille.

Elle se tourna d'instinct, vers la cavité moussue que Lucien avait regardée, lorsqu'il avait été question pour la première fois de la promesse.

Olivette fronça le sourcil. Ce qui survivait en elle d'honnête et d'humain allait se révolter.

— Le tour est fait, dit Fargeau à l'oreille de Besnard.

— Oui, répliqua celui-ci, mais Olivette va tout perdre.

Il ajouta à voix haute :

— N'ayez pas l'air de douter, mon jeune ami. Quand je dis une chose, c'est que je suis pertinemment renseigné. J'ai vu de mes yeux la promesse susdite.

— Entre les mains de qui ?

— Parbleu ! entre les mains de la bien-aimée.

Berthe s'appuya contre l'épaule d'Olivette.

Puis elle serra son cœur défaillant à deux mains.

Fargeau mit son doigt sur sa bouche en regardant Olivette, et son œil douceâtre se fit si venimeux, que la jeune fille eut froid et tressaillit.

— Faisons semblant de nous en aller, dit Fargeau tout bas.

— Tandis que nous remonterons au château, reprit Besnard en marchant, je vous expliquerai comme quoi j'ai pu savoir....

Le reste de la phrase fut perdue pour Berthe.

— Sont-ils partis ? demanda-t-elle d'une voix éteinte.

— Oui, répondit Olivette, fascinée par le regard de Fargeau qui se rapprochait sans bruit.

Un sanglot souleva la poitrine de Berthe.

— Mon Dieu! fit-elle avec désespoir, est-ce que cela est possible!

Olivette ouvrait la bouche. Fargeau fit un signe.

Elle baissa les yeux et se tut.

Berthe venait de se redresser. Il y avait sur son beau visage un solennel espoir.

— Olivette, dit-elle, ma pauvre enfant, va-t-en. Je veux être seule.

— Mais ma bonne demoiselle... commença la jeune fille, bourrelée de remords.

Un second signe de Fargeau l'arrêta court. Fargeau, lui aussi, lui disait de loin, des lèvres et du geste :

— Va-t'en!

Elle courba la tête et fit quelques pas.

— C'est vous qui le voulez, ma chère demoiselle Berthe! balbutia-t-elle.

— Oui, ma fille, va-t'en!

Olivette s'éloigna. Avant de tourner la roche, elle s'arrêta, elle regarda encore Berthe, immobile à la même place.

— Allons! dit Besnard qui était tout près d'elle de l'autre côté de la roche, en route, petite! On n'a plus besoin de vous ici.

Berthe demeura longtemps immobile et muette. Fargeau et Besnard attendaient. Les mains de la jeune fille se joignirent :

— Mon Dieu! murmura-t-elle; si cela est vrai, faites-moi mourir avant d'avoir perdu tout espoir!

Il y avait dans cette prière une douleur si profonde et si douce que Fargeau et Besnard se retournèrent à la fois pour voir si Olivette n'était point revenue par hasard. Car Olivette, ébranlée comme elle l'était déjà, n'au-

rait pu résister à cette prière. Besnard n'était pas sans éprouver une certaine émotion.

Mais nous devons dire que la sage figure du jeune M. Fargeau exprimait le calme le plus heureux.

Besnard n'était qu'un misérable. Fargeau était un esprit fort.

Berthe tâtonna, toucha les parois intérieures du chêne et s'orienta.

— Bon! murmura Fargeau, la promesse doit être bien près d'ici.

— Nous brûlons! dit Besnard, qui voulait faire le brave et qui tremblait.

Berthe s'arrêta brusquement, son oreille avait saisi un son.

— Y a-t-il quelqu'un, Chéri? demanda-t-elle.

Comme personne ne répondait, elle appela Chéri, qui mit ses deux petites pattes blanches sur la robe de sa maîtresse.

— Y a-t-il quelqu'un, Chéri? demanda encore Berthe.

Chéri connaissait trop Fargeau pour aboyer. Il resta muet.

Berthe arriva devant la cavité moussue que nous avons déjà désignée plusieurs fois. Elle se mit à genoux.

— C'est long, dit Fargeau.

Besnard était tout blême.

— Mon Dieu, murmura Berthe, et vous, sainte Vierge, ayez pitié de moi. Je suis bien malheureuse. Je n'ai dans la vie qu'un refuge et qu'un espoir. Si ce refuge me manque, si cet espoir doit être brisé, prenez mon âme, mon Dieu, je vous le demande à genoux!

Besnard serra la main de Fargeau. Il hésitait, parce que la plainte de cette enfant remuait violemment ce qui lui restait de cœur.

Fargeau le repoussa.

— J'ai des enfants! dit Besnard.

Fargeau se prit à sourire durement et répondit :

— Moi, je n'en ai pas.

— Ecoutez, reprit Besnard; j'aimerais mieux la tuer!

Fargeau haussa les épaules et entra dans le creux du chêne sur la pointe des pieds.

Il était à deux pas derrière Berthe.

Le petit chien Chéri vint jouer entre ses jambes.

Berthe se releva.

Besnard détourna la tête pour ne pas voir ce qui allait se passer.

XXIII

LE PUITS-RONDEL

Qu'allait-il donc se passer d'assez horrible pour que l'homme de loi Besnard ne pût le regarder en face?

Besnard, ce cœur de parchemin, ce coquin paperassier, ce misérable qui avait étudié le code au point de vue du pillage exclusivement.

Nos personnages étaient placés ainsi : Besnard en dehors, sur le tertre, Fargeau et Berthe dans le creux de l'arbre.

Il fallait une heure pour aller et revenir du Ceuil, et il y avait bien une heure que Yaume le pâtour était parti, en compagnie de ses vaches.

La nuit tombait rapidement. C'était peut-être Yaume le pâtour, cette forme noire qui se cachait entre les grandes branches du chêne, et qui, l'œil collé à l'un des trous supérieurs du tronc, essayait de voir.

C'était Yaume, ou bien quelque grand singe échappé des ménageries roulantes qui vont de Laval à Rennes, à Brest ou à Vannes.

Un singe passe! mais le pâtour, que serait-il venu faire là?

Censément guetter Olivette?

C'était une épreuve terrible que Berthe allait tenter. De sa main étendue, elle pouvait faire parler l'oracle. Sa destinée était là : son bonheur et son malheur.

Car Fargeau ne s'était pas trompé, la promesse de mariage se trouvait dans le creux du chêne.

Or, pour s'assurer de la vérité de ces accusations portées contre Lucien, Berthe n'avait qu'un geste à faire.

Fargeau comptait là-dessus.

On doit penser si la poitrine de Berthe battait et si sa pauvre main tremblait.

Fargeau s'impatientait derrière elle, car il lui fallait retenir son souffle.

Enfin Berthe leva sa belle main blanche, et retira du tronc un paquet de mousse, puis deux.

Fargeau, qui s'était levé sur la pointe des pieds, vit, au fond de la cavité, quelque chose de blanc.

Berthe avança la main une troisième fois. Mais elle hésitait encore. La main de Fargeau fut plus leste que la sienne.

Il s'empara de l'objet blanc avec une habileté de prestidigitateur.

La forme noire qui était en haut du chêne s'agita et murmura :

— Censément! Et M. Lucien qui est à Vitré!

Puis la forme noire se laissa glisser le long d'une grande branche qui pendait, en dehors du tertre, sur la route de la ville.

Besnard leva les yeux en l'air, et vit comme une masse sombre qui roulait vers la Vesvre.

Il crut reconnaître le pâtour.

Fargeau sortait du chêne avec sa proie conquise.

— C'est fait, dit-il froidement.

Besnard lui montra d'un geste muet la forme noire qui descendait en courant.

Fargeau pâlit.

— Lucien est à Vitré! murmura-t-il.

Puis il ajouta :

— Après tout, s'il faut parler aux Romblon, eh bien! on leur parlera.

Il prit le bras de Besnard, et tous deux se mirent à marcher lentement dans la direction du Ceuil.

En ce moment Berthe, domptant sa crainte, plongeait sa main dans le trou. Ses doigts touchèrent le bois mort.

Elle chercha longtemps. — Puis elle poussa un cri.

Puis elle tomba brisée sur le sol.

Elle n'était pas évanouie, mais elle ne bougeait plus. Chéri tournait autour d'elle et lui léchait les mains en geignant.

A cent pas des deux roches qui flanquaient l'entrée de la Mestivière, Fargeau et Besnard commencèrent à entendre un cri lointain et périodique, qui venait d'en haut et qui se rapprochait sans cesse.

Au bout de quelques minutes, ce cri se fit distinct et se cadença sur les notes plaintives de l'appel usité dans les campagnes de l'Ille-et-Vilaine.

— Ho! ho! monsieur Fargeau! ho! ho!

— C'est la voix de Pierre Mèchet! dit Besnard.

Ils pressèrent le pas.

— Ho! ho! monsieur Fargeau! ho! ho! disait toujours la même voix.

— Ho! ho! cria l'homme d'affaires.

L'instant d'après on entendit un pas de course sur l'herbe, et Pierre Mèchet parut dans l'ombre qui allait s'épaississant.

— Respect de vous, monsieur Fargeau, dit-il de loin; c'est de la part de papa Romblon.

Il tenait un papier déplié. Fargeau le prit et lut péniblement à la lueur qui venait encore de l'ouest :

« *Tardè venientibus ossa* (*).

— Qu'est-ce? demanda Besnard.

— En avant! s'écria Fargeau, qui prit sa course comme si le diable eût été à ses trousses.

(*) A ceux qui arrivent trop tard, les os.

Besnard le suivit.

Berthe était affaissée sur la terre froide. Machinalement ses doits épluchaient la mousse tombée, pour voir si le papier ne se trouvait pas parmi les herbes.

Rien ! c'était trop vrai; tout ce qu'on avait dit ! La promesse de mariage avait disparu.

Et qui pouvait l'avoir enlevée, sinon, Lucien, puisque Lucien seul savait le lieu où on l'avait cachée ?

Lucien ne l'aimait plus !

Lucien, qui, tout à l'heure encore, lui disait...

Mais quand on n'a plus d'amour pour une pauvre malheureuse, on conserve de la pitié !

Berthe pensait tout cela. Ses yeux étaient secs. Son souffle haletait. Elle se disait :

— Je ne le reverrai jamais. N'avais-je pas comme un pressentiment? Il n'a pas osé affronter mon désespoir. Il s'est enfui. Mon Dieu ! qu'il soit heureux !

Ses yeux se mouillèrent enfin, tandis qu'elle répétait :

— Qu'il soit heureux, moi, je souffrirai. Et je ne me plaindrai pas, mon Dieu, si vous lui donnez ma part de bonheur.

— J'étais folle, reprit-elle après un silence. Cette voix qui me disait toujours : *Est-ce qu'on épouse une aveugle?* je ne voulais pas l'écouter. Je l'aimais tant ! Oh ! Vierge Marie, ayez pitié ! Je l'aime encore, je l'aimerai toujours !

Elle s'accroupit, et sa tête toucha ses genoux.

Fargeau lui-même, Fargeau ! n'aurait peut-être pas contemplé sans émotion cette douleur poignante et sans bornes.

Aux dernières lueurs du crépuscule, on distinguait vaguement cette tête livide, inondée de cheveux bruns épars.

Rien qu'à regarder ce pauvre corps brisé, on devinait la torture déchirante qui tenait l'âme.

Le désespoir allait venir.

Et l'idée de mort avec lui.

— Pauvre enfant qui naîtra dans les larmes, murmu-

ra-t-elle après un long silence, pauvre enfant qui n'aura pas de père !

Ses sourcils se froncèrent. Elle songeait à Jean Créhu, qui, la nuit précédente, lui avait demandé pardon de ne pas l'avoir tuée quand elle était tout enfant.

C'était l'idée de mort qui venait.

D'ordinaire, le sentiment de la maternité est puissant pour combattre les premiers conseils du suicide. Mais ici, la pensée de mort était venue avec la pensée de l'enfant.

Berthe mit sa tête pâle entre les deux paumes de ses mains.

— Dieu ne punira que moi, se dit-elle; ce sera un petit ange dans le ciel.

— Et Dieu ne me punira pas, moi non plus, ajouta-t-elle en se redressant; n'est-ce pas sainte Marie? n'est-pas que je suis trop malheureuse !

Le petit chien Chéri jappait, elle le repoussa rudement, puis elle le rappela et le couvrit de baisers en pleurant.

— Adieu, Chéri ! murmura-t-elle; il t'embrassera encore, lui, moi, je ne t'embrasserai plus !

— Oh ! reprit-elle en tâchant de réprimer ses sanglots, je ne veux pas que tu me suives, mon pauvre Chéri ! Demain... ce soir, on te retrouvera, on te délivrera.

Elle le baisa une dernière fois, elle l'attacha à une racine, puis elle se releva.

Sa tête s'inclinait sur sa poitrine, mais son visage était sombre et résolu. Elle toucha l'écorce du chêne creux pour s'orienter.

Puis elle dit :

— Lucien ! Lucien ! oh ! Lucien !

Puis encore, comme elle sentait des larmes monter et son cœur s'amollir peut-être, elle s'élança vers le rebord de la plate-forme en murmurant :

— Mon Dieu ! pardonnez-moi !

Il faisait nuit noire. Chéri rendait des plaintes en tâ-

chant de rompre sa chaîne de soie. La Vesvre grondait sourdement au bas du précipice.

Un gai jeune homme, ce Lucien ! Plus jeune que ses vingt ans, plus joyeux que les bonnes chansons qu'il chantait tout le long de la route, quand il courait à cheval jusqu'au Mans ou jusqu'à Rennes.

Point de fiel ! point de soucis ! Amoureux jusqu'au bout des ongles et n'ayant qu'une tristesse en ce monde, sa petite Berthe qui était aveugle.

Il l'aimait bien, il n'aimait qu'elle. Ce Fargeau mentait odieusement quand il parlait d'une demoiselle de Vitré, d'un mariage, que sais-je !

En quittant Berthe pour prendre le chemin de Vitré, Lucien avait le cœur tout ému. Depuis la plate-forme jusqu'au gué de la Vesvre, il se sentit deux fois la larme à l'œil.

— Eh bien ! eh bien ! disait-il en plantant crânement sur son épaule la culasse de son fusil double, cette petite folle me ferait pleurnicher pourtant. Mon Dieu ! que je l'aime !

Et une chanson.

Après la chanson, un petit bout de rêverie blonde.

Puis une autre chanson.

Puis le pavé pointu de la bonne vieille ville.

Les réverbères s'allumaient quand Lucien entra dans la première rue. Il ouvrit la porte d'un cabaret et demanda :

— Savez-vous où demeure M. Honoré Créhu de Pélihou, vous autres ?

— Non-fait, répondit le cabaretier.

Lucien referma la porte et se dit :

— Voilà qui est étrange ! Un homme qui s'appelle Créhu, et que je ne connais pas ! Un homme qui demeure à Vitré, et qu'on ne connaît pas !

Il regarda de nouveau l'adresse de la lettre qui portait

très-bien : « A Monsieur Honoré Créhu de Pélihou, à Vitré. »

Lucien ouvrit une autre porte et demanda de nouveau :

Même réponse.

Il ouvrit une troisième porte, une quatrième... il en ouvrit quinze, vingt, trente.

De guerre lasse, et comme il allait s'en retourner, une bonne femme lui dit :

— Il y a le père Honoré, le *happe-monnaie*, qui reste au cul-de-sac du Puits-Rondel.

— Et où le prenez-vous, le cul-de-sac du Puits-Rondel?

— Derrière l'hôpital, un vide-bouteilles qui est sur la gauche.

Lucien courait déjà du côté de l'hôpital.

Il y avait dans Vitré, non-seulement un homme, mais encore un endroit qu'il ne connaissait pas!

Au Puits-Rondel, les réverbères étaient inconnus. Lucien heurta à une porte vermoulue qui lui fut ouverte par une eau-forte de Callot.

— M. Honoré? demanda-t-il.

— Un petit liard, repartit l'eau-forte de Callot, en exécutant horriblement un tour d'épaule de gueux.

Lucien donna un gros sous.

L'eau-forte le prit pour un évêque déguisé et faillit tomber à la renverse.

— M. Honoré? dit-elle, le happe-monnaie? M. Honoré demeure au haut de la maison du fond, mais il dort pour ne pas brûler sa résine.

Lucien entra vaillamment dans la boue qui formait le sol du cul-de-sac et gagna la maison du fond. Comme il était adroit et leste, il ne se cassa le cou que cinq fois en montant l'échelle qui conduisait aux étages supérieurs.

Il frappa longtemps avec la crosse de son fusil. Personne ne répondait.

Enfin une porte s'ouvrit. Lucien, dont les yeux s'ha-

bituaient aux ténèbres, vit comme une forme blanchâtre.

— Que voulez-vous? dit en même temps la plus tremblante et la plus cassée de toutes les voix.

— Je demande M. Honoré Créhu de Pélihou, répondit Lucien.

— Après? fit la voix.

— Je veux lui remettre une lettre.

— Donnez la lettre.

— Est-ce vous qui êtes M. Honoré?

La voix ne répondit pas. Mais une main arracha dans l'ombre la lettre que tenait Lucien et la porte se referma.

C'était bien Yaume le pâtour qui était entre les branches du grand chêne.

En ce moment, il courait après Lucien pour lui dire ce qu'il avait vu à la Mestivière.

Mais qui diable eût été chercher Lucien sur le carré de M. Honoré, le happe-monnaie, tout en haut de la maison du fond, au cul-de-sac du Puits-Rondel?

XXIV

LE LIVRE D'HEURES

En quittant Yaumè le pàtour après l'explication qui suivit le fameux combat au bâton du tertre de la Mestivière, Tiennet Blône avait pris tout droit le chemin du Ceuil.

Il ne se pressait point. Il songeait.

C'était probablement le dernier jour qu'il eût à passer dans ce pays qui était le sein. Il regardait chaque objet, indifféreut la veille, d'un œil de tendresse et de regret.

Entre les arbres, quand il aperçut de loin le petit clocher pointu du bourg de Vesvrou, son cœur se serra.

Il ne savait pas lui-même combien il aimait ce pauvre pays de son enfance.

Mais il fallait partir, à moins que ce nom mystérieux, inscrit sur la première page du livre de prières donné autrefois par madame Marion, ne lui fournit des motifs graves pour rester.

Il fallait partir, parce que c'en était fait, parce qu'il avait vieilli de dix années dans une heure, passée auprès de la rentière, parce que tous ces juvéniles espoirs

qui emplissent la tête et le cœur des enfants sans parents venaient de s'évanouir.

Avant de quitté Vitré, il avait revu M. Berthelleminot de Beaurepas.

Voici ce qui avait été convenu entre Tiennet Blône et ce chevalier de l'Aigle jaune (de Souabe).

Le lendemain, à cinq heures du matin, une voiture devait attendre sous le château.

Tiennet Blône, M. Berthelleminot et deux Vitriâs de peu d'importance devaient se réunir et prendre incontinent le chemin de Granville où l'*Argonaute* les attendait, prêt à mettre à la voile.

Sur la route du Ceuil, et tout en se répétant sur tous les tons : Il faut partir! il faut partir! le pauvre Tiennet se creusait la mémoire pour deviner quel nom pouvait être écrit sur la première page du livre de prières.

Il l'avait feuilleté cent fois, ce livre, mais il ne se souvenait point d'avoir jamais regardé la première page.

Quand il arriva au château, il faisait grand jour encore. Rien ne semblait changé dans la physionomie intérieure du vieux manoir. Les hôtes de la cuisine, Mathurin Houin, Pierre Mèchet, etc., qui étaient sur leur départ, felicitèrent Tiennet pour le bonheur qu'il avait eu d'échapper à l'inondation. Mais Faucin dit, et Mérieul l'approuva vivement, ainsi que Louisie du four à fouaces :

— C'est Argent qu'était une bonne petite bête!

On ne parlait même pas de Jean-de-la-Mer.

Tiennet Blône monta les escaliers du château et se rendit tout droit à la petite chambre qu'il occupait dans les combles.

La chambre de Tiennet Blône était meublée ainsi qu'il suit : un lit de sangle, une caisse de sapin servant de commode, une escabelle, et une canardière de sept pieds avec laquelle maître Tiennet tuait des halbrands sur l'étang de Brehaim à quatre cents pas de distance.

Parmi ce mobilier, il était assez difficile de perdre un objet quelconque.

Pourtant, Tiennet ne trouva point de prime-abord le livre qu'il venait chercher de si loin. Le livre n'était ni sur le lit de sangle, ni dans la caisse de sapin, ni sur, ni sous l'escabelle.

Où diable pouvait-il être caché, ce malheureux petit livre?

Tiennet dérangea l'escabelle, fouilla la caisse, retourna le lit. Rien!

Il regarda même derrière la canardière de sept pieds.

Point de livre.

Après avoir cherché jusqu'à satiété, Tiennet s'assit au pied du lit de sangle et joignit ses mains sur ses genoux.

Il se dit à peu près ceci :

« Le livre est perdu. Cette femme disait-elle vrai, ou bien mentait-elle? je n'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est que pour aller couper des sapins à huit cents lieues d'ici, je n'ai pas besoin de savoir le nom...

— Quel nom? s'interrompit-il, le nom de celui qui pourrait, s'il voulait, me dire : Tu es le fils de madame Marion!

Il frisonna de la tête aux pieds.

— Madame Marion! répéta-t-il avec un mouvement d'horreur; je ne veux plus souffrir comme cela!

Il se remit sur ses pieds.

— Allons! s'écria-t-il en tâchant d'être gai, mon paquet ne sera pas long à faire.

Il étendit sur le carreau un grand mouchoir par trop percé, qui devait lui servir de valise, et il se prit à faire sa malle. Trois ou quatre chemises, un pantalon demi-laine, une belle cravate de toile rouge et bleue. Est-ce tout? Ma foi, s'il y avait autre chose, ce ne devait pas être volumineux, car le mouchoir, noué à *trénœud*, comme on dit, garda quatre belles cornes bien longues.

Tiennet le souleva.

Puis sans trop savoir, et malgré les réflexions pleines de sens qu'il avait faites, il se remit à chercher son livre.

Tout à coup il s'arrêta et devint pâle.

Son émotion était si grande qu'il fut obligé de s'adosser à la muraille, les deux mains sur sa poitrine.

Il venait de se souvenir. Il savait où était le livre.

Il le savait.

Foin des réflexions sensées! Le livre! le nom de l'homme qui avait son sort dans la main!

Il donna un coup de pied dans son paquet, un autre dans la porte de sa chambre, et descendit l'escalier en deux sauts.

Dans les corridors, il rencontra cette fois des figures étrangères, le juge de paix de Vesvron, Morin, Guérineul, Maudreuil, Houël, Menand jeune, notaire, et son fouet mangé aux trois quarts.

Tous ces gens avaient l'air très-affairé.

Tiennet ne les vit même pas.

Au tournant de la galerie, si papa Romblon ne s'était pas effacé contre le mur, Tiennet eût mis à terre ce vieillard, peu digne d'estime.

Il arriva, toujours courant, à la porte de Jean-de-la-Mer.

C'était dans la chambre de Jean-de-la-Mer qu'il avait oublié son livre.

Il en était parfaitement sûr. Il l'avait oublié l'avant-dernière nuit, en faisant la veillée auprès de la chaise longue du vieux corsaire.

Il poussa la porte sans hésiter; il entra sans dire : pardon.

Est-ce qu'il songeait à cela?

Il entra. La chambre était déserte. Il n'y avait que M. Jean Créhu immobile, et endormi sans doute, sur sa chaise longue.

Bien en prenait à Tiennet que Jean-de-la-Mer fît en ce moment un petit somme, car le vieux corsaire n'était pas tendre. Cependant, c'est à peine si Tiennet jeta en passant un regard vers la chaise longue.

Le livre était sur l'appui de la croisée, auprès de la harpe de Berthe.

Tiennet s'élança comme s'il eût craint de voir le livre s'envoler.

Mais Tiennet, le bel adolescent, le pâle jeune homme, le héros de roman, n'en était pas moins pour cela un petit paysan du bourg de Vesvron. En cette qualité, nous sommes forcés de le dire, au lieu des bottes molles en cuir de Russie que devrait toujours porter le héros de roman, il était chaussé de bons gros souliers carrés, ferrés solidement et munis d'une forte semelle.

Ces souliers sont précieux pour courir sur la lande, mais sur le plancher, ils glissent.

Quand Tiennet voulut arrêter son élan, il glissa. Pour ne point tomber, il se retint au premier objet venu, qui se trouva être la harpe de Berthe.

La harpe roula, versa et toucha le plancher en rendant une plainte sonore et prolongée.

Tiennet avait le livre !

Mais il restait là, comme atterré, n'osant plus lever les yeux, parce qu'il avait peur de rencontrer le regard irrité de Jean-de-la-Mer.

Volontiers eût-il bouché ses oreilles pour ne point entendre la violente semonce du vieillard, éveillé ainsi en sursaut.

Quelques secondes s'écoulèrent. La semonce ne venait point.

Pas la moindre malédiction! pas le plus petit blasphème !

Tiennet jeta un regard timide vers la chaise longue.

Jean-de-la-Mer ne bougeait pas.

Pourtant, il était impossible que le bruit de la harpe, tombée si près de lui, ne l'eût point éveillé.

La première pensée de Tiennet fut de traverser la chambre sur la pointe du pied et de s'enfuir avec sa proie. Mais une seconde pensée le prit en chemin.

Il s'arrêta juste en face de Jean-de-la-Mer et contempla un instant cette grande figure blême, noyée dans des flots de barbe blanche, et qui s'éclairait bizarrement aux rayons obliques du couchant.

Le jeu de la lumière mettait comme un sourire sur le visage de Jean-de-la-Mer, endormi.

Tiennet s'approcha. Il y avait de la frayeur dans son regard.

En ce moment, le vent agita les hauts arbres dépouillés qui étaient au dehors, devant la fenêtre. L'ombre et la lumière vinrent tour à tour donner une sorte de vie à ce pesant sommeil, — et Tiennet vit que les yeux du vieillard étaient grands ouverts.

Le livre s'échappa de ses mains.

Il entr'ouvrit vivement la houppelande en peau de loup et toucha le cœur de M. Jean Crèhu.

La poitrine était froide. Le cœur ne battait plus.

Cet homme, qui était le maître, avait donc rendu son dernier soupir seul et dans l'abandon, au milieu du château rempli!

Car Jean-de-la-Mer était mort.

Tiennet laissa retomber la houppelande et fit le signe de la croix, en priant Dieu mentalement d'avoir l'âme du défunt en sa miséricorde.

Puis, au lieu de s'en aller, il resta là, retenu par une préoccupation invincible.

Il avait les deux bras croisés sur sa poitrine. Il songeait.

En ce moment, ses yeux tombèrent sur un miroir qui était à l'autre bout de la chambre. Le miroir lui renvoya la face blême du mort et sa figure à lui presqu'aussi pâle.

Il tressaillit violemment.

Car il y avait entre ces deux visages une étrange ressemblance.

C'étaient les mêmes traits, ici avec une couronne de brillants cheveux noirs, là sous les mèches éparses d'une chevelure blanche.

C'était la même coupe de traits, fière et aquiline, la même ligne hardie dans le dessin des sourcils. Le front de Tiennet était plus large, mais la vieillesse déprime parfois la boite osseuse qui loge notre pauvre cerveau.

L'adolescent vivant et le vieillard mort, vous eussiez dit le même homme à soixante ans de distance.

Tiennet se frotta les yeux comme s'il eût cru rêver.

Cette ressemblance, il ne l'avait jamais remarquée.

Le livre tant désiré était sur le plancher, à ses pieds. Il passa auprès pour aller chercher le miroir antique qu'il décrocha et posa sur l'estomac du mort.

Il mit sa figure contre la figure de Jean-de-la-Mer, — et il regarda.

Pendant cette lugubre épreuve, son cœur sautait dans sa poitrine.

Quand il eut bien regardé, il se redressa et dit :

— Cet homme était mon père !

Puis il ajouta :

— Le nom écrit en tête de ce livre doit être son nom.

Il ramassa le livre et l'ouvrit sans empressement. Il était sûr de son fait.

Les deux premières pages du petit livre étaient adhérentes l'une à l'autre, et c'était pour cela sans doute que Tiennet n'avait jamais vu ce qui était écrit sur l'une d'elles.

Il les décolla.

Sur la seconde, il lut la signature de M. Jean Créhu de la Saulays.

Tiennet Blône referma le livre. Dix minutes auparavant, cette découverte lui eût causé un étonnement profond. Et que d'espoirs elle eût éveillés en lui !

Maintenant, il ne pouvait plus s'étonner. Et quant à l'espoir, Tiennet venait trop tard.

L'homme était mort.

Une demi-heure se passa. Tiennet restait toujours auprès de la chaise longue de Jean-de-la-Mer. Au bout de ce temps, il se mit à genoux et pria.

Un bruit de pas se fit entendre dans le corridor.

Tiennet baisa le mort au front avec un récueillement solennel. Puis il lui ferma les yeux comme un fils et comme un chrétien.

Puis encore, il se dit, promenant son regard hautain tout autour de la chambre :

— Tout cela est à moi ! faut-il rester ! faut-il partir ?

XXV

LA CHAMBRE MORTUAIRE

Ce Tiennet Blône allait, en vérité, trop vite en besogne.

Parce qu'il s'était regardé dans un miroir et qu'il avait trouvé certaine ressemblance entre lui et feu M. Jean Créhu de la Saulays, il en concluait que ce philosophe était son père.

Il est vrai qu'il y avait ce nom écrit en tête du petit livre d'heures...

Mais croyez-vous donc un mot de tout ce que disait madame Marion, rentière ?

D'ailleurs, le coffre, ouvert la nuit dernière par Berthe, sur l'ordre de M. Jean Créhu, contenait un testament olographe, quatre grandes pages d'écriture serrée.

Il n'avait que seize ans, ce grand Tiennet. Le matin de ce jour, son cœur s'était brisé contre le premier écueil de la vie. Son orgueil, humilié violemment, se redressait : où est le mal ?

Et notez qu'après avoir dit : tout cela est à moi, il avait ajouté : faut-il rester ? faut-il partir ?

Lui qui se croyait fermement le fils d'un millionnaire! Partir avec son petit paquet au bout de son bâton!

Et il penchait très-fort vers ce côté de la question.

Les pas se rapprochaient dans le corridor.

Quand on entra, Tiennet s'était relevé.

Les nouveaux arrivants étaient en grand nombre : Maudreuil, Houël, les deux Romblon (papa et Fifi), Menand jeune, le docteur Morin, le chevalier Filis de Guérineul.

Derrière, venaient M. Besnard et le doux Fargeau qui semblaient tous les deux un peu essoufflés par une course récente.

Le juge de paix de Vesvron et son greffier étaient de la partie.

— Mon cher monsieur Lebellehic, dit Cousin-et-Ami au juge de paix, quand notre regretté ami et cousin Jean-François-Marie-Fidèle Créhu de la Saulays *a passé,* j'ai cru devoir, en l'absence de nos cousins et amis Fargeau et Lucien de la Saulays, procéder, avec l'assistance de nos cousins et amis Houël, de Guérineul et autres à la recherche...

Le magistrat, assez heureux pour s'appeler M. Lebellehic, l'interrompit d'un geste grave.

— Vous n'avez rien soustrait? dit-il.

Cousin-et-Ami se redressa.

— Ce n'est pas au moment d'hériter... commença-t-il dignement.

— Bien! bien! fit le juge de paix, ne vous fâchez pas, j'en ai vu de plus calés que vous qui n'avaient pas leurs mains dans leurs poches. Trépointeau!

A cet appel, le greffier s'avança.

Le juge avait un bonnet de soie noire et des sabots, le greffier des sabots et un bonnet de laine.

Le maire, dont nous n'avons point encore parlé, M. Le Mihir de Crapadeuc, avait des sabots et un bonnet de laine sur un bonnet de soie noire.

Telles étaient les autorités constituées du bourg de Vesvron. On prétendait que le maire savait lire.

— Trépointeau, reprit le juge de paix, puisqu'on n'a rien soustrait, je crois qu'il faut apposer les scellés.

— Ça se pourrait bien, répliqua chaleureusement Trépointeau.

Mais le maire objecta :

— C'est bête! D'abord, y a besoin de constater qu'il ne se fera plus, comme l'on dit, du mauvais sang, le voisin Créhu. Pas vrai, vous autres?

Il cligna de l'œil et ricana tout doucement, comme un parfait idiot qu'il était, ce gentilhomme.

La scène avait du caractère. Dans cette grande chambre noire et délabrée la nuit était venue peu à peu.

On voyait du côté de la porte huit ou dix visages d'héritiers; au milieu étaient les trois autorités. Derrière la chaise longue la pâle figure de Tiennet disparaissait presque dans l'ombre.

Et sur la chaise longue, recevant en plein les derniers rayons du crépuscule, la face blême et osseuse du vieillard mort.

Comment dire cela? du côté des héritiers du défunt qui causaient entre eux d'un air affairé, c'était un peu de la comédie. Les trois autorités descendaient jusqu'à la farce. La tragédie funèbre était tout entière dans cet étroit espace où Tiennet Blône se tenait debout auprès du cadavre.

— C'est juste, dit le juge de paix répondant à l'observation du maire, n'est-ce pas, Trépointeau?

— Ça se pourra bien, répliqua Trépointeau avec fermeté.

Le docteur Morin s'avança pour faire sa déclaration.

Pendant cela, Fargeau s'était rapproché de Romblon père et lui disait :

— Merci de votre message. Rien de nouveau?

— Le vieux s'est éteint comme une résine finie, quoi! répondit papa Romblon.

— Mais ces recherches dont parlait Maudreuil?

— Autre histoire. On a trouvé un testament dans le coffre.

— En faveur de Berthe ?

— Du tout.

— Ah !

Fargeau respira longuement.

— En faveur de tout le monde, poursuivit le vieux Romblon.

— Hein ? fit Fargeau.

— Vous verrez, dit le père de Fifi en riant méchamment.

— Que dit-il ? demanda Besnard à Fargeau.

— En conséquence de quoi, nous le déclarons mort et bien mort ! prononça en ce moment la joyeuse voix du maire, M. Le Mihir de Crapadeuc.

Il ajouta en se tournant vers Guérineul, qui était bien fait pour le comprendre.

— Ça n'empêche pas que je boirais bien quelque chose.

— Moi aussi, tonnerre de Landerneau ! s'écria Guérineul ; mais ça va être toute une cérémonie, vous allez voir.

— Allons, dit M. Lebellehic, aux scellés, maintenant !

Trépointeau tira ses ustensiles du fond de son bonnet de laine.

Besnard allait de l'un à l'autre, cherchant des renseignements.

— Un drôle de testament ! lui dit le vieux Houël ; nous sommes tous héritiers.

— Comment, tous ! répéta Besnard, moi aussi ?

— Comme les autres. Mais vous allez savoir ça ce soir. Maudreuil s'est chargé de l'exécution préparatoire. Jean-de-la-Mer a ordonné que tous ses héritiers se réunissent le verre à la main, le soir même de sa mort. Nous sommes les maîtres ici. Dans une heure, nous nous mettrons à table.

— A table ! répéta encore Besnard.

— C'était un fier homme. Il a eu cette idée-là. Il ne faisait rien comme les autres !

— Mon cousin et ami, dit Maudreuil à Houël d'un air d'importance, je vais surveiller les fourneaux.

Fargeau avait l'air d'une âme en peine. Tant de diplomatie dépensée en pure perte !

— Les scellés sont posés, dit Trépointeau.

Un chant lent et grave vint par la porte du corridor.

Tout le monde se tut. On distingua bientôt les versets latins du *De profondis*.

— Le prêtre! dit Houël, avec tout le village sans doute. Le testament ne défend-il pas?...

Papa Romblon lui prit le bras.

— Prenez ce que vous donne le testament, bonhomme, dit-il, mais laissez à ce vieux fou qui dort, la chance des prières.

La porte s'éclaira. Puis la lumière, de plus en plus vive, pénétra jusque dans la chambre mortuaire.

C'est la procession des gens de Vesvron qui venaient, le recteur en tête, avec des cierges et de l'eau bénite.

Renotte entra la première. Elle tenait un paquet de cierges qu'elle distribua incontinent à tous ceux qui se trouvaient là. Les cierges des paysans et fermiers étaient déjà allumés.

Fargeau en prit un, le doux jeune homme, Besnard en prit un, et Morin, et Houël, et Menand jeune l'Artichaut, et M. de Guérineul, qui eût mieux aimé *en faire une* de trente-six points sur le billard à blouses de maman Rogome, sacrebleure !

On en donna un à Tiennet Blône, qui n'avait pas bougé depuis le commencement de cette scène.

Le recteur de Vesvron se mit auprès de la chaise longue, le bénitier d'une main, le goupillon de l'autre.

Il commença la prière des Morts. Pendant qu'il en récitait les versets d'une voix lente et triste, chacun, à tour de rôle, la cire à la main, vint jeter une goutte d'eau bénite sur la figure du maître décédé.

Tiennet Blône était le dernier.

Il prit le goupillon et aspergea le corps du défunt. Le psaume était achevé, le prêtre se tut.

— Adieu, mon père! prononça Tiennet d'une voix vibrante et ferme.

Ce fut comme un choc électrique dans la salle. Tiennet avait le front si haut qu'on eût dit, en vérité, le maître du manoir.

Et plus d'un paysan du bourg de Vesvron, a dit depuis, que Jean Créhu, tout mort qu'il était, fit signe avec sa tête, comme pour répondre : Adieu, mon fils!

Tiennet rendit le goupillon au prêtre étonné, puis il se tourna vers le groupe des héritiers dont M. Fargeau faisait le centre.

Fargeau ne put soutenir son regard.

— Où est M. Lucien Créhu de la Saulays? dit Tiennet Blône.

Personne ne répondit. Tiennet reprit :

— Où est mademoiselle Berthe?

Point de réponse encore.

Tiennet croisa ses bras sur sa poitrine. Ses yeux étaient deux éclairs.

— Monsieur Fargeau, poursuivit-il, je vais aller chercher de leurs nouvelles et je reviendrai vous en dire!

Il traversa la chambre à pas lents et se dirigea vers la porte. Dans le groupe des héritiers, on se disait tout bas :

— Il est fou à lier!

Sur le seuil Tiennet s'arrêta.

— Je ne me laisserai pas tuer, moi, monsieur Fargeau, reprit-il avec un accent étrange, soupez! mais tenez-vous bien au dessert!

— Il connaît le testament! murmura Houël stupéfait.

Romblon dit à l'oreille de Fargeau :

— S'il sort du château, gare à vous!

— Arrêtez-le! cria Fargeau.

Mais Tiennet Blône était déjà sur le chemin de la Mestivière.

XXVI

BON CIDRE

Constatons tout d'abord qu'avant de regagner leurs domiciles respectifs, M. Lebellehic, juge de paix, M. Trépointeau, greffier, et M. Le Mihir de Crapadeuc, maire, furent mis à même de se rafraichir décemment par les soins de Renotte.

Les deux magistrats et le greffier retournèrent au bourg de Vesvron en se tenant bras dessus bras dessous et en chantant comme des bienheureux l'hymne célèbre :

Ce sont les gars de la Basse-Bretagne,
Quand ils sont snouls
Ils se cassent le cou...

Mais l'honneur de l'autorité est sauf dès qu'elle ne tombe pas ivre-morte dans un fossé.

Au château du Ceuil c'etait bien une autre fête. On avait mis une barrique de cidre en perce à la cuisine, et

les maîtres soupaient dans la grande salle rouge, la salle d'apparat, où la table n'avait pas été dressée depuis plus de cinquante ans.

Les gros cuisaient dans l'énorme chaudron de fonte. Il y avait même un morceau de lard dans la marmite. Saint Jésus! il n'en meurt pas tous les jours des gens comme M. Créhu de la Saulays!

Autour du foyer, sous le manteau enfumé, tous nos gars étaient réunis avec Renotte et Olivette. Il ne manquait que Tiennet Blône et aussi censé Yaume le pâtour.

— Bon cidre! dit Mathurin Houin en finissant son écuelle.

— Oh! dam! répliqua Pierre Mèchet, pour bon, il est bon.

— Point trop chargé, ajouta Fancin.

— Point trop clair non plus, continua Mérieul.

— Droit en goût, appuya Yvon.

— Fort en cidre! continua Louisic du four à fouaces.

Et le cœur chanta :

— Faut pas mentir! pour bon il est bon!

La vieille Renotte, qui était assez de cet avis, en faisait chauffer une écuelle pour cuire ses maux d'estomac.

— C'est tout de même drôle, dit-elle, que M. Lucien n'était pas là, ni mademoiselle Berthe.

— Pour drôle, c'est drôle!

— Et le gars Tiennet, l'avez-vous entendu qu'il a dit comme ça : Bonsoir-à-revoir, mon papa.

— Le gars Tiennet est tapé un petit peu de dessus la tête, fit observer Pierre Mechet.

— Et qu'il s'a écrié en s'en allant, reprit Mérieul, je ne me laisserai pas faire mourir, moi! Méfiez-vous! ça doit annoncer quelque chose, ça.

— Ecoutez! dit Fancin avec un geste effrayé.

Tout le monde fit silence. Un bruit sourd s'entendait à l'intérieur du château.

— C'est les maîtres qui se mettent en ribotte, mur-

mura Yvon timidement, comme peut faire un gars qui n'a pas encore eu l'œil poché en foire.

— Non-fait! répliqua Fancin, c'est la vache qui meugle dans l'étable.

On se serra autour du foyer.

Pendant que tout le monde se taisait, Pierre Mèchet montra du doigt Olivette immobile, les bras en croix sur ses genoux et absorbée dans sa méditation triste.

Olivette ne ressemblait guère à la gaie jeune fille de la veille. Elle était pâle et semblait souffrir.

— Tiens! tiens! murmura-t-on à la ronde, quoi donc qu'elle a, la fille Olivette?

Olivette entendit son nom prononcé. Sa paupière se releva. Chacun put voir qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— Je n'aurais jamais cru qu'elle aimait tant le défunt! dit Pierre Mèchet.

— Yvon, faillie garçaille, cria Renotte, porte voir une écuelle de grous et un coup de cidre au pauvre monsieur le recteur, qui veille tout seul dans la chambre de Jean-de-la-Mer.

— Hein? fit Yvon en ouvrant de grands yeux; faudra-t-il entrer?

— Il a peur! s'écria-t-on à la ronde.

Yvon rouge comme une pomme de Saint-Gilles, prit les deux écuelles et sortit sans mot dire. Quand il rentra, il était tout bleme et il tremblait.

— Qu'as-tu vu, garçaille? lui demanda-t-on.

— Le prêtre est à genoux, répondit Yvon; Jean-de-la-Mer a l'air de dormir, et on entend les maîtres qui chantent dans la salle rouge.

— Ma foi jurée! dit Mérieul, les maîtres y passeront et nous *itout!* allume!

Les écuelles s'emplirent. On but avec recueillement.

Après quoi, d'une voix unanime et convaincue, on répéta le cher refrain :

— Bon cidre! pour bon, il est bon!

La pendule à poids qui grognait dans la longue armoire de chêne marquait neuf heures et demie.

On frappa doucement à la porte extérieure de la cuisine.

— Ouvre voir, garçaille, dit Mathurin Houin à Yvon; c'est Tiennet Blône ou Yaume le pâtour.

— Ou peut-être bien M. Lucien.

— Ou peut-être bien mademoiselle Berthe.

— Mademoiselle Berthe! répéta Olivette qui sembla se réveiller en sursaut.

Et son regard se dirigea vers la porte avec effroi, comme si elle se fût attendue à voir entrer un fantôme.

Yvon ouvrit.

Ce fut un fantôme qui entra.

Yvon tomba la face contre terre en hurlant, tandis que chacun, autour du foyer, cachait sa tête entre ses mains.

Olivette, elle-même, se rejeta violemment en arrière et la vieille Renotte glissa sur ses genoux en tremblant comme la feuille.

Le fantôme traversa la cuisine. Ses pas ne sonnaient point sur la terre battue. Il ouvrit la porte qui communiquait avec l'intérieur du château et disparut.

Tout le monde le vit. Tout le monde le reconnut.

C'était Jean-de-la-Mer avec sa houppelande en peau de loup et sa figure maigre, noyée dans une grande barbe blanche.

XXVII

OU L'ON VOIT GRANDIR COUSIN-ET-AMI

Que faisaient cependant les maîtres dans la salle rouge fermée?

Avant d'arriver au récit de ce festin étrange qui eut lieu au château du Ceuil, la nuit du décès de Jean-de-la-Mer, il nous faut remonter de quelques heures, et revenir à la chambre mortuaire.

Quant au fantôme qui vient de traverser la cuisine, nous le retrouverons, car il n'est pas venu là, soyez sûrs, pour faire peur aux gens de la veillée.

Tiennet Blône se trompait quand il pensait que Jean Créhu de la Saulays était mort, seul et abandonné, au milieu de son château. Le vieillard était mort en causant avec le docteur Morin, qu'il essayait d'étonner par l'audace de sa philosophie.

Le docteur ne s'attendait pas du tout à ce brusque dénoûment. Il avait même ôté tout espoir prochain aux collatéraux. Guérineul et Houël se préparaient à regagner leurs quartiers, Cousin-et-Ami errait mélancoliquement dans les corridors, invoquant la divinité qui pré-

side aux successions, et songeant aux hypothèques qui grevaient son dernier asile.

Mais tout en se désespérant, Cousin-et-Ami flairait. Battez un chacal, il fuira en lançant son aboiement plaintif, mais il ne fuira pas bien loin. Il sera toujours à portée de sentir le trépassé qu'abandonne la caravane. L'héritier est un homme-chacal.

Cousin-et-Ami se trouva comme par magie sur le seuil, quand Morin dit aux Romblon :

— C'est fini.

Les Romblon avaient leurs entrées chez Jean-de-la-Mer, comme partout. On ne savait pas pourquoi.

— Qu'ai-je entendu ! s'écria Cousin-et-Ami ; docteur, je ne veux pas le croire ! Serait-il vrai que notre vénérable ami et cousin...

— La paix ! dit Morin, appelez les neveux.

Cousin-et-Ami avait grandi de six pouces.

— Les neveux ! répéta-t-il avec mépris, qu'est-ce que c'est que ça, les neveux ? Personne n'a le droit de pleurer plus haut que moi, monsieur le docteur Morin, car je suis parent au degré utile, par ma respectable amie et tante à la mode de Bretagne, Jacqueline Créhu de Prétenténiou, laquelle m'a laissé tout ce qu'elle avait ; hélas ! elle avait bien peu de chose ! Les neveux, monsieur ! J'ai lieu de croire que les neveux passeront après moi, et en tout cas, la justice est là.

Cousin-et-Ami prononça ce remarquable discours sans reprendre haleine une seule fois.

— Il a raison, nom de bleu ! dit le jeune M. de Guérineul qui venait d'entrer ; les neveux, tonnerre de Landerneau ! on s'en turlutaine, et la nièce avec, nom d'une pipe !

Il s'arrêta pour regarder le défunt.

— Dites donc, ajouta-t-il avec une certaine défiance, est-ce bien sûr qu'il n'en reviendra pas ?

— Trop sûr ! répliqua le docteur.

— Oh ! oh ! oh ! pauvre cousin ! sanglota le vieux Houël à la porte.

Sans faire semblant de rien, papa Romblon avait ouvert un portefeuille excessivement gras, et tracé au crayon sur un petit morceau de papier ces significatives paroles :

Tardè venientibus ossa.

Où diable le latin va-t-il se nicher !

Papa Romblon fit passer ce tronçon de vers à Fifi Romblon, qui sortit et envoya un gars à la recherche de Fargeau et de Besnard.

Quand Fifi revint, papa lui dit :

— Fargeau me paiera ce petit papier-là.

Cependant Cousin-et-Ami, unissant sa voix à celle du vieux Houël, faisait entendre des lamentations insensées.

— Nom d'un chien ! dit Guérineul, vous êtes capable de le réveiller !

Ils se turent.

Cousin-et-Ami essuya ses yeux qui n'avaient pas pleuré.

— Où mettait-il ses papiers, le cher ami et cousin? demanda-t-il.

— Monsieur de Maudreuil, voulut dire Morin, il faudrait attendre.

— On vous paiera vos visites, docteur, interrompit Cousin-et-Ami avec dignité, on vous les paiera un prix honnête, mais réduit. Avancez ici, maître Menand jeune.

L'Artichaut, avec la modestie de son sexe, se tenait à l'écart.

Il grignottait une frange de rideau, n'ayant point son fouet sur lui.

Sur l'ordre de M. de Maudreuil, il ne craignit point de faire cinq ou six pas à l'intérieur de la chambre.

— Maître Menand, reprit Cousin-et-Ami, vous devez savoir où l'homme respectable que nous pleurons mettait ses papiers?

L'Artichaut fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien ! dites-le, maître Menand ! ajouta Maudreuil.

L'Artichaut montra de la main (et combien ce notaire avait les mains sales !) le coffre fameux.

D'un seul coup d'œil, Cousin-et-Ami découvrit la clé au chevet du mort. Il s'en empara. Puis il se dirigea vers le coffre d'un pas digne et fier.

Evidemment Cousin-et-Ami se faisait l'homme de la situation.

Dans le coffre, il trouva le testament, celui que Berthe y avait remis la nuit précédente, et une note explicative sur papier libre.

Cousin-et-Ami prit ces deux pièces et referma honnêtement le coffre; car, en présence de tant de témoins, il ne pouvait pas prendre autre chose.

On s'était précipité vers lui, et chacun se pressait pour voir les deux papiers.

— De la modération, Messieurs ! dit Cousin-et-Ami; songez qu'en ce lieu où nous sommes, les passions humaines doivent se taire.

— Ah çà, grommela papa Romblon à l'oreille de Fifi Romblon, il est superbe, cet animal-là !

Houël, Morin et Menaud jeune lui-même, entouraient Cousin-et-Ami.

Il les écarta d'un geste souverain et se mit à lire tranquillement la note.

— Oh ! s'écria-t-il avec attendrissement, quel homme ! Il ne faisait rien comme les autres.

— Voyons, Maudreuil, dit Houël, faites-nous part...

— Mon cousin et ami, repliqua celui-ci, du calme, je vous en conjure. Notre respectable ami et cousin aurait certainement pu faire pour moi beaucoup davantage, mais je lui pardonne. Nous sommes tous heritiers.

— Tous ! répetèrent Morin, Houël et Fifi.

— Tous, dit Cousin-et-Ami, excepté pourtant les chers messieurs Romblon.

— Oh ! murmura le papa, nous gagnerons tout de même notre vie là-dedans.

— Mais saurons-nous?... commença encore Houël.

— Du calme! répliqua Cousin-et-Ami, qui plaça tout simplement le testament dans sa poche.

— Patience! pensa Morin, Fargeau va revenir.

L'Artichaut se rapprocha du rideau, dont il n'avait pas encore mangé toute la frange.

— Ecoutez, dit Cousin-et-Ami, qui avait toujours à la main la note sur papier libre, notre vénérable ami et cousin ne faisait rien comme les autres. Ceci est une espèce de programme réglant ce qui doit être fait le jour de sa mort. Je me charge de l'exécuter, et je le résume par déférence pour votre curiosité bien naturelle.

Jean Créhu veut et entend :

1° Que tous ses héritiers se réunissent en un banquet le soir même de sa mort;

2° Que cette réunion ait lieu à huis-clos;

3° Que le vin de Bordeaux et le rhum n'y soient point épargnés...

— Sacrebleure! interrompit Guérineul, quel honnête homme!

— Il ne s'oppose pas, continua Cousin-et-Ami, à ce que le clergé de Vesvron fasse son office; cela lui est égal. Il veut que le testament soit lu à ce repas, en présence de tous les héritiers.

Le repas doit avoir lieu dans le salon rouge. Le fauteuil de Jean Créhu restera vide et voilé d'un crêpe noir, jusqu'au moment où celui qui a droit de l'occuper l'occupera.

La voix de Cousin-et-Ami avait faibli à ces dernières paroles.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demandèrent Houël et le docteur, *celui qui a le droit de l'occuper?*

— Messieurs et amis, répliqua Maudreuil, nous tâcherons de le savoir. En attendant, mandez, je vous prie, le maire et le juge de paix, car il faut être en règle. Moi, je vais veiller au repas.

Il sortit, emportant la clé du coffre et le testament.

Les autres le suivirent, Morin et Houël pour remplir les formalités voulues, — et l'Artichaut, pour voir s'il ne

pourrait pas se procurer à l'office un verre de cassis et de l'oignon.

Les deux Romblon ne semblaient point trop contrariés de n'être pas invités au fameux repas.

En s'en allant, ils se frottaient les mains, en hommes qui voient une bonne affaire en l'air.

Ce fut en ce moment, où le mort restait seul dans sa chambre, que Tiennet Blône entra pour chercher son livre d'heures.

XXVIII

LE FANTÔME

Honneur à Menand jeune ! ses passions étaient simples et peu coûteuses. L'oignon, le cassis, les cordes de fouet, avec cela il était heureux !

Nous le proposons pour exemple à tous les notaires.

Menand jeune est un personnage étudié profondément. Il n'avait pas d'esprit, mais comme il dormait debout ! Il n'était pas si fort en droit que Besnard, mais quelle odeur ! Enfin, Menand jeune vous montrera peut-être qu'il avait certains talents de société. Méfiez-vous !

Le château du Ceuil était une grande vilaine maison, bâtie sous Louis XIII et mal bâtie. La salle rouge était le lieu solennel, la chambre historique du château du Ceuil.

Il est vrai de dire qu'il ne s'était jamais rien passé d'important dans la salle rouge. Mais qu'importe cela ? C'était la salle rouge. On ne l'ouvrait jamais. A la cuisine et dans les environs, la salle rouge était l'objet d'un respect universel.

Par les soins intelligents de Cousin-et-Ami, la salle rouge avait été préparée, selon le dernier vœu de Jean-

de-la-Mer. Il y avait au milieu une grande table dressée, supportant onze couverts, y compris celui qu'on avait placé devant le fauteuil vide de Jean-de-la-Mer.

Cousin-et-Ami, voulant montrer combien il respectait les volontés du défunt, avait fait de ce fauteuil une manière de trône qui s'élevait isolément au centre de la table et s'entourait d'une ample draperie de serge noire.

Les convives ne pouvaient voir le siége lui-même, mais bien une sorte de dais, dont l'extérieur, drapé lugubrement et semé de larmes blanches sur son fond noir, semblait cacher un cercueil.

Cousin-et-Ami avait réussi à faire là quelque chose de particulièrement sinistre et qui devait laisser peu d'appétit aux conviés de la fête. C'était un homme de goût, principalement pour tout ce qui concernait les funérailles.

La salle était fort délabrée. Comme l'orage de la nuit précédente avait justement brisé une demi-douzaine de carreaux, on avait dénoué les cordes à glands qui tenaient les rideaux relevés sur les patères, et l'épais damas tombait droit du haut en bas des croisées, cachant les embrasures profondes.

Un bon feu avait, en outre, été allumé dans la cheminée.

Il y avait trois issues à la salle rouge : d'abord deux maîtresses-portes parallèles donnant l'une sur le corridor intérieur, l'autre dans une pièce inhabitée qui touchait à la chambre de Jean-de-la-Mer. La troisième issue était tout simplement un panneau tournant qui s'ouvrait derrière le dais funèbre et communiquait, pour le service, avec la cuisine.

Les deux portes principales avaient été fermées en dedans à la clé et au verrou. Mais, en l'absence de Lucien et de Fargeau, qui seuls étaient de la maison, personne, parmi les convives, ne soupçonnait l'existence de la troisième.

Fargeau vint, à la vérité, bien avant le commence-

ment du repas, mais il était préoccupé à faire pitié, ce pauvre Fargeau. Quand on vient de perdre un oncle et de découvrir dix cohéritiers inattendus, allez donc songer à fermer une porte !

Vers huit heures du soir, les hôtes du château du Ceuil s'étaient réunis dans le lieu officiel du banquet. Romblon père et fils, exclus par leur position de non-héritiers, s'étaient retirés dans leurs chambres où un souper honorable leur avait été servi.

Car tout le monde tenait à ménager les deux Romblon, dont les mérites positifs ne seront bientôt plus un mystère pour le lecteur.

Les convives rassemblés à ce premier moment étaient au nombre de sept.

Ils se placèrent comme ils voulurent autour de la table; mais M. Fargeau ayant essayé de s'asseoir au centre, vis-à-vis du fauteuil voilé de noir, Cousin-et-Ami l'écarta poliment et prit lui-même cette place en quelque sorte présidentielle.

Vous ne connaissez pas ces natures d'héritier. Un Cousin-et-Ami qui a testament en poche devient féroce ou sublime, suivant que les circonstances l'exigent.

Cousin-et-Ami se plaça au centre de la table. A sa gauche, Menand jeune s'assit. Ce fut le vieux Houël qui prit place à sa droite. Morin, Fargeau et Besnard formèrent un groupe au bout de la table. Le jeune M. de Guérineul qui ne faisait partie d'aucune coterie choisit un bon endroit, un endroit où il y avait un pâté froid, du vin et du rhum, et il s'y planta.

Les autres places restèrent vides.

Elles attendaient Lucien et trois autres héritiers que nous aurons occasion de connaître.

Nous devons en faire l'aveu, excepté M. Fargeau qui enrageait dans la perfection, les autres convives s'efforçaient en vain de paraître tristes. Malgré l'aspect sinistre de cette vieille salle qui sentait le renfermé, chacun avait l'air gaillard, et il y avait au fond d'aimable gaîté sur toutes les physionomies.

Il s'agissait pour chacun de dix bonnes mille livres de rentes, au bas mot. Dix mille livres de rentes, c'est gai, c'est toujours gai.

Dans les premiers instants, comme la chambre mortuaire était à quelques pas, on entendait assez distinctement la voix du curé de Vesvron qui récitait les litanies funèbres. A la longue, c'eût été peut-être un voisinage pénible, mais il ne s'agissait que de causer un peu pour ne plus entendre.

La table était copieusement servie en viandes froides, bordeaux, etc., etc., et l'on avait des sujets d'entretien fort intéressants.

— Mes chers cousins et amis, dit le président Maudreuil, en nous asseyant à cette table nous accomplissons un pieux devoir. Notre ami et cousin, le respectable M. Créhu, qui ne faisait rien comme les autres, a voulu nous réunir en un banquet de larmes. Que sa volonté soit remplie.

Il tira son mouchoir. Chacun l'imita, à l'exception de Fargeau. Ce tribut étant payé à la mémoire du mort, chacun but et mangea suivant son appétit.

Fargeau seul ne mangeait pas. Il était vaincu. Ce malheureux Fargeau s'était damné gratuitement, malgré la belle diplomatie qu'il avait déployée. Il avait dix cohéritiers, lui qui dans ses rêves s'était si bien vu millionnaire!

Fargeau était capable de remords, quand le crime ne rapportait rien. En ce moment, il songeait à Berthe. Où était-elle? Le courant de la Vesvre emportait-il déjà le pauvre corps à la chute de Braix?

Et, pour se consoler, il se creusait la tête, cherchant déjà les moyens d'envoyer ses *consorts* là où il avait envoyé Berthe.

Mais quelle différence! Elle était si facile à perdre, cette enfant aveugle!

— Est-ce que nous sommes ici uniquement pour manger? dit-il d'un ton chagrin et amer.

— Nom de bleu! répliqua Guérineul, et pour boire, donc!

— Si monsieur de Maudreuil voulait bien me passer le testament de mon oncle, reprit Fargeau, je ne serais pas fâché d'en prendre connaissance.

— Mon cousin et ami, répondit Maudreuil, dans toute réunion quelle qu'elle soit, il y a un directeur officieux ou officiel. De l'aveu tacite de tous nos amis et cousins ici rassemblés, je dirige provisoirement la réunion. C'est moi qui l'ai provoquée, pendant que vous étiez je ne sais où. Ce n'est pas un reproche, mon cousin et ami Fargeau, mais je veillais, moi, auprès du lit de mort de votre oncle respectable.

— C'est vrai, ça, interrompit Guérineul, Maudreuil attendait dans le corridor.

— Est-ce vous qui lui avez fermé yeux ?,continua imperturbablement Cousin-et-Ami; nous sommes ici en famille et je peux tout dire. Si j'ai ouvert le coffre de Jean-de-la-Mer après son décès avec un empressement que des étrangers auraient pu trouver malséant, c'est à cause de vous, monsieur Fargeau.

— De moi, monsieur?

— De vous, monsieur!

Cousin-et-Ami avait pris une pose olympienne.

— De vous, répéta-t-il, et de vous seul, car, si le hasard eût voulu que ce testament fût tombé entre vos mains, ce testament eût été détruit.

Fargeau se leva livide de colère.

Il regarda tout autour de la table pour voir s'il pourrait espérer aide ou appui. Mais ses deux acolytes ordinaires baissaient les yeux.

Menand jeune qui avait été un peu de son parti autrefois, mangeait la lisière de sa serviette d'un air rogue.

Houël et Guérineul ricanaient d'une façon tout hostile.

Fargeau se rassit.

— A la bonne heure! dit Cousin-et-Ami, se rasseoir est le plus sage, car, je vous en préviens fraternellement, notre jeune ami et cousin, le chevalier Félix de Guérineul cherche depuis longtemps l'occasion de vous casser les reins.

— Nom de bleu, oui, grommela Guérineul, mais ça se retrouvera.

— Quant au testament, reprit Cousin-et-Ami avec un redoublement de solennité, ce n'est pas vous seul qui en aurez connaissance, mais tout le monde. Je le demande à nos amis et cousins, sont-ils prêts à en écouter la lecture ?

— Oui, oui, oui ! répondit-on tout d'une voix.

Maudreuil tira respectueusement le papier timbré de sa poche.

— Les absents auront tort, dit-il; ce qui se décidera ici ne leur sera point communiqué.

— Lisez ! lisez ! cria l'assistance impatiente.

On avait repoussé les assiettes et empli les verres.

— Avant de lire, dit encore Cousin-et-Ami, je dois remplir une dernière formalité imposée par le testateur.

— Sacrebleure ! s'écria Guérineul, c'est assottissant, les formalités ! Mais passez-moi votre bouteille, et roule ta bosse !

— Cette dernière formalité, continua Maudreuil, consiste à appeler à haute voix le nom de tous les héritiers inscrits au testament et dont la liste se trouve sur ce papier. Je commence : Monsieur Fargeau Créhu de la Saulays !

— Présent, répondit Fargeau de mauvaise grâce.

— Monsieur Lucien Créhu de la Saulays !

Personne ne répondit.

— Monsieur le docteur Morin !

— Présent.

Besnard, Menand jeune, Houël et Guérineul répondirent également à l'appel de leur nom.

— Mademoiselle Olivette ! appela encore Maudreuil.

Tout le monde le regarda.

— C'est Berthe, que vous voulez dire... murmura Fargeau.

— Non pas : mademoiselle Olivette.

— Tonnerre de Landerneau ! elle est dans la cuisine,

dit Guérineul, je vais aller la chercher, moi, si vous voulez.

Cousin-et-ami l'arrêta du geste et reprit son appel.

— Monsieur Tiennet Blône.

Il y eut un cri général. Est-ce que décidément le défunt se moquait de ses collatéraux?

— Monsieur Honoré Créhu de Pélihou, acheva Maudreuil.

A l'appel de ce dernier nom que personne ne connaissait, on entendit comme un son vague.

— Encore un absent, dit Morin.

— C'est étonnant! murmura Besnard, il m'a semblé entendre...

— Moi aussi, interrompit Maudreuil.

— Quoi? demanda le docteur.

— Il m'a semblé, répondit Besnard, qu'une voix disait quelque part, ici, dans la chambre : Présent!

— Nom de bleu! s'écria Guérineul, vous ne buvez pas assez, monsieur Besnard, les oreilles vous tintent. S'il n'y a que moi pour aller chercher ce citoyen-là, je crois qu'il ne fera pas beaucoup de tort à nos portions.

— Ecoutez, interrompit encore Maudreuil qui mit un doigt sur sa bouche.

Ce fut quelque chose d'étrange.

Cette fois on entendit très-distinctement une voix faible et douce qui partait on ne savait d'où et qui répétait avec une sorte de complaisance :

— Présent! présent! présent!

Chacun regarda son voisin. Et dans le silence la voix du prêtre, étouffée naguère par le bruit qui se faisait autour de la table, perça de nouveau la cloison et vint apporter la mélopée triste de l'oraison mortuaire.

Ils étaient tous un peu pâles, les héritiers de Jean-de-la-Mer.

Ces deux voix dont l'une parlait de mort si énergiquement et dont l'autre sortait en quelque sorte de terre, jetaient du froid dans les veines.

Il fallait désormais bien peu de chose pour changer

cette inquiétude vague en terreur, — et chacun tressaillit violemment rien qu'à voir la draperie noire s'agiter au vent qui venait des carreaux brisés par l'orage.

Etait-ce bien le vent?

Tous ceux qui s'asseyaient autour de la table avaient en ce moment la même idée.

Ils se rappelaient cette phrasé mystérieuse.

« Le fauteuil de Jean Créhu restera vide et voilé d'un crêpe noir, jusqu'au moment *où celui qui a droit de l'occuper l'occupera.* »

. . . . . .

Le prêtre disait dans la chambre funèbre :

— *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

Et la voix fantastique répéta, mais cette fois tout près de l'oreille des convives :

— Présent, présent, présent!

En même temps la draperie noire s'ouvrit et l'on vit Jean-de-la-Mer assis sur son fauteuil.

Jean-de-la-Mer, avec sa figure maigre, inondée de barbe blanche.

Tous les siéges se reculèrent. Il y avait de l'horreur sur tous les visages.

Jean-de-la-Mer souriait paisiblement et répétait en saluant à la ronde :

— Présent, présent, présent!

Sur qui donc le curé de Vesvron récitait-il la prière des morts?

XXIX

OU MENAND JEUNE EST FIANCÉ

Nous avons vu ce fantôme traverser la cuisine du Ceuil et faire peur aux valets avant de terrifier les maîtres.

Car les maîtres étaient terrifiés.

Morin, Besnard, Houël et Guérineul regardaient le fantôme avec des yeux effarés; les dents de Menand jeune claquaient, malgré la serviette qu'il s'était mise tout entière dans la bouche. Le président Maudreuil lui-même perdait évidemment contenance.

Fargeau seul éprouvait une sorte de maligne joie à voir la déconvenue de ses compagnons.

L'idée vint à quelques-uns que le vieux Jean Créhu avait tout simplement joué cette farce lugubre pour faire pièce à ses héritiers.

Les autres voyaient là le côté surnaturel. Le mort s'était levé de son lit.

Et personne ne songeait à expliquer logiquement l'aventure. Ce nom d'Honoré Créhu de Pélihou, personne ne le prenait au sérieux.

On ne s'en souvenait même plus.

C'était Jean-de-la-Mer qui était là !

— Mon respectable cousin et ami, dit Maudreuil qui avait retrouvé le premier la parole, mais dont la voix tremblait terriblement, je ne sais pas quel motif a pu...

— Présent, présent, présent ! interrompit le fantôme d'un accent agréable et comme s'il eût voulu s'excuser d'être arrivé trop tard.

Ce n'était vraiment point la voix de Jean-de-la-Mer.

Mais cette tête si remarquable ! cette barbe blanche ! ce grand front étroit, haut et diaphane comme de la cire émincée.

— Si j'allais chercher monsieur le recteur, murmura Houël à l'oreille de Cousin-et-Ami, on pourrait essayer d'un exorcisme.

En ce moment, le fantôme prit dans la poche de sa houppelande une petite tabatière d'argent.

Jean-de-la-Mer ne prenait pas de tabac.

— Nom de bleu ! dit Guérireul en soufflant comme un bœuf; il prise, nom de nom de nom de nom ! Ce bonhomme-là est drôle comme tout, sacrebleure ! Regardez, Cousin-et-Ami, c'est une personne naturelle.

La glace était rompue. Chacun regardait maintenant le fantôme sans trop de terreur. On remarquait entre sa figure et celle de feu Jean-de-la-Mer des différences peu sensibles, mais réelles. Il avait le nez plus long, la barbe plus pointue, le front plus haut et plus étroit; il avait l'air encore plus défait que Jean Créhu lui-même à sa dernière heure.

Décidément, ce n'était pas Jean-de-la-Mer. Jean-de-la-Mer était bien mort !

Et pourtant, Maudreuil eut un frisson par tout le corps quand le fantôme, tendant tout à coup un bras long d'une aune et maigre comme un manche à balai, lui mit sa tabatière sous le nez en disant :

— En usez-vous?

Maudreuil et ses six compagnons éternuèrent.

Cela leur fit du bien.

Le fantôme dit bien poliment en souriant, à la ronde :

— Dieu vous bénisse !

Maudreuil reprenait un peu son importance, M. Fargeau semblait réfléchir. Besnard et Morin ne disaient rien. Ils attendaient la lecture du testament.

Cousin-et-Ami le tira enfin de sa poche, ce testament fameux, et Fargeau le reconnut parfaitement pour l'avoir vu la veille par le trou de la serrure.

Le fantôme mit sa petite tabatière d'argent sur la table et s'arrangea pour écouter.

Il était très-privé, ce fantôme, et paraissait bon prince.

A part son entrée bizarre et mystérieuse, c'était vraiment un personnage assez respectable. Il tremblottait un peu de la tête et des mains; sur son visage étique qui avait exactement les tons du vieil ivoire jauni, on déchiffrait cette naïveté futée des enfants et des vieillards.

Son œil était somnolent comme celui d'un chat au soleil. Mais parfois, tout au fond de sa prunelle grisâtre, un petit rayon pointu s'allumait.

C'était comme un éclair.

— Vous êtes monsieur Honoré Créhu de Pélihou? lui demanda Cousin-et-Ami avec un reste d'hésitation.

— Oui, oui, oui, répondit gaiment le fantôme.

— Et pourrait-on savoir comment vous vous êtes introduit?

Le fantôme eut un sourire aimable.

— Je venais lui faire une petite visite, répliqua-t-il, une petite visite d'amitié. Il y avait soixante-cinq ans que je ne l'avais vu. On m'a dit en chemin qu'il était mort. Pauvre Jean! je le regrette bien; oui, oui, oui! Mais je voudrais savoir ce qu'il m'a donné dans son testament.

— Cela ne nous dit pas par où vous êtes entré? insista Cousin-et-Ami.

Le fantôme fronça légèrement ses sourcils blancs.

— Par où? répéta-t-il; bien, bien, bien! on entre comme on peut, le soleil à travers les carreaux, le vent par les fentes de la porte, oui, oui, oui! je sais la route depuis quatre-vingt-quatre ans... car le suis l'aîné, moi!

Il se redressa fièrement.

Si Cousin-et-Ami avait lu en entier les quatre grandes pages du testament il eût compris ces dernières paroles, mais Cousin-et-Ami avait eu tant de choses à faire ce soir! C'est à peine s'il avait pu jeter un coup-d'œil sur le papier timbré, pour bien constater que son nom y était en ligne honorable.

Néanmoins, il ne répéta pas sa question, parce que l'éclair pointu qui s'était allumé dans le regard du fantôme ne le laissait pas très-rassuré.

— Passez-moi le flacon de rhum, dit en ce moment le petit vieillard.

Guérineul eût voulut avoir une paire de pistolets; il avança le flacon.

Le fantôme laissa tomber une goutte de rhum sur la pointe d'un couteau et mit la pointe du couteau sur le bout de sa langue.

Cet excès de boisson le rendit plus verbeux.

— Nous sommes ici huit sur onze, reprit-il, car je suis au fait de tout. Oui, oui, oui! Où sont les trois autres?

— Quant à M. Lucien Créhu et au gars Tiennet Blône, répondit Maudreuil, nous n'en savons rien, mais il y a une jeune fille nommée Olivette qu'on pourrait appeler.

— Quelqu'un s'intéresse-t-il à cette jeune fille? demanda encore le fantôme.

Personne ne répondit.

Le petit vieillard fit un second excès. Il avala deux gouttes de rhum coup sur coup.

— C'est que, reprit-il, les absents auront tort. La jeune fille est riche; est-elle belle?

— Nom d'une pipe! répondit Guérineul, un brin d'amour!

— Voulez-vous l'épouser?

— Elle est domestique et je suis gentilhomme!

— Et vous? poursuivit le fantôme en s'adressant à Houël.

— Je suis trop vieux.

— Et vous? dit encore le fantôme.

C'était à Menand jeune qu'il s'adressait cette fois.

L'Artichaut ouvrit toute grande cette bouche qui dévorait les cordes, les ficelles et les tissus de toute sorte.

Il ne parla point : pour deux oignons, il n'aurait pas parlé! Mais il sourit tendrement et fit signe que cette union le rendrait un heureux notaire.

— Eh bien! dit le fantôme qui ne craignit pas de s'offrir jusqu'à trois gouttes de rhum sur la pointe du couteau; affaire conclue! vous stipulez pour elle et pour vous... car nous allons faire des affaires ensemble, mes bons messieurs!

Il se redressa tout à coup, et ses yeux brillèrent.

Un froid courut dans toutes les veines.

Il avait quelque chose de diabolique, maintenant, ce vieux bonhomme.

— Oui! oui! oui! reprit-il en clignant de l'œil; et quant aux deux absents, tant pis pour eux! Un peu plus tôt, un peu plus tard, nous mourrons tous. Tant pis, tant pis, tant pis!

Parmi les assistants dont le lecteur connaît la présence, ces paroles n'excitèrent que de l'étonnement et peut-être quelque inquiétude. Mais il y avait une autre personne, un pauvre cœur qui battait là dans l'ombre et que ces paroles frappèrent comme un coup de poignard.

— Maintenant, dit le fantôme qui avait déjà pris une importance pour le moins égale à celle de Cousin-et-Ami, lisez le testament, j'écoute.

Il versa quatre gouttes de rhum sur la pointe du couteau et les avala bravement.

Puis il posa son menton aigu sur ses deux pouces et

regarda en face Cousin-et-Ami qui tenait le testament ouvert.

Celui-ci toussa solennellement et commença ainsi sa lecture :

« En présence de ma fin prochaine, je, soussigné, jouissant, comme la rédaction du présent acte le prouvera surabondamment, de la plénitude de mes facultés intellectuelles et morales, transmets à ceux qui m'ont connu ma pensée intime et ma dernière volonté.

« Ceci est mon testament, écrit entièrement de ma main... »

— Attendez, attendez, attendez! interrompit ici le fantôme, ça commence très-bien; mon petit coquin de Jean avait un bon style. Mais il vient un vent coulis par cette fenêtre.

Il montrait la croisée qui était à sa droite et dont, en effet, les rideaux tremblaient au vent. Guérineul se leva et les rejoignit avec une épingle empruntée à l'Artichaut, qui était une pelotte vivante.

Si Guérineul avait eu l'idée de soulever les rideaux, il aurait vu...

Mais il avait peu d'idées, et il n'eut pas celle-là.

XXX

LA LECTURE

Cousin-et-Ami continua ainsi la lecture du testament de Jean-de-la-Mer.

« ... Entièrement de ma main.

« Je commence par déclarer, sans orgueil comme sans honte, que je ne crois à rien, sinon à la perversité innée de la race humaine.

« J'ai quatre-vingt-deux ans, et je n'ai jamais rencontré un être humain qui valût la dixième partie d'un dindon engraissé à point, et bon à mettre en daube.

« Mon histoire serait utile à raconter. Mais si je veux bien laisser à quelques malheureux de ma connaissance une fortune que je ne puis emporter dans le néant, je prétends ne point me fatiguer à leur tracer mon Odyssée.

« En deux mots, je suis né en 1746. J'ai vu les deux derniers règnes de la grande monarchie. J'ai vu la République, l'Empire et la nouvelle domination des Capets.

« L'ancienne monarchie avait du bon. La République fut sublime et stupide; l'Empire ne fut qu'une grande ambition satisfaite, et un grand génie qui prit de mau-

vaises cartes au moment de faire paroli. La Restauration est une bête malade à qui le libéralisme, plus bête qu'elle, donne de l'eau chaude et des clystères.

« J'ai quitté mon pays, un sot pays ! à l'âge de dix-huit ans. J'y suis revenu à l'âge de soixante-sept ans. J'ai donc été absent pendant quarante-neuf ans de ma vie.

« Sur cette terre, on n'est pas mieux ici que là. On s'ennuie partout, car il y a partout des hommes.

« J'ai été soldat, déserteur, prisonnier à la Bastille, patriote, suspect, fournisseur des armées, et finalement pirate. Il n'y a que ce dernier métier d'honnête.

« J'ai tué assez d'Anglais pour prendre le titre de héros. Au commencement, tuer des Anglais, cela intéresse; mais on se blase. Aujourd'hui je ne remuerais pas le pouce quand il s'agirait de tuer dix Anglais.

« Soyez sûr que Marat se serait fatigué de tuer des aristocrates; le tout était de lui donner le temps... »

Cousin-et-Ami reprit haleine.

Le fantôme le regardait toujours en face, avec son menton appuyé sur ses pouces pointus. On voyait bien qu'il était un peu ivre, parce qu'il avait avalé cinq pleines gouttes de rhum sur la lame du couteau.

Fargeau écoutait d'un air dédaigneux.

Morin et Besnard prêtaient gravement l'oreille.

Menand jeune songeait, avouons-le, à sa lune de miel, et mordillait le coin de la nappe pour garder un peu de sa serviette.

Le vieux Houël ouvrait de grands yeux et le jeune M. de Guérineul trouvait, nom de bleu ! ce testament-là insipide.

Nous sommes assez de son avis, au fond. Mais nous n'en passerons pas une virgule.

Cousin-et-Ami poursuivit :

« La race humaine est perverse, parce qu'elle est impuissante, et réciproquement. Si l'homme a un pouvoir ici-bas, c'est celui de se nuire à lui-même en nuisant à autrui.

« Le reste est mensonge.

« D'où il résulte clairement que le progrès humain est une chimère.

« D'où il résulte encore que l'idée même du progrès, la simple et pure idée, antipathique à la nature de l'homme, sera dans un temps le plus grand des crimes sociaux.

« Pour que cela soit, il suffit que l'idée du progrès, sortant de ses langes, conquière assez de prosélytes pour faire peur un beau jour à l'être le plus poltron qui soit au monde.

« Cet être poltron, lâche, brutal, aveugle, stupide, c'est le monde lui-même.

« Le monde, ou si mieux on aime, la société organisée comme elle l'est.

« Je suis contrarié de quitter la terre avant d'avoir entendu le premier coup de canon tiré avec la poudre d'orviétan qui est dans la cervelle des penseurs. Ce sera très-curieux; mais il faut encore du temps.

« Entre tous les pays du globe, la France est incomparablement le plus sot, le plus ignorant et le plus laid. On peut m'en croire. J'ai fait cinq fois le tour de l'univers.

« A cause précisément de sa prééminence en fait de sottise, la France est destinée, suivant toute probabilité, à mettre en train la grande orgie des penseurs.

« Ce sera une belle goguette. Je voudrais voir cela.

« Quand on aura tarabusté une demi-douzaine de tyrans, planté des forêts de peupliers, cassé quelques milliers de têtes et sali des montagnes de papier blanc, les grenouilles redemanderont un roi.

« Seulement, le régime constitutionnel disparaîtra, parce que c'est une transition.

« L'absolutisme, qui est évidemment le seul état normal et possible dans l'humanité, remontera sur son trône brûlé tant de fois, et, comme l'a dit Napoléon, l'Europe sera cosaque.

« Ce qui a mis la France sur cette pente, c'est une chose que j'aime, n'en déplaise au docteur Morin, une chose qui s'appelle le libéralisme... »

Morin fut évidemment flatté; il sourit doctoralement, et crut devoir saluer comme quand on prononce le nom du Christ au prône.

Mais ce qui était déplorable, c'était l'effet produit par la lecture du testament sur l'assistance. Ce morceau, remarquable à tant de titres, faisait un *fiasco* complet.

Et comme l'ennui conseille mal, chacun, autour de la table, cherchait une consolation au fond de la bouteille. Les verres se vidaient silencieusement. L'ivresse, combattue par la mauvaise humeur, ne venait pas.

Le fantôme seul vous avait un air guilleret avec sa peau de parchemin et ses yeux éteints, qui tout à coup lançaient une étincelle. Il en était venu, de gouttes en gouttes, à lamper de pleines petites cuillers de rhum.

Cousin-et-Ami subissait l'effet de son texte. Il était un peu découragé. Néanmoins il poursuivait avec résignation :

« ... Le libéralisme.

« Je l'aime, cette chose, parce que je n'en sais point de plus misérable et de plus mortelle.

« Le libéralisme ne sait pas ce qu'il fait, ne sait pas ce qu'il veut, ne sait pas où il va. C'est le grossier orgueil de la bourgeoisie qui menace avant de se révolter.

« Le libéralisme sera vainqueur. Il mettra la bourgeoisie sur le trône. Autour de ce trône usuraire, le sucre, l'indigo, le café, le fin-courant, le compte de retour, l'huile de morue, etc., formeront la plus lourde, la plus inintelligente, la plus vilaine des aristocraties.

« Qu'arrivera-t-il? La troisième couche sociale regardera d'en bas la bourgeoisie ainsi guindée sur un piédestal nouveau. Et la troisième couche sociale se fâchera tout rouge, parce que la bourgeoisie sera insolente comme un épicier devenu grand seigneur.

« Une autre opposition surgira. Que sera son nom? Je ne sais, et peu m'importe. Ce sera le libéralisme du libéralisme. Pour ne pas se mettre en frais d'imagination, ce parti lira les ouvrages de mon vieil ami Babœuf.

« Sus! sus! à bas tout ce qui est! Les saint-simoniens, qui étonnent Paris, n'en sont qu'à l'enfance de l'art! La vérité, c'est le mensonge; la beauté, c'est la laideur; la propriété, c'est le vol; le jour, c'est la nuit... »

Le vieux Houël, qui se retenait depuis dix minutes, poussa un formidable bâillement, lequel éveilla en sursaut Guérineul et Menaud jeune.

Fargeau réfléchissait toujours. Besnard et Morin attendaient la partie significative du testament.

Quant au fantôme, il restait le menton sur les deux pouces, ne quittant cette position que pour graduer ses doses de rhum. Il était parti d'une gouttelette perlant à la pointe d'un couteau. En ce moment il arrivait au petit verre avec le bain de pied.

— Ne pourrait-on passer un peu la partie politique? insinua Besnard timidement.

— Ceux qui s'ennuient aux dernières paroles de notre vénéré cousin et ami, répliqua Maudreuil avec sévérité, peuvent s'en aller et renoncer à ses bienfaits.

Ce n'était pas du tout le compte de l'homme de loi.

— Patience! reprit Cousin-et-Ami, dont le regard avait parcouru les lignes suivantes; nous arrivons à quelque chose de beaucoup plus intéressant.

Que ce fût menace ou promesse, ces mots ranimèrent la curiosité assoupie; on se remit à écouter.

Maudreuil continua de lire :

« Mais la comédie vaut quelquefois le drame; et, n'en déplaise à mes excellents héritiers qui ont attendu mon décès avec tant de discrète impatience, si je n'étais pas trop vieux, si j'avais la moindre espérance d'assister à la canonisation provisoire de saint Babœuf, je casserais aux gages le cher docteur Morin, mon médecin, et je ne laisserais pas mon doux neveu Fargeau me verser si souvent à boire... »

Cette fois Cousin-et-Ami s'arrêta de lui-même.

Tout le monde ouvrait de grands yeux.

Le fantôme souriait doucement.

Morin s'agitait sur son fauteuil, et le jeune M. Fargeau avait aux joues une pâleur plus livide.

Comme nous l'avons laissé pressentir, il y avait quelqu'un derrière les rideaux fermés de la croisée, qui était à gauche du fantôme.

Une femme que l'étoffe épaisse laissait dans une obscurité presque complète, et qui était là depuis l'entrée des convives.

Les dernières paroles prononcées par Maudreuil la firent tressaillir.

En ce moment, une main la toucha par derrière, et sa bouche s'ouvrit pour pousser un cri.

La main serra son bras fortement.

— C'est moi, mademoiselle Berthe! dit en même temps une voix à son oreille.

— Tiennet Blône! murmura la jeune fille.

— Chut! fit la voix.

La main de Tiennet, passant par le trou d'un carreau brisé, pesa sur l'espagnolette. La fenêtre s'ouvrit. Il entra dans l'embrasure.

XXXI

PAUVRE FILLE

Comment Berthe l'aveugle se trouvait-elle dans cette embrasure, et pourquoi Tiennet Blône venait-il l'y rejoindre?

Quand Berthe avait quitté le creux du chêne de la Mestivière, quand elle avait attaché le petit chien Chéri à une racine, Berthe voulait mourir. En dehors de Lucien qu'elle aimait uniquement en ce monde, il n'y avait pour Berthe ni espoir ni bonheur. Elle l'aimait d'une passion profonde et réfléchie. Quoique sa nature à elle fut bien supérieure à la nature de Lucien, sa tendresse était une adoration docile.

Elle lui faisait au fond de son cœur un piédestal. Tout ce qu'on chérit, tout ce qu'on admire, elle le lui donnait. Elle croyait en lui comme en Dieu.

Cette pensée de mort qui lui venait, c'était une pensée d'obéissance.

Lucien ne l'aimait plus. Son cœur lui disait : Puisque tu serais la tristesse de sa route, écarte-toi!

Toute pâle, ses beaux cheveux noirs au vent, nous

l'avons vue qui s'élançait vers le bord de la plate-forme.

Pauvre fille aveugle! heureuse et pleine d'espoir, peut-être en un beau jour de joie eût-elle trébuché par hasard aux lèvres de l'abime.

Mais aujourd'hui qu'elle cherchait l'abime, elle ne le trouva point. Quand son pied quitta le sol et que ce dernier cri : Mon Dieu, prenez mon âme! s'échappa de sa bouche, ce n'était pas la Vesvre qui était au-dessous d'elle, c'était le tapis de gazon bordant la route de Vitré. A dix pas, elle eût rencontré la coupe perpendiculaire du tertre; mais là, il n'y avait qu'une chute de trois ou quatre pieds et de l'herbe pour l'amortir.

Elle se releva, étourdie et froissée.

Le choc fit parler son flanc. Elle se sentit mère. L'idée du suicide lui fit horreur.

Et une fois passé ce premier moment où le désespoir n'a point de contrepoids dans la raison troublée, il était impossible que Berthe revînt jamais à cette lâche pensée du suicide.

Dieu et son enfant! Deux voix que le découragement avait rendues muettes, se firent entendre à la fois dans son cœur.

Dans ce corps charmant, tout pétri de grâces délicates et frêles, il y avait une âme vaillante. Berthe avait souffert depuis l'enfance, et cette longue solitude où la pensée de Dieu apportait seule quelque consolation, lui avait appris le courage.

Ce fut comme un réveil. Elle s'agenouilla et pria ardemment, pour elle-même qui venait de pécher, pour son enfant, — et pour Lucien.

Puis elle se prit à descendre le sentier de la Vesvre.

La nuit devenait noire. Mais que lui importait la nuit? Elle ne savait pas où elle allait, elle marchait, pour s'éloigner du Ceuil, pour écarter de la route de Lucien un sujet de peine ou de malheur.

Elle voulait aller loin, bien loin, si loin que pourraient la porter ses petits pieds.

Elle alla ainsi pendant une heure, pendant deux heures et plus. Elle monta des rampes abruptes, elle descendit des côtes rapides. Ses pieds saignèrent aux ronces du chemin.

Tantôt c'étaient des prairies mouillées qu'elle traversait, tantôt des landes pierreuses, tantôt des taillis où elle ne pouvait avancer qu'en écartant les branches avec sa main.

Elle pensait être au moins à trois grandes lieues du château.

Et lorsqu'elle entendit ces sons mêlés qui annoncent l'approche d'une habitation : l'écho des voix, le grondement des bestiaux et le cri de la girouette rouillée, elle songea tout de suite à demander l'hospitalité à cette maison lointaine et inconnue.

Elle avança dans la direction du bruit. Et, à mesure qu'elle avançait, ce qui remplace la vue pour les aveugles, ce sens mixte, composé de l'odorat, du tact et de l'ouïe, mit un doute dans son esprit.

Elle écouta. Elle éprouva du pied les accidents du sentier. Elle tâta l'écorce des arbres.

Cette maison lointaine et inconnue, c'était le château du Ceuil.

Toujours l'éternel obstacle à sa volonté ! Toujours ce bandeau qui était sur sa vue !

Elle ne reprit point sa course, néanmoins. Puisque le hasard la ramenait au Ceuil, à travers les mille détours qu'elle avait dû faire dans la plaine et dans la forêt, il fallait que le hasard lui profitât.

Elle voulait vivre et s'éloigner. Dans sa chambrette, il y avait de l'argent et des bijoux. Elle entra pour prendre tout ce qu'elle pourrait emporter.

C'était au moment où les héritiers, quittant la chambre de M. Jean Créhu, se dirigeaient vers la salle rouge où devait avoir lieu la lecture du testament.

Barthe ne savait pas que son oncle était mort. Elle revenait de sa chambre avec son petit trésor, et suivait les galeries d'un pas rapide, pour quitter le château sans

être aperçue, lorsqu'elle entendit les pas de tout ce monde.

Cela lui fit l'effet d'une armée, dans les ténèbres.

Elle passait devant la porte de la salle rouge, qui était grande ouverte. Elle y entra pour laisser passer les gens qui venaient. Et quand ces gens entrèrent après elle, Berthe se glissa derrière le rideau et se blottit dans l'embrasure.

De là, elle entendit tout ce que nous avons entendu nous-mêmes.

La première chose qu'elle remarqua, ce fut l'absence de Lucien.

Puis elle frémit bien fort à ces menaces lancées à mots couverts contre ceux des héritiers qui n'étaient pas là pour conclure le pacte.

Quant au testament de Jean-de-la-Mer, Berthe l'écouta, mais ce fut à son oreille comme une série de paroles où le sens manquait.

Pauvre philosophe! Il faisait dormir les hommes, et ne parvenait pas même à étonner les femmes.

Si Jean-de-la-Mer avait pu prévoir cela, nous affirmons sous serment qu'il fût mort en bon chrétien.

Une chose frappa cependant Berthe très-vivement : ce fut le passage où M. Jean Créhu donnait à entendre qu'il se défiait du docteur et de Fargeau, cela au point d'exprimer un doute sur la loyauté de leurs soins.

Berthe n'y voyait pas; mais elle avait trouvé parfois que les breuvages servis au vieillard avaient une odeur étrange.

Dans sa cachette, elle n'avait maintenant d'autre pensée que de prévenir Lucien et de le mettre en garde contre ces hommes avant de partir...

Tiennet Blône, lui, avait de bons yeux; et s'il se trouvait là, en ce moment, auprès de la pauvre Berthe, ce n'était vraiment point qu'il se fût trompé de route.

Voici ce qui était arrivé à Tiennet Blône :

XXXII

UN RÉCIT DE YAUME LE PATOUR

En quittant la chambre du mort, Tiennet avait pris la route de la Mestivière, parce que l'un des domestiques du château lui avait dit que M. Lucien Créhu était allé à Vitré dans l'après-midi, sur l'ordre de Jean-de-la-Mer.

Lucien était son maître et son ami. Il sentait vaguement qu'un grand danger pesait sur Lucien. Il voulait le voir, l'avertir et le défendre.

Et, sur cette volonté qui était le fond de sa pensée, une foule d'idées passaient et s'entrechoquaient, comme l'ombre des feuillées s'agite sur la surface de l'eau, quand il fait grand vent et clair soleil.

Son père! Il savait le nom de son père. Son père était mort.

Il était le fils d'un gentilhomme.

Celui qui aurait dit non, Tiennet Blône lui eût défoncé la poitrine d'un coup de tête.

Mais il était fils abandonné, renié, méconnu!

— Dormez bien, père. Ce que je voulais, je l'ai; je cherchais, j'ai trouvé; je ne chercherai plus.

Il se disait cela, l'orgueilleux!

Mais son cœur battait bien fort, et ce n'était point la rapidité de la course qui mettait tant de sang bouillant à sa joue si pâle d'ordinaire.

Ses grands yeux hardis avaient envie de pleurer.

Mais il levait la tête et il disait encore :

— Quand on sait son mal, on est guéri ! Tu ne pleureras plus jamais, Tiennet Blône. Tu es un homme.

Et, comme la veille, il donna ses longs cheveux au vent de la nuit.

Et comme la veille, il secoua sa tête révoltée et entonna un couplet de sa chanson :

Monsieur Bertrand dit à l'Anglais :
Arrête !
Arrête !
Pour l'atteindre je donnerais
Ma tête,
Ma tête !

Mais sa voix s'éteignit avant d'avoir lancé le dernier vers. Il se couvrit le visage de ses mains et des larmes jaillirent à travers ses doigts.

— Les autres ! murmura-t-il, qu'ont-ils donc fait à Dieu pour avoir une mère ! Que Dieu me prenne mes deux yeux et me fasse aveugle ! que Dieu me prenne mes deux mains, tout ce que j'ai, pour me donner, en échange de cela, une mère !

Il courait pour sécher ses larmes.

Il avait honte de pleurer, l'enfant ! Il voulut chanter encore ; — son âme se brisait.

Et il répétait à satiété, comme s'il eût été un maniaque ou un innocent.

— C'est à M. Lucien que je pense ; je ne pense qu'à M. Lucien !

Il traversa la Mestivière en trois enjambées et descendit le sentier de la Vesvre. Au bas de la rampe, il vit une ombre qui se mouvait lentement dans la rivière même.

— Qui va là? cria-t-il.

— Censément, lui répondit-on, ça ne fait pas rien à personne.

L'instant d'après, Tiennet était auprès de Yaume le pâtour qui remettait ses bas de laine, assis au bord de la Vesvre.

— As-tu trouvé M. Lucien? lui demanda Tiennet.

— Qui t'a dit ça, que je cherchais M. Lucien?

— L'as-tu trouvé?

— Censément.

Yaume avait achevé de remettre ses bas de laine. Il passa ses sabots, prit son bâton et se leva.

— Gars Tiennet, dit-il d'un ton sentencieux, y a des charmes dans le pays. Connais-tu M. Honoré le happe-monnaie?

— Non, répondit Tiennet qui contenait à grand peine son impatience.

— Eh bien! reprit Yaume, je vas censément me coucher.

Tiennet lui saisit le bras.

— Où est M. Lucien! répéta-t-il.

— Ne me serre pas comme ça! repartit Yaume, tu m'avais dit de me méfier, je m'ai méfié. J'ai vu M. Fargeau conduire Olivette au creux du chêne, et là, ils ont manigancé quelque vilainie au vis-à-vis de mademoiselle Berthe.

— La promesse de mariage! murmura Tiennet.

— Un papier qui était dans un petit trou, sous de la mousse.

— C'est la promesse! répéta Tiennet qui devint rêveur.

— La promesse ou pas la promesse, censément, je me suis dit : faut chercher M. Lucien.

— Et tu as bien fait, mon gars! s'écria Tiennet qui lui serra la main avec chaleur.

La première idée qui était venue à Tiennet c'était que, peut-être, on avait tué Berthe. Il y avait longtemps que la possibilité de ce crime lui était apparue, car il y

avait longtemps qu'il avait surpris le testament où le vieux Jean Créhu instituait Berthe sa légataire universelle. La promesse! pourquoi avoir soustrait la promesse de mariage? Tiennet ne comprenait pas, et pourtant son esprit était déjà vaguement dans la voie.

— J'ai donc parti, reprit Yaume, et de la Mestivière jusqu'à Vitré, j'ai couru censément censé comme un lièvre. Mais Vitré est plus grand que Vesvron, et M. Lucien ne m'avait pas dit où il allait. J'ai baguenaudé de porte en porte, demandant comme ça : Bonjour à vous et à la maisonnée! Vous n'auriez point entr'aperçu le jeune Monsieur? — Non-fait, mon Yaume! — C'est tout de même, que je disais, en vous remerciant merci, et je tapais à une autre porte.

Yaume ne faisait pas souvent de pareils discours.

Il reprit haleine et poursuivit :

— V'là donc qu'est bon! Pas plus de jeune Monsieur que sur le bout de mon nez. Qu'en fin finale, le fils Courvoisier me dit : (qu'est borgne) M. Lucien est chez le happe-monnaie d'Honoré, qui reste au cul-de-sac du Puits-Rondel.

« Me v'là qui cours au cul-de-sac du Puits-Rondel. Ohé! monsieur Lucien! que je fis, monsieur Lucien Créhu!

« Bernique!

« Ohé! oh! hé! ho!

« Brenuque!

« Et pire encore, mon Tiennet, car le happe-monnaie a ouvert sa croisée et m'a jeté du vilain sur la tete. V'là tout. »

Yaume dessina un quart de moulinet avec son bâton et fit mine de monter à la plate-forme.

— Attends, lui dit Tiennet, est-ce que M. Lucien ne couche pas quelquefois à Vitré?

— Quand il y couche, c'est chez maman Rogome.

— J'y vais.

Tiennet mit ses pieds dans l'eau pour traverser le guet, mais il se ravisa tout de suite.

— S'il revient au château en mon absence, pensa-t-il, ces misérables le prendront au piége. Ecoute, Yaume, il faut que tu retournes à Vitré.

— Ça se peut bien, répondit le pâtour.

— Tu vas aller chez maman Rogome. Tu diras à M. Lucien que mademoiselle Berthe n'a pas reparu... Non! se reprit-il vivement : ne lui parle pas de mademoiselle Berthe. Il faut qu'il ait tout son sang-froid. Tu lui diras seulement que monsieur Jean Créhu est mort.

— Mort! répéta le pâtour, qui resta la bouche ouverte; pas possible! Un homme censément si vieux!

— En route! ordonna Tiennet.

Yaume ôta de nouveau ses bas de laine et traversa le gué.

— Gars Tiennet, dit-il de loin, puisque je fais tes commissions, c'est à toi de chercher la pauvre petite demoiselle Berthe.

Tiennet était déjà en train de monter sur le tertre. Comme il mettait le pied sur la plate-forme, un son plaintif et connu vint frapper son oreille. Il s'élança, vers le chêne creux, car la plainte semblait venir de ce côté. La plainte redoublait.

Dans l'ombre, au pied de l'arbre, il vit un objet blanc qui s'agitait. Il reconnut Chéri, le chien mignon, le favori et le conducteur de Berthe.

Une sueur froide vint aux tempes de Tiennet Blône.

XXXIII

CHÉRI

Le pauvre petit chien Chéri s'était presque étranglé à force de tirer sur le ruban qui le retenait captif.

Machinalement, Tiennet regarda du côté de la balustrade qui surplombait la Vésvre, à cent cinquante pieds de hauteur.

Les âmes qui se ressemblent se devinent. Il y avait quelque chose de semblable dans ces deux natures fières et jeunes, Tiennet et Berthe.

En outre, Tiennet connaissait Fargeau.

Il eut une sorte d'intuition dans la scène qui s'était passée à ce lieu même, quelques heures auparavant. Il comprit l'usage qu'on avait fait de la promesse.

Et il devina la pauvre Berthe.

Le moment ne valait rien pour réfléchir. Tiennet rompit la laisse du petit chien, qui s'élança aussitôt comme un trait à l'endroit où Berthe avait disparu. Tiennet le suivit en courant.

Chéri flaira et quêta quelques secondes sur le gazon où Berthe était tombée, puis il repartit, le museau dans l'herbe, murmurant, geignant, courant.

Tiennet allait derrière lui, les sourcils froncés, la poitrine oppressée.

C'était une chasse étrange. Chéri suivait au flair les mille détours que Berthe avait fait sans le vouloir dans la forêt. Çà et là il s'arrêtait, jetant une plainte faible, puis il repartait.

Tiennet avait peine à le suivre.

A chaque instant il s'attendait à voir le chien s'arrêter, et sa poitrine se serrait davantage.

Car la route longeait souvent des fondrières et de ces précipices que nous appelions *nains* au début de ce livre, mais qui étaient assez profonds, hélas! pour servir de tombeau à une pauvre fille.

Une fois, Chéri resta court sur ses petits jarrets frémissants et tendus. Son murmure se fit plus caressant et plus triste. Tiennet appuya ses deux mains contre son cœur. Un éblouissement passa devant ses yeux. Il crut voir dans le fourré une forme blanche, étendue sans mouvement et sans vie.

Mais c'était la fièvre qui lui faisait voir cela. Chéri s'était arrêté devant un lambeau de la robe de Berthe, accroché aux épines d'un buisson.

Cette longue route, que la jeune fille avait mis près de trois heures à parcourir, Chéri et Tiennet la firent en moins de vingt minutes.

Tiennet entra au château.

Dans la cuisine, on n'avait point vu Berthe.

— Et M. Lucien? demanda Tiennet.

— Non plus M. Lucien.

Tiennet respira.

On lui dit que les maîtres s'étaient renfermés et barricadés dans la salle rouge.

La salle rouge donnait sur la cour de derrière. Tiennet se rendit dans cette cour.

La nuit était très-sombre. La faible lumière qui passait à travers l'étoffe épaisse des rideaux était le jour pour Tiennet, qui venait du dehors. Il reconnut Berthe.

Son cœur battit, et il s'étonna lui-même de cette émotion violente. Car, jusqu'alors, l'intérêt qu'il portait à Berthe n'était que le reflet de son affection pour M. Lucien Créhu de la Saulays.

On pouvait dire que de tous les gens du château, il était celui que Berthe connaissait le moins, et pourtant, quand la jeune fille reconnut la voix de Tiennet Blône, elle n'eut plus peur.

— Mademoiselle Berthe, dit-il, je vous ai crue morte.

— Ce n'est pas moi qu'ils veulent tuer, répondit Berthe, c'est Lucien.

— Je suis là! voulut interrompre Tiennet.

Mais la jeune fille lui coupa la parole et acheva :

— Lucien et vous.

La tête du jeune paysan se redressa orgueilleusement.

— On ne me tue pas, moi! dit-il, comme il l'avait dit déjà dans la chambre mortuaire.

— Mademoiselle Berthe, reprit-il d'un ton doux et timide, je ne savais pas comme je vous aimais. Quand je vous ai crue morte, le cœur m'a manqué. Que vous êtes belle, et que M. Lucien fait bien de vous aimer!

Le front de la jeune fille se couvrit d'un nuage.

— Chut! murmura-t-elle, on entend à travers ce rideau. Songez à sauver Lucien, Tiennet Blône.

— Je le sauverai pour lui, mademoiselle Berthe, répondit le jeune gars, qui avait la main sur son cœur, et dont l'accent chevaleresque remua l'âme de Berthe, je le sauverai pour lui, car je l'aime; mais maintenant, je sens que je le sauverai aussi pour vous.

*

De l'autre côté du rideau, l'effet produit par l'étrange accusation, dirigée, dans le testament même, contre Fargeau et Morin ne se calmait pas.

— Tout ce testament, dit Fargeau avec amertume, est une œuvre de folie.

— Accuser ainsi un homme de ma sorte! murmura Morin. C'était un libéral!

Mais le fantôme étendit ses deux mains maigres pour calmer la tempête naissante.

— Chut! chut! chut! chut! fit-il avec son bon petit sourire de squelette aimable.

— Je ferai une seule question à notre cousin et ami Fargeau, dit M. de Maudreuil. Puisqu'il prétend que le testament de notre vénérable auteur, Jean Créhu, est entaché de folie, on doit conclure que ledit Fargeau est disposé à renoncer aux avantages y portés.

— Nom de bleu! s'écria Guérineul, les successions lui donnent de l'esprit, à ce nom de nom de Maudreuil!

Au lieu de répondre à l'impertinente question de Cousin-et-Ami, Fargeau haussa les épaules et s'enveloppa dans sa dignité. Le docteur Morin fit de même.

Bien qu'ils fussent habituellement sobres, tous les deux, ce soir-là, ils donnaient quelque attention au Bordeaux. Les autres convives faisaient mieux qu'eux.

Quant au fantôme, en suivant la gradation que nous avons indiquée, il était arrivé à lamper son verre à vin plein de rhum.

Il y avait de quoi enivrer un taureau, mais les joues du fantôme gardaient leur jolie couleur d'ivoire antique.

Quand Cousin-et-Ami reprit sa lecture interrompue, le fantôme posa, comme devant, son menton barbu sur ses deux pouces, et écouta.

XXXIV

LEGS ET LIBÉRALITÉS

Le testament continuait ainsi :

« N'ayant point l'espérance de vivre plus de trois ou quatre ans, lors même que je me garderais de mes parents et de mes amis, je laisse aller les choses à la volonté du hasard, le seul dieu qui ait jamais régi le monde.

« Et je dispose de mes biens meubles et immeubles ainsi qu'il suit :... »

Il y eut un soupir de bien-être autour de la table. Cousin-et-Ami fit un geste digne pour demander le silence, et poursuivit :

« Je possède environ deux millions de fortune conquis à différents métiers. Si l'argent conservait l'odeur de son origine, peut-être que le mien ne sentirait pas bon. Mes héritiers auront l'obligeance de passer là-dessus, j'en suis sûr.

« Je donne et lègue :

« 1° A madame Marion, rentière, avec laquelle j'ai pu passer à l'occasion quelques instants agréables, un flacon d'eau de Cologne entamé qui est dans ma table de nuit,

deux pots de pommade et une bouteille d'eau-de-vie, le tout pour qu'elle ait bon souvenir de moi.

« 2° A M. Fargeau Créhu de la Saulays, mon neveu à la mode de Bretagne, la onzième partie de tous mes biens, meublés et immeubles, à la charge d'acquitter sa part du legs précité.

« Mon neveu Fargeau est un pauvre garçon qui avait intérêt à se faire honnête homme. En suivant la ligne droite, il aurait eu toutes les chances possibles d'être très-riche. Mais empêchez donc un chien de chasser! Mon neveu Fargeau, constitué en coquin, est un coquin, et sera toujours un coquin.

« Je l'ai nourri dès son enfance; je l'ai traité à peu près comme mon fils. Depuis qu'il a l'âge de raison, il songe à m'envoyer dans un monde meilleur : c'est pour cela que je lui donne la onzième partie de mes biens, car, en définitive, voilà douze ou quinze ans qu'il a l'âge de raison; il aurait pu se défaire de moi plus tôt.

« Je le prie de recevoir mes remercîments.

— Méchant, même après sa mort! grommela Fargeau, qui écumait de rage.

Tout le monde riait sous cape. Besnard lui-même ne pouvait maîtriser son hilarité. Cependant, Fargeau l'ayant regardé en face, l'homme de loi prit une figure de circonstance et murmura au hasard :

— C'est ignoble!

« 3° A M. Lucien Créhu de la Saulays, mon neveu à la mode de Bretagne, à la charge d'acquitter sa part du premier legs précité, je lègue également la onzième partie de mes biens meubles et immeubles.

« Lucien n'a que vingt ans. Ses vices ne sont pas formés. Cela viendra.

« 4° A M. le docteur Morin, mon médecin, je donne et lègue, pour ses bons soins, la onzième partie de mes biens meubles et immeubles, à la charge d'acquitter sa part du premier legs ci-dessus, au profit de madame Marion, rentière.

« Je ne pourrais que répéter à l'egard du docteur Morin

ce que j'ai dit à l'égard de Fargeau. Il y a dix-huit ans que le docteur me traite : je lui dois donc juste dix-huit ans de répit.

« Dans la grande famille formée désormais par mes héritiers, Fargeau sera la vipère, et le bon docteur aura mission de renouveler son venin.

« 5° A M. de Maudreuil...

— Messieurs, s'interrompit Cousin-et-Ami, je vais lire mon article, comme celui des autres, sans passer une syllabe. Nous savons tous que notre vénérable ami et cousin avait un naturel caustique...

— Allez, allez ! dit-on à la ronde.

Et le fantôme ajouta innocemment :

— Allez, allez, allez, allez !

« 5° A M. de Maudreuil, la onzième partie, etc., à charge d'acquitter, etc.

« Quoique M. de Maudreuil ne soit à ma connaissance ni un voleur, dans la rigoureuse acception du mot, ni un assassin, je veux bien néanmoins le comprendre dans la liste de mes libéralités testamentaires. Cet homme est, en effet, pourvu de l'amour immodéré des successions. Bien dirigé, cet amour-là peut mener à tout.

« J'espère que M. de Maudreuil fera beaucoup enrager ses cohéritiers.

« Je place ici une mention qui a son importance. Maudreuil m'a fait trois mille visites; je l'ai reçu trois fois. Il m'a dit pis que pendre de tous les honorables parents et amis qui ont leur place dans mon testament... »

— Oh ! fit l'assemblée indignée.

« ... Il en est de même de Fargeau, reprit Cousin-et-Ami sans s'émouvoir, du cher docteur Morin, de Besnard et des autres.

« Mes enfants, je vous ai choisis vous détestant tous. Vous êtes dans les meilleures conditions pour vous entredévorer. Ne trompez pas l'espérance d'un mourant. Aiguisez vos dents, et pas de paresse ! »

Ma foi, le fantôme se frotta les mains à cette apostrophe véritablement éloquente.

Les héritiers avaient pris leur parti et buvaient assez bien.

Quelques-uns commençaient à voir les chandelles doubles.

« 6° A M. Houël, je donne et lègue la onzième partie, etc., à la charge d'acquitter, etc.

« A ceux qui s'étonneraient de me voir favoriser ainsi un vieux grimaud qui jouit d'une réputation passable, je répondrai ceci :

« Le vieux Houël est somnambule. Une nuit, il prit dans ses bras ma cousine Houël, sa femme, et la mit au fond de l'étang de Bréhaim... »

— Horreur ! s'écria le bonhomme Houël.

— Prenez garde ! dit Cousin-et-Ami, si vous repoussez le motif du legs...

Houël but un coup.

— Bah ! fit-il avec résignation, puisqu'il dit que c'était en dormant, allez toujours !

« 7° A Me Menand jeune (même formule de donation) toujours à charge d'acquitter le premier legs en faveur de madame Marion, rentière.

« Menand jeune est notaire, stupide et filou.

« Trois bonnes choses qu'il faut encourager. »

L'Artichaut ne broncha pas. Seulement, au mot filou, il tira de sa poche une échalotte qu'il pela avec effronterie.

« 8° A M. Besnard, homme de loi (même formule).

« Normand, recouvert de Breton et doublé de Manceau.

« J'estime qu'il n'y a pas, de Rennes à Laval, un drôle plus impudent que ce Besnard.

« Il jouera son rôle dans notre affaire, et le diable sera content de lui.

« 9° A mademoiselle Olivette, etc., la onzième partie, etc... »

— Bon ! pensa Menand jeune, qui croquait son échalotte avec une âcre volupté, voyons ce qu'il dit de ma femme !

« Joli brin de fille, tous les bons germes d'une peste. Ambitieuse, orgueilleuse, menteuse.

« Je compte énormément sur elle.

« Auprès de cette charmante enfant, madame Marion, rentière, est un cœur sensible.

« 10° A Tiennet Blône... »

Il y eut comme un mouvement derrière le rideau.

Mais outre que personne ne faisait attention au rideau, il y avait de la fumée de rhum dans toutes les têtes, et l'orgie, pour être sérieuse et presque somnolente, n'en allait pas moins son train.

« ... A Tiennet Blône, la onzième partie, etc.

« Ceci est une faiblesse, ce què les sots appellent un devoir.

« Mais l'enfant pourra bien casser par-ci par-là une tête, et ce n'est pas à dédaigner.

« C'est égal. Le remords de ma conscience me dit que je fais là une bonne action... »

Et penser que ces audacieux paradoxes ne produisaient pas le moindre effet!

« 11° A M. Félix de Guérineul (même formule).

« Il faut dans toute farce un gentillâtre grotesque.

« Que mon cousin Guérineul ait l'obligeance d'accepter ce rôle, dont il s'acquittera si bien... »

— Nom de bleu! dit Guérineul, si quelqu'un de vivant veut répéter ça, je l'arrangerai! à moins pourtant qu'il ne paie le même prix que le vieux fou, nom de bleu!

« 12° Enfin, je donne et lègue à M. Honoré Créhu de Pélihou, mon bien-aimé frère, qui prête à la petite semaine dans le cul-de-sac du Puits-Rondel, à Vitré, sous le nom de M. Honoré, le happe-monnaie, la onzième partie restante, à charge, etc. (Toujours le legs en faveur de madame Marion, rentière.)

« Et je le nomme mon exécuteur testamentaire. »

Un soupir de soulagement courut autour de la table.

— Nom d'un petit nom de nom! s'écria Guérineul, voilà un vieux qui était embêtant comme l'embêtement en grand! C'est fini, pas vrai?

— Ça m'a l'air fini, dit le vieux Houël.

— Nous avons tous notre affaire, ajouta Besnard : des injures et de l'argent.

Cependant Cousin-et-Ami, qui continuait de lire tout bas, était soudain devenu presque aussi blême que le jeune M. Fargeau.

— Non, messieurs, dit-il d'un accent plaintif, non, ce n'est pas fini ! et nous sommes ruinés ! Notre ami et cousin, que je ne qualifie pas ici, s'est moqué de nous de la façon la plus inhumaine !

Toutes les figures s'allongèrent, excepté celle du fantôme, Honoré le happe-monnaie, qui ne pouvait plus s'allonger, sous peine de rentrer dans la définition de la ligne géométrique.

— Qu'y a-t-il donc? qu'y a-t-il donc? demanda tout le monde à la fois.

— Ecoutez, dit Cousin-et-Ami avec la solennité du désespoir :

« Chacun des légataires ci-dessus dénommés obtiendra la délivrance de son legs à sa diligence.

« Pour ce, il devra signer un acte collectif où chacun des légataires s'engagera à verser annuellement, suivant les formes réglées dans des instructions remises par moi à mon bien-aimé frère, la totalité des revenus annuels afférents à son legs, dans une caisse commune.

« La somme provenant de ces versements ainsi que ma fortune entière devant appartenir en totalité au dernier survivant de mesdits légataires, à la charge par lui de servir le legs précité en faveur de madame Marion, rentière.

« Faute par mesdits légataires de remplir étroitement cette condition et de s'y engager par avance,

« Je déclare donner et léguer la totalité de mes biens meubles et immeubles à Berthe Créhu de la Saulays, ma nièce, à la charge par elle d'acquitter le legs réservé, comme il est dit à l'article premier du présent acte, en faveur de madame Marion, rentière. »

XXXV

AU DERNIER VIVANT

Ce fut comme un coup de massue asséné sur toutes les têtes.

Personne ne fit attention à la mauvaise plaisanterie du legs de madame Marion, rentière, qui revenait toujours, et qui consistait en un flacon d'eau de Cologne entamé, deux pots de pommade et une bouteille d'eau-de-vie.

L'aimable gaîté qui avait accueilli le décès de Jean-de-la-Mer s'était envolée pour toujours.

Une caisse commune ! une caisse où il fallait que chaque légataire versât la *totalité* de ses revenus.

Pour le tout appartenir (parlons un peu ce doux français des langues noires), pour le tout appartenir au dernier survivant de la bande.

Un siècle à attendre ! Au lieu d'une succession, une tontine !

L'assistance fut bien dix minutes à se remettre.

Guérineul prit le premier la parole.

— Alors, ça nous passera sous le nez? dit-il, c'est du propre !

— Voyons, insinua le vieux Houël, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen? Nous sommes ici entre amis.

— Arranger? murmura Besnard.

— Supprimer? appuya ce bon docteur Morin.

— Corriger? reprit Cousin-et-Ami qui regarda Menand jeune.

Il ajouta en caressant l'épaule de l'Artichaut :

— Dans votre état, monsieur et ami, on n'est pas sans savoir donner à propos un petit coup de grattoir.

L'Artichaut sourit avec une malicieuse candeur, comme une fillette à qui l'on dit qu'elle a de beaux yeux.

Ce sourire fut comme un rayon d'espoir. Besnard, Maudreuil, Houël et Guérineul emplirent leur verre à la santé de Menand jeune qui allait peut-être sauver la patrie.

A force de réfléchir, M. Fargeau, qui était la raison même, revenait à penser qu'il ne faut point bouder contre ses propres intérêts. Il avait espéré mieux, c'est vrai. Mais les choses semblaient prendre une tournure assez bizarre pour que la pêche en eau trouble fut bonne.

Besnard tira un grattoir de sa poche.

— Allons, Menand, dit-il, travaillons un peu ça!

Et tout le monde de caresser ce digne Menand et de dire :

— Allons, Menand! à la besogne.

Menand jeune prit le grattoir.

Mais au moment où il allait montrer son savoir-faire, le manche à balai qui servait de bras au fantôme s'allongea subitement.

M. Honoré ne voulait pas.

— Permettez, permettez, permettez! dit ce bon petit spectre avec politesse; vous perdez votre temps, mes chers consorts! Je ne suis pas bégueule du tout, au moins. Oh! du tout, du tout, du tout! Un petit faux entre amis, ça se fait. Mais le vieux Jean Créhu qui nous regardait, tous tant que nous sommes, comme des coquins, a pris ses précautions... Oui, oui, oui!

— Expliquez-vous, dit Maudreuil.

Le fantôme mit le grattoir dans sa poche. Il ne faut rien perdre.

— Bien volontiers, bien volontiers, bien volontiers! répliqua-t-il, je vous aime déjà comme si vous étiez tous mes enfants. Voilà l'histoire : Jean Créhu a déposé un double de son testament chez M. Robillais, notaire royal, à Rennes, place du Champ-Jacquet, n° 2, à l'entresol.

Toutes les figures exprimèrent la plus complète consternation. Un testament pareil, déposé chez un notaire!

— Ecoutez-moi, mes agneaux, reprit le fantôme, et ne pleurez pas. Le double, qui est chez le notaire, ne contient que le préambule philosophique et l'énonciation des legs. On n'y parle point des mérites de chacun de nous. Ce que M. de Maudreuil vient de lire est une pièce confidentielle. Tout cela est parfaitement expliqué dans mes instructions.

— Vos instructions! répétèrent quelques voix.

— Oui, oui, oui, mes chères créatures! je vais vous en donner loyalement connaissance. Mais buvons un peu pour avoir le cœur gai, n'est-ce pas?

Il avala un formidable verre de rhum, et chacun l'imita, parce que chacun sentait instinctivement qu'il allait avoir besoin de courage.

La peur combattait l'ivresse, avant que l'ivresse vint dompter la peur. Elle était lente à monter l'ivresse.

Le fantôme mit sa petite tabatière d'argent à côté de lui, posa sur son nez mince et recourbé des lunettes de fer, en pincettes, et prit plusieurs papiers dans la poche de sa houppelande...

Derrière le rideau, Tiennet et Berthe retenaient leur souffle. Tiennet avait son œil à la fente de la draperie. Berthe écoutait. C'était pour elle comme un rêve étrange et pénible.

M. Honoré déplia une lettre et lut :

« Mon frère,

« En ne me donnant point signe de vie depuis quinze ans que je suis de retour au pays, vous avez fait preuve de prudence et de discrétion.

« Je n'ai aucune espèce d'envie de vous voir, mais je ne répugne pas à vous fournir une marque de bon souvenir.

« J'ai fait un testament en faveur de onze personnes, vous compris; sur les onze, il y a, vous compris, neuf fieffés misérables. J'avoue que si j'en avais trouvé plus de neuf dans le pays, j'aurais pu étendre le cercle de mes libéralités.

« J'ai bien pensé aux Romblon, mais j'ai besoin des Romblon ailleurs.

« Vous trouverez ci-joint un acte d'adhésion aux clauses du testament. Votre premier devoir est de le faire signer à tous mes héritiers.

« Comme il ne faut pas que le caprice d'un seul nuise aux intérêts de tous, une clause, consignée dans mon testament déposé, établit que l'acceptation de la majorité des héritiers validera l'acte.

« Les dissidents perdront leur part qui retournera à la masse.

« Votre second devoir est de veiller à ce que soit fait avec soin la délivrance du legs alloué à madame Marion, rentière.

« Votre troisième devoir est de servir de caissier à l'association que formeront mes héritiers, car je ne veux pas qu'on verse les revenus ailleurs que dans un trou bien clos, n'ayant confiance ni dans les banquiers, ni dans les notaires, ni surtout dans le gouvernement.

« Les versements se feront annuellement, sous peine de déchéance, et dans la forme qui sera délibérée au souper des funérailles par mes héritiers eux-mêmes.

« Enfin, votre quatrième devoir est d'expliquer un peu à ces drôles le fond de ma pensée que vous trouverez dans une lettre ci-jointe, lettre que vous voudrez bien brûler aussitôt après l'avoir lue.

« Le double de mon testament se trouve, etc., etc., etc. »

Le reste de la lettre n'apprendrait rien au lecteur, sauf

pourtant certain paragraphe qui porta au comble la consternation des héritiers.

Ce paragraphe disait :

« Vous aurez à prévenir ces messieurs de ce fait que mon testament déposé leur donne vingt ans pour jouer leur partie. Après ces vingt ans, comme il faut que tout ait une fin, s'ils n'ont pas *terminé l'affaire,* la clause résolutoire précitée sortira son effet, et ma nièce Berthe héritera non-seulement de mes biens, mais aussi des sommes accumulées, à la charge par elle de servir, s'il ne l'est pas encore, le legs attribué à madame Marion, rentière. »

Le fantôme posa ses lunettes de fer sur la table, prit une prise qui fit éternuer ses voisins, et trouva au fond de sa poche une écritoire avec sa plume.

Il mit la plume et l'écritoire au beau milieu de la nappe et poussa auprès le papier timbré portant adhésion à toutes les clauses du testament.

— Signez, signez, signez, mes mignons ! dit-il d'un air engageant et folâtre.

Personne ne bougea.

— Oh ! les vilains ! les vilains ! les vilains ! reprit le fantôme avec caresses. Aiment-ils donc mieux voir les deux millions tomber à la demoiselle ?

Il y eut un mouvement. On but : le rhum semblait amer : c'était désormais une médecine contre la peur qui venait.

Car, derrière toutes ses préparations si froides, on sentait comme une odeur de sang.

Ce vieux Jean Créhu était le diable ! Son testament brûlait tous ceux qu'il touchait, comme le feu de l'enfer.

Cousin-et-Ami prit le papier timbré, le lut et le signa d'une main un peu tremblante.

C'était une acceptation pure et simple, fort innocente en la forme, des conditions inscrites au testament.

Houël fit comme Cousin-et-Ami, puis Guérineul, puis Menand jeune, puis Morin, puis Besnard.

Quand ce fut au tour de Fargeau, il dit :

— Vous qui êtes légiste, maître Besnard, qu'arriverait-il si nous refusions d'accepter les conditions imposées par le défunt?

— La succession s'ouvrirait immédiatement au profit de mademoiselle Berthe.

— Et si mademoiselle Berthe était morte?

Besnard se frappa le front.

— Déchirez ce papier! s'écria-t-il; nous sommes les maîtres.

Mais Fargeau signa tranquillement et rendit le papier timbré au fantôme, qui le fit disparaître incontinent dans les poches de sa houppelande.

— Que faites-vous? balbutia Besnard étonné.

— Ce n'est pas la onzième partie des biens de la Saulays qu'il me faut, prononça Fargeau du bout des lèvres, c'est le tout!

Le fantôme fut si enchanté de cette belle parole qu'il allongea les os de ses bras à travers la table et caressa paternellement le mentor de Fargeau.

Puis il se dressa tout d'une pièce et leva son verre :

— Au dernier vivant! dit-il d'une voix qui vibra comme un coup de tam-tam.

XXXVI

LE JEU DE LA MORT

Ce toast : Au dernier vivant ! n'eut point l'effet joyeux que semblait en attendre son auteur. Il mit du froid dans toutes les veines. Au lieu de boire, chacun regarda son voisin, comme pour calculer ses chances de survie.

— Mauvais, mauvais, mauvais ! mes bons petits amis, murmura le fantôme d'un ton de reproche ; ça ne va pas ! Passez-moi ce grand bol d'argent : je vais vous faire du punch, et ça vous réveillera.

Il s'entendait à faire le punch, ce vieux M. Honoré, le happe-mommaie. Tout ce qui restait de flacons de rhum et d'eau-de-vie sur la table fut vidé dans le bol. Cousin-et-Ami prétendit même par la suite que le fantôme y avait versé autre chose que du rhum et de l'eau-de-vie. Le contenu d'une petite fiole qu'il avait tirée on ne sait d'où, et qu'il fit disparaître avec une adresse de prestidigitateur.

Ce qui est certain, c'est que le punch était fameux, au dire du jeune M. de Guérineul.

Au second verre, tout le monde avait la tête haute et les yeux allumés.

Le fantôme jeta à la ronde un regard de satisfaction.

— Voilà qui est bien, bien, bien, bien, mes jolis mignons, dit-il; nous sommes en état de parler raison. Tout ce qu'on vient de vous lire, c'est de la bagatelle! Vous sentez bien que M. Jean Créhu ne comptait pas vous voir jeter dans un trou vos revenus pendant vingt ans. Je vais vous dire le fin mot, moi.

— Voyons le fin mot! cria l'assemblée avide.

— Nous sommes constitués en tontine, n'est-ce pas? reprit le fantôme. Eh bien! quel est le but de tout membre d'une tontine? Vivre plus longtemps que ses associés. Est-ce clair?

— C'est clair!

— Ce but des membres d'une tontine est supposé hors de la puissance de chacun. Rendons à la tontine sa sincérité; abaissons le but pour que chacun puisse y mettre le doigt. Au lieu de laisser le hasard mener notre partie, prenons nos cartes, morbleu! et jouons notre jeu!

On ne comprenait pas bien. Fargeau tout seul avait un sourire aigu autour de la lèvre.

— Buvez! reprit le fantôme.

Ce n'était que le troisième verre de cet excellent punch, et chacun voyait déjà valser les chandelles.

— L'enjeu est de deux millions! reprit M. Honoré.

— Ah çà! interrompit Morin, est-ce véritablement une partie de cartes que vous nous proposez?

— J'en suis! dit le vieux Houël qui n'était pas sans avoir appris, dans sa longue carrière, à faire sauter un peu la coupe.

— Moi aussi, tonnerre de Landerneau! s'écria Guérineul; mais j'aimerais mieux ça en vingt-quatre secs, au billard.

— Ton ton ton ton! fit M. Honoré d'un air malin, à d'autres, mes petites garçailles! Au jeu dont je vous parle, voyez-vous bien, on ne paie pas volontiers ses dettes. C'est le jeu de la mort, mes vrais amis. Tout perdant doit coucher au cimetière.

Les fauteuils grincèrent sur le parquet. Chacun se recula de son voisin avec défiance.

On comprenait.

Et la sueur froide perlait à tous les fronts.

— Buvez, mes agneaux! reprit encore le fantôme; tout est bon pour jouer ce jeu-là. Des fusils, des pistolets, une bonne grosse pierre dans la tempe, un petit coup de couteau entre les côtes, la calomnie bien entendue, la délation dirigée comme il faut, une poussée amicale au bord d'un précipice. Tenez! ajouta-t-il gaîment, quelques gouttes d'une chose que je sais bien dans un bol de punch comme celui-ci.

Les convives devinrent livides et regardèrent leurs verres avec horreur. Le fantôme se prit à ricaner bonnement.

— N'ayez pas peur! dit-il en avalant un grand coup de punch; vous voyez bien que le jeu n'est pas commencé!

Il remplit les verres à la ronde. Puis, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple, il demanda en souriant :

— Est-ce convenu, mes bons petits chéris?

La réponse se fit attendre. Mais ce punch était endiablé!

— Moi, je dis oui, pour ma part, prononça résolument Fargeau.

— Moi, je dis oui, nom de bleu! cria Guérineul; prenons les couteaux de table et gagnons notre vie!

— Oui, — oui, — oui! répéta-t-on de toutes parts.

Les voix étaient rauques les visages enflammés.

Il y avait une profonde béatitude sur la jaune figure du fantôme.

Guérineul avait saisi bel et bien son couteau de table, pour *gagner sa vie,* comme il disait. Menand jeune, montrant ici le discernement le plus étonnant, avait pris le coutelas qui servait à découper, un vrai sabre de cavalerie!

La bagarre était imminente.

— La paix, la paix, la paix ! dit le fantôme, semblable au vaillant écuyer qui chatouille le garrot fumant de son cheval; personne n'a le droit de choisir comme cela des armes pour tout le monde. A bas les couteaux !

— Et vive la charte ! cria Cousin-et-Ami, qui pleurait d'attendrissement.

— Monsieur ! monsieur ! riposta le docteur Morin, les hommes comme vous perdront notre belle France !

Menand jeune chantait à l'intérieur de son cœur, en songeant à la première nuit de ses noces :

Quand les cannes vont aux champs,
La première va devant,
La troisième est par derrière
La seconde entre les deux...

Et cette silencieuse harmonie, inondant sa belle âme, mettait sur son front des lueurs et des sourires.

Houël, un homme d'âge pourtant ! essayait de casser une noisette sous chacun de ses cinq doigts.

Il ne pouvait pas.

Guérineul dessinait sur la nappe à l'aide d'un bouchon brûlé; ce bonhomme célèbre qui est sur toutes les murailles, coiffé d'un triangle et muni d'une pipe. Fargeau avait pris une mouche, qu'il assassinait petit à petit.

Besnard plaidait, devant un juge de paix absent, la cause d'une poule volée avec effraction, mais sans escalade.

Ils étaient tous ivres à faire envie !

— Voilà de bons petits enfants, reprit le fantôme, des petits enfants bien obéissants. Nous avons le temps de nous y mettre, mes garçailles. Nous pouvons bien causer tranquillement ce soir. Demain, il fera jour.

— Bonhomme ! dit Guérineul, toi, on t'enverra au diable avec une chiquenaude !

— Savoir, savoir, savoir ! murmura le vieillard en

adressant à Guérineul un petit signe de tête paternel; le taureau est plus fort que la vipère, n'est-ce pas, monsieur Fargeau? et la vipère tue le taureau. Je vois là de bons garçons qui sont mieux armés que vous, monsieur de Guérineul. Voilà un Besnard qui doit avoir plus d'un tour dans son sac. Et le docteur Morin donc! Ah! nous rirons, nous rirons, nous rirons!

Il remit son menton sur ses deux pouces, et ses yeux s'éteignirent.

— En attendant, poursuivit-il, réglons nos faits, mes agneaux, et ne buvez plus; car vous allez tous tomber sous la table. Si vous m'en croyez, nous ferons trêve pour cette nuit.

— Pourquoi ça? demanda Fargeau.

— Autant vaut commencer tout de suite! dit Cousin-et-Ami.

— Du tout! nous avons à nous occuper des absents.

— C'est vrai! s'écria-t-on à la ronde.

— Les absents ont toujours tort! reprit le fantôme, qui n'était pas à l'abri du mot pour rire; quand nous aurons fait leur affaire, nous nous occuperons des nôtres. Qu'est-ce que c'est que ce Tiennet Blône.

— Un gars de seize ans, répondit Fargeau.

— Qui n'est pas éloigné de se croire le fils naturel du défunt, ajouta Cousin-et-Ami.

— Et qui donne *truquement* le coup du bélier! acheva Guérineul avec un accent de sincère admiration.

— Peut-on commencer par lui? demanda le fantôme.

— Je crois bien! s'écria Morin, c'est lui qui a été chercher cet âne bâté de Méaulle!

— Hum! fit Guérineul, les Romblon prendront chaud pour cette affaire-là.

— Ça regarde la succession, dit Cousin-et-Ami.

— Et où le trouvera-t-on, ce Tiennet? demanda encore le vieillard.

— Il est parti ce soir, répondit Fargeau pour aller prévenir mon cousin Lucien à Vitré.

Il y eut un petit silence, après quoi Cousin-et-Ami reprit :

— Nous jouons tous le même jeu, que diable ! Dans les circonstances où nous sommes, l'assassinat perd son nom. Messieurs, je suis un galant homme...

— Et moi donc ! interrompit Guérineul.

— Et moi !

— Et moi !

— Nous sommes tous de galants hommes, poursuivit Cousin-et-Ami ; c'est le testament de notre vénéré ami et cousin qui nous pousse dans cette voie ; moi, je m'en lave les mains.

L'Artichaut regarda les siennes. Cette métaphore usuelle et biblique avait toujours choqué ses habitudes.

— Quant à la troisième personne absente, continua M. de Maudreuil, son mari que voilà (il montrait Menand jeune qui faisait la roue), nous apportera sa signature. Voulez-vous que nous fassions appeler les deux messieurs Romblon ?

Toujours poli, ce Cousin-et-Ami, les *messieurs* Romblon !

— Les Romblon ! dit Fargeau avec répugnance ; ils ont une si détestable réputation !

Guérineul éclata de rire.

— Nom de bleu ! s'écria-t-il, après la partie, Fargeau, je vous empaillerai ! vous valez ça ! parole sacrée !

La discussion s'établit sur la question de savoir s'il fallait, oui ou non, avoir recours aux talents des Romblon père et fils.

Nous avons déjà beaucoup parlé de ces Romblon, mais on ne les a pas encore vus à l'œuvre. Sous peu, nous verrons bien ce qu'ils savaient faire.

XXXVII

LE DESSERT

Il fut décidé, à la simple majorité des voix, que l'on s'adresserait aux Romblon, pour cette ténébreuse besogne, dût-il en coûter deux cents pistoles, — la pièce.

Puis le fantôme, résumant la discussion, leva la séance en ces termes :

— Il est bien entendu que, cette nuit, nous avons trêve, de même que nous aurons trêve chaque fois que les besoins communs nous réuniront, sur ma convocation. Il est bien entendu, en outre, que les Romblon seront payés sur le fonds indivis. Il est bien entendu, enfin, que les Romblon vont être mis sur-le-champ à la besogne, entre le château et Vitré, de manière à ce que Lucien puisse être trouvé demain couché, par accident, au fond de quelque trou...

Le vieillard s'interrompit et redressa sa taille osseuse, comme si un serpent l'eût piqué.

Tous les convives avaient tressailli à la fois.

Un cri étouffé s'était fait entendre derrière le rideau.

Fargeau et Besnard se regardèrent.

— C'est sa voix ! murmura Besnard.

— Impossible ! dit Fargeau.

— Regardez !

Au moment où Maudreuil et Guérineul s'élançaient vers le rideau, la draperie s'ouvrit. On vit Berthe dans l'embrasure.

Elle était seule.

Tiennet Blône avait disparu.

— Pitié ! pitié ! disait Berthe qui tendait ses deux bras en pleurant; pitié pour Lucien !

— Notre cousine et amie ! balbutia Maudreuil en reculant.

— Tonnerre de Landerneau ! fit Guérineul : la petite en a entendu de belles !

Et Guérineul était pourtant le meilleur de tous.

Sur tous les visages, on pouvait déjà lire l'arrêt de la pauvre Berthe.

Elle s'était retenue tant qu'elle avait pu. Plus d'une fois, ce cri qui s'était enfin échappé de sa poitrine, était venu jusqu'au bord de ses lèvres.

Elle l'avait refoulé, parce que la présence de Tiennet Blône la soutenait et lui donnait du courage.

Mais, depuis quelques minutes, Tiennet Blône qui, tout en écoutant les voix de l'intérieur, prêtait avidement l'oreille aux bruits du dehors, Tiennet avait enjambé l'appui de la croisée et sauté dans la cour.

Le chien de garde hurlait. Des pas se faisaient entendre.

Or, la première préoccupation de Tiennet, c'était le retour de Lucien. Ce qu'il avait surpris de la conversation des héritiers n'était pas fait pour le rassurer. Il guettait Lucien d'autant plus activement, et s'il laissa Berthe dans l'embrasure pour sauter par la fenêtre, c'est qu'il avait cru reconnaître le pas de Lucien.

En partant, il avait dit tout bas à l'oreille de Berthe :

— Au moindre danger, appelez... je suis là !

Mais, pauvre fille ! Est-ce qu'elle songeait à elle-même ! Lucien ! On menaçait son Lucien ! Lucien qui l'avait trahie, — mais qu'elle aimait, qu'elle aimait !...

Les héritiers semblaient se consulter du regard. Tous les sourcils étaient froncés.

Le fantôme, moins farouche que ses consorts, examinait Berthe à travers ses lunettes pince-nez, et disait d'un air content :

— Mais, mais, mais ! Jolie fillette !

Berthe, attirée par ce silence, fit un pas en avant.

Besnard, Fargeau, Maudreuil et Morin s'étaient rapprochés. Fargeau, dit, après qu'ils eurent échangé quelques mots à voix basse :

— Je vais l'occuper, marchez !

Morin tira de sa poche un beau grand foulard. Maudreuil le lui prit des mains et le tordit. Fargeau trouva la force de feindre un éclat de rire.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! fit-il, la chère cousine qui ne voit pas qu'on s'amuse ici, au dessert !

— Est-ce que notre oncle Jean Créhu ne serait pas mort? demanda Berthe qui eut tout à coup de l'espoir.

Fargeau ne s'attendait pas à la question. Mais qu'importait cela? Le foulard était cordé, et Berthe était aveugle !

Maudreuil en tenait un bout; Besnard tenait l'autre.

Berthe attendait la réponse de Fargeau.

Le fantôme tournait ses pouces avec béatitude.

Fargeau fit un signe d'impatience.

Maudreuil et Besnard qui, un instant, avaient paru hésiter, se prirent à marcher sur la pointe des pieds.

Le foulard du docteur avait été disposé de manière à former un nœud coulant.

Berthe poussa un grand cri, parce qu'elle sentit deux mains brûlantes et rudes qui s'appuyaient sur son cou.

— Arrêtez ! dit Guérineul suffoqué.

— Serrez ! dit Fargeau.

Berthe n'eut pas le temps de jeter un second cri.

Mais Tiennet Blône n'en avait demandé qu'un.

Au moment où la jeune fille chancelait, au moment où le lâche mouchoir se serrait autour de son pauvre beau cou, déjà gonflé par la pression des mains de Bes-

nard, le pied de Tiennet Blône toucha l'appui de la croisée et le lança d'un seul bond jusqu'au milieu de la chambre.

Son choc irrésistible rejeta tous les convives, pâles et tremblants, de l'autre côté de la table.

Il arracha le mouchoir et reçut Berthe évanouie dans ses bras.

Il n'y eut pas une parole prononcée.

Sauf pourtant de la part du fantôme qui lorgna tranquillement Tiennet Blône, en murmurant :

— Mais, mais, mais, mais ! joli garçonnet !

Le premier mouvement, parmi les convives, fut une panique complète.

Mais les plus braves ne pouvaient tarder à se raviser. Il y avait d'un côté huit hommes dans la force de l'âge, de l'autre un enfant sans armes qui s'embarrassait à soutenir une jeune fille évanouie.

Sans se concerter, tous eurent la même pensée.

— Deux au lieu d'une ! coup double !

Et tandis que Morin, Fargeau et Houël se glissaient le long de la table pour fermer la retraite du côté de la croisée, Besnard arracha le coutelas à découper des mains de Menand jeune, et sauta sur la table même pour tomber de là sur Tiennet.

On avait repris les couteaux. Besnard était sûr d'être soutenu.

Mais Tiennet avait eu deux secondes pour réfléchir. Il déposa Berthe sur le parquet. Ses longs cheveux secoués battirent ses épaules comme la crinière d'un lion.

La salle était éclairée par une demi-douzaine de grosses chandelles de suif placées toutes sur la table.

Une table massive et qu'on remuait à quatre pour la mettre d'aplomb sur les tréteaux qui lui servaient de supports.

Tiennet prit la table à deux mains au moment où Besnard marchait dessus. L'effort qu'il fit gonfla les veines de son front et mit du sang plein ses yeux. Les muscles de ses bras craquèrent.

Mais il souleva la table.

Et il la jeta, renversée, sur les convives demi-morts d'épouvante.

Un cri de détresse se fit.

Puis le silence et la nuit, car toutes les chandelles s'étaient éteintes à la fois dans la chute.

Tiennet reprit Berthe dans ses bras. D'un saut, il franchit la croisée. Il tomba dans la cour avec son fardeau.

Dans la salle rouge, qui était maintenant sombre et muette comme l'intérieur d'une tombe, on commença d'entendre certains mouvements confus, des gens qui allaient à tâtons, choquant çà et là les siéges renversés, des portes qui s'ouvraient.

Puis le cliquetis d'un briquet contre une pierre.

Des étincelles jaillirent. Une chandelle s'alluma.

C'était le fantôme qui avait battu le briquet. La table, en tombant, ne l'avait pas touché.

Il leva la chandelle pour regarder autour de lui.

Personne.

Tous les convives s'étaient esquivés, non pas précisément par frayeur de Tiennet; mais quand on s'est dit entre camarades : *jouons à la mort,* on n'aime pas à se trouver trop près de ces mêmes camarades dans les ténèbres.

Le fantôme sourit et se frotta les mains avec une satisfaction non équivoque.

— A chaque génération, pensa-t-il, il y a toujours un Créhu qui passe cent ans, et je suis le dernier de ma génération. J'ai devant moi un bien bel avenir!...

Il descendit de l'estrade où il occupait le fauteuil du mort, et fit quelques pas dans la chambre, le flambeau à la main.

Le hasard avait fait tomber le bol d'argent d'aplomb et debout. Il y restait bien trois ou quatre grands verres de punch.

Le fantôme prit le bol et but à même jusqu'à ce qu'il eût épuisé la dernière goutte.

Puis il respira gaillardement.

L'ivoire jauni de sa peau avait, ma foi, de belles nuances rosées !

Il remonta sur son estrade et chantonna d'une voix cassée un vilain petit couplet égrillard.

Quand il eut fini, il s'arrangea bien commodément sur ce fauteuil mortuaire, s'emmitouffla de son mieux dans les draperies noires, semées de larmes d'argent, et, parmi tout ce deuil, bercé par la voix lointaine du prêtre qui achevait sur le corps de Jean-de-la-Mer les oraisons de la mort chrétienne, il s'endormit gaîment, comme un honnête spectre qu'il était.

XXXVIII

UNE IDÉE DE M. FARGEAU

N'imitez pas la conduite des Romblon. Ils avaient peu de moralité.

Bien qu'ils fussent unis par les liens de la parenté la plus étroite, étant père et fils, et de plus associés dans leur commerce, la voix publique les accusait de se communiquer d'atroces volées dans le silence du cabinet.

La vie de famille doit être murée; nous sommes de cet avis. Néanmoins, il peut être permis de livrer des habitudes aussi perverses au mépris des populations.

Ce soir-là, on avait servi les Romblon dans leur chambre. Ils avaient soupé comme il faut en causant de leurs petites affaires, et papa n'avait pas lancé une seule fois son assiette à la figure de Fifi.

On peut attribuer ce résultat à la gravité des circonstances. La saison était pitoyable; les Romblon ne vendaient pas beaucoup de chevaux, et leurs assurances contre l'incendie n'allaient pas le moins du monde.

Papa Romblon disait :

— Quoi donc! pas de l'eau à boire. Les messieurs se mettent à monter des *biques* comme les sabotiers! Et

personne ne veut plus payer l'*abonnement*, parce que les brûleurs *faignantent*.

— Pas l'embarras! interrompit Fifi.

— Faut rafistoler ça, reprit le bonhomme.

— Comment?

— Ça fait-il quelque chose que les fermes soient brûlées par les brûleurs ou par d'autres?

Le cœur de Fifi s'enfla d'orgueil. Quel papa il avait! Il se gratta l'oreille.

— Papa, continua-t-il, vous disiez que quand Jean-de-la-Mer serait mort nous n'aurions plus besoin de maquignonner ni de jouer sur les *brûlis*.

Le vieux Romblon se versa un verre à vin plein d'eau-de-vie et alluma sa pipe à la chandelle.

— Si je l'ai dit, c'est dit, répliqua-t-il.

— Eh bien! voilà Jean-de-la-Mer défunt, et il me semble que nous n'héritons pas beaucoup.

— Mais si, Fifi!

— Mais non, papa!

Voilà le *casus belli* posé. Mais si! mais non! Il n'en faut pas davantage.

Fifi reçut un coup de pied dans le ventre, et papa eut le nez écrasé.

Après une lutte que nous n'aurons pas l'effronterie de raconter en détail, Fifi Romblon abandonna le champ de bataille et alla se coucher.

Papa se lotionna le nez avec de l'eau-de-vie non camphrée, et reprit sa pipe qu'il avait eu le bonheur de conserver intacte.

Il était à ce moment onze heures et demie de nuit environ.

Papa tira ses gros souliers pour se mettre au lit.

Comme il allait éteindre sa chandelle, on frappa tout doucement à sa porte.

— Entrez! dit Romblon.

Ce fut le jeune M. Fargeau qui passa le seuil.

— Ah! ah! fit papa sans manifester le moindre éton-

nement, je vous attendais, mon mignon. Venez vous asseoir là.

Il montrait le pied de son lit.

Fargeau vint s'asseoir sur la couverture.

— Et de nouveau? dit le bonhomme.

Fargeau était encore tout pâle de ce qui venait de se passer dans la salle rouge. Son corps long et maigre avait un tressaillement nerveux.

— Une scène terrible, murmura-t-il.

— Contez-moi ça, mon petit!

Fargeau raconta la scène de point en point.

Le papa Romblon resta un instant comme ébahi.

— Oh! oh! fit-il enfin; eh! eh!

Puis il ajouta en forme de conclusion :

— Hu! hu!

C'était net et clair.

— Cher monsieur Romblon, dit Fargeau, je sais tout l'intérêt que vous me portez. Si j'en avais pu douter, le billet que vous m'avez fait tenir...

— *Tardè venientibus ossa!* s'écria le bonhomme avec un gros rire. Je ne sais pas le latin, moi, mais le bedeau de Saint-Etienne de Rouen me disait toujours ça quand j'arrivais après la soupe.

— Croyez, cher monsieur, interrompit Fargeau en lui prenant les deux mains, que ma reconnaissance...

— Nous chiffrerons ça, mon petit, interrompit Romblon à son tour. Vous venez faire une affaire, pas vrai?

— Je viens...

— Ecoutez donc! Je le connais, moi, ce vieux singe que vous appelez le fantôme. Quand je vins à Vitré pour la première fois, je n'avais pas de quoi souper. Je lui empruntai cinquante sous sur une paire de guêtres; depuis, je lui ai rendu les cinquante sous, et il a gardé la paire de guêtres pour les intérêts. C'est un homme qui entend les affaires.

— Je viens... voulut dire encore Fargeau.

— Bon! bon! ah! le fameux lapin que ça faisait, ce Jean-de-la-Mer. J'aurais donné une pièce de six livres,

moi, pour entendre son testament. Il vous a tous mis nez à nez à vous regarder dans les yeux comme des chiens de faïence. Il sait bien que vous vous entremangerez tous, et qu'on ne trouvera pas même la queue du dernier. C'est-à-dire il savait bien, le brave homme, car il a claqué. Ah ! c'est une tontine à la vapeur, ça ! Bravo !

— Je viens... commençait toujours Fargeau.

— Eh ! mon petit mignon ! s'écria papa, est-ce que je ne sais pas pourquoi vous venez? A neuf grands dadais que vous étiez, vous vous êtes laissés rendoubler par le Tiennet Blône; le Tiennet Blône et mademoiselle Berthe vous ont filé dans la manche. Ils vont aller prévenir le cousin Lucien. Alors vous arrivez au vieux Romblon et vous lui dites : Papa, en voilà trois à chavirer, on vous offre tant, ça vous paraît-il agréable ?

Le bonhomme disait tout cela avec un si bon gros rire !

— Hein? ajouta-t-il, a-t-on deviné?

— Pas le moins du monde, répliqua Fargeau froidement.

Papa Romblon ouvrit l'œil.

— Est-ce qu'on voudrait se passer de moi? demanda-t-il.

— Non, cher monsieur; moi, du moins, je ne pourrais avoir cette pensée, puisque je vous suis tout dévoué, mais veuillez m'écouter. Quand j'aurai fini, j'espère que vous verrez les choses sous un autre point de vue.

— J'écoute, dit papa.

Fargeau croisa ses mains sur ses genoux, et d'un accent discret autant qu'honnête :

— Veuillez remarquer, cher monsieur Romblon, commença-t-il, que je parle en mon nom seul. Mes cohéritiers et moi, nous sommes des ennemis mortels par le fait du testament de mon respectable oncle.

— C'est évident, approuva Romblon.

— Suivez-moi bien. Cette nuit, vous allez recevoir la visite de tous les héritiers.

— Je m'y attends.

— Ils vont venir vous faire telles ou telles propositions que je ne connais ni n'apprécie; ce sera à vous de voir

si la mienne ne tranche pas le nœud mieux que toutes les autres, et pour cela, je m'en rapporte à votre intelligence si connue. Une question, maintenant : Voulez-vous être avec moi ?

— Si vous payez bien, oui, mon gars.

— Je payerai comme un roi.

— Je suis à vous. Tope !

— Tope ! voilà mon idée : Nous sommes onze cohéritiers; sur ces onze, deux se trouvent en dehors...

— Donc, il faut commencer par eux.

— Donc, il faut commencer par les autres !

— Ah ! fit papa Romblon, qui devint plus attentif.

— Réfléchissez, reprit Fargeau; Tiennet et Lucien ne me tireront jamais de coups de fusil sur la lande, tandis que Besnard, Houël, Guérineul...

— C'est juste.

— Lucien et Tiennet ne me mettront jamais de vert-de-gris dans ma soupe, tandis que le docteur Morin...

— Compris ! dit papa, allez toujours ! Ah ! le charmant garçon !

Et papa donna au jeune M. Fargeau une chaleureuse poignée de main.

XXXIX

ARMES ET MUNITIONS

Fargeau parut flatté de cette marque d'estime et reprit :

— Je propose donc d'en finir cette nuit même avec tout le monde, e cepté peut-être M. Honoré, qui est si vieux.

— Ça vit cent ans, les happe-monnaie, mon fils, dit papa.

— Enfin, nous verrons. Mais pour ce qui regarde les autres, râfle générale !

— Diable ! diable ! murmura Romblon, ça fera sept corps morts. Et puis le moyen ?

— Quant aux sept corps, répliqua Fargeau, qui discutait avec politesse et méthode, je crois avoir trouvé, cher monsieur, un biais qui vous satisfera. Les incendiaires semblent avoir abandonné le pays...

— Je le disais tout à l'heure à Fifi, s'écria le bonhomme, ça tue nos assurances.

— Je ressuscite vos assurances, moi. Nous sommes rassemblés ici, nous, les héritiers de Jean Crébu. Les incendiaires, en force, tentent de brûler la métairie qui

est de l'autre côté de la Mestivière, par exemple. Nous nous armons pour défendre une propriété qui est nôtre et indivise. Il y a un horrible combat... et sept d'entre nous restent sur le carreau.

Romblon serra la main de Fargeau.

— C'est assez bête pour ne pas soulever l'ombre d'un doute, prononça-t-il gravement.

— Ecoutez ! dit Fargeau.

On gratta doucement à la porte.

— Qui est là ! demanda Romblon.

— C'est moi, mon bon, répondit la voix de Cousin-et-Ami.

— Je suis malade, cria Romblon, parlez à Fifi.

Maudreuil frappa à la porte du jeune Romblon.

— Vous voyez ! reprit Fargeau, ils vont tous venir comme cela ; vous leur ferez croire que dans la bagarre, la bonne place sera pour eux.

— Comment, la bonne place ! répéta papa, qui, malgré son expérience, ne comprenait pas encore tout à fait.

— Oui, poursuivit Fargeau sans s'émouvoir, le plan est tout tracé ; ce n'est pas vous qui mettrez la main à la pâte.

— Qui donc ?

— Nous tous.

— Mais c'est superbe, ça ! voyons le plan.

— Vous nous donnez à chacun un fusil bien chargé, et à chacun vous dites : « Le coup est monté de telle « sorte qu'à un signal donné, tous le monde tombera, « excepté vous... car vous viserez votre voisin, qui vi- « sera son voisin, et ainsi de suite, tandis que vous, « personne ne vous visera : je vous aurai placé en lieu « sûr. »

— Ma parole ! interrompit Romblon stupéfait, c'est du bonbon que cette idée-là ! Ils croiront, surtout s'ils ont payé, ils croiront dur comme fer ! Et les fusils ?

— Il en faut huit ! dit Fargeau, levez-vous et venez.

Le vieux Romblon passa son caleçon et se leva en chemise avec son bonnet de coton.

Comme ils sortaient par une porte de derrière, on gratta une seconde fois à la porte principale.

— Qui est là? demanda encore Romblon.

— Moi, répondit la voix carrée de Besnard.

— Je suis à vous, attendez-moi, je cause avec mon fils.

— Ça mord! ça mord! ajouta-t-il tout bas en se tournant vers Fargeau.

Fargeau mit un doigt sur sa bouche, et ils s'engagèrent tous les deux dans l'escalier de service.

La partie du château où se trouvaient Fargeau et papa Romblon était assez éloignée de la salle rouge, et surtout de la chambre mortuaire.

Les chambres de domestiques étaient aux communs, de l'autre côté de la cour. Olivette seule couchait à l'intérieur du château. Fargeau et Romblon ne purent faire autrement que de passer devant la chambrette. Fargeau en montra la porte du doigt.

— Nous comptons mal, dit Fargeau à voix basse; il ne faut pas de fusil pour Olivette.

— C'est vrai! c'est pourtant vrai! murmura papa en ricanant, le vieux a couché la petite dans son testament. Quel homme ça faisait!

— Reste sept, dont un doit survivre, ajouta Fargeau en touchant sa poitrine du bout du doigt comme pour se désigner; les six autres, il faut qu'ils s'en aillent, ce Maudreuil surtout.

— On le mettra au mauvais bout, répliqua Romblon, qui ricanait toujours, de sorte qu'il sera canardé sans avoir la satisfaction de rendre la pareille à un autre... Mais où diable sont-ils donc, vos fusils?

Fargeau et lui atteignaient l'extrémité du corridor du premier étage.

— Tenez la lumière, dit Fargeau.

Il prit en même temps une clé cachée derrière une

saillie de la muraille, et ouvrit la porte qui lui faisait face.

Cette porte donnait entrée dans le magasin d'armes du château. Romblon choisit sept fusils à peu près présentables. Fargeau se munit de poudre et de balles.

Avant de rentrer, le bonhomme arrêta Fargeau.

— Mon mignon, dit-il, vous êtes sage comme une image, et je suis bien sûr que vous m'apportez un à-compte.

— Cent louis en or, dit Fargeau.

— Mettons deux cents. Vous les avez sur vous?

— Mettons deux cents, dit Fargeau.

Papa fut bien fâché de n'en avoir pas demandé trois cents.

— Donnez, reprit-il.

Et quand Fargeau lui eut donné huit rouleaux de vingt-cinq louis, il ajouta :

— Qu'est-ce que j'aurai après l'affaire?

— Une part d'héritier.

Le Romblon mit la main sur l'épaule de Fargeau.

— Vous irez loin, mon camarade, dit-il; je vous ai vu marchander un cheval de cinquante écus, ce qui est bien; aujourd'hui, vous ne marchandez pas quand il s'agit de centaines de mille francs : c'est mieux. Choisissez votre fusil, je vais vous le charger.

— Je n'y entends rien, répondit Fargeau; maintenant que vous savez mes prix, je suis sûr de vous. Choisissez pour moi, et arrangez tout ça comme il faut.

Romblon prit la meilleure arme et la chargea consciencieusement. Puis il dit :

— Filez, mon petit. A quatre heures, vous irez à la Mestivière, pas sur la plate-forme, derrière les roches. Vous vous cacherez dans les genêts auprès du sixième baliveau, le long de la route. Cousin-et-Ami sera au cinquième baliveau.

— Maudreuil! s'écria Fargeau, je ne le manquerai pas.

— J'y compte bien. A tantôt!

Fargeau voulait parler encore, mais Romblon avait

son monde à recevoir. C'était pour lui nuit de grande audience.

Il ferma la porte sur le nez de Fargeau.

Puis, comme il connaissait les habitudes du digne jeune homme, il ferma encore une seconde porte qui mettait double barrière entre sa voix et les oreilles trop curieuses.

XL

LES AUDIENCES DE ROMBLON PÈRE ET FILS

Besnard attendait toujours au dehors. Romblon lui ouvrit enfin; mais, au lieu de le laisser entrer, il se ravisa et repoussa brusquement la porte.

— Attendez voir encore un peu, mon bon, dit-il, je n'ai plus qu'un mot à siffler à Fifi... Fifi.

— Papa! répondit aussitôt la voix du jeune maquignon.

Les deux chambres étaient séparées par un cabinet de toilette. Ce fut sur ce terrain neutre que les deux Romblon s'abouchèrent.

— Tu as Maudreuil chez toi? demanda le père.

— Oui, papa.

— Ouvre l'oreille! je n'ai pas le temps de mettre les points sur les i, entends-tu bien!

Fifi s'approcha. Le bonhomme lui parla rapidement et à voix basse. Tout en parlant, il chargeait les fusils.

Quand il eut achevé :

— Comprends-tu? demanda-t-il.

— Oui, papa.

— Alors, prends trois fusils et décampe!

Fifi disparut avec les trois fusils.

— Je suis à vous, compère Besnard, dit le vieux Romblon en ouvrant définitivement la porte d'entrée.

— M'expliquerez-vous?... commença l'homme d'affaires avec mauvaise humeur.

— Pourquoi je vous ai fait attendre? Fifi était à me soigner comme un bon petit gars. Mais je vas me recoucher, monsieur Besnard, reprit-il en grelottant. Brrrrr! Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

Besnard avait regardé tout autour de la chambre d'un air de défiance. Il s'approcha du lit et s'assit tout près de Romblon.

— J'ai fièrement confiance en vous, papa, vous savez bien, commença-t-il.

— Après?

— Le diable! J'ai envie de vous conter tout ça.

— Contez!

Ceci fut dit avec résignation, car le vieux Romblon savait déjà l'histoire.

Besnard lui en fit un second récit détaillé, après quoi, il poussa un gros soupir.

— C'est une satanée affaire! dit-il.

Sous son bonnet de coton, papa vous avait une figure doctorale.

— Voilà! répliqua-t-il avec solennité. Quand on est comme ça dans la gadoue jusqu'aux oreilles, on vient trouver les Romblon.

— J'ai une idée! voulut interrompre Besnard.

Mais Romblon avait assez écouté.

— J'ai idée que vous allez me donner la paix, moi! reprit-il, les idées, c'est mon métier d'en avoir. J'en ai.

Il se gratta le front et continua d'un air inspiré :

— Que dites-vous de celle-ci, mon homme?

Celle-ci, c'était l'idée de Fargeau, le massacre mutuel et réciproque, le Jeu de la Mort joué en une seule partie sans revanche.

— Vous m'entendez bien, conclut papa en se résumant : vous tirez sur Fargeau qui tire sur Maudreuil,

qui tire sur Morin, qui tire sur Houël, qui tire sur Guérineul, qui tire sur Menaud jeune...

— Qui tire sur moi, peut-etre! acheva Besnard.

Le vieux Romblon fit le geste de Socrate sur le point d'avaler la ciguë.

— Si vous payez le prix que ça vaut, vous n'aurez plus de ces idées-là, mon vieux! prononça-t-il d'un ton sentencieux.

— Payer! payer! repartit Besnard, la belle affaire! je donnerais la moitié de la succession à qui me tirerait d'embarras.

Papa fut touché au cœur. Pourtant, il fit la grimace.

— La moitié! grommela-t-il; ce n'est guère. Et le comptant?

— J'ai une centaine de louis dans ma bourse de cuir.

— Amenez!

Besnard compta les cent louis.

— Vous n'en avez pas d'autres? demanda papa.

Besnard frappa sur ses poches.

— Bien, bien, mon homme, c'était pour savoir. Maintenant, écoutez: Prenez le fusil qui est là au pied de mon lit. Il y a dedans une balle et trois chevrotines. Vous vous rendrez à quatre heures à la Mestivière, par les sentiers de la forêt. Votre poste est sous la roche. Fargeau sera devant vous à dix pas. Bonne nuit.

— Voyons, dit Besnard, convenons de nos faits plus clairement.

— C'est tout convenu. Cette nuit, à quatre heures cinq minutes, vous n'aurez plus pour co-héritiers que Tiennet Blône, Olivette, Lucien Créhu et Honoré le happe-monnaie.

Besnard se leva radieux.

— Ces quatre-là, je m'en charge! s'écria-t-il. Bonsoir.

Mais une idée était venue au vieux Romblon. Au moment où Besnard s'éloignait, il le rappela.

— Cent louis! s'écria-t-il, c'est la grêle! Fichez-moi au moins une consultation par-dessus le marché.

Besnard revint.

— Deux consultations, se reprit papa.

— Vingt-cinq, si ça vous amuse, mon compère.

— Non, rien que deux. Que diable ! puisque vous m'avez promis la moitié de la succession, ça me regarde un peu, tout ça ! Je vous demande comment une histoire pareille peut être légale.

— Légale? répéta Besnard.

— Oui, car si un juge d'instruction pouvait démolir la chose en soufflant dessus, ce ne serait pas la peine.

— Le juge d'instruction n'y peut rien.

— C'est justement là ce que je voudrais comprendre.

Besnard se recueillit et plaida ainsi :

— Mon vieux, la faculté de tester est de *droit étroit*, comme on dit au palais. Les restrictions que la loi apporte à ce droit sont rares et prudentes. Jean-de-la-Mer n'a nullement excédé le droit du testateur, en ceci surtout qu'il a subordonné tous les legs à la condition d'acceptation écrite et formelle, ajoutant qu'en cas de refus tous ses biens iraient à l'aveugle. Trois acceptations manquent : celles de Tiennet, de Lucien et d'Olivette. Mais quand il ne s'agira plus que de cela, je m'en charge. Et quant au testament lui-même, il est déposé en due forme chez un notaire de Rennes. Aucune loi n'empêche de constituer une tontine par acte testamentaire. Nous sommes à cheval sur les principes. Tous les juges d'instruction de l'univers, on s'en moque !

— Voilà qui est bon, dit papa; autre consultation. Quand on trouvera demain matin six cadavres dans la forêt, mon idée est de passer la bague au doigt des incendiaires, mais la justice...

— Evidemment, interrompit Besnard, la justice fera du bruit; mais la justice, voyez-vous, c'est un vieux chien de chasse qui, à force de gagner de l'expérience, a perdu le flair. Votre idée des incendiaires est niaise comme les contes de ma Mère l'Oie. Elle réussira. Dormez en paix.

— Mais, objecta Romblon, si elle ne réussissait pas?

Besnard le regarda en face.

— Ah çà, vieux Romblard! dit-il, est-ce que vous avez jamais espéré mourir dans votre lit? vous!

Romblon lui secoua la main en riant un peu jaune, et ils se séparèrent.

Trois heures de nuit sonnèrent à l'horloge du château.

Les Romblon avaient donné audience à tout le monde.

Morin était venu, Houël était venu, Guérineul était venu.

Tous ces pauvres héritiers se sentaient acculés au fond d'un trou. Il fallait sortir du trou à tout prix, fût-ce au moyen d'une mine!

Les moins habitués aux mesures violentes étaient, cette nuit, les premiers à se jeter en avant. Morin, Fargeau, Houël, Maudreuil, saisirent les fusils chargés avec l'ardeur de la fièvre.

Il n'y avait pas de danger que personne reculât.

Une chose que nous regrettons amèrement, c'est de ne pouvoir raconter par le menu la scène émouvante qui eut lieu entre Menaud jeune et papa Romblon.

Car Menaud jeune vint comme les autres.

Et comme les autres, il emporta un fusil.

Nous nous bornerons à dire que dans cette circonstance mémorable, Menaud jeune n'enfreignit point les lois de sa constitution végétale. Il sut garder le silence de l'Artichaut, *sans murmurer*, comme on parlerait à l'Académie.

Romblon ayant l'habitude de se servir de cordes en guise de bretelles, Menaud jeune trouva, du reste, matière à contenter sa funeste passion.

Nous souhaitons que ces détails puissent suffire au lecteur.

Les Romblon s'habillèrent, descendirent tout douce-

ment l'escalier de service et sortirent du château par la porte de la cour.

Tous les domestiques reposaient.

Papa et Fifi se prirent bras dessus bras dessous, et suivirent la route de la Mestivière.

Voyons ! ne vaut-il pas mieux vivre ainsi en bonne intelligence que de se disputer ou même de se porter réciproquement des coups dangereux ?

Au lieu de gagner la plate-forme, les Romblon tournèrent à gauche dans la forêt.

— C'est là qu'on va danser, dit papa.

C'était un coin de futaie brisé par un ravin, où le taillis, étouffé sous un couvert épais, essayait de foisonner et de croître.

La nuit était noire en cet endroit, et c'est à peine si l'on distinguait les mouvements du terrain.

Les bords du ravin montaient jusqu'à la roche, dont le revers donnait sur la plate-forme. A cette place même, Fargeau avait écouté, la veille, la conversation de Tiennet Blône et du pâtour.

Le chêne creux s'élevait à une centaine de pas de la roche, mais il était séparé du ravin par un fourré impénétrable.

Fifi regarda tout autour de lui.

— C'est là que sera Besnard, dit papa, ici Fargeau, ici Maudreuil, ici Houël...

Fifi se mit à rire. Papa fit chorus.

C'étaient donc des tigres que ces deux Romblon, à la fin !

Sur la route qu'ils venaient de quitter, le galop d'un cheval se fit entendre ; une silhouette passa, puis le silence revint.

— As-tu vu ? demanda le vieillard.

— C'est Tiennet Blône, répondit le fils.

Ils restèrent un instant comme indécis.

Puis le bonhomme haussa les épaules.

— Bah ! dit-il, le Tiennet va du côté de Vitré. Il est

déjà loin. Nous autres, choisissons nos places, car les dindons vont venir.

Bien entendu que les dindons, c'étaient les héritiers.

Papa et Fifi choisirent chacun un bel arbre et grimpèrent au sommet. Ils s'établirent commodément sur les branches et prirent patience, comme des gens arrivés trop tôt au spectacle et qui attendent le lever du rideau.

XLI

EN JOUE...

C'était bien Tiennet Blône que les Romblon avaient vu passer sur la route de la Mestivière. Il était monté sur le cheval de M. Fargeau.

Tiennet Blône passa au galop entre les deux roches qui flanquaient l'entrée de la plate-forme. Il n'arrêta son cheval que devant le chêne creux, hors de portée de la vue et de l'ouie des deux Romblon.

Il mit pied à terre et entra dans l'intérieur de l'arbre. Berthe était là, demi-couchée sur un tas d'herbe et de mousse.

Tiennet s'élança vers elle et lui prit la main. La main de la pauvre Berthe était froide.

— Mam'selle Berthe, lui dit Tiennet, vous sentez-vous assez forte pour monter à cheval?

— Oui, répondit la jeune fille d'une voix faible et changée.

Tiennet se mit à genoux auprès d'elle.

Après la scène du souper, quand Tiennet avait sauté par la fenêtre avec Berthe dans ses bras, il avait fait

d'abord le tour du château, se croyant poursuivi. Berthe était toujours évanouie.

Pour la première fois de sa vie, Tiennet avait peur. Il avait peur de n'être pas assez fort pour défendre cette jeune fille qui était la fiancée de son ami, de son maître.

Il prit la route de la Mestivière, n'osant pas confier Berthe aux fermiers du voisinage; car les fermiers ne connaissaient pas encore l'étrange testament de Jean Créhu, et ils devaient regarder M. Fargeau comme un maître.

Le chêne creux devait être un abri sûr et muet. Quand la jeune fille allait reprendre ses sens, Tiennet comptait aviser et lui trouver une autre retraite.

Mais Berthe fut bien longtemps à reprendre ses sens.

Son cœur était fort, nous le verrons, fort et grand, et capable de résister aux plus poignantes douleurs. Mais son corps était faible.

Elle ne s'éveillait point. Tiennet lui avait fait un lit de mousse et lui donnait tous les soins compatibles avec son inexpérience. Il s'efforçait, il s'agitait, il perdait la tête.

Et Berthe ne s'éveillait point.

Tiennet l'appelait; Tiennet avait de grosses larmes sur la joue. Tiennet la croyait morte.

Une heure se passa. Hélas! Berthe était toujours étendue, blanche et froide.

Une autre heure encore. — Tiennet se sentait devenir fou.

Enfin, et qu'il fut heureux en ce moment, le pauvre bon Tiennet, les lèvres de Berthe s'entr'ouvrirent.

Tiennet joignit les mains pour remercier Dieu.

Berthe revint lentement, lentement.

Vers deux heures du matin, elle tressaillit tout à coup dans son demi-sommeil.

— Où suis-je? dit-elle.

Puis elle ajouta sans attendre la réponse :

— Lucien! Ils voulaient le tuer!

Tiennet la rassura de son mieux.

Elle ne parla plus que pour dire :

— Allez, Tiennet, je vous en prie, vous qui êtes fort et brave, allez le sauver.

L'embarras du bon garçon recommença. Comment aller vers Lucien, qu'il fallait sauver en effet? Comment quitter Berthe? comment l'emmener?

Ce fut alors qu'il eut cette idée de retourner au château pendant qu'il faisait encore nuit noire, de prendre le cheval de M. Fargeau et de revenir. Il comptait mettre Berthe à cheval et la conduire à Vitré, où Lucien devait être encore.

Et il y avait dans sa tête un projet vague qui allait bien plus loin que cela.

Partir, partir tous les trois avec cet homme qui tentait un voyage sans fin, l'entrepreneur, M. Berthelleminot.

Fuir cette ligue organisée pour l'assassinat.

Car il se sentait trop faible pour défendre toujours Lucien et Berthe contre tant d'ennemis.

Et la pensée ne lui venait même pas de s'adresser à la justice. Il faut bien l'avouer, dans nos campagnes, Thémis n'est pas une déesse estimée.

Tiennet laissa Berthe toute seule dans le creux du chêne et prit sa course vers le Ceuil. Une demi-heure après, il revenait au galop.

Pendant que Berthe rassemblait ses forces, de l'autre côté de la roche dont nous avons parlé déjà tant de fois, on préparait la grande pétarade, comme disait Fifi Romblon.

Dans la nuit noire, des pas furtifs s'entendaient.

La lune, qui était à son dernier quartier, montait entre les cheminées du château. Quand les nuages voyageurs venaient à découvrir son croissant, des lueurs glissaient parmi les arbres dépouillés.

Mais c'était rare; le ciel s'était chargé de nouveau. Dans le lieu couvert où les Romblon avaient réglé leur sanglante mise en scène, on n'y voyait pas à cinq pas devant soi.

Cela devait suffire. Les places étaient distribuées en conséquence.

Le premier qui se glissa dans le ravin fut Fargeau. Bien qu'il crût avoir acheté assez cher la fidélité du vieux Romblon, tout son corps tremblait, et ses dents claquaient. Il se coula derrière son arbre et demeura coi.

L'instant d'après, les feuilles sèches bruirent dans le fourré. Fargeau ouvrit de grands yeux. Il ne vit rien. C'était Guérineul qui prenait son poste, le fusil à la main, et bien sûr de ne pas manquer son coup.

Les autres places se remplirent.

Fargeau vit son homme s'adosser à l'arbre voisin : Cousin-et-Ami, qui mit son fusil en joue et visa la tête de Houël, lequel ne le voyait point et visait Guérineul.

Fargeau visa Cousin-et-Ami à la tempe.

Menand jeune visait Morin et était visé par Guérineul.

Hélas ! hélas ! allons-nous donc assister au trépas prématuré de ce notaire !

Le poste de Besnard était au pied de la roche, et son rôle était de jeter bas Fargeau, son jeune ami. Besnard était un peu défiant de sa nature. Il pensa que, malgré l'excellente prime promise par lui au Papa, le Papa pourrait bien le trahir. Au lieu de s'adosser à la roche, il en fit le tour, grimpa dessus et se coucha tout de son long sur la partie supérieure. De là, il apercevait la silhouette de Fargeau, qu'il mit en joue.

Le signal donné devait être un coup de fusil, tiré sous bois.

XLII

MASSACRE GÉNÉRAL

Tous ces préparatifs s'étaient faits sans bruit aucun. Tiennet Blône et Berthe ne se doutaient pas le moins du monde de ce qui se passait là, si près d'eux.

Au moment où Besnard s'installait sur la roche, Tiennet eut pourtant une alerte. Des pas et des voix se faisaient entendre dans le sentier qui descendait à la Vesvre.

C'étaient deux hommes qui montaient le tertre en courant.

— Malheureux! disait celui qui marchait en avant, il fallait briser la porte.

— Avec ça que maman Rogome m'aurait censément étranglé! réplique l'autre.

Le premier coureur était Lucien Créhu et le second Yaume le pâtour.

Yaume avait obéi à Tiennet; mais il avait tourné trop longtemps autour des contrevents fermés du Grand-Café de l'Industrie.

— Et c'est ici que tu as vu cela? reprit Lucien qui haletait.

— Censé, répondit Yaume, dans le chêne creux.

— Et Berthe n'est pas venue au château?

— Le gars Tiennet m'avait censément défendu de parler de mademoiselle Berthe, dit le pâtour en se grattant l'oreille.

— Fargeau! murmura Lucien, et Besnard!

Ses doigts crispés serraient machinalement le bois de son fusil de chasse.

— Oh! reprit Yaume, le gars Tiennet qui sait tout, disait qu'ils pourraient bien l'avoir, eux deux, censément périe.

Lucien s'arrêta et mit ses deux mains sur sa poitrine. Son cœur bondissait; sa tête éclatait.

— Tais-toi! prononça-t-il d'une voix étouffée.

Ils atteignaient presque le niveau de la plate-forme.

Yaume se tut.

Quand Lucien eut repris haleine et dompté les battements de son cœur, il s'élança de nouveau. Yaume et lui passèrent en silence devant le creux du chêne.

A ce moment, la lune glissant entre deux nuages, jeta un rayon clair qui mit en lumière, pour une seconde, tous les objets environnants.

Lucien s'arrêta court.

Il venait d'apercevoir, comme en un songe, le profil de Besnard.

De Besnard qui avait assassiné son bonheur.

Etait-ce possible que Besnard fût là, sur cette roche, à quatre heures de nuit? Lucien n'eut garde de se faire cette question. Son fusil tomba en joue comme de lui-même.

Tiennet, qui venait de l'apercevoir, s'élança vers lui de l'autre côté du tertre.

Lucien toucha la gachette de son fusil. Au lieu d'une seule détonation, ce fut comme une décharge de guerre.

Huit explosions dont sept n'en firent qu'une.

Un horrible cri retentit.

Puis le silence mortel.

La forêt, soudainement illuminée dans sa profondeur,

par cette foudre mystérieuse, se voilait de ténèbres plus noires.

Besnard dégringola et vint choir aux pieds de Lucien. Il avait trois chevrotines dans la tête. Il ne bougeait déjà plus.

Yaume avait disparu.

Tiennet était debout, au-devant de Lucien, le couvrant de son corps et attendant une attaque, car après cette étrange décharge, tout était à craindre.

Comme personne ne venait, cependant, il se pencha sur Besnard et le tâta.

— Vous l'avez tué! dit-il à Lucien.

Lucien, appuyé sur son fusil, chancelait. Tiennet le prit à bras le corps et le mit sur la selle du cheval de Fargeau.

Il rentra dans l'arbre où Berthe, frappée à l'improviste par le bruit de cette détonation, appuyait de nouveau sa tête contre la mousse.

Tiennet hésita entre Berthe et Lucien.

Mais il se dit :

— Sauvons-le d'abord.

Et sans parler de la jeune fille que Lucien n'aurait voulu abandonner pour aucun prix, il prit le cheval par la bride pour le guider dans la descente.

Mais c'était de l'autre côté de la roche qu'il y avait une abominable tuerie! Miséricorde! quel abattis! M. Fargeau était couché tout de son long dans l'herbe. Auprès de lui, Cousin-et-Ami s'étendait sur le dos, touchant du pied le vieux Houël, roulé sur lui-même comme une chenille blessée.

Morin avait la tête appuyée contre son arbre. Guéri-

neul était tombé sans avoir le temps de jurer seulement sacrebleure !

Et Menand ! Oh ! quel deuil de voir cet artichaut penché sur sa tige ! et de se dire : il était jeune encore, notaire royal, frère germain d'un apothicaire ! Il avait des goûts simples. L'oignon suffisait à son bonheur. Et le voilà, dompté par cette mort qui semble choisir dans le troupeau humain tout ce qu'il y a de joli, de gracieux et d'aimable !

Mais quoi ! l'habitude de se nourrir de cordes donne-t-elle l'immortalité ?

En croirez-vous vos yeux ?

Voilà que Menand jeune remue, — se secoue, — ouvre un œil, — et se relève !

Mais ce n'est pas Menand seul. Tous ces cadavres s'agitent. Le cadavre de Fargeau rampe comme une couleuvre, le cadavre de Houël roule comme un ballon, le cadavre de Cousin-et-Ami se dresse comme une perche.

Est-ce une fantasmagorie ?

Morin tousse. Le jeune M. de Guérineul crache et s'écrie :

— Nom d'une pipe !

A ce mot, tous les cadavres bondissent. Chacun s'élance dans le fourré comme si le diable était à ses trousses. Jamais lièvres ne coururent si vite et si bien dans le taillis !

La place est nette.

A ce moment solennel, les deux Romblon descendirent de leurs arbres respectifs. Ils riaient tous les deux à se briser les côtes.

— S'ils courent comme ça jusqu'à demain, dit Fifi, ça ira bien !

— As-tu vu le vieux Houël passer entre les jambes du docteur Morin ? demanda papa.

— Et Fargeau ! En voilà un cerf !

— Et l'Artichaut qui a sauté à pieds joints par dessus Cousin-et-Ami !

Papa mit ses deux mains sur les épaules de Fifi, qui s'affaissa, énervé par un fou rire.

— De l'étoupe! dit le bonhomme, rien que de l'étoupe jusqu'à la gueule des fusils!

— De la filasse! ajouta Fifi. Vous êtes fièrement amusant, mon papa!

— Ecoute, Fifi, reprit le père avec gravité, quand on a de bonnes petites affaires, faut les nourrir et que non pas les étouffer. Combien t'ont-ils donné?

— Quatre cents louis à trois.

— Moi, j'en ai eu six cents, à quatre, ça fait deux mille pistoles. En les mitonnant bien, ces héritiers-là, je veux en gagner deux fois autant tous les ans.

— Voilà un bon papa! s'écria Fifi, au comble de l'enthousiasme.

Il saisit le bras de son père et le fit danser, bon gré, mal gré, en tournant tout autour de la roche.

Leur danse joyeuse fut interrompue par une chute qu'ils firent en se heurtant tous les deux contre le corps de Besnard.

Ils restèrent abasourdis.

— En voilà un qui n'est pas parti avec les autres! grommela le papa.

Il se baissa et toucha la figure de Besnard. Comme il ne pouvait voir, et qu'il sentait ses doigts humides, il les flaira.

— On a triché, grommela-t-il, du sang! celui-là a son compte. Aide-moi.

Romblon père prit Besnard par la tête, Romblon fils le prit par les pieds, et ils le portèrent ainsi jusqu'au creux du chêne où ils le jetèrent sans regarder.

Puis ils partirent bras dessus bras dessous.

Il était cinq heures et demie du matin quand Tiennet et Lucien arrivèrent à Vitré.

La voiture de M. Berthelleminot de Beaurepas atten-

dait. Tiennet Blône y fit monter Lucien, qui n'opposa aucune résistance. Il savait maintenant que Berthe vivait. Avant de monter, il embrassa Tiennet et lui dit :

— Va la chercher. Rejoignons-nous à Granville. Tu seras notre frère.

— En route! s'écria Berthelleminot, qui ne s'était point aperçu de la substitution.

La voiture s'ébranla.

Tiennet restait comme cloué à sa place.

— Leur frère! murmura-t-il au dedans de lui-même.

Et sa poitrine battait. Ses yeux le brûlaient comme s'ils eussent voulu pleurer. Une pensée faisait explosion au fond de son cœur.

Naguère il se demandait pourquoi il aimait Berthe.

Lucien venait de prononcer un mot qui était la réponse à cette question, le mot : FRÈRE.

Et il n'y avait pas songé, lui Tiennet, au milieu des mille événements qui l'avaient ballotté cette nuit!

Le testament, le testament brûlé ne disait-il pas que Berthe était la fille de Jean-de-la-Mer?

Il avait une sœur, une sœur à aimer, à protéger, une sœur, presqu'une mère!

Son cheval traversa la plaine en quelques minutes, et ses flancs saignaient quand Tiennet l'arrêta au pied de la Mestivière.

Que de joie et que d'espoir!

Que fallait-il pour gagner Granville et rejoindre Lucien? Douze heures.

Tiennet était fou en montant le sentier.

— Ma sœur! disait-il, ma petite sœur adorée!

Le jour commençait à poindre.

Tiennet s'élança vers le chêne creux, les bras ouverts et le sourire aux lèvres.

Dans le chêne creux, il n'y avait plus que le cadavre défiguré de Besnard.

Berthe avait disparu.

XLIII

LES OISEAUX ET LES JEUNES FILLES

Vingt ans se sont écoulés depuis le décès de Jean-de-la-Mer. Nous sommes à Paris, en 1848.

Il était sept heures du matin; le soleil inondait déjà la ville à moitié endormie.

Dans ces jardins tranquilles et retirés qui parsèment le quartier du Luxembourg, des nuées de moineaux-francs s'abattaient, remuaient, picotaient et criaient.

Car l'oiseau qui nous aime, nous autres Parisiens, le pauvre gentil oiseau qui veut bien respirer notre air et percher sur nos croisées, l'oiseau gamin et bon enfant, qui sautille dans nos rues, qui mange les miettes de notre pain, notre oiseau rieur et bavard, ne chante pas, il crie.

Le rossignol et la fauvette sont pour les champs heureux. La fauvette et le rossignol mourraient bien vite chez nous, à cause des orgues de Barbarie.

Tandis que les moineaux, ces vaillants, vont butiner jusque sur les fenêtres des chanteurs de l'Opéra-Comique !

Ils viennent par troupes espiègles et joyeuses, l'hiver comme l'été, dans les bons et dans les mauvais jours.

Qu'ils soient bénis, les chers passereaux du bon Dieu, la musique du pauvre, la gaîté du cinquième étage!

Il y a dans ce quartier du Luxembourg, au bout de la rue du Regard, non loin de l'ancienne maison des jésuites, un hôtel assez beau, derrière lequel s'étend un vaste jardin.

Ce jardin fut coupé en deux à une époque que nous ne saurions point dire. On en vendit la moitié, et sur cette moitié fut bâtie une petite maison blanche, bien proprette et jolie, ayant l'air, le soleil et l'ombrage à profusion, tout aussi bien que l'hôtel voisin.

La petite maison blanche eut sa portion de jardin, ses arbres, son gazon, sa charmille.

Seulement, l'hôtel garda pour soi un beau jet d'eau, quatre statues mythologiques et une grotte en cailloutis bien propice aux amours des araignées.

Dans le principe, les propriétaires de l'hôtel et ceux de la petite maison étaient sans doute des amis, car on n'avait point fait de mur de séparation. Une charmille épaisse servait seule de clôture mutuelle. Çà et là, on apercevait pourtant les restes vermoulus d'une claire-voie, et, du côté de l'hôtel, des planches plantées debout fermaient les ouvertures de la charmille.

Tout cela était fait très-négligemment. Rien n'est abandonné comme un jardin de Paris.

Il faut dire pourtant que la portion affectée à la maison blanche était beaucoup mieux entretenue que le côté du grand hôtel. Du côté de l'hôtel, à part les statues, les grottes et le jet d'eau, vous vous seriez crus dans une forêt vierge de Montfermeil, tandis que du côté de la maison blanche, le gazon était bien peigné, les arbres en belle venue, et les lilas, les chers lilas, couverts de bouquets magnifiques.

Dans ce faubourg Saint-Germain, quand un hôtel et une simple maison se coudoient, ce n'est pas toujours l'hôtel qui est habité par la noblesse.

Il y aussi des bourgeois dans ces latitudes hyper-aristocratiques, et des bourgeois très-bien logés.

Nous faisons cette réflexion, parce que la petite maison appartenait à la famille de Marans, nom bien sonnant, tandis que le grand hôtel avait pour hôtes la famille Lointier, les Lointier, comme on disait.

Certes, quand on s'appelle Lointier, on peut être procureur ou fabriquer des clous, ou vendre n'importe quoi, mais on s'inquiète peu de la salle des Croisades.

La famille de Marans se composait de trois personnes : la mère, qui était une femme jeune encore et merveilleusement belle, un fils et une fille.

On pensait que ces deux derniers étaient jumeaux, car ils avaient le même âge et se ressemblaient trait pour trait. Gabriel de Marans était un charmant cavalier, Lucienne de Marans était une délicieuse jeune fille.

La famille Lointier se composait de M. André, de son frère Raymond, beaucoup plus jeune que lui, mais frappé d'une infirmité cruelle, et de la fille de M. André, Clémence, qui était presque aussi jolie que Lucienne.

Les deux familles ne se voyaient point officiellement, mais Gabriel de Marans, docteur depuis un mois, avait des rapports avec le pauvre M. Raymond, et Lucienne aimait Clémence comme sa sœur.

Clémence le lui rendait. En outre, peut-être bien que Clémence avait vu de bon œil ce blond Gabriel à travers la charmille.

Au moment où sept heures sonnaient, la porte en persiennes de la maison blanche s'ouvrit et Lucienne de Marans sortit, en déshabillé du matin, tête nue et les yeux encore gros de sommeil.

Elle étira ses jolis bras demi-nus, et sa bouche mignonne eut un dernier bâillement qui finit en sourire.

Elle souriait à ce bon air frais du matin, aux rayons gais du soleil, aux petits oiseaux qui passaient en piaulant dans les arbres balancés par la brise.

Presque au même instant, la porte massive de l'hôtel tourna sur ses gonds et Clémence Lointier descendit les marches du perron.

Clémence était un peu pâle. Le bon air frais du matin,

les rayons gais du soleil, les petits oiseaux dans les arbres balancés par la brise étaient pour elle comme pour Lucienne. Cependant, elle n'eut point de sourire.

Ces petits cœurs apprennent si tôt la mélancolie!

Clémence descendit avec lenteur les marches du perron. Son regard se porta vers la maison blanche. Toutes les fenêtres y étaient fermées, excepté une qui laissait voir l'intérieur d'une chambre de jeune homme. Au fond, des fleurets croisés sous un masque, de longues pipes dans lesquelles on ne fume pas, des pistolets de tir et un fusil de chasse.

Il y avait de plus ici des plâtres et dessins scientifiques, attendu que le propriétaire de toutes ces armes cruelles et de toutes ces pipes *originales* était un étudiant en médecine de Paris, et un docteur de l'Université d'Utrecht.

Le docteur Gabriel de Marans, vingt ans, élève particulier de Van-Eyde, ce vieux Hollandais qui faisait des miracles, et que Broussais appelait *le sorcier*.

Un enfant, ce Gabriel! Beau et passionné comme une femme. Faible et hardi, paresseux et savant.

Clémence s'arrêta sur la dernière marche du perron. Un pas de plus, et le haut de la charmille lui cachait la croisée ouverte.

Or, Clémence avait une inspection à faire. Elle regarda longuement et attentivement, puis ses charmantes épaules se haussèrent avec dépit.

Elle venait de constater que le lit de M. le docteur Gabriel de Marans n'avait pas été défait.

— Il n'est pas rentré cette nuit, murmura-t-elle; il est fou!

— Psttt! fit-on dans le jardin voisin.

Clémence tressaillit légèrement et changea d'autorité l'expression de sa physionomie. Elle prit un beau petit air insouciant et répéta en se dirigeant vers la charmille :

— Psttt!

Alors, des deux côtés de la clôture ce fut un jeu pareil. Les deux jeunes filles coururent à la charmille, souriant et se balançant pour chercher des trous entre les

branches et se voir plus vite. Car chacune d'elle apercevait à moitié, derrière la feuillée toute nouvelle, la robe blanche de sa compagne.

On arriva devant la clôture. Clémence souleva une branche de lilas chargée de riches bouquets. Cette branche recouvrait une ouverture. Clémence mit sa tête à la place des fleurs.

Lucienne, une autre fleur, se penchait déjà sur la brèche.

Et la grosse branche de lilas, la jalouse, voulant reprendre sa place, pendait sur les deux jeunes filles et balançait autour de leurs cheveux blonds ses grappes fraîches inondées de rosée.

Et les oiseaux, effarouchés un peu par cette irruption matinale, voletaient, inquiets, redoublant leurs mignons commérages.

— Clémence !

— Lucienne !

Puis mille baisers à travers la charmille.

Elles étaient jolies toutes deux à faire honte aux descriptions des poètes.

Jolies et gracieuses comme des fées.

Lucienne était plus grande, plus blonde, et son profil hautain faisait contraste avec la naïveté douce et presque enfantine de son sourire. Elle devait être un peu plus âgée que Clémence. Comme type, Lucienne était incomparablement belle ; et ce qui faisait rayonner surtout sa beauté, c'était ce bon et pur reflet de l'âme qui brillait dans ses yeux. Le visage de Lucienne était comme le miroir d'un cœur exquis et adorable.

Clémence avait à peine dix-huit ans. Il y avait en elle moins de fraîcheur et plus d'esprit. Sa taille peu élevée, mais svelte et hardie dans ses frêles proportions, supportait admirablement sa tête moqueuse, fine et possédant déjà cette expression qui dit : Je sais la vie.

Elle était pâle. Elle avait rêvé, peut-être veillé.

Sur ses joues un peu évidées, et dont l'ovale se dessinait selon cette ligne d'*arc-d'amour*, si chère aux vignet-

tistes anglais, les boucles blondes de sa magnifique chevelure tombaient à profusion, incessamment agitées et miroitant aux mouvements vifs de sa tête.

Ce blond de ses cheveux était plein, foncé, opulent, avec des reflets de bronze.

Elle avait les yeux noirs.

Des yeux charmants qui pétillaient et qui brûlaient; il n'y avait au-dessus de ces yeux-là que les grands yeux bleus de Lucienne, si fiers et si tendres.

Quand on se fut embrassé à satiété, Clémence mit ses deux petites mains sur les deux épaules de Lucienne et la regarda longuement.

Nous pensons bien avoir dit quelque part que Lucienne ressemblait trait pour trait à son frère M. le docteur Gabriel.

XLIV

ENCORE LES JEUNES FILLES ET LES OISEAUX

— Que je suis contente de te voir, ma petite Clémence ! disait Lucienne.

— Et moi, donc ! répondait Clémence.

Lucienne et Clémence parlaient vrai. Elles s'aimaient du meilleur de leur cœur. Pourtant, il y avait peut-être un peu de distraction dans la voix et dans le regard de Clémence.

— Voilà huit jours que nous sommes arrivés, reprit Lucienne, et j'ai trouvé le temps bien long, va ! J'avais tant de choses à te dire !

— Quoi ? demanda Clémence, dont l'œil brilla puis glissa vers la fenêtre ouverte.

La fenêtre qui laissait voir des fleurets croisés sous un masque, des pipes monstrueuses et des plâtres anatomiques.

— Oh ! bien des choses ! Mais êtes-vous ici pour longtemps ?

— Mon père et mon oncle sont revenus pour les élections, répondit Clémence.

— Nous, reprit Lucienne, nous ne sommes pas encore électeurs; nous sommes revenus pour la conscription.

— C'est vrai, dit Clémence qui rougit légèrement, M. Gabriel va tirer au sort.

— Hélas oui! mais parle-moi donc de toi, Clémence. T'es-tu bien amusée à la campagne?

— Non, répondit Clémence.

— Comme tu dis cela!

— Chez nous, à la campagne, on ne s'amuse pas, ma pauvre Lucienne. Mon père s'occupe Dieu sait à quoi. Et quant à mon oncle, il a beau faire, son infirmité le rend triste.

— Si Gabriel parvenait à le guérir! murmura Lucienne.

— Oh! fit Clémence sèchement, Gabriel n'a pas le temps de songer à nous!

Lucienne lui prit la main et sa voix changea.

— Méchante! dit-elle bien bas.

Mais Clémence était capricieuse et nerveuse au point de se pincer elle-même jusqu'au sang pour faire pièce à autrui. Elle était venue là pour parler de Gabriel. Au premier mot qui fut dit sur Gabriel, elle détourna brusquement l'entretien.

Bonne fille, au moins, malgré cela, aimante et dévouée. Mais les nerfs!

Le seul animal qui ait des nerfs de femme c'est le chat. Et voyez quelles griffes!

— Mon pauvre oncle Raymond, reprit Clémence, est le meilleur des hommes. Je crois qu'il portait quelque affection à M. Gabriel. Mais je l'aime comme si j'étais sa fille, moi, Lucienne, et je ne veux pas que sa tendresse s'égare.

— Est-ce à moi que tu dis cela? interrompit Lucienne étonnée.

— Laissons, je t'en prie, M. Gabriel. Il me semble que nous pouvons bien causer tous les deux, sans que ce nom-là vienne nous gêner.

— Mais... voulut dire encore Lucienne.

Clémence fronça le sourcil et frappa le sable de son petit pied mutin.

Lucienne n'osa pas poursuivre, parce qu'elle eut peur de nuire à Gabriel, et aussi parce qu'elle était habituée à faire à peu près tout ce que voulait Clémence.

— Soit, dit-elle, ne parlons plus de mon frère, puisque tu le détestes, à présent.

— Le détester, moi ! se récria Clémence avec beaucoup de dédain, mon Dieu, ma chère enfant, je ne déteste personne; seulement, je fais des différences entre la sœur qui est bonne, douce, charmante et ma meilleure amie, et le frère qui ne sera jamais qu'un petit fat.

— Gabriel ! un fat !

— On le dit, un joueur...

— Il ne joue presque plus.

— Un !... mais je me fâcherais, et à quoi bon? Voyons Lucienne, c'est à toi qu'il faut demander si tu t'es bien amusée. Tout le monde parle des eaux de Wiesbaden. Et tu étais bien près de Wiesbaden !

— A deux lieues. Cette bonne madame Van-Eyde demeure maintenant à Mayence. Oh ! oui, je me suis bien amusée. Que j'aurais voulu te voir là, Clémence ! Nous avons été à la fête d'ouverture.

— Ah ! fit Clémence qui se pinça les lèvres.

— Madame Van-Eyde l'a voulu. Si tu savais comme elle est bonne, Clémence, et comme elle a été heureuse de revoir l'élève de son mari ! M. Van-Eyde, c'est elle-même qui nous l'a rapporté, a dit à son lit de mort : « Gabriel est le seul qui puisse continuer ma méthode...»

— Grand bien lui fasse, ma chère Lucienne !

— C'est juste, dit Lucienne bonnement. Tu ne veux pas que je parle de lui. Eh bien ! le jour de l'ouverture, madame Van-Eyde nous dit : Cette chère madame de Marans me gronderait si elle savait ce que nous allons faire. Habille-toi, Lucienne, tu vas danser à l'allemande aujourd'hui.

— Peste ! fit Clémence, c'est en effet une bien digne femme que cette madame Van-Eyde !

Elle était intolérable, ce matin, la pauvre enfant, il n'y a pas à dire non.

Mais c'est qu'elle avait le cœur bien gros.

— Une digne femme, Clémence, répliqua Lucienne avec un peu de sévérité dans la voix, et une sainte femme. Tu sais que nous devons à son mari la joie de notre maison et le bonheur de ma mère.

— Oh! ta mère, celle-là je l'aime! s'écria Clémence avec chaleur, quoiqu'elle ne veuille pas de moi pour amie. Mais ne fais pas trop d'attention à ce que je dis, ma Lucienne. Je suis ta sœur, tu sais bien... et je souffre.

— Tu souffres, répéta Lucienne qui lui avait pris les deux mains au moment où elle avait dit : J'aime ta mère; tu souffres, Clémence?...

Et son regard inquiet interrogeait la figure un peu pâle de son amie.

Clémence fit un geste d'impatience.

— Eh! mon Dieu non! se reprit-elle avec humeur; je ne souffre pas. Fut-elle bien brillante cette fête d'ouverture?

— Charmante, si tu savais! Délicieuse! Les Allemands deviennent comme les Français. Ils apprennent à danser et à se battre. J'avais mis une robe blanche et une guirlande de belles-de-jour dans mes cheveux.

— Tu devais être la plus jolie! dit Clémence de bon cœur.

— Madame Van-Eyde le disait, répliqua naïvement Lucienne, et Gabriel aussi et...

Elle s'arrêta et devint toute rose.

— Et qui? demanda Clémence qui avait déjà sur la lèvre un malin sourire.

— Et la bonne de madame Van-Eyde, répondit Lucienne que ce gros mensonge rendit tout à fait pourpre.

Car il ne s'agissait vraiment pas de la bonne de madame Van-Eyde.

Clémence eut pitié. Mais elle se promit bien d'en savoir davantage, avant la fin de l'entrevue. En conscience, cela n'était pas difficile.

Lucienne, pour cacher son trouble, poursuivait avec volubilité :

— Tu sens bien, il n'y a pas de république là-bas, alors les gens comme il faut s'y réunissent. J'ai dansé avec un prince ! A Paris, nous n'avons plus rien, tout est chez les autres. Des Anglaises blanches comme la neige, Clémence, avec des lords parlant du gosier et mettant leurs cols de chemise par-dessus leurs oreilles; des Italiennes pâles et brunes, des Espagnoles la cigarette à la bouche, des Russes, des...

Il fallait que la pauvre Lucienne fût bien déconcertée pour dire toutes ces banalités.

Clémence la laissait aller, trouvant qu'il était assez généreux déjà de ne pas la pousser.

Et Lucienne de bavarder toujours, parce qu'elle se sentait le rouge au front et qu'elle voulait donner le change.

— Enfin, de tous les pays, poursuivait-elle, de tous, de tous, de tous ! Et figure-toi, la salle de conversation est ravissante, et la salle de bal... Et les sources, Clémence ! Ah ! s'il n'y avait pas ces vilains tapis verts !

— Bon ! dit Clémence, M. Gabriel aura fait des siennes.

Ma foi, quand on se noie, on se rattrape aux branches, et parfois même aux cheveux du nageur voisin. Lucienne se rattrapa aux cheveux de Gabriel.

— Hélas oui ! murmura-t-elle avec un gros soupir qui se rapportait à sa propre lâcheté et non point aux méfaits de M. Gabriel.

— J'en étais sûre ! s'écria Clémence ; et tu disais qu'il se corrigeait !

Le tour était fait, Lucienne avait du répit, mais à quel prix, bon Dieu ! Elle qui aimait son frère comme la prunelle de ses yeux !

Clémence secouait sa jolie tête blonde d'un air doctoral :

— M. Gabriel ne se corrigera jamais, reprit-elle; et quand on ne se corrige pas dans de certaines circonstances, c'est qu'on n'a pas de cœur.

— Tu es cruelle, Clémence !

— Je suis juste.

— C'est un enfant, tu sais bien. Et tu sais bien aussi qu'il t'aime à en devenir fou.

— Presque autant que la bouillotte, repartit Clémence, mais moitié moins que le lansquenet.

— Oh ! s'écria Lucienne désolée, et c'est moi qui te fais parler ainsi ! Ecoute ! Il n'a pas joué beaucoup. Est-ce sa faute s'il perd toujours? Je l'ai bien grondé, va... Et puis, ajouta-t-elle avec pétulance, comme si elle eût trouvé tout à coup le plus péremptoire des arguments, le capitaine m'a promis de le guérir !

Etait-ce dévoûment ou mégarde?

Ce qui est certain c'est que l'effet fut immédiat. Le change était rendu. On reprit bellement la voie première.

— Le ca-pi-taine? prononça Clémence en piquant chaque syllabe.

Lucienne était aux abois, du premier coup.

— Quel capitaine? demanda encore Clémence.

— Un capitaine, répondit Lucienne en balbutiant, avec qui j'ai dansé... deux fois.

— Ah ! deux fois? Il s'appelle?

— Mazurke.

Clémence éclata de rire.

— C'est ravissant ! s'écria-t-elle; le chat de notre concierge a nom Polka !

Lucienne était triste.

— Et de quelle arme est-il, ce capitaine? demanda Clémence quand elle eut fini de rire.

— Hussard... hongrois.

— Ah ! fit la méchante avec dédain, un démocrate?

— Je ne sais pas s'il est démocrate, répondit Lucienne, et je pense bien qu'il a un autre nom que Mazurke.

— Pourquoi cela? interrompit Clémence, le chat de notre concierge n'a pas d'autre nom que Polka.

Lucienne baissa les yeux.

— Si tu savais ce qu'il a fait, murmura-t-elle, tu ne te moquerais pas de lui.

— Voyons les beautés de l'histoire de Mazurke!

— Tu souffres donc bien en effet, Clémence! dit tout à coup Lucienne.

Celle-ci essaya de sourire.

— Voyons! voyons! répéta-t-elle.

— Tu as beau faire, reprit mademoiselle de Marans, je suis sûre que tu nous aimes.

— Toi, ma Lucienne!

— Et lui.

— Oh! quant à cela!...

— Tais-toi! s'écria Lucienne qui lui mit la main sur la bouche; puisque tu veux savoir les beautés de l'histoire de Mazurke, je vais te les dire. D'abord, il est l'ami de Gabriel.

— Glorieux titre!

— Ensuite, il est la coqueluche des Eaux. Il danse comme un héros de ballade. Il est brillant, spirituel, brave...

— Et joueur?

— Et joueur. A l'ouverture des Eaux, Gabriel était entré dans une des salles de jeu. Il n'est pas besoin de te dire que la société est là toujours un peu mêlée. Gabriel eut un différend; son adversaire était un de ces Italiens errants qui foisonnent partout, exploitant de prétendus malheurs politiques, trompant au jeu et portant un couteau ouvert dans leur poche. Il s'élança sur mon frère qui l'avait provoqué. Mazurke, il faut bien l'appeler de ce nom, se mit entre eux et reçut un coup de couteau au bras droit.

Clémence écoutait, mais elle voulait railler encore.

— Mais c'est très-romanesque, cela, dit-elle.

— Le coup de couteau, reprit Lucienne, était destiné au cœur de mon frère.

Clémence pâlit.

— Mon frère voulait se jeter sur l'assassin; Mazurke, de son bras blessé, l'écarta comme il eût fait d'un enfant. En même temps, de la main gauche, il saisit l'Italien

par la peau du cou comme un chien, et le lança par la fenêtre.

Les yeux de Lucienne brillaient, et son sein battait sous la percale blanche de sa robe.

Clémence la regarda en dessous. Puis elle se prit à sourire bien doucement.

— J'espère que c'était au rez-de-chaussée, murmura-t-elle. Est-il beau, ce capitaine?

— Gabriel dit qu'il n'y a pas d'homme au monde...

Elle n'acheva pas, parce que Clémence lui prit la tête à deux mains et la rendit muette par un baiser brusque et violent.

— Tu l'aimes! prononça-t-elle tout bas, et comme on prie.

Lucienne se recula, effrayée.

— Tu l'aimes! tu l'aimes! répéta Clémence; ne sais-je pas ce que c'est, moi!

Elle avait des larmes dans les yeux.

— Et que je t'aime, moi, ma Lucienne! reprit-elle avec une sorte de passion; oh! que je t'aime!

On eût dit qu'elle lui rendait grâce de cet amour.

— Oh! murmura-t-elle encore, tu me comprendras, à présent, Lucienne! ma sœur, ma sœur chérie!

Lucienne était muette.

Elles demeurèrent ainsi longtemps, Lucienne indécise, presque épouvantée, Clémence heureuse et les yeux humides.

Leurs jolis visages se touchaient sous les touffes de fleurs balancées.

Et c'était fête, dans les arbres touffus, pour les petits oiseaux qui n'entendaient plus de bruit et qui se croyaient les maîtres.

— Clémence! dit une voix d'homme à l'intérieur de l'hôtel.

— Lucienne! appela en même temps une douce voix

de femme derrière les persiennes fermées de la maison blanche.

Les deux jeunes filles n'eurent que le temps de s'embrasser et de s'enfuir.

Et les oiseaux amoureux, troublés dans leurs baisers, s'envolèrent avec les jeunes filles.

XLV

LA BELLE-DE-JOUR

Ce capitaine Mazurke, qui prenait les Italiens par la peau du cou, comme des chiens, pour les lancer par la fenêtre, aimait à déjeuner correctement.

Le nom de Mazurke pouvait bien être un sobriquet. Cependant il se laissait appeler Mazurke dans les circonstances les plus sérieuses, et c'était sous ce nom qu'il avait fait la campagne de Hongrie.

Le nom officiel de Mazurke à Wiesbaden était M. Philippe.

C'était bien le roi des housards.

Cinq pieds six pouces, taille souple et fine, cheveux noirs plus brillants que du jais, œil doux et regard fier sous l'arc hautain de ses sourcils, traits délicats et à la fois virils. Et ce franc sourire du soldat heureux, et cette belle distinction qui ne s'était point ternie au dur frottement du sabre, et cette grâce mâle qui prend si bien le cœur des femmes. Mazurke avait tout cela.

Il avait avec cela une bravoure indomptable, un bon cœur et de l'esprit comme quatre.

Le revers de la médaille était que Mazurke jouait volontiers gros jeu, qu'il jetait son argent par les fenêtres

encore mieux que les Italiens, et qu'il était parfois plus étourdi qu'un collégien de quinze ans.

D'autres fois il raisonnait comme un livre.

Quand on lui demandait son âge (des baronnes curieuses qui veulent tout savoir,) il répondait : trente-six ans.

Mais il paraissait dix bonnes années de moins.

A trente-six ans, on n'a plus ce front pur, on n'a plus cette riante moustache de soie. Mazurke se vantait.

Une chose incontestable, c'est qu'il déjeunait en conscience. Il aimait le solide comme tous les gens de bien. Parlez-moi d'un cœur vaillant qui bat aux environs d'un vaillant estomac !

Mazurke, ou le capitaine Philippe, comme il vous plaira de l'appeler, s'était logé à l'hôtel de Bristol, place Vendôme. C'est là que nous le trouvons quelques heures après l'entrevue de nos deux jeunes filles.

Midi approchait. Le capitaine venait de se lever et parcourait les nouvelles de Hongrie dans la *Gazette de Cologne*. Il avait déjà son pantalon et ses bottes molles; sur le tout se drapait cette robe de chambre suave que tous les romanciers ont pris la peine de décrire.

Les nouvelles de Hongrie disaient :

1° Que le ban Jellachich et le feld-zeugmeister, baron Haynau, avaient complètement détruit l'armée de Bem, l'armée de Georgey et l'armée de Dembinski;

2° Que Bem avait détruit complètement l'armée du ban Jellachich, tandis que Georgey et Dembinski réduisaient à néant l'armée du feldzeugmeister, etc.;

3° Que les Russes étaient installés en Transylvanie;

4° Que la Transylvanie n'avait pas encore vu un seul Russe;

5° Que Comorn était pris;

6° Que Comorn n'était pas même assiégé.

Et quinze ou vingt autres nouvelles également précises et authentiques qui intéressèrent très-vivement le capitaine Mazurke.

Quand il eut achevé sa lecture, il jeta *la Gazette de*

Cologne au feu, ce qui prouve que les hommes les plus spirituels peuvent faire des sottises.

Il ne faut pas, en effet, jamais jeter au feu un journal lu. Un journal lu est un chiffon inoffensif, propre à une foule d'usages intimes et domestiques. C'est évidemment avant de le lire qu'il faut jeter au feu un journal.

Mazurke demanda son déjeuner : un vigoureux déjeuner, de la chair pour nourrir le sang, du bordeaux pour l'éclaircir.

Mais regardez bien l'honnête garçon qui apporte ces côtelettes fumantes.

Petit, mais carré comme un lutteur breton, de grands bras attachés à de larges épaules, des jambes un peu torses, genre Du Guesclin, des cheveux plats taillés à l'écuelle.

Et avec cela un costume de groom.

Ne serait-ce pas une ancienne connaissance ?

Il posa le plat de côtelettes sur la table et tira de sa poche une lettre qu'il remit à son maître. Cela fait, le groom resta devant la table, les bras ballants et la tête en avant.

Mazurke regarda la lettre.

— Tiens ! dit-il, c'est du petit Gabriel. Il m'a écrit à Wiesbaden, et l'on m'a retourné la lettre.

— Censé, murmura le groom.

— Que veux-tu, toi? demanda Mazurke.

Yaume, car c'était bien lui, s'assit incontinent.

— Eh bien !... commença le capitaine en fronçant le sourcil.

— Vous fâchez pas, monsieur Philippe, interrompit Yaume, qui rapprocha sa chaise ; c'est censément une explication que j'ambitionne de me procurer à votre égard.

Aye! Yaume était Breton, et le Breton qui se transplante est pris immédiatement par la manie du beau langage.

— Quelle explication? dit Mazurke.

— Je conjecture, dit l'ancien pâtour, que j'ai moins d'esprit que vous, censément, monsieur Philippe, qui

occupez des grades, mais ayant été pareillement que vous, quoique moins avancé, militaire, je m'importe de tirer au clair les bruits, cancans et propos qui pourraient courir, tenus par l'inconsidération, censé, ou le bavardement.

Yaume respira.

Mazurke avait enfoncé son couteau à demi dans le rond de sa côtelette, mais il ne tranchait point la chair, l'admiration paralysait ses doigts.

Il écoutait Yaume et se demandait où diable les Bretons qui ont été militaires vont pêcher cette splendide rhétorique qu'ils rapportent dans la vie civile.

Yaume poursuivit :

— Mangez, censé, monsieur Philippe; si je croyais vous inconvénienter, je serais mal à mon aise.

Mazurke le regardait de tous ses yeux.

— Mais tu n'étais pas si bête que ça quand je t'ai laissé à Francfort ! dit-il.

Yaume eut ce sourire qu'on prend quand on est modeste, pour repousser un compliment par trop flatteur.

— Quand vous m'avez laissé à Francfort, répliqua-t-il, je sortais du militaire et je n'avais pas encore fréquenté les Allemands.

— Voyons, dit Mazurke en mettant à nu l'os de sa seconde côtelette, conte-moi ton affaire en deux mots et va me chercher autre chose.

Yaume se recueillit.

— Eh bien, reprit-il, ça m'insupporte, ce que j'entends sur vous, monsieur Philippe. Chaque pays, comme l'on dit, a ses usages, et je ne sais pas ceux de Paris, y étant arrivé d'avant-hier. Il y a donc censé qu'ils sont tous à parler sur les Polonais, parce qu'ils savent que vous en venez, de la Hongrie.

— Après ?

— V'là qu'est bon ! dit Yaume, il y a donc que je voudrais raisonner un petit peu avec vous.

Mazurke consulta sa montre.

— Bien volontiers, répliqua-t-il, je te donne toute une minute pour expliquer ton affaire.

Yaume avala son haleine et mit ses deux poings sur ses genoux en homme bien résolu à fourrer dans cette minute un discours d'une heure.

— Les Polonais, reprit-il au galop, je comprends ça, j'en ai connu, sauf respect de vous. Mais ils disent comme ça que vous êtes un socialiste, monsieur Philippe.

Mazurke se leva comme si trente aiguilles se fussent dressées tout à coup sur le coussin de son fauteuil.

— Malheureux! s'écria-t-il en saisissant une carafe par le goulot, vas-tu me parler politique aussi, toi!

Yaume avait vu le feu plus d'une fois, mais à l'aspect de la carafe, il s'élança d'un bond derrière la porte.

— N'y a pas d'offense, monsieur Philippe, cria-t-il, c'était censément pour savoir...

— Damné pays! grommela Mazurke en se rasseyant, C'est une folie noire! J'aime mieux le choléra!

— Donc j'aurais désiré savoir, reprit Yaume derrière la porte, n'étant pas de la localité, ce que c'est que ça, un socialiste.

Mazurke saisit de nouveau la carafe redoutable.

— Ecoute! dit-il en fronçant le sourcil, va me chercher un filet rôti, tout de suite, et souviens-toi qui si tu prononces jamais un mot de politique devant moi, je te casse la tête!

— C'est pas l'embarras, grommela Yaume tristement, vous auriez eu censément aussitôt fait de me dire ce que c'est que ça, un socialiste... mais je le demanderai à un commissionnaire ou auverguat, qui sont pour les renseignements.

Il sortit et revint presque aussitôt avec le reste du déjeuner.

Mazurke tenait à la main la lettre qu'il venait de recevoir.

— Bien, dit-il, je n'ai plus besoin de toi et je sonnerai quand je m'habillerai. Je n'y suis pour personne, tu m'entends?

— Je ne suis censément pas sourd! répliqua Yaume.

— Pour personne, excepté pour ce monsieur à lunettes bleues qui est venu hier.

— Le louchard? fit Yaume; c'est bon.

Et il ajouta en refermant la porte :

— Il a l'air pas bête, ce louchard. Je vais lui demander ce que c'est qu'un socialiste.

Resté seul, Mazurke posa la lettre ouverte à côté de son assiette et attaqua résolument le filet. Mais il avait à peine avalé deux ou trois bouchées, que son regard fut attiré par une sorte de tache sombre qui noircissait, au milieu de la page, le papier glacé de la lettre.

— Ce petit Gabriel! murmura-t-il en souriant, quel diablotin! Si c'était une femme, je dirais que c'est une larme, cette tache; les larmes, dans les lettres de femme, cela sert de ponctuation. Vive Dieu! à propos de femme, y a-t-il eu jamais sur terre un plus délicieux ange que sa sœur, à ce petit Gabriel!

Il eut un soupir, nous ne pouvons pas le cacher. Mais il haussa les épaules et reprit :

— Bah! le sourire qu'elle m'a donné, c'est le sourire qu'elle donne à tout le monde.

Machinalement, son doigt tâta la tache sombre, et il sentit sous le papier un corps étranger. Il tourna la page, avant même d'avoir lu les premières lignes.

Entre les deux feuilles de papier jumelles, il y avait une toute petite fleur bleue, une belle-de-jour desséchée.

Mazurke pâlit, sa main trembla; et il était bien beau, allez, quand l'émotion descendait ainsi à l'improviste sur son mâle visage.

Il prit la fleur et la mit sur ses lèvres en murmurant :

— Oh! le cher ange de Dieu! Une des fleurs qui étaient dans ses cheveux!

Puis il ajouta, en repoussant son déjeuner avec un mépris soudain :

— Si elle m'aime, celle-là, je deviens fou, c'est une chose arrangée!

XLVI

LA LETTRE

Sur l'honneur, le capitaine Mazurke n'était pas un troubadour.

Mais cette petite fleur bleue qu'il avait vue trembler et se balancer dans de magnifiques cheveux blonds et qu'il retrouvait, desséchée, dans une lettre de M. le docteur Gabriel de Marans! N'y avait-il pas là de quoi faire rêver un hussard?

Mais était-ce bien elle qui avait mis cette fleur dans cette lettre?

Mazurke avait dansé deux fois avec elle.

Puis il l'avait revue, de loin, au moment où elle montait en voiture avec son frère, pour revenir à Paris.

Il avait bien cru distinguer un sourire.

Et autour des yeux baissés brusquement, un incarnat plus vif.

Mais en vérité, on se moque des lycéens qui gardent ces vagues souvenirs.

Et Mazurke! Ah! vive Dieu! ce pauvre Mazurke devenait fou!

Un si hardi cavalier! un hussard si gaillardement découplé! Un homme qui avait tant de choses à faire!

Car, vous verrez, Mazurke avait entrepris une besogne d'enragé.

Que voulez-vous! Une belle-de-jour fanée, un souvenir bleu, un rêve qui tourne une bonne tête...

C'est la vie.

Et, après tout, on n'en meurt jamais.

La lettre restait là, une longue lettre d'adolescent bavard.

Mazurke la lorgnait de temps en temps du coin de l'œil, et il avait l'air de se dire : Voilà une lettre qui va me prendre mon temps!

Ingrat! c'était la lettre qui avait apporté la fleur.

Enfin, il prit une grande résolution. Il mit la fleur dans son portefeuille et rouvrit la lettre. Voici pourquoi. Il s'était dit : Peut-être que la lettre parle de Lucienne.

La lettre était ainsi :

« Mon cher capitaine,

« Vous êtes là-bas, parmi ces charmantes fêtes de tous les jours, et moi, me voilà de retour à Paris, dans ma solitude et dans ma tristesse. Je pense à vous et j'espère vous revoir, cela me console. Nous sommes amis depuis bien peu de temps, mais quelque chose me dit que nous serons amis toujours. »

— C'est un joli enfant, s'interrompit Mazurke, un peu prétentieux et visant au style. Enfin n'importe.

« Les gens comme vous dont la vie n'a été qu'une longue aventure, n'ont, en général, plus de cœur; vous, vous êtes tout cœur, et je me surprends à penser parfois que vous êtes plus jeune que mes vingt ans.

« Vous ne sauriez croire combien je suis heureux de vous avoir rencontré sur ma route. Il y avait si longtemps que je cherchais un ami. Je crois que je suis digne d'être le vôtre, mon cher capitaine, bien que nous nous soyons rapprochés par nos défauts. Je suis joueur et vous êtes joueur. Vous êtes joueur par désœuvrement

et par étourderie; je suis joueur par tempérament et par passion.

« En un mot, vous êtes juste assez joueur pour me dire à un moment donné : Gabriel, vous êtes fou! et pour m'arracher de l'antre sans me blâmer ni me mépriser.

« Vous ne me connaissez guère que par les services que vous m'avez rendus. Je veux que vous me sachiez par cœur, mon cher capitaine, et je vais vous faire ma confession générale. »

La figure de Mazurke exprima un certain effroi.

— Si encore il me disait un mot de sa sœur! grommela-t-il.

« Quant à vous, continuait la lettre, je n'ai pas besoin de votre confession; je vous ai un peu deviné. Vous avez entrepris quelque tâche moitié folle, moitié héroïque, laquelle tâche vous poursuivez en riant, jusqu'au moment où il faudra jouer votre vie comme vous jouez vos ducats d'Allemagne. Quelle est cette tâche? Je l'ignore. Mais si vous avez besoin d'un bras dévoué pour l'accomplir, j'espère que vous penserez à moi. »

— Trop blond! dit Mazurke. Non pas! non pas! je fais tout moi-même.

« Moi, je n'ai d'autre but en ce monde que de rendre ma mère heureuse, et d'être riche pour que ma sœur ait un mari digne d'elle. J'ai soif de fortune; le jeu est pour moi un moyen.

« J'en ai un autre, qui est la science.

« Mon maître Van-Eyde, dont vous avez vu la respectable veuve à Weisbaden, faisait des miracles. J'ai sa méthode, sinon son expérience profonde et son habileté sans rivale. L'expérience et l'habileté s'acquièrent. Quand je les aurai, je ferai, moi aussi, des miracles.

« Et les miracles se paient.

« Mais ce sera bien long. D'un seul coup, en une nuit de veine, le jeu pourrait me faire riche. Et ma mère pourrait tenir alors le rang qui convient à son nom, et ma sœur serait brillante, enviée, heureuse... »

— Pauvre chère fleur! pensa Mazurke, est-ce que ces grands yeux bleus seraient plus doux, si on avait cent mille livres de rentes!

« Nous sommes nobles, reprenait la lettre, d'excellente noblesse. Je ne connais pas bien les affaires de ma mère, mais je la crois tout au plus dans une médiocre aisance.

« Capitaine, si vous saviez quel cœur fier et quelle belle âme! Vous la prendriez pour notre sœur, tant elle est jeune encore et charmante. Je me ferais tuer mille fois pour ma mère... »

Mazurke secoua la tête.

— Il n'y a pas besoin de crier ça sur les toits, grommela-t-il; c'est simple comme bonjour. Une mère!

Il était tout triste, et durant une minute il ne rêva pas à la fleur bleue.

Pauvre Mazurke! sous cette franche gaité, un souvenir cruel devait se cacher, tout au fond de son cœur, car son œil se mouilla.

— Une mère! répéta-t-il.

Puis il secoua sa riche chevelure, et son œil séché brilla. C'était comme un défi jeté aux douleurs du passé.

La lettre reprenait :

« Mais je ne vous ai pas dit encore tous les motifs que j'ai de souhaiter passionnément la fortune. Le principal motif, qui me brûle et me pousse en avant, c'est l'amour. J'aime une jeune fille riche, très-riche. Je suis aimé. Il n'y a d'obstacle entre nous que la volonté d'un père. Que je sois riche, cet obstacle disparaîtra.

« Cette jeune fille que j'aime n'a pas, malheureusement, un nom très-sortable... »

— Oh! le fat ennuyeux! s'écria Mazurke en frappant du pied.

— Mais ce n'est qu'un enfant, se reprit-il, et peut-être que sa mère, entichée de noblesse, l'a élevé dans ces idées de l'autre monde. J'avais bien cru déjà m'apercevoir... Ah! çà, je ne suis pas marquis, moi, pourquoi veut-il être mon ami?

Il continua la lecture.

C'était un portrait littéraire de mademoiselle Clémence Lointier, suivi de quelques phrases sur l'amour. On y sentait la passion vraie, sous une couche réellement trop épaisse de prétentieuse rhétorique.

Mazurke était à la fois attiré et repoussé par cet enfant, dont les confidences semblaient écrites pour être imprimées.

Il ne savait pas, Mazurke, que tous nos enfants sont maintenant ainsi.

« Quant à l'argent que je vous dois... disait Gabriel en finissant.

— Bon, bon, bon! gronda Mazurke qui froissa la lettre; va te coucher, petit, j'en ai assez.

La fleur bleue en disait, ma foi! bien autrement long que cette longue lettre vide.

Comme Mazurke ouvrait son portefeuille pour la relire, la fleur, il se fit un bruit dans l'antichambre.

Mazurke regarda vivement la pendule.

— Deux heures! murmura-t-il, c'est mon homme!

Sa figure changea.

Peut-être que ce petit Gabriel avait deviné juste, en disant que Mazurke s'était donné une grande tâche dans la vie.

Il se redressa, et attendit, l'œil fixé sur la porte.

On distinguait parfaitement la voix de Yaume qui disait :

— Censé, vous, M. Philippe vous espère, mais si j'avais l'avantage de ne pas vous déranger, je prendrais la liberté de vous consulter en passant.

— Consultez, répondit-on.

— Malgré que vous n'avez pas une figure agréable, reprit Yaume avec plus de confiance, on voit que vous avez fait vos études. Relativement à quoi, dont j'ambitionne de savoir le fin mot, voilà : c'est le socialisme.

— Yaume! cria Mazurke, moitié riant, moitié en colère.

— Monsieur Philippe?

— Veux-tu bien faire entrer !

— Certainement, monsieur Philippe.

Mais Yaume eut le temps d'ajouter, en s'adressant à son interlocuteur :

— Ça ne fait rien, vous! Je vas vous attendre censé par ici, et quand vous vous en irez, j'aurai secondement recours à vous pour savoir ce que c'est.

Il ouvrit; le nouveau venu franchit le seuil.

Yaume referma la porte et s'assit dans l'antichambre en se grattant l'oreille.

— Si M. Philippe l'est censément, ruminait-il, je le suis peut-être bien, moi aussi, socialiste! Je vas espérer le louchard.

Il tira de sa poche une guimbarde en fer et la mit dans sa bouche. L'instrument discret se prit à chanter faux une mélodie vitriàse, mais cela sans nuire à personne; car la guimbarde, cette reine des instruments, a l'avantage inestimable d'être muette.

XLVII

RENSEIGNEMENTS ET CHANSON

La première chose que fit le monsieur aux lunettes bleues, en entrant dans la chambre de Mazurke, fut une inspection générale et rapide comme l'éclair.

Il louchait beaucoup, mais n'eût-il point louché, il aurait encore eu très-mauvaise mine.

Ce qu'il vit dans la chambre de Mazurke est facile à inventorier : un costume bourgeois tout neuf sur un fauteuil; sur un autre fauteuil, un dolman de hussard; dans un coin, le kolbach magyare auprès du chapeau français.

Puis, çà et là, des armes magnifiques : un sabre, des pistolets, etc.

— Comment vous portez-vous, monsieur Baptiste? demanda Mazurke sans se lever.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Philippe, répondit M. Baptiste avec un énorme salut; pas mal, et vous? J'ai l'honneur de vous offrir mes compliments.

— Asseyez-vous donc, monsieur Baptiste.

— Trop d'honneur, monsieur Philippe.

M. Baptiste s'assit.

C'était un grand citoyen vêtu de noir, qui parlait bas, avec intention et mystère. Il avait des papiers à la main, des papiers sous le bras, des papiers dans ses poches, et des papiers dans son chapeau.

— Eh bien ! monsieur Baptiste, reprit Mazurke, avons-nous les renseignements demandés ?

M. Baptiste toussa.

Puis il posa son chapeau entre ses jambes.

— Heu ! fit-il, renseignements, monsieur ! sans doute. Notre établissement est connu. Incontestablement, les renseignements ne manquent pas, mais il y a renseignements et renseignements.

Mazurke écoutait.

M. Baptiste posa sur son chapeau les papiers qu'il tenait à la main et ceux qu'il avait sous le bras. Puis, tirant de ses poches une invraisemblable quantité de feuilles volantes, il commença un triage laborieux.

— Monsieur, poursuivit-il, voilà des renseignements, tenez ! qui sont la propriété exclusive de la maison Isidore-Baptiste et Cie, discrétion et célérité. Voulez-vous que je vous donne des renseignements sur les députés de la gauche et de la droite, sur les ministres, sur les dames de l'Opéra, sur les journalistes les plus célèbres, sur les officiers de terre et de mer, sur messieurs les employés de la préfecture eux-mêmes? sur tout, monsieur, sur tout ! le voulez-vous, parlez, je suis entièrement à vos ordres.

Mazurke le regardait fixement.

— Monsieur Baptiste, dit-il, est-ce que vous auriez la malheureuse idée de vous moquer de moi?

— A Dieu ne plaise, monsieur !

— Je vous en félicite, monsieur Baptiste.

Celui-ci mêla ses papiers comme un jeu de cartes.

— Avez-vous ce que je vous ai demandé? prononça Mazurke d'un ton sec et déjà menaçant.

— Monsieur, répliqua l'homme aux lunettes bleues avec un sourire obéissant, la maison Isidore-Baptiste

et Cie a été fondée dans un but que chacun peut apprécier. Les résultats obtenus par elle la mettent hors de toute comparaison avec les établissements rivaux fondés par des hommes sans moralité et pourvus d'antécédents déplorables...

Mazurke fronça le sourcil.

— Bien, monsieur! vous voulez que j'arrive au fait, m'y voici. Hier, vous m'avez fait l'honneur de me donner vingt-cinq louis, ils sont portés sur nos livres. Nous avons travaillé pour cinq cents francs, monsieur, et les difficultés...

— Morbleu! monsieur, s'écria Mazurke, je vous avais dit de m'établir votre compte tout de suite.

— Bien, monsieur...

— Taisez-vous, de par tous les diables, quand je parle, monsieur! que vous faut-il?

— Si nous avions cinquante louis...

Mazurke prit sur la cheminée deux rouleaux d'or qu'il lança dans le couvre-chef de M. Baptiste, comme on met deux sous dans le chapeau d'un aveugle.

M. Baptiste les prit, les pesa et salua.

— Il y a toujours du plaisir, commença-t-il, à faire des affaires avec...

— Au fait, monsieur! si vous avez quelques renseignements, communiquez-les-moi; si vous n'en avez pas, allez m'en chercher. Et mettez-vous ceci dans l'esprit : Voilà ma manière d'agir avec les gens comme vous : quand ils me servent, je les paie; quand ils me trompent, je leur casse la tête.

M. Baptiste ne perdit point son sourire.

— Ce n'est plus guère dans nos mœurs, murmura-t-il; mais croyez bien, monsieur, que je comprends toutes les habitudes. J'ai eu l'avantage de connaître des personnes encore plus originales... et j'ai dans mes renseignements, ajouta-t-il en plongeant ses deux mains au fond de son chapeau, des notes... Mais vous vous impatientez, je suis tout à notre affaire. Vous m'avez donné une dizaine de noms que voici, j'ai mis aussitôt cent quarante-neuf

employés en campagne, tous gens comme il faut et se présentant bien. Voici le résumé de leurs rapports :

« 1° Madame ou mademoiselle Berthe Créhu de la Saulays, aveugle, trente-cinq ans à peu près...

En ce moment une voix nasillarde, mais vigoureusement timbrée, s'éleva dans l'antichambre, chantant à tue-tête la chanson la plus vitriàse que jamais on ait nasillé à Vitré.

La voix disait :

Quande je quittis d'chez mon père,
J'avâs quèze ans;
J'tât équipais de toute magnière
Coume un galant,
Sapergouenne!
J'tât équipais de toute magnière
Coume un galant!

— La paix, Yaume! cria Mazurke à travers la cloison.

C'était en effet notre ami Yaume qui, las de sa guimbarde, avait changé de passe-temps. Il chantait de si grand cœur qu'il n'eût pas entendu la foudre éclater. Aussi se lança-t-il sans remords dans le second couplet, malgré l'ordre de son maître.

J'avâ-i-une belle veste nère
Cousue d'fil bianc
Qui mé dounait l'air par darrère
D'un parsident,
Sapergouenne!
Qui mé dounait l'air par darrère
D'un parsident!

— Yaume! coquin! criait Mazurke en colère.

Bah! Yaume, fort de sa conscience, allait de plus fort en plus fort.

J'avâ-i-une belle perruque
De poué d'pourçais
Que j'démâlais tous les dimênes
O-y-un râtais,
Sapergouenne!
Que j'démâlais tous le dimênes
O-y-un râtais! (*)

Impossible de s'entendre! Et les chansons vitriâses ont toutes vingt-quatre douzaines de couplets.

Mazurke s'élança dans l'antichambre. Il était pâle d'émotion, car M. Baptiste avait lu ce nom de Berthe Créhu de la Saulays de l'air d'un homme qui peut en dire bien long.

Il trouva Yaume couché sur le dos et entamant le quatrième couplet.

— Veux-tu te sauver, misérable! cria Mazurke.

Yaume répondit :

— J'aimerais censément mieux espérer le louchard pour lui demander ce que c'est...

— Va-t-en! répéta Mazurke.

Yaume obéit sans rancune.

Mais il se dit :

— Censé, je vas l'espérer à la porte de la rue.

— Eh bien! s'écria Mazurke en rentrant, qu'alliez vous m'apprendre sur Berthe Créhu de la Saulays?

— Peu de chose, répondit M. Baptiste, cette dame a dû exister quelque part, bien certainement, puisque vous l'avez connue, mais personne n'a jamais entendu parler d'elle ici, et malgré nos efforts...

— Rien! murmura Mazurke dont la tête s'inclina sur sa poitrine.

(*) 1er. Quand je sortis de chez mon père, j'avais quinze ans; j'étais équipé de toute manière comme un galant.

2e. J'avais une belle veste noire, cousue de fil blanc, qui me donnait l'air, par derrière, d'un président.

3e. J'avais une belle perruque de poil de pourceau, que je démêlais tous les dimanches avec un rateau.

— Absolument rien! répéta M. Baptiste.

— Il faudra chercher encore.

— C'est notre métier, monsieur Philippe et pour de l'argent, nous chercherions pendant dix ans avec la parfaite certitude de ne pas trouver. Mais êtes-vous donc si riche?...

— Que vous importe! reprit rudement Mazurke.

— Heu! fit M. Baptiste; notre maison est montée, et j'espère bien me rattraper sur les autres noms de votre liste. Avec une organisation comme la nôtre, quand on n'obtient pas le moindre renseignement, c'est que la personne est morte.

— Morte! répéta Mazurke qui mit sa tête entre ses mains.

— Bien morte, poursuivit paisiblement M. Baptiste.

Mazurke se redressa et lui saisit le bras avec violence.

— Taisez-vous! balbutia-t-il d'une voix altérée; non, non, Berthe n'est pas morte! Et moi, entendez-vous! moi, tout seul, je la retrouverai!

XLVIII

MONSIEUR BAPTISTE

Devant l'exaltation de Mazurke, M. Baptiste gardait son flegme de marchand. Il vendait des renseignements, cet homme, absolument comme votre épicier vous vend du sucre et du sel.

La maison Isidore-Baptiste et compagnie, *discrétion et célérité !* Deux mille employés répartis sur la surface de Paris, tous gens comme il faut et de bonne tenue, malgré leurs figures légèrement patibulaires, — le salut des familles, la sécurité du commerce, — retrouvant les objets perdus, recouvrant les créances romanesques, et pouvant procurer des billets de théâtre plus chers qu'au bureau.

Paris est le centre du monde.

Et la maison Isidore-Baptiste et compagnie est le joyau de Paris.

— Monsieur Philippe, dit l'homme aux lunettes bleues, puisque vous semblez tenir à retrouver cette dame, je vous souhaite bonne chance. Mais suivons votre liste; 2° M. Lucien Créhu de la Saulays... pas la moindre trace !

— Ah ! fit Mazurke. A quoi servez-vous donc?

M. Baptiste méprisa cette question.

— 3°, reprit-il, M. Fargeau Créhu de la Saulays. On a connu un Fargeau, serpent à l'église Saint-Eustache en 1834, trombone à l'Ambigu-Comique en 1841, ophycléide au Cirque des Champs-Elysées en...

— Passez ! dit Mazurke, ce n'est pas cela.

— Pas d'autres renseignements sur ce M. Fargeau, poursuivit M. Baptiste; 4° M. Honoré Créhu de Pélihou. Connu un vieux prêteur sur gages...

— Ah ! dit Mazurke vivement, vous y êtes, cette fois !

M. Baptiste salua.

— Si nous faisons quelques affaires ensemble, répliqua-t-il avec modestie, vous verrez de quoi nous sommes capables. Je reprends : Un vieux prêteur sur gages qui parlait quelquefois d'une marchande de tabac qui avait des relations avec un certain Honoré, sergent d'artillerie...

Mazurke frappa du pied. M. Baptiste recula son fauteuil et son chapeau.

— Deux cent trente-neuf personnes du nom d'Honoré dans Paris, continua-t-il; note particulière : en 1826 ou 27, entendu parler d'un M. Honoré, natif de la Bretagne, qui logeait dans une des maisons ruinées de la rue de Clichy. Souvenirs assez vagues. Ce M. Honoré passait pour avoir chez lui des trésors extravagants. Il était vieux comme Mathusalem...

— Mais, c'est cela ! interrompit Mazurke.

— Permettez, dit Baptiste; la note contient encore un mot.

Et il ajouta en prenant un autre papier :

— Perdu de vue !

Mazurke, qui s'était levé à demi, se renfonça dans son fauteuil.

— Et n'y aurait-il pas moyen de retrouver sa trace? demanda-t-il.

— Mon cher monsieur Philippe, répondit l'homme aux lunettes bleues, rien n'est impossible à la maison

Isidore-Baptiste et compagnie. Néanmoins, quand on lit sur nos rapports ces trois mots : *perdu de vue,* c'est le diable. Mais vous payez; nous chercherons et tout s'arrangera. Je passe au n° 4.

« 4° M. le docteur Morin. Il y a seize docteurs à Paris du nom de Morin. Les adresses sont ci-jointes. Aucun de ces docteurs ne se trouve dans la position indiquée par le client. Le client vérifiera... »

— Le client, c'est vous, cher monsieur, s'interrompit l'homme aux lunettes bleues; j'arrive au n° 5.

« 5° M. le chevalier de Guérineul, inconnu.

« 6° Madame ou mademoiselle Olivette. Vingt-deux demoiselles Olivette en rapports habituels et nécessaires avec la police. Une dame Olivet, tenant le comptoir du café de la Moselle, madame Olivette, épileuse, rue de Lamartine... »

— Passez! passez! passez! cria Mazurke qui couvait une de ces belles et bonnes colères dont l'effet est de remplacer, pour la sortie d'un Baptiste quelconque, la porte par la fenêtre.

— « 7° M. Menand jeune, surnommé l'Artichaut, notaire ou ex-notaire. On a cherché, sur l'indication donnée, que ce Menand jeune mangeait des cordes et de l'oignon. Trouvé un notaire amateur de ficelles, et plusieurs centaines de clercs adonnés à l'usage de l'oignon.

« Trouvé en outre un notaire que ses amis ont surnommé le Concombre, mais d'Artichaut, néant.

« 8° M. de Maudreuil, ayant pour sobriquet Cousin-et-Ami. Maudreuil, inconnu, mais Cousin-et-Ami pouvant, au contraire, mettre sur la trace. Les pompes funèbres ont eu un employé de ce surnom, — à chercher. »

— Il me suffirait d'en trouver un seul, dit Mazurke, qui se calmait chaque fois qu'il entrevoyait l'ombre d'un espoir.

— « 9°, reprit M. Baptiste, M. Houël, propriétaire, inconnu.

« 10° M. Berthelleminot de Beaurepas, entrepreneur,

chevalier de l'Aigle jaune, de Souabe. Signalé par le client comme un *faiseur*.

« Pas de données complètement positives.

« Néanmoins, pourrait bien être le même qu'un sieur Berthellemot, agent d'assurances pour le recrutement, ou qu'un sieur Berthelot, entrepreneur de déménagements, ou qu'un sieur... »

— Et c'est pour me raconter des balivernes semblables que vous m'avez fait vous donner quinze cents francs! s'écria Mazurke en roulant son fauteuil du côté de M. Baptiste.

M. Baptiste fit exécuter à son siége un mouvement de retraite, et maintint son chapeau entre ses jambes.

Mazurke regarda tout autour de la chambre pour s'assurer qu'il y avait bien un jonc dans quelque coin.

— Remarquez, dit M. Baptiste sans trop se troubler, bien qu'il eût suivi le regard circulaire et menaçant de Mazurke, remarquez que vous en avez là seulement pour vingt-cinq louis, monsieur; les cinquante autres louis seront employés également dans votre intérêt.

— Egalement! répéta Mazurke.

— Ou mieux, si les circonstances s'y prêtent, poursuivit M. Baptiste.

Mazurke se leva.

M. Baptiste avait trop d'acquis pour ne pas comprendre qu'on allait lui offrir une volée de coups de canne.

Quelque habitué que l'on puisse être à ces jeux, on cherche toujours à les éviter. M. Baptiste n'était pas un maraud ordinaire. Au lieu de gagner la porte, il feuilleta de nouveau ses paperasses en disant :

— Mon cher monsieur Philippe, j'ai l'honneur de vous faire observer qu'une volée de coups de canne est la chose du monde la plus vieille et la moins spirituelle. J'en ai reçu beaucoup et je puis en parler; de quoi vous plaignez-vous?

— De quoi je me plains! s'écria Mazurke qui fit plier le jonc et l'assura dans sa main; il y a volée et volée, monsieur Baptiste, comme il y a renseignements et ren-

seignements. Les volées que je donne, moi, quand je m'en mêle, sont d'une qualité si supérieure...

L'homme aux lunettes bleues éleva entre l'index et le pouce un petit papier d'appétissante physionomie.

— Encore quelque bourde ! grommela Mazurke.

— Vous allez voir, cher monsieur. Laissez-moi vous expliquer...

— J'écoute; mais si ce papier ne vaut pas mieux que les autres, je vous administre une volée de quinze cents francs, monsieur Baptiste. Est-ce convenu?

— C'est convenu, monsieur Philippe.

Mazurke resta debout, appuyé sur sa bonne canne comme l'exécuteur sur sa hache, dans le tableau de Jane Grey.

M. Baptiste déplia le petit papier avec délicatesse.

— Ceci, cher monsieur, dit-il, est une pièce...

— Pas de préambule ! interrompit Mazurke.

— Si fait, dix paroles. Notre coutume, quand nous faisons des affaires avec un nouveau client, est de commencer notre travail par ce client lui-même. Vous conviendrez que c'est assez prudent. Cette pièce est la série de renseignements que nous avons pu nous procurer sur votre personne...

— Ah ! diable ! fit Mazurke, qui se prit à sourire.

— Je vous la communique, continua l'homme aux lunettes bleues, pour que vous soyez bien convaincu que notre maison est fondée sur des bases sérieuses.

— Si vous me dites sur moi-même certaines choses, j'en serai convaincu, monsieur Baptiste.

— Et vous nous continuerez votre honorable confiance ?

— Peut-être. Voyons ma biographie.

— Oh ! s'écria M. Baptiste d'un air modeste, cela ne va pas jusque-là.

— Voyons !

M. Baptiste assura ses lunettes bleues à l'aide d'un coup de doigt, et commença :

« M. Philippe, dit le capitaine Mazurke, a passé la frontière d'Autriche à l'aide d'un faux passeport...

— Comment, drôle !

— Permettez !

« ... D'un faux passeport, ou du moins d'un passeport appartenant à autrui. A fait sauter deux fois la banque des jeux à Wiesbaden... »

— Trois fois, rectifia Mazurke, qui souriait en homme intéressé vivement; allez !

— « Pas de papiers. Pas de condamnation connue... »

Mazurke éclata de rire.

« Venu à Paris vers le commencement de 1830, continuait la *pièce* de M. Baptiste, sous le nom de Mérieul...

— Etonnant ! murmura Mazurke.

Il déposa sa canne contre le mur.

« ... Mérieul, poursuivit l'homme aux lunettes bleues; combattant de juillet, mêlé à la conspiration légitimiste de la rue des Prouvaires... »

— Oui, dit Mazurke en se rasseyant, à vingt ans j'étais un peu légitimiste.

« Impliqué dans l'affaire de Strasbourg... »

— Ma foi, dit encore Mazurke qui riait de bon cœur, à vingt-cinq ans, il paraît que je devins bonapartiste.

« Poursuivi pour le complot républicain du 12 mai... »

— Du diable ! s'écria le capitaine, je n'aimais pas Louis-Philippe. Après ?

« ... Expatrié, — est revenu à Paris, où il mène joyeuse vie, tout en cherchant des personnages de l'autre monde qui semblent n'exister que dans son imagination.

— Les gens de votre liste, expliqua l'homme aux lunettes bleues; vous sentez que nos agents ne sont pas ferrés sur la politesse. Il reprit :

« ... Franchit de nouveau la frontière, et entre au service de la Hongrie contre l'Autriche... »

— Et se bat comme un brave garçon, monsieur Baptiste, interrompit Mazurke à son tour, et rachète par là toutes ses folies de jeunesse, morbleu ! Est-ce tout ?

M. Baptiste replia le papier et se leva, bien sûr maintenant d'opérer sa retraite sans encombre.

— C'est tout, cher monsieur, dit-il, et permettez-moi

de vous faire compliment sur une vie si bien occupée. Permettez-moi en outre, avant de vous quitter, de risquer un humble conseil. Procurez-vous, croyez-moi, des papiers en règle.

— Et le moyen?

— Notre maison fait ces affaires-là, cher monsieur. Et je dois vous prévenir qu'à défaut par vous de prendre vos précautions, dans l'état actuel de la politique, vous seriez sous clé avant vingt-quatre heures.

M. Baptiste salua et se dirigea vers la porte.

XLIX

OU LE RÔLE DE YAUME SE DESSINE

Est-ce que Mazurke était ce Mérieul de la cuisine du Ceuil? cet obscur Mérieul, l'ami d'Yvon et de Fancin, le camarade de Louisic du four à fouaces?

Yaume pourrait bien nous le dire; mais voilà Yaume qui, après avoir chanté cent et quelques couplets de sa chanson vitriàse, traverse la place Vendôme et aborde poliment l'invalide préposé à la garde de la Colonne, pour lui demander ce que c'est :

Vous savez bien : ce que c'est qu'un socialiste.

A quoi l'invalide répond qu'il a perdu sa jambe dedans les champs de l'honneur avec gloire.

M. Baptiste, cependant, se ravisa au moment de quitter la chambre de Mazurke. Il se frappa le front en homme qui accouche d'une idée.

— Pardieu! cher monsieur, s'écria-t-il, je savais bien que vous m'aviez fait oublier quelque chose avec votre satanée canne; j'omettais de vous communiquer un renseignement non classé, et vous savez, les *renseignements non classés* sont comme les *observations particulières* des

passeports ou les *post-scriptum* des lettres de femme : on y découvre toujours quelque bonne petite idée...

Dans sa recherche trop précipitée, il fit tomber une lettre assez volumineuse dont l'adresse portait :

« A monsieur André Lointier, propriétaire, rue du Regard, n° ... à Paris. »

Mazurke n'avait jamais entendu parler de monsieur André Lointier. Seulement, s'il avait lu, il aurait pu remarquer que ce monsieur André Lointier demeurait dans la même rue et au même numéro que le petit docteur Gabriel de Marans.

Et aussi que la belle jeune fille à la fleur bleue.

M. Baptiste ramassa la lettre tombée avec beaucoup de prestesse.

— Voilà, voilà ! s'écria-t-il.

« Renseignement non classé : le patron a soupé hier avec le Ballon chez la marquise. Le patron a parlé de tout ça au Ballon, qui s'est mis à rire. Le Ballon avait déjà ri quand on lui avait parlé pour M. A. L. de la rue du Regard. »

M. Baptiste se tut.

Mazurke attendait la suite.

M. Baptiste remit le *renseignement non classé* dans sa poche.

— Après? dit Mazurke.

— C'est tout.

— Et cela veut dire?

— Le patron, répliqua M. Baptiste, c'est naturellement M. Isidore. La marquise, et je dois avouer que ce titre n'est pas constitutionnel, eu égard au décret du gouvernement provisoire, en date du 4 mars 1848, lequel abolit formellement les titres de noblesse, par respect pour le sacré principe de l'égalité, la marquise se nomme madame de Beaujoyeux et tient des salons agréables. Le Ballon est l'homme le plus gros de Paris. C'est un fin matois avec sa graisse, et qui sait bien des choses! Il a nom Romblon...

— Romblon ! répéta Mazurke, qui sembla chercher dans sa mémoire.

— Romblon-Ballon, poursuivit M. Baptiste; avez-vous vu la femme-colosse du Jardin-Turc, qui pesait deux cent vingt kilogrammes, avant la révolution de février?

— Romblon ! répétait toujours Mazurke.

— Romblon-Ballon est plus gros qu'elle.

Mazurke lui prit le bras vivement.

— Pouvez-vous me mettre en rapport avec ce Romblon? demanda-t-il.

— Parfaitement. C'est un client de la maison.

— Quand et où?

— Attendez donc ! à l'heure de dîner, chez la marquise.

— Je ne la connais pas moi, cette marquise.

M. Baptiste prit un air fat.

— Moi, je la connais, dit-il; j'aurai le plaisir de vous procurer une invitation.

— Ah ! fit Mazurke, alors qu'est-ce que c'est donc?

— Eh ! eh ! dîners fins ! jolie cave, salons agréables, local un peu régence, lansquenet, danse, musique... et autres. Du reste société premier chic !

— Cela suffit, monsieur Baptiste; je vous remercie, dit Mazurke avec ce salut convenu qui signifie : va-t-en au diable !

M. Baptiste se le tint pour déclaré.

Il salua et passa la porte en disant :

— Vous avez cinquante louis chez nous à votre crédit, cher monsieur. Quand vous connaîtrez mieux la maison, vous perdrez cette brusquerie qui entrave les relations. Je serai peut-être chez la marquise. A l'honneur de vous revoir !

Mazurke ôta sa robe de chambre et sonna Yaume, pour s'habiller.

Mais Yaume n'entendit pas le coup de sonnette, et voici pourquoi.

Il venait d'attraper M. Baptiste par les basques de son habit, bourré de *renseignements*.

— Censé, dit-il avec mystère, arrivant de pays étranger, au-delà des frontières et douanes, j'ambitionne d'être fixé...

— Voulez-vous bien me lâcher! s'écria M. Baptiste en lui lançant le plus terrible regard de ses lunettes bleues.

Yaume ne lâcha pas.

— Un chacun en parle, reprit-il, depuis le premier, censément, jusqu'au dernier, et personne ne veut me dire ce que c'est... faut que ça finisse!

Yaume avait prononcé cette dernière phrase d'un air résolu. Il lui fallait, à cette nature simple, une définition ou la mort!

Sans une voix qui s'éleva de l'intérieur de l'hôtel pour appeler Yaume, il y aurait eu entre lui et l'homme aux lunettes bleues un dangereux combat.

Yaume ne savait pas résister à la consigne. Il abandonna la basque de M. Baptiste en disant :

— Vous, Louchard, censément, je te repincerai!

Et il courut à la chambre de son maître.

M. Baptiste rajusta son habit et prit sa course à travers la place Vendôme, *allongeant* comme un cheval au trot et dépassant avec facilité les cabriolets de place. Tout en marchant, il manipulait ses papiers.

Parmi ces papiers, il choisit deux lettres, dont l'une était celle que nous avons vu tomber chez Mazurke. L'autre était adressée à M. Romblon fils, rue de Valois-Batave, à Paris.

M. Baptiste s'arrêta auprès du bureau de poste de la Chancellerie. Il déchira une page de son portefeuille et l'introduisit dans la lettre de Romblon, après y avoir tracé quelques mots au crayon.

Puis il jeta les deux lettres dans la boîte.

Ces deux lettres, nous prenons la liberté de les transcrire. La première était ainsi conçue :

« Monsieur André Lointier.

« Comme complément des indications déjà fournies,

j'ai l'avantage de vous faire savoir que M. Gabriel de Marans est perdu de dettes. Il fréquente la maison de la marquise. On le pousse. Il ira loin.

« Quant à ce qui s'est passé à Wiesbaden, je suis sur la trace, ayant noué des rapports avec un certain capitaine hongrois qui en arrive.

« Reste madame de Marans. Je vous ai dit que, trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi, elle sort de chez elle à sept heures pour ne rentrer que fort avant dans la nuit.

« Ses enfants eux-mêmes la croient au lit, parce que, les autres jours, elle a soin de se coucher effectivement à sept heures.

« Je dois la faire suivre ce soir, et je vous rendrai bon compte de tout cela.

« J'ai l'honneur d'être, etc. « ISIDORE. »

La seconde disait :

« Mon vieux Ballon,

« Voici un autre client qui nous demande des renseignements sur une liste presque semblable à celle de M. André Lointier, de la rue du Regard.

« Seulement, le nouveau client ajoute à sa liste deux noms : MM. Fargeau et Lucien Créhu de la Saulays, et il supprime le nom de Tiennet Blône.

« Comme nous le pensions bien, le nouveau client désire vous voir, et je l'ai convoqué pour aujourd'hui chez la marquise.

« Salut et fraternité. « BAPTISTE. »

Le mot au crayon ajoutait :

« Le nouveau client a fait sauter la banque à Wiesbaden. Il a l'air méchant, mais on l'arrange comme on veut. Ça peut être une grande affaire. »

L

LETTRE A L'AMBRE

Le capitaine Mazurke, resté seul après le départ de M. Baptiste, appela Yaume une fois, puis deux fois.

Comme Yaume ne paraissait point, Mazurke ouvrit une de ses fenêtres, donnant sur la place Vendôme.

Il vit l'ancien pâtour, — mais il vit aussi M. Baptiste, au moment où ce dernier se dirigeait vers le bureau de poste de la Chancellerie.

Au lieu d'appeler, Mazurke demeura muet, regardant cet homme de tous ses yeux, comme s'il n'eût pas eu le temps, dans la récente et longue entrevue, de le contempler à son aise.

Yaume arriva enfin. Mazurke l'arrêta sur le seuil, d'un geste impérieux.

Yaume trouva qu'il avait censément l'air d'un gars qui a peur d'effaroucher les oisilles.

Et, vraiment, c'était un peu cela. Mazurke se cachait à demi derrière les rideaux et regardait tant qu'il pouvait. Seulement, il ne s'agissait pas d'*oisilles,* mais bien de M. Baptiste.

Mazurke vit M. Baptiste déchirer une page de son por-

tefeuille, écrire quelques mots et insérer le papier dans une lettre qu'il mit à la poste.

Cela le fit souvenir de cette adresse qu'il avait lue sans le vouloir : *à M. André Lointier, rue du Regard.*

Le nom de Lointier n'éveillait rien en lui.

Pourtant cette action de M. Baptiste, si simple qu'elle fût en apparence, l'émut et le piqua, comme si elle eût mis en jeu la réussite de ses plus chers projets.

Mazurke n'était pas un homme sérieux, mais c'était un homme.

Or, entre l'homme sérieux et l'homme proprement dit, il y a cette différence que l'homme proprement dit fait quelquefois de très-graves choses sans monter sur des échasses, tandis que l'homme sérieux monte sur des échasses pour faire gravement les choses les plus burlesques.

Il avait ses défauts, ce Mazurke, et certes nous ne le donnons point pour modèle; mais dans la mission qu'il s'était assignée, un homme sérieux se serait cassé le cou dès le premier pas.

Une fois n'est pas coutume. Mazurke se prit à réfléchir laborieusement.

La vue de M. Baptiste, écrivant au crayon sur son genou, le jeta dans le monde des hypothèses.

Qu'écrivait-il, cet homme?

Et d'abord n'y avait-il pas une chose très-étrange? Pourquoi avait-on éclairé sa vie passée, à lui Mazurke, au lieu de porter la lumière ailleurs comme c'était stipulé dans le marché?

Ce n'était peut-être pas pour s'entendre raconter sa propre histoire qu'il avait payé, — payé d'avance!

Ces renseignements, les avait-on pris pour lui, pour se donner la vaine satisfaction de l'étonner ou de le convaincre?

N'y avait-il pas mille à parier contre un, au contraire, que ces renseignements étaient pour autrui?

Pour qui?

Naturellement, puisque Mazurke attaquait, il y avait des personnes intéressées à se défendre.

C'était donc déjà la guerre engagée, et il n'avait plus la ressource des surprises.

M. Baptiste était parti depuis longtemps sur ses grandes jambes emmanchées dans un pantalon luisant que Mazurke en était encore à ce prélude de ses méditations.

— Eh bien! pensait-il, la guerre, soit! Ces coquins croient me jouer sous jambe; nous verrons bien!

Il faut l'avouer, ce *nous verrons bien* était un peu de la fanfaronnade. Mazurke avait bonne volonté, mais c'était tout.

— Habille-moi, dit-il à Yaume.

Yaume s'avança pour obéir.

— Non, reprit Mazurke, va-t-en! Non! écoute... cet homme qui sort, tu lui as parlé?

— Censé, pas beaucoup.

— Que lui as-tu dit?

— Ah dam! je lui ai questionné pour la chose que vous savez...

— Quelle chose? demanda vivement Mazurke.

— Eh bien! répliqua Yaume en clignant de l'œil, la chose que vous êtes, censément, à ce qu'ils disent, socialiste, quoi!

— Imbécile! s'écria Mazurke.

— C'est pas l'embarras, repartit Yaume.

Mazurke alluma un beau cigare et s'accouda sur l'appui de sa fenêtre.

— Yaume, dit-il.

— Monsieur?

— Mets sur la table tout ce qu'il faut pour écrire.

Yaume obéit; puis, quand il eut rangé encre, plume et papier, il dit :

— Voilà.

Mazurke tourna la tête.

— Que veux-tu que je fasse de cela? demanda-t-il entre deux bouffées.

— Il est censément toqué! pensa Yaume; c'est peut-être toqué que ça veut dire, socialiste.

— Yaume! dit Mazurke.

— Monsieur!

— Mes pistolets sont-ils chargés?

— Non-fait.

— Charge-les.

— Je veux bien tout de même.

— Allons! laisse ces pistolets tranquilles! s'écria Mazurke, au moment où Yaume les décrochait.

— Ça m'est égal, dit Yaume, qui humait de loin la fumée du cigare et caressait sa pipe dans sa poche.

Mazurke s'assit près de la table et commença une lettre qu'il déchira.

Ensuite, il jeta son cigare. Yaume le ramassa.

— Vive Dieu! se dit Mazurke en prenant sa tête à deux mains, je veux être pendu si je sais comment sortir de là! Et après tout, vingt ans écoulés! Ils sont morts tous les deux peut-être.

— Qui ça? demanda Yaume qui fumait avec plaisir le reste du cigare.

Sur la figure de Mazurke, si franche et si gaie d'ordinaire, il y avait un nuage de tristesse profonde.

— Morts! répéta-t-il, elle et lui! sans se revoir! Elle désespérée, lui m'accusant et me maudissant!

— Ça serait-il une curiosité mal placée, dit Yaume poliment, que de vous demander...

— Tu es encore là, toi!

— Censé, répliqua Yaume.

On sonna. Il ouvrit la porte. C'était une lettre qu'on apportait.

— Oh! dit Yaume en prenant la lettre des mains du garçon de l'hôtel pour la remettre à Mazurke, elle embaume!

Mazurke la décacheta, et une odeur d'ambre rayonna en effet dans tout l'appartement.

— Ah dam! elle embaume! murmurait l'ancien pâtour dont les narines s'enflaient avec volupté.

La lettre avait une tête lithographiée délicatement et qui portait :

« Rue de l'Ancienne Comédie, n°...

« Madame Oliva de Beaujoyeux, couvert à cinq heures, leçons de danse, jeux autorisés par les lois et le bon ton.

« On n'est admis que sur lettres d'invitation. »

Ceci sortait en caractère d'or sur papier glacé.

Le corps de la missive, jolie petite écriture anglaise, était ainsi conçu :

« Madame la marquise Oliva de Beaujoyeux prie M. le capitaine Philippe de lui faire l'honneur de passer la soirée chez elle. »

Et la date.

— Fais atteler! dit Mazurke.

— J'y vas.

— Non, attends. J'ai quelque chose à te dire.

Yaume revint.

— Ecoute ! reprit Mazurke, mais non... va-t-en!

Yaume regarda son maître avec compassion.

— Ma foi jurée ! grommela-t-il en s'éloignant, il l'est ! Je suis tout de même content d'avoir deviné ce que ça signifie : socialiste !

LI

LES MURS DE PARIS

La lettre à l'ambre était tombée aux pieds de Mazurke qui restait là, les bras croisés sur sa poitrine, l'œil fixe, le front pâle.

Sa méditation fut longue.

— C'est incroyable! murmura-t-il enfin avec colère; je ne suis plus le maître dans mon esprit! Il y a là une pensée qui revient malgré moi, toujours! Lucienne! ses cheveux blonds et son sourire. Est-ce que j'ai le temps d'être amoureux, maintenant!

Il s'assit devant la table et mit de l'encre à sa plume.

— Voilà bien le hasard, reprit-il; quand j'étais gueux comme un rat, et que mes recherches se bornaient à regarder les passants sous le nez, du diable si je songeais à l'amour! Aujourd'hui que j'ai de l'argent plein mes poches, et de l'espoir, car j'ai de l'espoir, morbleu! eh bien! voilà un ange qui m'envoie une fleur bleue pour me rendre fou!

L'encre se séchait à la plume.

— Un ange! continuait-il, tandis qu'un sourire naïf et jeune éclairait à son insu son beau visage, un ange du ciel! Oh! que je serais heureux, mon Dieu! moi, le solitaire et l'abandonné, moi qui ris pour ne pas pleurer, moi, le pauvre cœur qui ne s'ouvre jamais, si je m'endormais enfin comme les autres hommes, dans ce bon lit de la famille! Personne ne m'attend, moi, quand je tarde. Personne ne me regrette quand je pars. Pas une larme à espérer pour ma tombe. Des coups d'épée, des coups de dés : c'est ma vie. Une aventure çà et là, un sourire, un baiser, puis l'adieu... Oh! je l'aimerai cette enfant, comme jamais femme ne pourra se vanter d'être aimée; car elle m'aura tout entier, moi qui n'ai rien à donner à ma mère ou à ma sœur...

Il s'interrompit et répéta d'un accent ému :

— Ma sœur!

— Si! si! poursuivit-il; je veux lui garder une part de mon âme à ma sœur, car je la retrouverai, j'en suis sûr. Dieu me le dit!

— Mais Lucienne! s'écria-t-il avec exaltation : la première femme que j'aime! la beauté, la bonté, la douceur, l'innocence! Tout ce qui est charmant aux yeux et cher au cœur. Lucienne! le plus joli des noms et qui semble écrit dans son sourire... car pouvait-elle s'appeler autrement que Lucienne?

Notez que le premier nom venu peut servir à varier le motif de cette rêverie. Notre Mazurke était bel et bien amoureux!

Pauvre capitaine! amoureux plus qu'un page! amoureux à genoux, malgré son regard d'aigle et sa fière moustache, noire comme le jais, fine et pointue comme l'acier d'une rapière qui plie.

— Allons! dit-il en frappant du pied et en trempant pour la vingtième fois sa plume dans l'écritoire, il faut se débarrasser de cette pensée là, car je ne ferai rien d'aujourd'hui. Et je ne m'en débarrasserai pas avant d'avoir répondu à sa fleur! Comment répondre? Ah! Lu-

cienne! Je donnerais cinq cents louis pour n'avoir pas reçu cette fleur.

Il aurait donné tout son sang, jusqu'à la dernière goutte, avant de la rendre.

« Mon cher Gabriel... »

Il écrivit cela en tête d'une belle feuille de papier blanc.

Et sous prétexte d'annoncer son retour à Gabriel, le blond petit docteur, Mazurke trouva moyen de dire une foule de choses à Lucienne.

Ces lettres à double sens sont si aisées à faire! Et les Gabriel qui les reçoivent ont toujours si grand soin de n'y rien comprendre et de les faire parvenir à leur véritable adresse!

Mazurke parla de tout, même de la fleur.

Pour vous, madame, si vous n'eussiez point été de moitié dans le secret, cette lettre aurait été la chose du monde la plus insignifiante. Mais, pour Lucienne, qui devait la lire avec son frère, comme souvenir de cette belle fête d'ouverture des eaux de Wiesbaden, oh! la délicieuse lettre!

Que d'esprit tendre et quel cœur spirituel!

La lettre achevée, Mazurke en eut honte. Puis il sourit, et il y avait de l'orgueil dans son sourire.

Grand enfant qui, comme il le disait, avait mené la vie à coups d'épée et à coups de dés! Brave cœur que ne gênait point la cervelle!

La lettre aujourd'hui, demain la visite.

Le rouge du plaisir sur ce beau front de vierge, les demi-mots devinés, la langue adorable des amoureux de vingt ans!

Mazurke avait plus de vingt ans, il est vrai, mais les années ne comptent que pour ce qu'elles laissent sur le visage et dans le cœur.

Mazurke était beau, Mazurke était ardent. Il était jeune, puisque son âme bouillait, plus jeune que vous, monsieur le comte, à qui les rhumatismes sont venus avant la barbe. Vous toussez, mon petit seigneur, une

moitié de cigarette vous met de la sueur aux tempes, et c'est pitié de suivre votre promenade éreintée, le soir, sur votre boulevard de Gand.

Allons, Yaume ! beau parleur ! groom sans pareil ! il faut s'habiller cette fois, et tout de bon.

Mazurke jeta sa robe de chambre. Sur son pantalon magyare, il boutonna une redingote noire un peu allemande qui faisait ressortir la grâce parfaite de sa haute taille.

A la boutonnière de cette redingote, il y avait un ruban rouge, le ruban de la croix d'honneur, ma foi, que Mazurke avait reçu sur la brèche de Constantine, circonstance que M. Baptiste avait oublié de mentionner dans sa biographie.

Il en avait oublié bien d'autres !

Mazurke sortit. Une voiture l'attendait à la porte de l'hôtel, mais il voulut aller à pied, parce qu'il avait à réfléchir en chemin. Il voulut même faire le grand tour et prit par les boulevards, ce qui l'éloignait un peu de la rue de l'Ancienne-Comédie.

Avant de franchir le seuil de ces *salons agréables*, Mazurke voulait se recorder un peu et arranger ses lignes de défense, car il se doutait bien qu'il serait attaqué.

En somme, ce M. Baptiste, à son estime, s'était moqué de lui. Peut-être que Romblon essayerait de faire pis. Mazurke ne demandait pas mieux que d'entamer la guerre, pourvu qu'on ne se battit pas trop à tâtons.

Il remonta la rue de la Paix. Yaume le suivait à dix pas, portant avec une fierté indescriptible le costume de groom qu'on lui avait fait faire à Wiesbaden.

Yaume était très-beau sous cet uniforme.

Quant à Mazurke, il produisait, à son insu, un effet d'enfer. Toutes les femmes se retournaient pour admirer sa fière mine, et il eût fait, s'il eût voulu, d'innombrables conquêtes.

Mais il ne voulait pas.

Tandis que son maître réfléchissait, Yaume regardait

les passants avec soin, cherchant une figure aimable, et bien déterminé à s'instruire.

Il *ambitionnait* toujours d'être fixé sur la valeur de ce mot : socialiste. Et tout irritait son envie : les paroles des promeneurs, les affiches, surtout les affiches !

Ceux qui savaient lire en 1848 doivent s'en souvenir, on ne voyait, on n'entendait partout que cela : *Socialisme, socialiste !* Les yeux étaient éblouis, les oreilles tintaient.

Chaque fois que Yaume voyait ce mot se déployer en lettres gigantesques sur du papier rouge ou bleu, il s'élançait avidement; il lisait, il dévorait.

Mais rien ! Tantôt l'affiche lui disait : Le socialisme, c'est la barbarie; tantôt l'affiche lui criait : Le socialisme, c'est la civilisation.

Yaume ne savait à quelle affiche entendre. On était, comme nous l'avons dit, à la veille des élections générales du 13 mai. La ville entière était tapissée de listes, de professions de foi, d'appels aux électeurs.

Sur les murailles de ce grotesque mausolée, qui servait encore à loger l'administration du timbre national, Yaume découvrit une petite affiche qui annonçait modestement le SAUCIALISME, ou *l'ordinaire hygiénique et confortable de l'amateur républicain* par un cuisinier de la veille.

Incapable de faire la différence entre les deux orthographes, Yaume tomba dans une confusion d'idées inexprimable. La socialisme était donc la cuisine.

Au-dessus du *saucialisme*, il y avait une liste des amis de la prudence, seule liste approuvée par Pidanchel.

Plus loin, la profession de foi du candidat humain.

Plus loin, la liste des purs, *présentés* par eux-mêmes, sous un niveau maçonnique, aux suffrages de *leur peuple*.

Et les appels impératifs ! nommons Camus ! nommons Piou ! nommons Baldaquin !

Et les formules graves : Candidature de S. P. Q. R. Pignondet (de Chaillot), candidature Cauchemar, dont

le père, fabricant de chaussons de lisière, a tant fait pour l'histoire!

Et les formules épitaphoïdes :

NOMMONS TOUS PRUNEAU!
CAR IL NOUS A DONNÉ
SON CŒUR,
ET NOUS LUI AVONS RENDU
LA VIE DURE!

Et les formules factieuses :

ÉLECTION DE PRUNEAU :

Quand arrive le jour où la France assommée
De ses représentants renouvelle l'armée,
C'est une loterie, et l'urne des scrutins
Verse au Palais-Bourbon un long flot de crétins... etc.

Et enfin la formule naïve :

« Citoyens!

« On a remarqué que les droguistes ne sont pas représentés à l'Assemblée nationale. N'est-ce pas une infamie! Une assemblée nationale sans droguistes a paru aux soussignés, tous droguistes, quelque chose de borgne. En conséquence, nous vous proposons de porter vos suffrages sur le citoyen Goulard, droguiste, etc., etc. »

Yaume lisait tout cela. Et le typhus politique le prenait. Il s'intéressait à Pruneau, à Goulard et même à Pignondet *(de Chaillot)*, aussi prit-il sa course en apercevant de loin un papier rose où s'étalaient ces trois mots séduisants :

C'EST LE 13 MAI!

— Censé, pensa Yaume, nous savons ça, mon rat!

C'est le 13 mai qu'est les élections de toute la France. Voyons voir cette affiche. « C'est le 13 mai que la verdure embellit la nature. M. Berthelot, entrepreneur de déménagement pour Paris et la campagne, saisit cette occasion pour rappeler au public... »

— Farceur! se dit Yaume, et cette autre! « ON TROMPE LE PEUPLE! en lui disant sans cesse que les dentiers à crochets imitent la nature et peuvent servir à la mastication. La plus légère étude de la prothèse dentaire suffit pour répondre victorieusement... » Bon! s'interrompit Yaume, c'est comme à la foire, censé. Encore une : AUX ARMES!

Yaume recula du coup.

— Saquédié! murmura-t-il, voilà qu'est bête, par exemple!

Il voulut lire pourtant jusqu'au bout, ne fut-ce que pour connaitre l'heure de la bataille annoncée.

« AUX ARMES! tel est le cri des braves Hongrois. Les Cosaques menacent le Rhin, et M. Berthellemot, agent de recrutement, croit de son devoir de rassurer les familles en annonçant que ses prix ne sont pas augmentés... »

— Faignant! s'écria Yaume en colère.

Et il allait sans doute se porter à des extrémités fâcheuses contre l'affiche, lorsqu'un cri aigu de Mazurke arriva jusqu'à lui.

Yaume prit sa course et rejoignit son maître, qui était pâle et tremblant, sur le trottoir.

Ils étaient parvenus, Mazurke réfléchissant et Yaume lisant les affiches, à la hauteur de la porte Saint-Denis.

Un fiacre venait de passer.

Dans le fiacre, il y avait une jeune femme d'une admirable beauté.

A sa vue, Mazurke avait poussé un grand cri.

Et depuis lors, il gardait cette attitude de l'homme qui veut s'élancer et que l'émotion trop violente cloue au sol. Ses jambes tremblaient sous le poids de son corps.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Yaume.

— C'est elle ! balbutia Mazurke.

— Qui ça?

— Je te dis que c'est elle ! là, dans ce fiacre qui va nous échapper... Berthe ! Berthe !

— La petite demoiselle Berthe ! répéta Yaume, qui ne fit qu'un saut jusqu'au milieu de la chaussée.

Et il criait à tue-tête, le bon garçon :

— Mam'selle Berthe ! mam'selle Berthe !

La belle jeune femme qui était dans le fiacre, mit la tête à la portière sans regarder derrière elle, et dit un mot à son cocher, qui parvint à enlever ses deux rosses, à force de coups de fouet.

Le fiacre prit au galop la rue de Bondy.

Au bout d'une centaine de pas, Yaume le perdit de vue.

LII

SALONS AGRÉABLES

Rue de l'Ancienne-Comédie, madame Oliva de Beaujoyeux !

Cette rue sert de frontière aux deux quartiers voisins et si dissemblables : le pays latin et le noble faubourg.

Elle a des souvenirs, Piron, Voltaire, et le café Procope. Elle mène à l'Odéon.

Si on la symbolisait, cette rue, il faudrait bien lui mettre une pipe quelque part, à cause du voisinage de la Clinique, mais on pourrait la ganter au moins d'une main.

Madame Oliva de Beaujoyeux était une marquise de la rue de l'Ancienne-Comédie, spirituelle, croyez-le, aimable, preste à la répartie, possédant même une sorte de distinction relative, mais gardant quelque chose de *bréda* dans un petit coin de son charmant sourire.

Elle avait pour mari M. le marquis de Beaujoyeux, chrétien encore plus légumineux que notre ancien Menand jeune.

Menand jeune, au moins, avait un caractère à lui : tout le monde ne mange pas des cordes. Oscar de Beaujoyeux n'avait rien et mangeait de tout.

C'était un homme d'âge moyen, de taille ordinaire, un front huileux, coiffé de cheveux plats; il vous regardait avec de gros yeux timides, et tournait ses pouces quand il était très-gai.

Sa femme le battait cruellement, dans le secret du ménage.

Il ne disait jamais rien. Seulement, quand il coupait ses cors, et il en avait trois à chaque doigt de pied, il chantait d'une voix endormie la fameuse romance de madame de Genlis :

Aimez-vous la ratatouille ?
Un rond d'andouille
Dans mon bidon !

Au contraire, quand il se faisait la barbe, le dimanche matin, il fredonnait avec plaisir la villanelle attribuée à la collaboration de deux économistes :

Charenton est un canton,
Disait la fille d'auberge,
Où l'on voit un potiron
Mûrir au bout d'une asperge.

Il dormait, du reste, quatorze heures tous les jours, et, le reste du temps, il lisait les annonces des cinq grands journaux.

Les garçons du café Daguaux l'avaient surnommé Croûte-au-Pot, mais il préférait s'entendre appeler tout bonnement Oscar.

Quand la marquise le battait, il pleurait. Pour le consoler, on lui permettait de jouer avec une vieille pie boiteuse, borgne et déplumée qui savait dire : A bas les gendarmes !

Il craignait beaucoup sa femme et ne se défendait jamais contre elle; mais il avait essayé deux ou trois fois de l'étrangler pendant qu'elle dormait.

Tel était Oscar de Beaujoyeux.

Dans les salons de la marquise, il avait le droit imprescriptible de se taire et de ne pas bouger.

C'étaient de beaux salons, bien meublés, bien éclairés et fréquentés par un monde...

Mon Dieu, madame, vous l'avez deviné peut-être, et, en tous cas, vous le verrez bien tôt ou tard. Mieux vaut vous dire tout de suite qu'il ne s'agit point ici du vrai monde dont vous êtes le plus gracieux ornement. Dans *le Jeu de la Mort*, la *bonne société* tient une bien petite place. Tous nos personnages, obligés de porter un masque, se meuvent naturellement dans un milieu interlope, que vous ne connaissez point. Vos époux vous diront peut-être que ce monde n'existe pas. Croyez-les, belles dames, car, s'ils le disent, c'est qu'ils ont leurs raisons pour cela, et le ciel nous préserve de troubler la paix des ménages!

Ce ne sont pas eux, oh! certes! qui attèlent ces fringants chevaux à l'équipage coquet de madame de Beaujoyeux.

Fi donc! mais n'y allez jamais voir.

*

Les salons agréables de madame la marquise de Beaujoyeux étaient organisés ainsi : Tous les jours, table ouverte à des prix tellement modérés qu'il fallait perdre ensuite son argent au lansquenet pour ne pas rester redevable à la maîtresse de la maison.

Tous les jours *conversation*, cercle d'amis, jeux d'une innocence parfaite.

Trois fois par semaine, *cours de danse*.

Le sujet est glissant, mais nous ne trébucherons pas.

Ces cours de danse étaient de petits bals d'une décence rigoureuse. Il y avait des jeunes filles charmantes et très-honnêtes, qui, prises de mort subite, seraient tombées comme des plombs en enfer.

Aux jeux parfaitement innocents, on pouvait perdre, sans se fatiguer, un millier de louis dans sa soirée.

On chantait aussi chez la marquise, mais pas beaucoup, parce que c'est ennuyeux et qu'il faut avant tout amuser les amateurs.

En somme qui est-ce qui fréquentait ces salons?

Beaucoup de gens, je vous assure.

D'abord, le fond de la boutique : une dizaine de dames dans le genre de la marquise elle-même. De jolies femmes en général, ayant passé pourtant la première jeunesse, et qui amenaient là leurs nièces ou même leurs filles.

Une chose étrange, c'est qu'elles renouvelaient, deux ou trois fois par an, au moins, le personnel de leurs familles.

Il y avait eu, du reste, de vrais mariages conclus chez madame de Beaujoyeux, entre des provinciaux et quelques nièces de ces dames.

Pour un œil peu exercé, les choses s'y passaient, nous le répétons, suivant les règles de la plus rigoureuse convenance.

Un moraliste du Bas-Rhin ou de la Dorgogne, débarquant là par hasard, un soir de *cours de danse*, n'y aurait vu que du feu.

Peste! madame la marquise en avait ébloui de plus madrés que les moralistes de la Dordogne ou du Bas-Rhin.

En regard du fonds de boutique, il faut placer les habitués émérites, les joueurs obstinés, dupes ou fripons, les hommes entre deux âges qui dansaient dans des vues diplomatiques, les jeunes gens qui venaient se brûler à la chandelle.

Puis le casuel : La province.

La scélérate de province !

La province qui tonne contre le vice parisien, mais qui le choie, qui le défraie et qui l'engraisse.

La province, économe pendant onze mois et qui, le douzième, jette son argent par les fenêtres.

La province qui vient chaque année chez nous s'oublier pendant huit ou quinze jours.

Saperjeu ! la province !

Si le vice prospère à Paris, c'est que la province l'arrose et le fume.

Sans la province, madame la marquise de Beaujoyeux aurait depuis longtemps fermé ses magasins.

LIII

PERVENCHE ET SENSITIVE

Dans tout salon prétendant au titre d'agréable, il y a un poète et un bas-bleu.

Et c'est encore pour la province qu'on se procure ce mobilier fâcheux. La province quand elle retourne chez elle, aime de passion à dire : « J'ai soupé avec Dumas, j'ai polké avec Mélanie Waldor. »

Chez madame Oliva de Beaujoyeux, le poète en titre d'office était Marboux (Alexandre), auteur de toutes ces romances glutineuses, qui célèbrent l'amour après les feux du jour. Il était connu sous le nom de Sensitive.

Le bas-bleu était Pervenche.

Pervenche et Sensitive ne payaient rien pour être admis à la table et dans les salons de la marquise. Peut-être même leur était-il alloué une légère indemnité en rapport avec leurs talents.

Sensitive et Pervenche s'aimaient. Sensitive était roux; Pervenche était grisâtre. Tous deux rimaient fade; tous deux avaient du goût pour la bonne chère.

Pervenche était une des plus dangereuses muses que vous puissiez imaginer. Il lui était arrivé de massacrer

un éditeur qui refusait de publier sa GRANDE-OURSE, *étoiles dans la nuit*, recueil couronné par l'académie de Béziers.

Sensitive avait les mœurs beaucoup plus douces. Il faisait faire de temps en temps son portrait dans un nuage, avec la foudre au lointain.

Du reste, ne pouvant pas voir souffrir un malheureux sans lui souhaiter aussitôt toute sorte de consolations.

Au moment où nous entrons dans les salons de madame la marquise de Beaujoyeux, Pervenche et Sensitive étaient à leur poste. Il y avait déjà du monde. C'était jour de cours de danse.

Le dîner venait de finir. On prenait le café dans un petit salon fort coquet, qui s'ouvrait sur la salle de bal.

Les nièces étaient déjà dans cette dernière pièce, jetées en groupes sur les divans, causant et riant, les belles jeunes filles.

Le piano était encore fermé.

Ces dames devisaient avec quelques habitués du sexe masculin pendant qu'on disposait les tables dans le salon des jeux, *autorisés par la loi et le bon goût*, réunis.

Nous trouvons là des gens inconnus et peut-être aussi plus d'une vieille connaissance.

Une, pour le moins, bien certainement : M. Berthelleminot de Beaurepas, qui s'appelait ici Berthelot, au positif, entrepreneur de déménagements pour Paris et la campagne.

Il se nommait Berthellemot, au comparatif, dans son agence de recrutement.

Le superlatif : Berthelleminot, il le gardait pour la grande affaire.

Car il avait toujours une grande affaire.

Depuis vingt ans, ce chevalier de l'aigle jaune de Souabe, avait remué des idées au boisseau, mais il n'avait point encore subi de condamnation correctionnelle.

Il s'entretenait en ce moment avec le docteur Desbois, M. Bonnin, rentier, et Peignon, haut employé des pompes funèbres.

Derrière eux, Monsigny, l'étudiant de quinzième année, faisait enrager le marquis de Beaujoyeux, qui tournait ses pouces et digérait.

Toutes ces figures-là nous avons dû les voir quelque part.

A les bien regarder, il semble que ce soient des amis déguisés et changés par les années, sur les visages de qui nous ne savons plus mettre les noms.

Desbois avait des cheveux blancs bien vénérables ; Bonnin, chauve comme une assiette, portait un garde-vue vert; Peignon avait un teint de blond sous une belle perruque noire.

Quant à M. de Monsigny, sa figure était tout en barbe.

Où diable avons-nous donc vu ce M. de Monsigny!

— Sacrebleure! papa Croûte-au-Pot, dit-il à M. le marquis de Beaujoyeux, est-ce que Romblon-Ballon ne va pas venir ce soir?

LIV

MADAME PAOLI

Ce M. de Monsigny, étudiant de quinzième année, jurait *sacrebleure!* comme le chevalier Filis de Guérineul.

Si c'était lui, pourquoi ce changement de nom?

Et ce Bonnin? et ce Desbois? et ce Peignon des pompes funèbres? Cousin-et-Ami avait toujours eu du goût pour les funérailles.

Nous éclaircirons tout cela.

— Si fait, M. de Monsigny, répondit de loin la marquise; nous verrons ce soir M. Romblon; il a même un rendez-vous ici.

— Avec vous? demanda Monsigny brutalement.

La marquise se pinça les lèvres et lui jeta un regard de reproche. Elle était vraiment jolie, cette marquise, et son regard semblait dire :

— Mon mari est là tout près de vous, Monsieur!

Il y eut un mouvement parmi ces dames.

— Ma bonne petite, dit la blonde madame de Cerceil en se penchant à l'oreille de la marquise, ce malotru fait le plus grand tort à votre maison.

— Il est atroce! appuya madame Paoli, belle Milanaise aux longs cheveux noirs.

— Je ne conçois pas, ma bonne petite, ajouta madame de La Rue, femme sérieuse qui avait trois nièces dans la salle de bal, comment vous recevez un citoyen pareil!

La marquise laissa échapper un soupir.

— Bon! bon! dirent ensemble les trois dames; alors, c'est terrible, tout simplement, n'en parlons plus.

Quant à M. le marquis de Beaujoyeux, cela ne le regardait pas. Il tournait ses pouces avec béatitude.

La conversation se divisait, allait, revenait.

— Pour dix sous, prêchait Berthelleminot, vous avez la cinquième partie des chances réservées aux actions principales de deux francs cinquante centimes. Il est évident que cet apport de dix sous est au niveau des fortunes les plus modestes.

— Quand le mystère revient sur terre, soupirait Sensitive, quand le jour fuit devant la nuit, c'est une phase pleine d'extase! le beau soleil descend vermeil; la lune, pâle comme une opale, va lentement au firmament. et la verdure de la nature...

— Oui, certes, messieurs, s'écriait le docteur Desbois, je ne m'en dédis pas! C'est le libéralisme obtus de la Restauration qui nous a conduits où nous sommes. Vous souvenez-vous, monsieur Berthelleminot? Mais je n'avais pas le plaisir de vous connaître alors, se reprit-il vivement.

— As-tu fini, vieux singe! grommela Monsigny; comme si on ne t'avait pas percé à jour, toi et les autres!

— Il est évident, haranguait Pervenche, que la femme est la victime d'une prétendue civilisation qui est la barbarie. Eh quoi! si j'en ai les moyens, moi, je n'aurais pas le droit d'avoir trois ou quatre maris! C'est grotesque et impur!

Et dans la salle de bal :

— Boutons de diamants... disait Rose de Cerceil, une houri.

— Cachemire de l'Inde, répondait Justine de La Rue, un ange.

— Cent louis de dentelles...

— Un coupé...

— Une loge aux Italiens...

— Un hôtel rue d'Astorg...

— Ecrins... blondes... damas... point d'Angleterre... parures...

Oh! les cœurs de seize ans!

Et toutes ces idées arides et pesantes comme du plomb naissaient parmi des sourires pleins de candeur!

Mais parlons bien vite de Lasthénie Ragon du Grand-Estaminet de l'Industrie, à Vitré. Lasthénie était là. Berthelleminot, après l'avoir abandonnée, était revenu à elle, parce qu'elle avait eu le temps de refaire quelques économies.

Lasthénie Ragon, dite autrefois maman Rogome, s'appelait actuellement madame de Saint-Roch ou *madame Confiance*. Elle tenait un établissement de mariages, connu par trente ans de succès, bien qu'il existât depuis cinq années seulement.

Ses prospectus portaient une jolie vignette en taille douce avec cette légende : *Au Dieu d'Hymen.*

C'était Berthelleminot qui avait arrangé tout cela.

Madame de Saint-Roch avait toutes les pièces pour clientes. Quand elle pouvait attirer sur les tantes un sourire de son Dieu d'Hymen, ces dames n'y étaient pas non plus indifférentes.

Elle était de beaucoup la doyenne de la réunion, bien qu'elle affectât encore quelques prétentions à la jeunesse, pour plaire à son Aristide.

Le *Dieu d'Hymen* allait du reste assez bien. Elle ne mariait personne, mais elle exigeait un dépôt pour *commencer les démarches,* et elle vivait tout doucement avec cela.

Pendant que Pervenche défendait un sexe faible et lâchement opprimé; pendant que Sensitive exhalait son âme de flamme, pendant que Berthelleminot, le docteur

Desbois et les autres causaient, chacun pour soi-même, ces dames avaient resserré leur cercle et baissé la voix.

— Je ne peux pas rester longtemps avec vous, ce soir, mesdames, disait madame Paoli, j'ai une grande affaire et il faut que je sois à huit heures au théâtre des Amusements-Comiques.

— Quoi! s'écria-t-on, vous, Paoli! Vous allez aux petits théâtres des boulevards!

La belle Milanaise ramena son crêpe de chine blanc sur ses épaules d'un air qui voulait dire bien des choses, mais elle ne répondit pas.

— Ah çà! reprit la marquise en riant, voilà un vrai mystère, mesdames.

— On vous l'expliquera, chère bonne, dit Paoli, et cette affaire-là, croyez-moi, pourrait bien vous regarder un peu.

— Paoli aime les énigmes, prononça la blonde Cerceil du bout des lèvres.

— Nous avons donc grande envie de savoir?

— Mon Dieu, non!

— Alors, je vais vous dire. Il s'agit de M. Raymond.

— M. Raymond Lointier? interrompit Oliva de Beaujoyeux.

— Juste.

— Comment! s'écria madame de La Rue, il songe à ces choses-là avec son bandeau sur les yeux?

— Oh! ma chère, dit Paoli, vous ne vous faites pas idée. Quand il est amoureux, c'est de la folie.

— Il est bel homme, malgré son bandeau, fit observer madame Cerceil.

— Pauvre cher monsieur! reprit Paoli d'un ton de compassion, je ne sais pas s'il est bel homme, mais il est riche comme un puits, et par amitié pour lui, je me charge de ses commissions.

— Il est à marier, ce M. Raymond? demanda Lasthénie.

— Chère dame, répliqua la Milanaise un peu sèchement, je crois qu'il a une femme... dont il est séparé.

— Oh! chère dame, fit l'ancienne Ragon, ce n'est pas pour vous le prendre.

— Allons! allons! maman Confiance! cria Monsigny, on vous entend, pas de gros mots!

— Quel ton! grand Dieu! quel ton! murmurèrent ces dames.

— Et en quoi l'affaire de M. Raymond Lointier peut-elle m'intéresser? demanda la marquise, que l'apostrophe de Monsigny avait manifestement contrariée.

— Je ne vous ai donc pas dit le nom de la personne? répondit la Milanaise; c'est le fameux soprano qui fait la fortune du théâtre des Amusements.

— La Lovely?

— La Lovely.

— Par exemple, dit Monsigny, qui se rapprocha, voilà une belle femme!

— Une tête de Raphaël appuya Sensitive, et tant d'âme dans le regard!

— Vous allez donc aux théâtres du boulevard du Temple, monsieur Alexandre Marboux? dit Pervenche aigrement, vous ne voulez jamais me mener qu'à l'Odéon!

— Eh! bonjour donc, chère demoiselle, s'écria Berthelleminot, on parle de la Lovely? Il n'y a pas de voix comme cela au grand Opéra!

— Oh! fit Cerceil qui commençait à être jalouse.

— Eh! bonjour donc, madame! lui dit Berthelleminot, je vous le répète : il n'y a pas de voix...

— Depuis la Malibran... interrompit Bonnin, le rentier.

— Elle a cette romance, appuya Sensitive, qui rime en bonheur-douleur. Pauvre rime! Mais elle la chante! C'est comme le soleil couchant qui dore une vieille cathédrale!

— Il a des façons de s'exprimer, ce M. Alexandre! murmura une des nièces.

— C'est vrai, dit une autre nièce, voilà un homme d'esprit!

— Et cette huitième merveille du monde reste au

théâtre des Amusements qui a des places à dix sous ! s'écria madame de Cerceil.

— Ma chère dame, répliqua Berthelleminot, cela ne prouve rien. J'ai connu une personne exactement dans la même position... moins belle assurément que la Lovely, mais un talent superbe ! Eh bien ? elle restait à son petit théâtre, quoiqu'elle eût des propositions de tous les directeurs...

— Parce que ?

— Parce que dans son petit théâtre elle était cachée ; son mari, lion à tous crins, l'aurait bien vite trouvée à l'Opéra.

— Mais, dit la marquise, cette Lovely n'a pas de mari.

— Qu'en savez-vous ? Eh ! bonjour donc, Beaujoyeux !

— Ah ça, décidément, elle est donc bien belle ! dit madame de Cerceil.

— Miraculeusement belle, madame.

— Et quel âge a-t-il ce miracle ?

— Mais, répondit Lasthénie en minaudant, elle doit être à peu près de nos âges.

Toutes ces dames bondirent, tandis que Monsigny riait à se tenir les côtes.

— Ah ! nom de bleu ! s'écria-t-il, maman Confiance est en veine.

— Monsieur de Monsigny !... voulut dire Oliva.

— Après ? On ne peut donc plus folichonner ? Mais voilà le Ballon, nom d'une pipe ! Au lansquenet !

Il s'élança à la rencontre d'un homme monstrueusement gros et rouge qui entra d'un pas éléphantin, en essuyant les ruisseaux de sueur qui coulaient sur sa face, large comme une citrouille.

C'était notre Fifi Romblon, qui avait profité.

LV

ROMBLON-BALLON

Romblon-Ballon entra, suant et soufflant. Sa grosse face souriait; il disait bonjour à chacun d'un air de maître de maison. Ce fut ainsi qu'il salua M. le marquis de Beaujoyeux lui-même, lequel marquis se leva en le voyant, et resta les bras pendants, comme un soldat qui fait haie sur le passage de son roi.

Romblon-Ballon occupait ici, à peu de chose près, la position que M. Berthelleminot avait jadis au Grand-Café de l'Industrie. Seulement l'honneur était sauf, car la marquise avait un époux.

Romblon-Ballon était habillé en pur dandy, paletot étriqué, gilet collant, pantalon sans sous-pieds, le tout en nankin. Sa cravate et ses guêtres étaient de même étoffe.

Figurez-vous un serin colossal.

— Eh! bonjour donc, monsieur Romblon! dit Berthelleminot. Nous parlions de la Lovely.

— Fameux morceau! comme disait papa, répliqua Ballon.

Il salua les dames avec la grâce d'un cachalot et donna sa main forte comme un gigot de mouton, à la marquise.

— Eh bien! demanda-t-il, notre homme est-il arrivé?

— Pas encore, répondit Oliva.

Toutes les nièces étaient venues à la porte. Peut-être se demandaient-elle combien de maris on aurait pu tailler dans cette prodigieuse masse de chair.

Ces dames souriaient à Romblon. Les habitués Desbois, Bonnin, Peignon, des pompes funèbres, etc., lui faisaient une cour. Évidemment, l'importance de ce monstrueux dandy égalait sa grosseur.

— Oscar! reprit la marquise, demandez donc à M. Romblon s'il veut se rafraîchir.

Oscar de Beaujoyeux cessa de tourner ses pouces et avança à l'ordre. Il se planta devant Ballon d'un air soumis.

Ballon lui dit :

— Salut, Crouton. Portez bien? Quant à me rafraîchir, vous savez, comme disait papa : Toujours!

Oscar cligna de l'œil et montra ses dents jaunes en un rire innocent.

— Ah çà! continua Romblon-Ballon, il est étonnant, ce particulier-là. Je me croyais en retard, moi! J'étais au Roule à tâter six Anglais. Un joli lot! Onze mille cinq cents en bloc. J'ai laissé le marché pour accourir.

— Et vous suez comme une douzaine de sangliers domestiques, sacré Romblon! dit Monsigny avec flatterie.

Peut-on admettre dans des salons agréables, un être comme cet étudiant de quinzième année! Pantalon à carreaux, gilet à carreaux, redingote à carreaux. Les mains plongées dans des poches énormes. Une bouche à pipe et à choppe. Une horreur d'homme!

A la rigueur, on comprenait Romblon-Ballon. Les marquises du genre d'Oliva sont aux Romblon comme

l'homme est au malheur, — mais le Monsigny ! un tapageur écossais ! une pipe ! une tête à orner le Prado !

Dans le style de ces dames, Romblon était une *connaissance*, Monsigny était une *bêtise*.

Romblon n'avait point changé de métier depuis vingt ans. Il était toujours maquignon. Mais, à Paris, les maquignons sont des princes.

Romblon avait de superbes écuries derrière le Colysée. Au sein de ces écuries, la jeune noblesse républicaine se décrassait en fréquentant les chevaux.

Oscar de Beaujoyeux venait là tourner ses pouces. Romblon avait donné son nom d'Oscar à une rosse qu'il engraissait pour la vendre au gouvernement. Beaujoyeux était bien content.

On apporta pour Romblon une carafe de madère.

Quand les habitués eurent bien tonné contre cet homme au rendez-vous qui faisait attendre Romblon, le salon de jeu s'emplit peu à peu et ces dames restèrent en petit comité.

Sensitive voulut rimer un peu sous le ciel bleu, seul avec Dieu, mais cela ne prit point, parce qu'il n'y avait pas de provinciaux.

— Ah çà ! chère bonne, dit Paoli à la marquise, qu'est-ce que c'est que ce rendez-vous de Romblon ?

— Une affaire, répliqua Oliva.

— Allons, vous êtes discrète.

— Mon Dieu, non. C'est un militaire, un capitaine de hussards hongrois.

— Et vous recevez cela chez vous ! se récria Cerceil, la blonde.

— Cela fera pendant à M. de Monsigny ! ajouta madame de La Rue.

— Ah ! moquez-vous de moi pour Monsigny, mesdames, dit Oliva moitié gaie, moitié dépitée, c'est une maladie.

— Vous qui avez tant de distinction, chère petite ! dit Paoli.

— Et, demanda Lasthénie, savez-vous si ce capitaine hongrois est marié ?

On éclata de rire sur toute la ligne.

— Comment l'appelez-vous? reprit Cerceil.

— Philippe.

— Bah! Philippyi, vous voulez dire, ou bien Philippinski... quelque vieille sabretache alsacienne, qui se fait passer pour Hongrois, afin d'exploiter l'à-propos.

— Il a beaucoup d'argent, prononça froidement la marquise.

— A d'autres! s'écria-t-on, un Hongrois!

— Il a fait sauter trois fois la banque de Wiesbaden, poursuivit Oliva.

Toutes les figures changèrent, et la blonde Cerceil prit un air presque sentimental.

— Eh bien! chère belle, dit Paoli en se levant, j'ai envie de le voir, moi, votre Hongrois. Voilà le monde qui arrive. Je vais faire un saut jusqu'au boulevard du Temple et je reviens.

Les salons s'emplissaient en effet peu à peu. Les départements donnaient.

Et c'était merveille de voir avec quel suprême bon ton Oliva recevait ces profanes. Monsigny était au lansquenet avec Romblon; ses sorties brutales ne gênaient plus la marquise. Elle faisait les honneurs avec une grâce charmante.

Au fond de tout cela, il restait bien quelques douteux parfums, mais si peu!

Elle était très-marquise, en vérité, cette Oliva de Beaujoyeux. Pour voir les soudures du masque, il eût fallu le microscope.

Elle avait suivi Paoli la Milanaise jusqu'à la porte, saluant çà et là les nouveaux arrivants.

— Il est convenu, dit Paoli en baissant la voix, que j'engagerai la Lovely à nos soirées?

— Si elle est au théâtre...

— Oh! elle ne chante que trois fois par semaine... une fois de moins qu'à l'Opéra.

— Je ne sais pas pourquoi, dit Oliva comme malgré elle, j'ai peur de cette femme.

— Pour M. Romblon ou pour Monsigny ?

La marquise haussa les épaules d'un air fâché.

— Ecoutez, Oliva, reprit Paoli sérieusement, la vogue est une chose qu'il faut garder, coûte que coûte. Si la vogue s'en allait, Romblon la suivrait, et je ne crois pas que vous ayez vingt mille livres de rentes. Lovely fait courir tout Paris. Si je vous l'amène, c'est une fortune. On dit qu'elle est sage, mais bah !

— Faites pour le mieux, ma bonne, interrompit Oliva.

Comme elles se donnaient la poignée de mains des femmes libres, la porte s'ouvrit avec un certain fracas, et un domestique annonça :

— Le capitaine Philippe !

Bien que le piano préludât pour la première contredanse, l'essaim tout entier des nièces se précipita comme un flot de gaze dans le petit salon.

Mazurke entra.

Il y eut un murmure d'admiration parmi les nièces, et ces dames elles-mêmes, malgré leur expérience, ne purent retenir un mouvement.

Mazurke s'était arrêté, surpris et souriant à la vue de toutes ces belles jeunes filles.

Il était beau comme ces chevaliers qui tombaient autrefois à l'improviste au milieu des danses féeriques, dans les palais enchantés.

Et son regard disait (hélas ! pauvre fleur bleue !) que Renaud était prêt pour les enchantements d'Armide.

Que voulez-vous ? nous avons toutes les peines du monde à faire de ce Mazurke un héros de roman. C'était un homme avec des muscles sous la chair et du sang bouillant dans les veines.

Un cœur d'or, une tête folle.

A la vue de Mazurke, madame la marquise de Beaujoyeux devint pâle comme une morte et chancela si fort que Paoli fut obligée de la soutenir dans ses bras.

LVI

LE FOYER D'UN PETIT THÉATRE

Mazurke, chercha un instant en vain la maîtresse de la maison, puis il s'approcha d'Oscar afin de le saluer. La Milanaise avait entraîné Oliva dans le salon de jeu.

— Monsieur, dit Mazurke à Oscar, j'aurais désiré remercier madame la marquise de l'invitation qu'elle a bien voulu m'adresser...

Croûte-au-Pot le regardait paisiblement. Pendant que Mazurke lui parlait, il cacha quelque chose dans sa poche comme un écolier que son maître surprend à ronger une noix à l'étude.

Si nous disons au lecteur ce que c'était que cet objet, tout mystère devient impossible.

Mais à quoi bon le mystère?

Cet objet était un oignon.

Ce marquis de Beaujoyeux était Menand jeune en personne!

L'habitude de la haute société l'avait éloigné des cordes de fouet, mais l'oignon! voilà une passion dont on ne guérit jamais.

— Monsieur..., reprit Mazurke.

Oscar cligna de l'œil et se gratta très-fort derrière l'oreille. Il ne pouvait faire mieux.

Au bout de quelques minutes, Oliva rentra brillante; son visage ne gardait aucune trace d'émotion. Elle reçut les compliments de Mazurke sans sourciller.

Paoli venait de monter dans sa voiture à la demi-journée, dont les chevaux trottaient dans la direction du boulevard du Temple.

Elle s'arrêta rue des Fossés, devant l'entrée des artistes du théâtre des Amusements.

Ceux qui voudraient savoir le vrai nom de ce théâtre sont des curieux. Qu'ils s'informent! La maison Isidore, Baptiste et Cie n'est pas faite pour le roi de Prusse.

Paoli entra dans la loge du concierge, en femme qui sait les êtres. Le concierge d'un petit théâtre étant absolument semblable à tout autre portier, nous renonçons à décrire M. Arthur.

Madame Arthur passera également comme une ombre devant les yeux du lecteur.

Paoli demanda M. Zoé, le jeune premier rôle.

Ceux qui ne connaissent pas M. Zoé, du théâtre des Amusements, ne savent pas ce que c'est qu'un véritable Azor. C'est le plus mignon de tous les hommes entre deux âges.

Les deux âges entre lesquels il est se chiffrent ainsi : ses rôles ont dix-huit ans et lui en a soixante.

Paoli avait un peu ses entrées au foyer, faut-il croire, car on la laissa monter et courir après M. Zoé.

Beaucoup de jeunes gens désirent avec ardeur s'introduire dans un foyer dramatique. Quelques personnes gardent même ce goût jusqu'à la plus extrême vieillesse. C'est une passion qui a peu d'inconvénients. Dans tous les foyers, petits ou grands, on voit M. Zoé qui se fait des mines dans la glace du fond, qui se lance des œillades, voire des baisers, qui s'adore et qui s'adonise.

A part Zoé, tous les autres hommes sommeillent à demi, tandis que les autres femmes font du filet.

Toutes du filet, toutes du crochet, toutes, toutes!

De temps en temps, un auteur entre là et regarde aller les crochets.

Si cet auteur sait faire les calembourgs, il fait un calembourg. On lui dit : Mauvais ! On bâille. Il s'en va.

Il y a de ces foyers qui sentent l'ambre, d'autres la saucisse.

C'est la différence essentielle.

Dans les jours de grande gaîté, on fait des diableries. M. Zoé imite Cymodocée Tampon, la grande coquette. Ratin, le Paulin Ménier, imite Zoé. C'est quelquefois drôle.

Quand on s'ennuie par trop, on entame une partie de *langmar*.

Le *langmar* ou le *fransmar* est un patois fantastique où tous les mots finissent en *mar*.

Il y a aussi le *fraça* où toutes les voyelles des mots sont des a.

Que voulez-vous ! ces hommes sont spirituels et gais pourtant ; ces femmes sont jeunes, vives, souvent jolies. Mais elles apprennent par cœur des rôles de six cents lignes où il y a douze cents pauvretés !

Hommes et femmes subissent l'outrage de cette prose impossible. On leur fait dire sur les planches tant de phrases atroces qu'ils se refugient dans le *fraça* ou dans le *fransmar*.

Le délirant Zoé reçut Paoli à bras ouverts ; il cessa même un instant de se regarder dans la glace pour faire accueil à la belle Milanaise. Les hommes ouvrirent un œil ; les dames mirent le crochet en arrêt.

— Est-ce que vous êtes dans la salle ? demanda Zoé ; avez-vous vu ma scène avec Malvina ? C'est un peu dessiné, n'est-ce pas !

— Adorable, répondit Paoli.

Zoé baissa la voix.

— Il n'y a que moi ici pour *faire des avant-scènes*, dit-il ; est-ce que vous venez pour moi ? J'ai des caprices par-dessus la tête. Hier, j'ai reçu vingt-trois déclarations, dont huit sans fautes d'orthographe.

— Cela prouve que le bon goût ne meurt pas en France, répliqua Paoli.

Zoé se darda à lui-même une œillade incendiaire.

Paoli donnait des poignées de mains aux dames. Et à chaque crochet, elle disait :

— Charmant! délicieux!

Les dames attendaient autre chose.

Car Paoli, bien qu'elle fut jeune et jolie, passait volontiers pour faire les affaires d'autrui.

Par bonté de cœur et pour obliger, comme elle le répétait sans cesse, elle *portait des paroles* comme les ambassadeurs. Les Espagnols ont eu de tout temps une grande estime pour les personnes qui se livrent à cette profession libérale. Chez nous, l'art de rapprocher les cœurs est beaucoup moins considéré.

Paoli, en femme de sens, jugea qu'il était dangereux de laisser naître certains espoirs qui, une fois déçus, engendreraient le dépit. Elle avait besoin, ce soir, d'être bien avec tout le monde.

— Voyons, mes enfants, dit-elle, j'ai un grand service à vous demander; il faut que vous me donniez quelques renseignements sur madame Lovely, votre camarade.

Zoé tourna sur ses talons et prit devant la glace la pose de Blaise qui envoie à Babet un baiser naïf.

Les crochets nouèrent le coton mou et léger.

— Lovely! gronda la noble Cymodocée, toujours Lovely! On dirait qu'il n'y a que Lovely au théâtre des Amusements.

Ida, l'ingénue, Fofolle, ancien rat qui faisait les soubrettes et jusqu'à mademoiselle Grièche, la grande *utilité*, approuvèrent du bonnet les belles paroles de Cymodocée.

— Nous ne l'aimons donc pas? demanda Paoli.

Zoé s'était mis à genoux devant le tuyau du poêle et répétait avec fureur sa scène d'amour du troisième acte.

« Je t'aime, sais-tu?... et si je ne t'aimais pas, aurais-je cette tristesse au front, dis, et ce deuil dans le cœur?...

Je t'aime, mon Dieu, Alba, je t'aime, comme on aime le rayon du soleil dans la froide matinée d'hiver et la brise fraîche sous les feux de l'été!... Je t'aime ! oh ! Alba ! Si tu m'aimais, y aurait-il rien que je pusse désirer au ciel?... Mais tu ne m'aimes pas; non, tu ne m'aimes pas!... Et plus je t'aime, moi, moins tu m'aimes, toi! Rapiapia... pia... pia!... moi, toi, quoi! Enlevé ! »

— Oh ! répliqua Cymodocée à la question de Paoli; on ne lui veut pas de mal, à ce bel oiseau du mystère ! Elle est bonne fille et charitable; mais c'est tous les jours des bouquets, des couronnes, des lettres avec cachets blasonnés, ça fatigue!

« — Ecoute ! soupira Ida, donnant de loin la réplique à Zoé, derrière les ruines de la chapelle, il y a une grotte sombre... »

— *Darriare la chapalle, madamasalle!* interrompit Zoé en *fraça,* vous êtes une pas grand'chose, Ida, de donner comme ça des rendez-vous dans une grotte sombre. Qu'en pensera Toricelli, le doge, votre malheureux père! C'est égal : « Oh ! je t'aime, je t'aime ! Ton souffle c'est ma vie ! ma lumière vient de tes yeux ! mon cœur c'est ton cœur.

— « Mon Sylvio !

— « Mon Alba chérie !

— « Si tu me trompais !... »

— *Va ta cacha !* rapiapia... pia... pia... piuche!

— Messieurs, mesdames, le rideau est levé ! dit un garçon de théâtre à la porte du foyer.

Zoé s'admira d'un dernier regard et sortit, suivi de tout le personnel, hommes et femmes, excepté mademoiselle Grieche, grande utilité.

Paoli n'attendait que cela.

LVII

MYSTÈRES

Mademoiselle Grièche, grande utilité, pouvant jouer les duègnes et les secondes mères, était justement ce qu'il fallait à Paoli.

Mademoiselle Grièche avait cinquante ans et quarante-trois ans de service, ayant débuté à l'âge de sept ans dans *le Petit Poucet*, pièce-féerie du temps de l'empire.

Elle avait été très-connue à l'époque des cosaques.

— Eh bien! ma chère Grièche, dit Paoli en se rapprochant d'elle, vous n'êtes pas de ce tableau. Nous allons pouvoir causer un peu toutes deux tranquillement.

— De Lovely, n'est-ce pas?

— Mon Dieu oui; j'ai besoin de savoir un peu, vous sentez...

La duègne en second secoua la tête..

— Que vous sachiez ou que vous ne sachiez pas, vous vous y perdrez votre latin, madame Paoli, répondit-elle.

— Vraiment?

— Oui, vraiment, c'est moi qui vous le dis!

— Vous l'avez donc mise à l'épreuve?

— Je suis une artiste, madame Paoli! répliqua Grièche

en se redressant avec fierté, c'est mon état : je n'en ai pas d'autre.

Paoli sourit au lieu de rougir.

— Vous êtes une artiste, ma bonne Grièche, dit-elle, en lui prenant la main, et une excellente artiste, ce qui ne gâte rien. Moi, vous savez, la bonté de mon cœur m'entraîne; je ne peux pas voir quelqu'un dans l'embarras. Vous croyez donc que Lovely est inabordable?

— Je le crois.

— Mais là, tout à fait?

— Tout à fait.

— Eh bien cela me contrarie beaucoup, ma chère Grièche, car elle m'intéresse, moi, cette jeune femme, quoique je n'aie pas le plaisir de la connaître, et j'avais un bonheur dans la main.

Grièche garda le silence.

— Un homme puissamment riche, reprit Paoli, et l'honneur même. Quand je me charge de quelque chose, vous savez...

— Oui, oui, je sais! interrompit Grièche d'un accent assez équivoque.

C'était, après tout, une digne créature que cette grande utilité. Mais elle avait quarante-trois ans de service.

— Ecoutez, reprit-elle, j'en ai vu de toutes les couleurs, moi, et je ne suis pas bégueule, mais j'ai une fille, et si un démon comme vous l'approchait...

— Ah çà! ma bonne Grièche, interrompit Paoli, est-ce que vous êtes folle!

— Je m'entends. Pour ce qui est de madame Lovely, je la regarde. Vous voulez que je vous dise ce qu'elle est, ce qu'elle fait, d'où elle vient, où elle va. Je n'en sais rien.

— Quoi! vous, Grièche! vous n'en savez rien!

— Ni moi, ni personne.

— En vérité, vous me piquez au jeu.

— C'est comme ça.

— Du mystère au théâtre!

— J'en ai vu par douzaines, des théâtres, prononça Grièche avec emphase, et de plus conséquents que la bicoque où nous sommes; mais je n'ai jamais vu dans aucun théâtre une femme si belle ni si bonne que madame Lovely.

— Et du talent avec cela?

— Un talent à gagner soixante mille francs par an.

— Bah! fit involontairement Paoli.

— C'est comme ça, répéta la duègne qui reprit son crochet.

Puis elle continua en nouant les mailles de son coton :

— J'ai connu Joséphine Bell à qui Wellington a proposé cinquante mille livres sterling... plus d'un million, madame! J'ai connu la Vercelli qui refusa de se marier avec le roi de Hanovre. Lovely est cent fois plus belle que la plus belle des deux!

Paoli écoutait patiemment.

— Pour ce qui est du mystère, reprit la vieille qui s'animait en parlant, ah! j'en ai deviné des secrets! Nana Manchel n'était-elle pas la sœur d'une reine? Nana qui buvait avec les pompiers! Et madame Abel, la Dugazon qui disparut tout à coup, parce que son père, — un ministre de la cour d'Autriche, — la reconnut dans la coulisse. Les planches sont foulées par toutes sortes de pieds, madame. Mais le secret de Lovely, je ne l'ai pas deviné.

Elle se tut.

Paoli était vivement intriguée.

Elle attendit un instant pour voir si Grièche poursuivrait d'elle-même, puis elle interrogea encore.

— En tout cas, ma bonne, dit-elle, vous en savez certainement beaucoup plus long que moi qui ne sais rien du tout.

— Je sais qu'on bavarde et qu'on calomnie, interrompit la duègne; si je voulais vous dire toutes les bêtises qui courent, parbleu! j'en aurais pour jusqu'à demain. La vérité est que Lovely se cache. Pourquoi? cherchez où? le bon Dieu le sait. Le directeur lui-même a tâché d'en savoir plus long : impossible!

— Comment ! le directeur ne sait pas ?

— Il n'y a pas d'engagement. Elle vient, elle s'en va..., c'est tout.

— Mais elle a un domicile ? demanda Paoli qui tombait de son haut.

— Je pense bien qu'elle ne couche pas sur un banc du boulevard, répondit Grièche ; mais son domicile, personne ne le connaît.

— C'est bien étrange !

— Assez, oui, c'est vrai. On a essayé tous les moyens pour savoir, car, Dieu merci, la curiosité ne manque pas chez nous, vous savez. Tous les curieux se sont cassé le nez. Voilà, du reste, l'ordre et la marche ; on peut bien vous le dire. Trois fois par semaine elle arrive dans un fiacre, jamais le même. Ce fiacre l'attend à la porte ; elle y monte pour s'en retourner. Ce fiacre la conduit tantôt à la Bastille, tantôt à la Madeleine, ou devant un passage. Elle saute à terre ; si elle se voit suivie, elle monte dans un autre fiacre. Une fois, Gredinot, l'agent de change, l'a suivie jusqu'à une heure du matin. Elle changea quatre fois de fiacres, puis elle entra dans une maison de la rue Meslay.

— Eh bien ?

— Gredinot attendit sur le pavé jusqu'au jour. Au jour, il apprit que la maison avait une porte de sortie sur le boulevard. Ça le dégoûta un peu, parce qu'il avait attrapé un gros rhume.

— Il n'a pas essayé de nouveau ?

— Non. Mais un petit marquis de la République qui vient ici a couru après elle jusqu'à Chaillot. Elle fit, cette nuit là, plus d'une lieue à pied dans les rues du faubourg du Roule. Derrière le nouveau quartier Beaujon, là-bas, le petit marquis rencontra quatre ou cinq citoyens qui lui prirent sa montre et sa bourse, en échange d'une volée qu'ils lui donnèrent. Ça l'a dégoûté aussi.

— Mais vous ? dit Paoli.

— Moi ? répéta Grièche.

Elle hésita un instant, puis elle reprit :

— Eh bien ! c'est vrai ! Je suis curieuse comme une vieille folle. C'est vrai, j'ai essayé.

— Et qu'avez-vous appris ? demanda vivement la Milanaise.

— Rien, répliqua Grièche.

Puis se ravisant :

— Si fait, poursuivit-elle ; j'ai appris à ne pas me mêler des affaires des autres. Je l'avais suivie, bon jeu bon argent, ma foi ! J'avais parié un déjeuner chez Deffieux avec Ida. Elle changea de fiacre une fois devant l'Opéra et une fois place Saint-Sulpice. Ah ! bah ! je me disais : Change, change ! je te pincerai tout de même. Mais quand elle descendit de voiture, elle vint droit à mon cabriolet, leva le tablier, monta et s'assit près de moi.

— Oh ! oh ! fit Paoli.

— Ça devient intéressant, n'est-ce pas ?

— Que vous dit-elle ?

— Trois mots qui me firent pleurer, madame, en pensant à la pauvre enfant que j'ai à la maison. Je lui demandai pardon, et quand elle me tendit sa main, je la baisai comme si c'eût été la main d'une reine.

— Et vous êtes son amie, depuis ce temps-là ?

— Oui, son amie, quoiqu'elle soit au-dessus de moi, je le sais bien. J'ai confiance en elle comme en Dieu. Et tenez ! Le père de ma fille lui a laissé dix mille francs en mourant. Il y a un mois, j'avais peur d'être saisie et je ne voulais pas toucher à cet argent-là qui est sacré. Je n'ai confiance en personne, moi. J'ai donné mon argent à madame Lovely.

— Elle vous a donc dit où elle demeure ?

— Non.

— Peste ! fit Paoli en se pinçant la lèvre ; c'est un drame-vaudeville, cela. Je souhaite que vous vous en trouviez bien, ma pauvre Grièche !

Les acteurs et les actrices revenaient un à un. Le tête-à-tête était désormais impossible. Zoé entra impétueu-

sement et s'élança vers la glace pour voir si la grande scène avec les bandits avait dérangé sa coiffure.

Sa coiffure n'était pas dérangée.

Il se fit à lui-même une petite mine aimable et agaçante.

— Eh bien! Paoli, dit-il, vous êtes restée seule avec cette mauvaise langue de Grièche; elle a bien dû m'arranger!

Il n'entre pas dans l'idée de Zoé qu'on puisse passer un quart d'heure sans parler de lui.

— Elle m'a dit que vous étiez toujours charmant, répliqua la Milanaise.

— Ah! il a été bien gentil tout à l'heure, dit la plaintive Ida, quand il m'a sauvé la vie en criant aux assassins : Arrêtez!

— *Arrata!* déclama l'ancien rat.

Les crochets jouèrent.

— Dans l'avant-scène de gauche, reprit Zoé qui faisait des contorsions pour se voir dans la glace par derrière, il y a deux femmes qui se battent pour moi.

— Scélérat de Zoé! dit Cymodocée qui venait de mourir, détestablement empoisonnée par un sénateur de la république de Venise.

— Moi! s'écria Zoé avec la bonhomie de la fatuité et en traduisant le fameux vers monosyllabique de Racine en *fraça* vulgaire :

La jar n'a pas plas par qua la fa da ma car!

« — Ecoute! râla Ida dans un soudain accès de répétion, s'il faut mourir, mourons au moins ensemble! rends ce poignard (elle lui présentait un sucre de comme que Zoé prit et mangea), prends ce poignard, héritage sacré de ma mère, et plonge-le dans ce cœur qui ne bat que pour toi! »

A quoi Zoé répliqua avec orgueil :

— Je vais en fumer une au café du Cirque.

— D'après tout ce que vous m'avez dit, murmurait

cependant Paoli à l'oreille de mademoiselle Grièche, je pense qu'il serait inutile de faire demander une entrevue à cette madame Lovely; elle ne me recevrait pas.

— Elle, ne pas recevoir! s'écria la duègne; elle, refuser à quelqu'un la porte de sa loge! oh! non, madame, la porte de sa loge est toujours ouverte. Chaque soir, quelque malheureux y vient frapper, et jamais ceux qui souffrent ne l'ont trouvée close.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

I. . . . Jean-de-la-Mer 2
II. . . . Le Cierge. 12
III. . . . Berthe l'aveugle. 23
IV. . . . Les fleurs de mai. 32
V. . . . Tiennet Blône. 41
VI. . . . Petit Argent. 52
VII . . . Le Grand-Café de l'Industrie. 59
VIII . . . V. Berthelleminot de Beaurepas 66
IX. . . . Madame Rogome. 77
X . . . . Le coup du bélier 84
XI. . . . Où Tiennet Blône se montre trop hardi . . . 91
XII. . . . Madame Marion, rentière 97
XIII . . . Où Tiennet demande une mère. 103
XIV . . . Sur le crucifix. 110
XV. . . . La Mestivière 119
XVI . . . Deux bâtons de houx. 127
XVII. . . L'article 916. 136
XVIII . . Un diable et une femme. 144
XIX . . . Tentation. 152
XX . . . Pauvres amours 161
XXI . . . Comédie 173
XXII. . . Infamie. 179
XXIII . . Le Puits-Rondel. 187
XXIV . . Le livre d'heures. 195
XXV . . . La chambre mortuaire 203
XXVI. . . Bon cidre. 209

XXVII . . Où l'on voit grandir Cousin-et-Ami. 213
XXVIII. . Le fantôme 219
XXIX. . . Où Menard jeune est fiancé 227
XXX. . . La lecture. 233
XXXI. . . Pauvre fille 239
XXXII . . Un récit de Yaume le pâlour. 243
XXXIII. . Chéri 248
XXXIV. . Legs et libéralités 252
XXXV . . Au dernier vivant 258
XXXVI. . Le jeu de la mort. 264
XXXVII. . Le dessert 270
XXXVIII . Une idée de M. Fargeau. 276
XXXIX. . Armes et munitions. 281
XL. . . . Les audiences de Romblon père et fils. . . . 286
XLI . . . En joue 293
XLII. . . Massacre général. 297
XLIII . . Les oiseaux et les jeunes filles 303
XLIV. . . Encore les jeunes filles et les oiseaux 309
XLV. . . La belle-de-jour 318
XLVI. . . La lettre 324
XLVII . . Renseignements et chanson 330
XLVIII. . Monsieur Baptiste 336
XLIX. . . Où le rôle de Yaume se dessine. 343
L . . . . Lettre à lambre 348
LI . . . . Les murs de Paris 353
LII. . . . Salons agréables. 361
LIII . . . Pervenche et sensitive 365
LIV . . . Madame Paoli 368
LV. . . . Romblon-Ballon 374
LVI . . . Le foyer d'un petit théâtre. 379
LVII . . . Mystères 384

St-Amand (Cher). — Imp. de Destenay.

00101503

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016